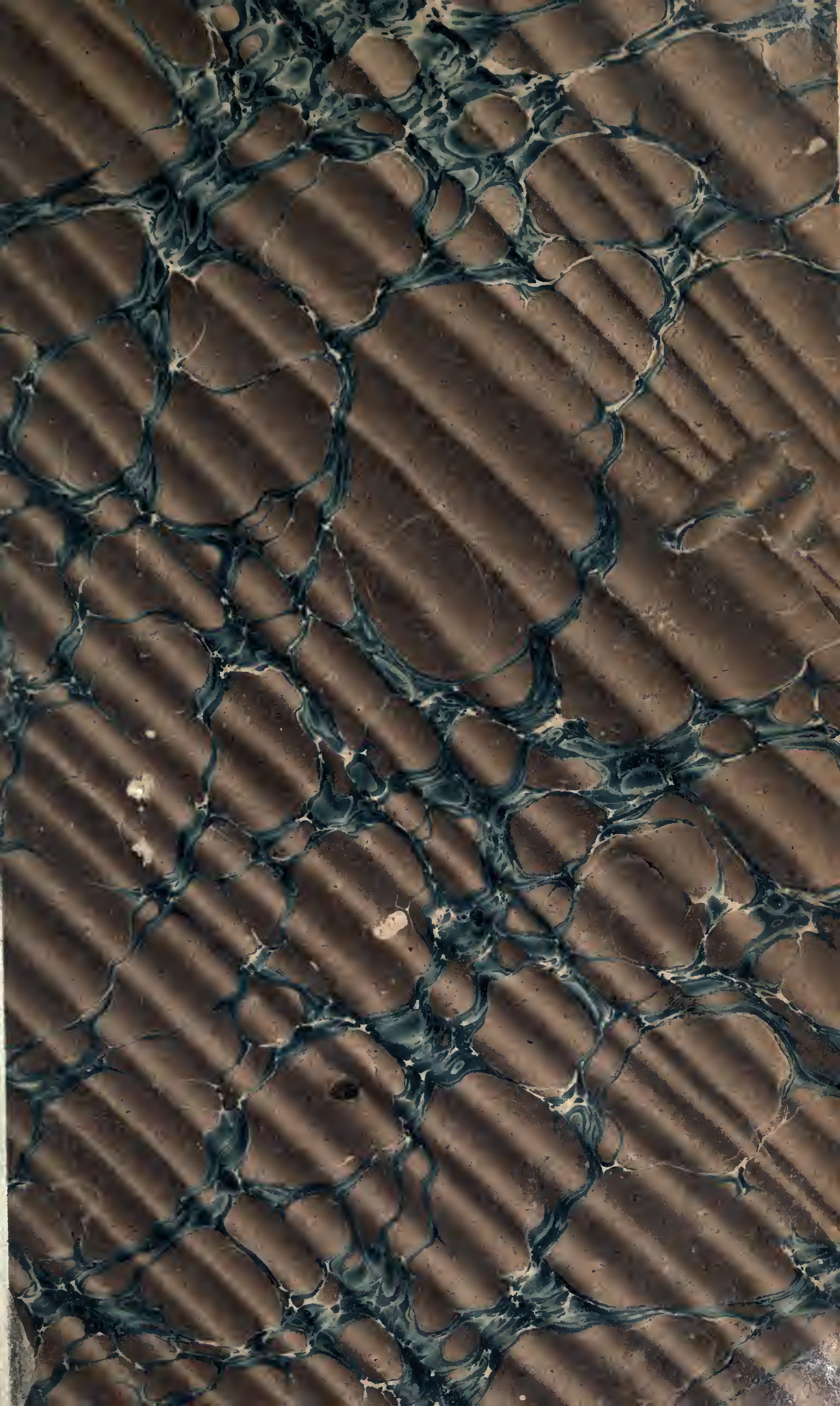

3 1761 04410 1764


CHATEAU DE SASSY



"Le Grand Bay

17 50

Common

LE GRAND-BEY.



NOMS DES SOUSCRIPTEURS

A L'ÉDITION DU

GRAND-BEY.

1.	M. Ampère, chancellier de l'Académie franç.,	12 v.
2.	Mme Récamier.	12
3.	Du Breil de Marzan	10
4.	Melle Angéline Du Breil de Marzan.	3
5.	M. Olivier Du Breil de Marzan	2
6.	M. Rioust de Largentaye père.	3
7.	M. Rioust de Largentaye fils	3
8.	Mlle Thibault de la Guichardière.	10
9.	M. Ch. Cunat, adjoint du maire à St-Malo .	6
10.	M. Jules De Francheville	3
11.	M. H. Morvonnais.	3
12.	M. A. Le Flaguais.	2
13.	Mme De Chênedollé.	1
14.	Le Peltier Duranville.	1
15.	M. L. Hovius, maire de Saint-Malo	1
16.	M. Chevremont, Sous-Préfet à Epernay. . . .	1
17.	Mme De Campagnolle.	1
18.	Mme Ducrest de Villeneuve	1
19.	M. Quimper	1
20.	M. Ch. Du Boishamon	1
21.	M. A. Mabire.	1
22.	M. Robert, maire de la Galicie (Morbihan). .	1
23.	M. L. Tachet, profr de Rhéto. lycée de Brest	1
24.	M. J. M. Dulinto	1
25.	M. J. B. Drouet, à Reims.	1

26. M. Pitre Chevalier. 1
27. M. Harington. 1
28. M. De Francheville père 1
29. M. l'abbé Durand, vicaire à Tréguier. . . . 1
30. M. Férail, adjoint du maire à Saint-Malo. . 1
31. M. De Lambilly. 1
32. M. Ach. Duclésieux 1
33. M. Vanackère. 1
34. M. De Cugnac, ... 1
35. M. Marquer, percepteur à Saint-Malo . . . 1
36. M. L. Lacombe Devillers, notaire à St-Malo. 1
37. M. Ch. Gauttier Duparc 1
38. M. Eug. Leguen De Lacroix. 1
39. M. Midy. 1
40. M. Aug. Thomas 1
41. M. De Bon, commis[rs] de la marine à St-Malo 1
42. M. Bachasson, recev. des Finances à St-Malo. 1
43. M. Frangeul 1
44. M. F. De Châteaubriand 1
45. M. E. Gouazon, maire de Saint-Servan. . . 1
46. M. Pointel 1
47. M. Guibert 1
48. M. Gogué 1



Laloue del. Lith: Charpentier, Nantes. de la Michellerie lith.

LE GRAND BEY,

(Vue prise du Couvent de Victoire, où a été enfermée Amelie.)

LE GRAND BEY

HOMMAGE DE LA BRETAGNE

A M. LE VICOMTE

DE CHATEAUBRIAND,

PAR 24 ÉCRIVAINS BRETONS.



SAINT-MALO,

DE L'IMPRIMERIE D'É. HAMEL,

RUE TRUBLET.

1850.

LE
GRAND-BEY,
HOMMAGE DE LA BRETAGNE
A M. DE CHATEAUBRIAND.

Au mois de Septembre 1848, six semaines après les funérailles de M. de Châteaubriand, nous adressâmes aux écrivains de la Bretagne un appel public, dont nous reproduisons le fragment suivant qui explique d'avance l'objet et la pensée du recueil que nous livrons aujourd'hui.

« Parceque les concitoyens de M. de Châteaubriand ont noblement rendu ce qu'ils devaient à la dépouille mortelle du plus illustre enfant de leur cité, sommes nous quittes aujourd'hui envers la grande mémoire de l'écrivain qui a légué sa gloire à la France et ses ossements à la Bretagne? Ne devons nous rien de plus à ce dépôt sacré qui, après l'honneur qu'il reçut de sa ville, comme de sa parenté la plus proche, semble attendre une dernière visite de tous les amis qu'il compte dans le pays de son berceau et de sa tombe? Est-ce que la pensée bretonne ne serait pas disposée à renouveler en faveur de ce comtemporain, qu'elle a compté trop

tôt au nombre de ses plus nobles aïeux, le spectacle heureux de cette fraternité d'âme et de sentiment, dont le vœu éveilla tant de fois l'ambition généreuse et le génie du grand écrivain qu'elle honore, et dont la réalisation fut la gloire et la joie de ses funérailles ? Est-ce que la poésie armoricaine ne doit pas répondre aussi à l'idée pieuse et charmante qui inspira la cité de l'auteur de *l'Itinéraire* lorsqu'elle voulut confier à l'un de ses poètes (1) la mission de préparer l'asile suprême où elle devait recueillir et embaumer un jour le corps de René, la seul chose de lui qui fût destinée à mourir ?

. . . .

« Donc nous adressons un appel cordial à tous ceux de nos compatriotes qui, au milieu des tristes préoccupations de notre époque, conservent encore le souvenir des lettres et de l'étude. Nous l'adressons à nos prêtres, à nos poètes, à nos orateurs, à nos critiques, à nos savants, à tout ce qui a reconnu son âme dans les rêves sublimes de René, à tout ce qui a senti l'isolement du cœur et l'absence de la patrie, à tous ceux qui doivent aux poëmes enchanteurs de l'Homère français et chrétien la bénédiction d'une larme ou le trésor de la foi rendue. Nous les invitons à se recueillir un instant avec nous, à présenter à *l'hôte du Grand Bey*, l'hommage d'un adieu poétique, qu'ils aient à lui offrir l'éclat d'un nom déjà connu, ou la pieuse effusion de la reconnaissance, ou l'espérance inquiète d'une gloire déjà bénie par les pleurs. Nous les invitons à venir écouter les suprêmes confidences du génie et de la mort sur cette île de la paix, environnée de l'image des tempêtes, où l'homme a déposé ce qu'il eut de plus grand, en présence de ce que Dieu a créé de plus majestueux et de plus beau. Ce n'est point un acte d'opinion et de parti, que nous proposons, c'est une œuvre de sentiment, une œuvre d'affectueuse conciliation, une œuvre de piété filiale, une œuvre de patriotisme et de famille. Point d'exclusion devant l'autel des souvenirs ! La République des lettres ne reconnait que la noblesse du vrai et du beau, comme la Républi-

(1) M. H. de la Morvonnais, l'auteur de *la Thébaïde des Grèves*, du *Manoir des Dunes*, et des *Larmes de Magdelaine*. La correspondance qu'il entretint avec l'auteur des *Martyrs* au sujet de sa dernière demeure, sera l'une des fleurs les plus douces de la couronne funéraire que nous voulons suspendre sur ce poétique tombeau.

que des hommes ne doit connaître que la noblesse de la justice et du bien. Toutes les pensées droites, toutes les inspirations généreuses, toutes les convictions honnêtes occuperont dans ce livre la place qu'elles occupèrent dans le cortège du 19 juillet. Châteaubriand appartient à la religion et à la pensée de la France, les deux choses en même temps les plus antiques et les plus jeunes de sa pensée et de son cœur ; il n'appartient exclusivement à aucun parti. Donc ce n'est point l'élément qui divise, que nous appelons à ce rendez-vous fraternel des lettres bretonnes. C'est à la Bretagne, à la Bretagne tout entière que nous demandons une fleur pour Châteaubriand, un dernier jugement sur sa carrière et sur ses œuvres ; tout autre honneur serait indigne de lui. »

Après avoir passé brièvement en revue les divers titres de M. de Châteaubriand aux hommages de ses contemporains et de la postérité, nous indiquions dans ce grand sujet les points principaux qui nous semblaient devoir appeler plus spécialement l'attention de nos collaborateurs, afin que les différents travaux pûssent être distribués dans un ordre convenable, et qu'il y eût du concert et de l'ensemble dans cette diversité d'études destinées à faire ressortir l'unité de la pensée bretonne sur notre illustre compatriote. L'appel se terminait par ces mots :

« L'académie de Lyon, la cité de Ballanche, a proposé a première, pour son concours littéraire de 1849, l'éloge de Châteaubriand. Est-ce que nous voudrions nous laisser devancer ? En saluant des cendres vénérées, l'étranger mesure aussi la valeur du pays qui les possède, à la trace des honneurs qu'il leur décerna. Et que dirait un jour le pélerin si, en visitant l'asile de Châteaubriand, il venait à s'apercevoir que la première couronne, qui fut déposée sur son tombeau, ne lui vint pas de la Bretagne ?

Puisse donc notre appel être entendu ! Vous tous, chroniqueurs, poètes, littérateurs, historiens, romanciers, qui avez orné de tant de fleurs *la Bretagne ancienne et moderne*, qui avez dépeint nos luttes et nos jeux antiques, qui avez dit les scènes populaires de nos pardons, les légendes et les contes de nos foyers, qui avez chanté les landes où la piété de nos pères éleva les croix sculptées et les clochers à jour, pendant que leur imagination les peuplait de tant de doux fantômes, vous qui avez interrogé les menhirs de Carnac et les souvenirs chevaleresques qu'abritait le chêne national

de Mi-Voie, vous tous qui, en rétablissant l'imposante physionomie de notre nationalité, avez doté l'Armorique d'une popularité que désormais elle ne saurait perdre, venez avec nous chanter une dernière fois le père d'Atala, d'Abencerage et de Cymodocée, tantôt dans cette langue de France, dont il doit rester à jamais l'un des plus beaux modèles, tantôt dans la langue celtique des vieux guerz, dans la langue *bretonnante* des bruyères et des complaintes armoricaines.

Si le nom de René ne peut grandir par l'hommage que nous réclamons pour lui, il nous semble du moins que notre province, unie dans la glorification de ce beau souvenir, ne verrait pas, sans un tressaillement d'orgueil, la chevalerie de ses lettres et de ses muses monter une garde d'honneur sur le sépulcre de son plus grand poète ; il nous semble qu'il y aurait dans notre histoire une date pour l'année où Châteaubriand reçut de sa ville natale un tombeau de granit au milieu des flots et de la pensée bretonne tout entière une suprême et religieuse consécration. »

Outre cet appel public, nous nous adressâmes en particulier à la plupart des hommes de lettres de notre province, qui tous nous répondirent avec l'accent d'une religieuse et sincère émotion. Nous regrettons de ne pouvoir, à cause des bornes qui nous sont prescrites, donner ici cette correspondance qui serait assurément la meilleure préface de notre recueil. Pour faire comprendre tout le prix que nous attachons comme souvenir, aux pièces qui la composent, il suffit de mentionner quelques uns des noms dont elles portent la signature, MM. De *Falloux*, De *Kerdrel*, L. De *Carné*, *Franz De Champagny*, l'abbé *Le Blanc*, *Alfred de Coëtlogon*, *Emile Souvestre*, *Hersart De La Villemarqué*, *Brizeux*, *H. Violeau*, *Jules De Francheville*, *H. Lucas*, *Boulay-Paty*, *Ducrest De Villeneuve*, *H. Romand*, l'abbé *Durand*, le Kloër inspiré du pays de Tréguier, et tant d'autres noms, honneur d'une contrée qui, pour conserver ses trésors scientifiques et littéraires, compte des savants et des philologues tels que les *Aurélien De Courson*, les *De Blois*, les *De Courcy*, les *Kerdanet*, et, pour féconder les éléments de son avenir, des envoyés de la Providence, tels que M. *Ach. Du Clésieux*, et des institutions comparables à celles du moyen-âge, telles que l'œuvre de Saint-Ilan. Parmi les lettres dont nous venons de parler, nous nous bornerons à publier ici la suivante

parcequ'elle est de la part de notre ami, M. *Pitre Chevalier*, un acte de pieuse reconnaissance envers la mémoire de l'illustre protecteur des talents littéraires de notre Bretagne :

Marly-le-Roi, 1er Novembre 1848.

« J'ai reçu, cher compatriote et ami, les prospectus de votre noble entreprise ; je les ai adressés de la campagne à des Bretons, qui répondront, je l'espère, à votre patriotique appel. Quant à moi, j'ai perdu en Châteaubriand, non seulement un glorieux compatriote, mais un vieil et fidèle ami. A ces deux titres sa mémoire est un culte pour moi ; et je me fais un devoir envers lui comme envers vous, de déposer mon hommage sur la pierre tombale du Grand Bey. Inscrivez-moi d'abord parmi les Souscripteurs ; je ne manquerai pas de m'inscrire moi-même parmi les collaborateurs. Mes longues et précieuses relations avec Châteaubriand et Madame Récamier me permettront d'écrire sur les dernières années de mon illustre ami, et sur les lectures *de ses Mémoires* que j'ai entendues à l'Abbaye-au-Bois, des détails ignorés du public et qui prouveront que le grand esprit de Châteaubriand n'avait d'égal que son grand cœur.

« J'en ai reçu personnellement des témoignages, qui sont ma gloire la plus chère. En voici un entre mille qui montrera tout le dévouement de Châteaubriand aux écrivains bretons.

« Au mois d'avril 1847, je venais d'achever la seconde partie de mon histoire de Bretagne. Châteaubriand l'avait parcourue, m'avait serré la main en chrétien et en Breton, et cette récompense suffisait à mon amour propre. Il résolut d'y joindre une récompense nationale. Quelques jours après, il se fait porter à l'Académie Française pour l'élection de M. Ampère. M. de Salvandy, alors ministre de l'Instruction Publique, vient y rendre ses devoirs à l'auteur du *Génie du Christianisme*. Celui-ci lui parle à l'oreille et prononce mon nom. Le surlendemain je vais visiter Châteaubriand et le féliciter de l'élection de M. Ampère. — J'ai aussi, me répond-il, des félicitations à vous adresser.... Le Ministre de l'Instruction Publique vient de vous nommer Chevalier de la Légion d'Honneur. Et il me présente une lettre par laquelle M. de Salvandy lui annonçait et le priait de m'annoncer cette nouvelle.

« Jugez si mon cœur bat aujourd'hui, sous ce ruban, au souve-

nir de l'homme à qui je le dois et qui a voulu l'attacher à ma boutonnière.

« Je n'hésite point à vous donner l'autorisation de publier cette lettre dans le recueil du *Grand-Bey*, si vous jugez cette humble fleur digne de la glorieuse tombe. Je ne crains pas de divulguer ma reconnaissance, et d'avouer que j'ai dû la croix au suffrage de Châteaubriand, beaucoup plus qu'à mes modestes travaux.

« Votre tout dévoué compatriote et ami,

Pitre CHEVALIER. »

Les autres fragments que nous pourrions détacher de notre correspondance relative à *l'Hommage de la Bretagne*, ne feraient que reproduire, en termes différents, les beaux sentiments si bien exprimés par l'auteur de *la Bretagne ancienne et moderne*. L'accueil fait à notre appel, prouva donc que si, dans cette occasion, nous avons eu quelque mérite, ce serait celui d'avoir préparé les voies à la manifestation publique d'une pensée commune à tous les cœurs. Plusieurs autres membres notables de la famille bretonne, voués, comme M. Pitre Chevalier, au culte de l'étude et des lettres, s'empressèrent de joindre comme lui aux sympathies qui honoraient notre entreprise, l'appui de leur concours qui devait la faire réussir.

M. Ch. Cunat, qui consacre honorablement la seconde moitié de sa carrière à raconter les exploits des marins et des hommes de mer de sa patrie, tâche qui lui convient plus qu'à tout autre, puisque souvent il a droit d'ajouter à l'appui de ses récits, *et quorum pars magna fui*, rassembla pour nous, avec la conscience et le mérite de classification qui le distingue, un grand nombre de particularités relatives à l'origine et à l'enfance de M. de Châteaubriand, et, à l'aide d'autorité incontestables, parvint à fixer, notamment en ce qui concerne le lieu de la naissance du grand écrivain, plusieurs points que l'avenir lui saura gré d'avoir éclaircis. — Pendant que M. Emile Souvestre étudiait dans le poète des *Martyrs* la personnification du génie de la Bretagne, M. H. Lucas faisait ressortir en lui le cœur et le patriotisme du Breton, et par la communication de lettres intimes, qui ont aujourd'hui un prix infini, révélait le patron des lettres armoricaines dans celui qui en fut la lumière. M. Ducrest de Villeneuve retraçait quelques uns des souvenirs de famille du Chevalier de Combourg, et le présentait sous l'auréole de

popularité dont il fut couronné par les marins de sa ville natale. M. Aurélien de Courson touchait la plus constante des affections de cœur de M. de Châteaubriand, en nous faisant assister aux derniers instants de Mme Récamier, l'amie de Ballanche et de René, quittant, dix mois après lui, cette retraite de l'Abbaye-au-Bois, sanctifiée par les vertus de l'ange, comme elle fut illustrée par l'éclat du génie. M. A. Duquesnel, le judicieux auteur de l'élégante *Histoire des Lettres avant et depuis le Christianisme*, racontait les poétiques impressions d'un Pélerinage au Château de Combourg. Sur la tombe de Châteaubriand, M. Pitre-Chevalier laissait parler son cœur et ses souvenirs, et, par ses récits des dernières années du grand homme, traçait, en quelques pages simples et touchantes, le tableau de l'un des plus beaux couchers de soleil qu'ait vus la France. — Dans deux articles, aussi remarquables par les qualités du style que par celles du cœur, M. L. de Carné appréciait l'homme d'état avec cette indépendance de jugement, avec cette grandeur et cette assurance de pensée qui ont classé l'ancien député du Finistère parmi les hommes politiques les plus remarquables de ces dernières années.

Un publiciste, qui s'est fait un nom, justement honoré, dans les luttes de la presse quotidienne, M. F. Thibault de la Guichardière, retraçait les souvenirs du dernier passage de Châteaubriand à la cour de l'exil, où l'historien des *Quatre Stuarts* représentait à la fois l'antique honneur français par sa présence, et les libertés nationales par la générosité de ses vues et la jeunesse de sa pensée. Nous remercions notre ami, M. de la Guichardière, d'avoir groupé des faits qui tendent à établir que les affections politiques de M. de Châteaubriand ne furent pas seulement, comme on l'a prétendu plus d'une fois, l'effet d'un culte chevaleresque et d'une sorte de point d'honneur dans l'homme qui déclare lui-même n'avoir jamais cru au droit divin; mais le résultat de longues études, le fruit d'une conviction raisonnée sur le rôle de la Royauté moderne, fonctionnant au milieu des institutions municipales d'un pays libre, parmi lesquelles elle établit l'unité d'action et relie indissolublement les traditions et les destinées. La foi religieuse ne fut point en M. de Châteaubriand une affaire d'imagination; sa conduite politique n'eut point non plus le caractère d'un dévouement sentimental, et l'homme d'état comme l'écrivain put dire, avec le Psalmiste : *Credidi, propter quod locutus sum.*

Au point de vue littéraire, M. l'abbé Le Blanc, rendu à la vie des études, après avoir si noblement servi sa patrie pendant les orages de la Constituante, appréciait, dans l'Epopée *des Martyrs*, l'une des plus admirables productions de la foi et du génie de la France. M. l'abbé Maupied, l'auteur d'un savant *Prodrôme d'Ethnographie* et de plusieurs ouvrages qui prouvent que la foi n'est pas ennemie de la science, envisageait *le Génie du Christianisme* dans ses rapports avec le mouvement progressif de la Philosophie Catholique au 19me siècle et rappelait les éloquentes voix qui, du haut de la chaire chrétienne, lui rendirent plus d'une fois l'hommage de l'admiration et de la reconnaissance.

Ceux-ci redisaient les impressions produites par la rentrée triomphale de Châteaubriand au sein de la cité qui l'avait vu naître, et ouvraient avec respect, au bord de *la Grande Tombe* (1), le testament littéraire écrit par l'homme des souvenirs. Ceux-là mettaient en parallèle les trois grandes têtes poétiques de notre âge, Châteaubriand, Lamartine, Vr Hugo, et recherchant les influences exercées par le *Génie du Christianisme* sur la littérature bretonne contemporaine, apportaient ainsi sur le tombeau de l'illustre écrivain l'hommage des travaux, des études et de la pensée de notre province tout entière.

Les prosateurs devaient être soutenus par le chœur des Muses, et alterner avec elles ; *amant alterna camœnæ.* Le poète de la *Thébaïde des Grèves* ouvrit la marche, en célébrant, par des vers pleins de fantaisie et de couleur, le génie auquel il fut chargé d'élever un monument simple et modeste, comme la piété bretonne ; un noble fils du Morbihan, M. Jules de Francheville, y fit entendre le cantique de la foi, de la patrie et de l'honneur ; un jeune ouvrier du Finistère, qui, dans les occupations d'une vie laborieuse, a su trouver, avec le travail qui assure le pain du jour, le don

(1) Nous aurions désiré faire droit aux réclamations de nos collaborateurs du pays *bretonnant* et écrire avec eux *Grand-Bé*. Mais l'orthographe vulgaire a prévalu. En dépit des Étymologistes, on continuera d'écrire *Grand-Bey*, de même, qu'en dépit des efforts de M. Thierry, on a continué d'écrire *Charlemagne*. Cela dit, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer ce qu'il y eut de prophétique dans l'alliance de l'adjectif français qui exprime la grandeur et du mot breton *Bé* qui signifie le tombeau, termes unis autrefois par nos pères, pour nommer le lieu qui devait être un jour le sépulcre de Châteaubriand.

de la muse qui y mêle des chants et des fleurs, M. Jacquelin de Morlaix, rapprochait, des triomphes du génie de Marengo, la grande victoire remportée au début de ce siècle par le *Génie du Christianisme*. M. H. Violeau, dans une ode, comme il sait les écrire, rappelait l'un des jours les plus mémorables de la France de l'exil, et montrait, dans la réunion touchante de Belgrave-Square, la jeune Royauté du malheur, que représentait Henri de France, appuyée sur la majesté du génie et des jours, que représentait M. de Châteaubriand. (1). — M. Evariste Boulay-Paty déposait sur le monument du Grand-Bey l'un de ces sonnets d'une si belle trempe, dont il a plus que tout autre le secret. Des rivages de Sorrente, de la demeure du Tasse, Brizeux, *le Chantre de Marie*, nous adressait une inscription pour la *Grande Tombe* du chantre des *Martyrs*. M. Ach. du Clésieux, l'un des témoins de la sépulture de l'Homère chrétien, se rappelait pour nous cette langue du cantique et du vers, qu'il parlait si bien autrefois, et l'un de ses amis, se rappelant pour lui l'inspiration plus belle dont ses premiers poëmes ne furent que le prélude, se plaisait à rapprocher du tombeau de la gloire l'institution providentielle de Saint-Ilan dont les progrès et les admirables résultats prouvent que la Bretagne sait joindre, quand il le faut, à l'éloquence du génie qui éclaire les hommes, la puissance des œuvres du dévouement et de la foi qui sauve les sociétés. — Plusieurs poètes, entr'autres la gracieuse muse que

(1) Les nobles accents de patriotisme et de liberté qui distinguent la pièce de M. Violeau, lui méritèrent, à l'époque où elle fut composée, février 1844, un illustre suffrage. Nous ne pouvons transcrire sans émotion les paroles suivantes, adressées de l'exil à M. Villaret de Joyeuse et qui témoignent une fois de plus que la proscription a pu atteindre les descendants de Louis XIV et de François 1er, mais non les dépouiller de leur prérogative, glorieuse aussi, de Pères et de Protecteurs des lettres nationales :

« Remerciez pour moi le jeune poète dont vous m'avez envoyé » les vers. J'ai lu et relu cette belle composition, pleine de verve, » de poésie, et, ce qui vaut mieux encore, des plus nobles et des » plus purs sentiments. Félicitez le de son rare talent et de l'usage » qu'il en fait. Dites lui de ma part ce que j'aurais été heureux de » lui dire moi-même : *Macte novâ virtute, puer, sic itur ad astra*. » Je vous prie en même temps de faire remettre de ma part à M. » Violeau une boîte, avec une medaille de moi, qui vous sera por- » tée par le Duc de Clermont-Tonnerre. »

Cette boîte ne tarda pas, en effet, d'être remise à M. Violeau. Sur le revers de la médaille d'or, où se trouve son effigie, le prince avait fait graver le nom du poète, et la citation latine qui accompagne sa lettre.

firent aimer les *Essais d'une lyre bretonne,* représentèrent au Grand-Bey la cité de Duguesclin ; et certes l'auteur, que nous venons de nommer, ne pouvait manquer à ce rendez-vous de la religion et des lettres, lui qui a trouvé la poésie dans le sauctuaire de souvenirs, qu'habite encore celle des sœurs de René, qui devait un jour prier sur la tombe du glorieux frère dont elle avait autrefois protégé le berceau (1).

L'écrivain, auquel nous devons une collection si rare de nos richesses nationales, M. Th. de la Villemarqué, le savant auteur du *Barzas-Breiz*, évoquant l'ombre de Taliésin, le vieux barde de la presqu'île de Rhuis, faisait entendre le chant des anciens jours, au fond des grottes de l'île, habitée par le génie de la *Grande-Tombe,* et unissait tous les âges de la poésie armoricaine. Deux prêtres, MM. Le Joubioux et Durand, répondaient au chant de Taliésin, l'un dans le dialecte de Tréguier, l'autre dans le dialecte de Vannes, et faisaient ainsi parler, en l'honneur de Châteaubriand, la Bretagne *bretonnante* qui, maintenant comme toujours, ne dit que ce qu'elle croit et ne chante que ce qu'elle aime. Enfin un poète de la Grande Bretagne, dont un long séjour a fait pour nous un concitoyen, parlait l'idiôme de Shakspeare et de Milton sur le tombeau de René dont le nom se trouve dès lors célébré dans trois langues, la langue celtique qui fut celle de ses aïeux, la langue française qui fut celle de son génie, la langue anglaise qui fut pour lui celle de l'exil. Dans cette union d'hommes, de pensées et de langages, produite par une admiration commune, est tout le caractère et le seul mérite du recueil que nous présentons.

Il nous reste à exprimer un regret. C'est que l'abondance des matières nous ait, contre notre attente, réduit à la nécessité pénible de faire un choix et de sacrifier un certain nombre de pièces que leur étendue ne permettait pas de publier dans un recueil relativement borné. Nous ne pouvons ici que mentionner quelques uns de ces travaux en les appuyant de citations fort courtes.

M. Ch. Cunat fils, n'a pu visiter l'ilot du Grand-Bey, où les paroles de son père furent si justement applaudies le 19 juillet 1848, sans y semer aussi ses fleurs de poésie : nous en donnons la dernière strophe :

(1) Madame la Comtesse de Marigny.

Un tombeau que domine une croix de granit,
Sur un rocher désert, battu par les orages,
Que rase l'alcyon, — voilà le dernier lit
Où dort Châteaubriand ! — c'est-là que tous les âges
Viendront se prosterner ; — car lui-même il a dit :
Ici gît un chrétien ! — mot plus beau que les pages
Les plus belles des sages.

Nous détacherons les quatre vers suivants d'un dithyrambe dû à la plume de M. Courtois, de Brest.

De tes *Mémoires d'Outre-Tombe*
L'enseignement dans nos cœurs est gravé ;
Près de ton rocher-catacombe
Chaque Breton se courbe et dit : *ave.*

Une femme bretonne, Mme Rose-Marie Dubois, auteur de plusieurs traités populaires, consacrés à la réfutation des systèmes communistes, tels que *Théophile, le jeune Breton, les Trois exilés en Thessalie, etc*, voulut bien nous faire parvenir sur l'ensemble des travaux de M. de Châteaubriand, une appréciation détaillée dont nous sommes obligés de priver nos lecteurs, par la raison qui nous a déjà forcés d'éliminer un remarquable parallèle entre Rousseau, Bernardin de St-Pierre et Châteaubriand, composé par l'un de nos écrivains les plus distingués. Mme Dubois nous pardonnera de ne pouvoir citer qu'un petit nombre de ses lignes. Nous choisissons de préférence ce qu'elle dit d'Atala :

« La chaste et simple Atala s'empare fortement de l'imagination. Le père Aubry, consolant à son lit de mort la jeune victime des combats de l'amour, offre à cette fille de Jephté, pleurant son sacrifice dans la grotte sauvage, tous les trésors d'une angélique piété et emprunte un langage divin, pour consoler une immense douleur. Les consolations que Bernardin de St-Pierre place dans la bouche de son vieillard pour calmer les regrets de Paul, séparé de Virginie, respirent une philosophie un peu mondaine. Celles du père Aubry sont plus évangéliques, plus religieuses : c'est le langage d'un Père de l'Église. »

Au regret de ne pouvoir donner place à toutes les pièces bretonnes inspirées par la mort de M. de Châteaubriand, se joint celui de ne pouvoir offrir aussi que des remerciements aux auteurs des

compositions qui nous sont venues en dehors de la Bretagne et qui ne sont signées que par des mains françaises. Près de l'antique métropole, qui garde précieusement, dans les fonds baptismaux de la Royauté Française, ce qui reste de l'Ampoule miraculeuse de Saint-Remy, un poète remois, M. J.-B. Drouet, fut heureusement inspiré, en écoutant chanter la voix de la religion qui lui dit, en parlant de l'Orphée de la Bretagne, émigré de la terre :

Mais au sein du bonheur il s'intéresse encore
A ce pays si cher que sa gloire décore,
Et quand tout semble, ô France, annoncer ton déclin,
Ses vœux, en se joignant à ceux de Duguesclin,
Te rendront cette foi, ces vertus, ces lumières,
Le salut des palais ainsi que des chaumières.

M. Ed. Houël priait ainsi l'Homère chrétien de devenir du haut du ciel le protecteur de la poésie qui reste exilée sur la terre :

Toi qui la vis souffrir, éclaire encor sa route ;
Aide la poésie à terrasser le doute !
. . . .
Que Dieu demeure en elle et partout et toujours,
Et que son cœur soit l'urne où brille déposée
La bonté qui distille en perles de rosée
Sa force douce et grande et conduit du regard,
L'homme qui vers le ciel marcherait au hasard.

M. J.-M. Dulinto nous adressa de Bourbon l'Archambault plusieurs pièces de vers, entr'autres les deux strophes suivantes que nous reproduisons :

SUR LA MORT DE M. DE CHATEAUBRIAND.

I.

O foi sainte, ô Vierge adorable !
Voilez vos autels aujourd'hui :
Hélas ! la mort inexorable
A frappé votre illustre appui ;
L'Emule universel d'Homère,
Le Breton que sa noble mère
Conçut au bord de l'Océan,
Retourne à la gloire infinie ;
Châteaubriand, Roi du génie,
Meurt, sans avoir rompu son ban.

II.

Pour prix de sa vertu fidèle,
O mon Dieu, sauvez son pays.
Sauvez la France, et qu'avec elle
Partout vos deux noms soient [bénis !]
Pour prix de ses œuvres sublimes,
Seul phare à côté des abîmes
Dont l'aspect nous remplit d'effroi,
O Dieu du peuple et de l'Église,
Dieu de Jacob, Dieu de Moïse,
Sauvez l'honneur ! sauvez la foi !

Quelques mots encore sur l'exécution de cet ouvrage et sur la grande illustration à laquelle il est dédié.

Le recueil du *Grand-Bey* ne peut être considéré comme une appréciation critique approfondie des écrits de M. de Châteaubriand; (1) il n'est qu'un témoignage de la reconnaissance et de l'admiration de ses compatriotes. Nous avouons même, qu'en plusieurs endroits, le volume ne remplit qu'imparfaitement le cadre, trop vaste encore, que nous proposions d'embrasser. Quelques uns de nos amis nous avaient fait des promesses que les préoccupations d'une époque, si peu littéraire, ne leur ont pas permis de tenir. C'est à cette raison qu'il faut attribuer une lacune que nous sommes les premiers à déplorer. On cherchera vainement dans ce livre un chapitre sur les *Études historiques,* ouvrage qui, après le *Génie du Christianisme,* est évidemment le legs le plus précieux de M. de Châteaubriand. Car il est celui qui a montré le grand philosophe dans l'homme qui s'était fait, par les *Martyrs*, *l'Itinéraire* et tant d'immortelles productions, un si grand nom d'écrivain, celui qui a tracé, avec le plus de puissance et de portée, les lignes principales de la marche des générations humaines de *ce côté-ci de la croix,* celui qui est à notre siècle ce que le *discours sur l'histoire universelle* est au siècle de Louis XIV. Si en effet le *Génie du Christianisme* ouvre, par une renaissance poétique, un âge important de notre nationalité littéraire, les *Études* semblèrent ouvrir à la culture des sciences historiques une ère de travail et d'activité qui rappelle les beaux jours de l'érudition d'autrefois, et commencer notre éducation politique, comme le premier ouvrage avait commencé notre éducation religieuse. Des talents heureux et féconds furent donnés à la France par le *Génie du Christianisme* qui restera chez nous comme le titre glorieux de l'un des plus magnifiques traités de paix qui aient été signés entre la religion et les beaux arts; les *Études historiques* firent éclore parmi nous des colonies d'ouvriers voués aux recherches chronologiques, à l'étude comparative des lois, des coutumes, des mœurs, des traditions et poésies populaires. Il est même digne de remarque que presqu'au moment où l'éloquent apologiste des ordres monastiques nous donnait, par ses *Études*, le complément

(1) L'auteur de l'histoire *littéraire de la France avant le 12me siècle*, M. Ampère est dans l'intention de traiter à fond ce beau sujet qui lui convient si bien

de sa féconde carrière, la France voyait renaître l'un des foyers de l'érudition et de la science historique, par la restauration des Bénédictins de Solesme, où le père Dom Guéranger et ses savants disciples se montrent les dignes successeurs de leurs aïeux français, les Mabillon et les Montfaucon. En résumé, si le *Génie du Christianisme* est un monument élevé à notre foi, nous regardons les *Études historiques* comme un monument élevé à la glorification du génie chrétien et de son œuvre sociale. Celui-ci a rendu le christianisme à notre histoire, comme le premier l'a rendu à notre poésie et à nos lettres. Ainsi il fut donné à un pauvre émigré breton de faire reconnaître de la France le génie de la foi qu'il lui rapportait de l'exil; il fut donné au même émigré breton de lui faire reconnaître le génie de la liberté chrétienne qu'il lui rapportait d'un demi siècle de travaux et d'études. L'ancienne France éclairait ainsi la nouvelle, et ne pouvait exposer à ses yeux les magnificences de notre passé, sans ouvrir devant elle le livre, fécond aussi, de nos destinées. Ce qui reste de l'œuvre chrétienne et littéraire de Châteaubriand, c'est un rapprochement entre les deux grandes facultés de l'homme, ce qui croit et ce qui pense, facultés destinées à opérer ensemble sur ce terrain, doué d'une immortelle fertilité, où le pouvoir de la croyance vient faire des choses vraies de ce dont l'imagination humaine, livrée à ses seules forces, n'aurait jamais fait tout au plus que des choses charmantes; ce qui reste de son œuvre politique c'est le fruit d'une tentative glorieuse de rapprochement entre le principe de l'ordre qui fonde les empires, et le principe de liberté qui les élève à tous les degrés de la prospérité et de la grandeur (1). Les Saintes-Ecritures, les Prophètes, les Pères de l'Eglise sont devenus des livres classiques depuis l'apparition du *Génie du Christianisme*. Depuis les jours de *la Monarchie selon la Charte*, des *Etudes Historiques* et de tant d'ouvrages remplis de vues sociales si justes et si hautes, la liberté a recommencé de grandir en France, parce qu'elle était semée sur le terrain propre à la recevoir, et c'est à l'impulsion donnée par Châteaubriand, que l'on doit attribuer l'origine de cet immense travail d'organisation municipale qui préoccupe aujourd'hui tous les es-

(1). Voir au 6e volume des *Mémoires d'Outre-Tombe*, page 161, le magnifique hommage que Châteaubriand rendit à la liberté dans son discours de réception à l'académie française, en 1811, sous le règne du despotisme le plus glorieux qu'ait eu la France.

prits sérieux et qui est peut-être le seul élément d'avenir qui nous reste encore. Si des forces, contre lesquelles il ne pouvait lutter toujours, n'eûssent paralysé continuellement son action, Châteaubriand, nous eût évité bien des jours de malheurs et de révolutions stériles, en prouvant, par des faits tout ce qu'un pays peut attendre de l'union réelle, au sein des sociétés, du principe de stabilité et du principe de progrès, comme il sut témoigner, en tant d'occasions, que le grand nom de liberté ne fut jamais mieux prononcé que par les bouches habituées à parler la langue de l'honneur.

Quel que soit le jugement définitif de la postérité sur l'ensemble des travaux et de la carrière de M. de Châteaubriand, on reconnaîtra toujours que, de tous les personnages éminents des temps modernes, il fut peut-être le seul qui, en se déclarant le serviteur *quand même* d'une forme de gouvernement auquel la popularité n'appartenait pas alors, eut néanmoins l'insigne honneur de personnifier en lui ce qu'il y avait de généreux et de national dans tous les partis, de régner constamment dans une sphère supérieure aux passions politiques, et d'être salué de tous, comme l'homme de l'avenir, lui, le chevalier, le poète des gloires disparues A l'heure où se livrait le duel fatal de 1830 entre la population parisienne, et la Royauté, victime des funestes conseils dont elle n'était pas coupable, on entendit le peuple des barricades crier : *Vive Châteaubriand ! Vive le défenseur de la Liberté de la Presse!* On le vit porter en triomphe le champion de la fidélité accueillant les acclamations populaires dont il était l'objet, à condition qu'on lui permît d'y répondre par le cri de *Vive le Roi* qui était celui de son cœur. — Le même respect, la même unanimité d'opinions honorèrent le char funèbre qui rapporta, 18 ans après, ses ossements à la Bretagne.

Au mois de juillet 1830, l'homme, qui, au temps même de ses grandeurs avait paru solitaire, et qui, jusques dans les cours, n'avait semblé que continuer son exil, termine sa carrière politique par le triomphe qu'il reçoit, sans le chercher, au milieu d'un camp où il n'avait droit de compter que des adversaires ; au mois de juillet 1848, l'homme, qui ne fut complètement apprécié de ses amis politiques, qu'au moment où ils le reconnurent à la cour de l'exil dans toute sa grandeur, dans toute sa gloire, termine sa carrière de chrétien, de penseur, d'écrivain, de Français et de Breton, par

le triomphe qu'il reçoit des mille fractions d'opinions et de partis, confondues autour de son cercueil, comme pour consacrer, à la face du soleil, une popularité qui a survécu à trente années de bouleversements et de catastrophes sociales. Certes il appartient à l'histoire le nom d'un homme qui, après une émigration de soixante ans, rentra dans sa ville natale, porté comme les triomphateurs antiques, sur les épaules des siens qui le rendirent pour jamais à la terre de son berceau et de son cœur. Au milieu de cet immense concours, M. de Châteaubriand parut continuer, au delà même de la mort, l'œuvre de pacification qui fut la pensée de sa vie.

Doit-il être moins éloquent dans le tombeau qu'il habite aujourd'hui que dans la bière triomphale qui l'apporta l'année dernière au milieu de nous? A côté de la croix du chrétien, qui apprend aux hommes à s'aimer, ne peut-on arborer, avec assurance, le drapeau de l'homme de la conciliation, qui leur enseigne à se comprendre? La réponse ne peut-être douteuse. Tel est aussi le sentiment qui nous a suggéré l'idée de resserrer les liens de fraternité qui unissent les lettres bretonnes, en leur proposant un pieux rendez-vous près de ce monument où elles ne sauraient parler qu'un même langage. Il nous a semblé qu'un moyen tout naturel nous était offert pour honorer la mémoire de M. de Châteaubriand qui nous apparut si longtemps comme le médiateur de la France du passé et de la France de l'avenir; c'était de faire voir sur son tombeau l'union des souvenirs, des sentiments et des cœurs; c'était de nous montrer dignes appréciateurs du dépôt qui nous est confié, en conviant les membres de la famille armoricaine à célébrer tous ensemble, auprès de *La Grande-Tombe*, la fête des reliques qui devait couronner la fête de la sépulture.

Nous sommes loin de penser que le recueil du *Grand-Bey* justifie complètement ce beau titre d'*Hommage-de-la-Bretagne*. Mais on connaît assez quelles inextricables difficultés entravent aujourd'hui les entreprises purement littéraires, celles-là même qui, en d'autres temps, auraient pu prétendre aux plus honorables succès. Les époques de crises et de tempêtes, qui frappent et dispersent les hommes, entraînent aussi presque toujours l'interrègne des arts, l'exil momentané de la poésie et des lettres. Poussés par le torrent au milieu des combats de la tribune et de la presse, un trop grand nombre de nos écrivains les plus chers n'a pu que nous prêter le secours

de la voix et du cœur, qui du moins ne nous a pas manqué, et, sans répéter avec le poète :

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle!

Ils s'occupaient de combattre pour nous sur la brèche et nous abandonnaient le soin d'ensevelir et d'embaumer nos morts. C'était une tâche religieuse et nous espérons l'avoir remplie, sinon toujours avec le talent qui assure le succès, du moins avec la conscience d'un devoir accompli envers la plus haute illustration de la Bretagne.

Que tous les hommes, dont nous avons reçu des encouragements et des sympathies, reçoivent ici l'expression de notre reconnaissance. Merci en particulier à M. H. Romand, dont l'épidémie regnante a arrêté momentanément la plume, à l'instant où elle allait écrire pour nous un souvenir intime de la vie de M. de Châteaubriand! Merci à M. Alfred de Coëtlogon, le courageux et spirituel directeur du *Corsaire!* Merci à M. de Kerdrel le digne représentant du département qui possède le berceau et la tombe de René; Merci à M. de Falloux, que nous eussions compté au nombre de nos collaborateurs, comme nous avons droit de le compter au nombre de nos compatriotes, si le sacrifice d'une seule de ses heures n'eût été un vol fait au pays qui demande, aux dignes successeurs de M. de Châteaubriand, d'accomplir enfin le règne définitif de l'ordre et de la liberté, œuvre immense dont le génie de la Bretagne n'a pu que saluer de loin l'avènement.

Qu'il nous soit également permis d'adresser en finissant des remercîments sincères et mérités au jeune éditeur malouin qui, avec le désintéressement le plus rare, a mis, au service de cette entreprise, un dévouement patriotique et religieux. Dans un temps où la renommée elle-même n'est pas une garantie de réussite, M. Hamel n'a reculé ni devant les efforts, ni devant les sacrifices pour arriver à honorer l'illustre écrivain dont il s'est montré le digne compatriote. Que le nom et l'étoile de René lui soient aujourd'hui favorables ?

Puisse aussi le sentiment qui inspira ce livre de la piété bretonne faire pardonner ce qui lui manque! Châteaubriand n'a voulu, pour conserver ses restes, qu'un tombeau de granit, entouré d'une modeste grille et surmonté d'une croix de pierre, taillée dans les rochers du rivage, c'est-à-dire une obscurité digne du chrétien qui

demande à Dieu de ne pas lui compter dans l'éternité la gloire qu'il lui a donnée chez les hommes. L'auteur du *Génie du Christianisme* a bien fait ; l'humilité sied au génie comme à Dieu. Donc le pèlerin manquerait à la mémoire qu'il vient honorer sur le rocher du *Grand-Bey*, s'il ajoutait à cette tombe des ornements ou des fleurs qui en blesseraient la modestie. Dès lors, il ne doit pas chercher non plus autre chose que l'expression simple et naïve de l'admiration et de la piété dans une oraison funèbre de Châteaubriand, écrite par les ENFANTS DE LA BRETAGNE.

Du Breil de Marzan.

Septembre 1849.



CHATEAUBRIAND.

PROCÈS-VERBAL DES FUNÉRAILLES

de M. François-René

DE CHATEAUBRIAND

Né à Saint-Malo le 4 Septembre 1768,

Mort à Paris le 4 Juillet 1848, et inhumé sur le Grand-Bey, le 19.

Nous, Maire et Adjoints de la ville de Saint-Malo, et membres de la Commission des funérailles de M. François-René DE CHATEAUBRIAND, inhumé le 19 juillet 1848, dans le tombeau qui lui avait été préparé par ses concitoyens, sur l'île du Grand-Bey, réunis à l'Hôtel-de-Ville, le 20 juillet 1848, avons dressé le procès-verbal suivant :

En l'année 1828, M. De Châteaubriand avait témoigné le désir d'obtenir une concession de terrain, sur l'île du Grand-Bey, pour y faire déposer sa dépouille mortelle.

En 1831, l'Administration municipale de Saint-

Malo lui fit savoir que non seulement ce désir serait accompli, mais que la ville de Saint-Malo se chargerait de ses funérailles.

Par lettre datée de Paris, le 4 juillet 1848, M. J.-L. Marion, représentant du peuple pour le département d'Ille-et-Vilaine, a annoncé à M. Hovius, maire de Saint-Malo, que notre illustre compatriote était mort dans la nuit du 3 au 4.

Monsieur le maire de Saint-Malo étant absent, M. Ch. Cunat, adjoint, a réuni le Conseil municipal, le 6 juillet, et lui a fait part de la perte douloureuse que venait de faire la ville de Saint-Malo. Le Conseil a appris la mort du grand homme avec une émotion profonde, et s'est empressé d'autoriser Monsieur le maire à prendre toutes les dispositions et à subvenir à toutes les dépenses nécessaires à l'inhumation.

Monsieur l'adjoint a écrit immédiatement à M. Louis De Châteaubriand, neveu du défunt, pour lui indiquer le jour où l'état de la mer permettrait la translation du cercueil sur l'île du Grand-Bey. M. Louis De Châteaubriand a répondu, le 9 juillet, qu'il serait à Saint-Malo, avec le corps, le 18 au matin.

A son retour, Monsieur le maire de Saint-Malo a institué, pour préparer et diriger les cérémonies des funérailles, une Commission composée de citoyens pris parmi les membres du

Conseil municipal et parmi les souscripteurs qui s'étaient associés pour l'érection du tombeau.

En faisaient partie :

MEMBRES DU CONSEIL MUNICIPAL,	SOUSCRIPTEURS,
MM. GARNIER-KERUAULT,	MM. LEGUEN DE LACROIX, ing. civ. architecte de la ville,
MIDY,	FRANGEUL, architecte,
DUHAUT-CILLY. Joseph,	DUQUESNEL,
J. MICHEL,	MORVONNAIS,
MARTEL,	Auguste HOVIUS.
BOSSINOT DE POMPHILY.	

MM. Ch. Cunat et Férail, adjoints au maire, ont pris séance dans la Commission qui a été présidée par M. Cunat; M. Auguste Hovius a été désigné pour secrétaire.

Dès avant la nommination de cette Commission, Monsieur le premier adjoint, aidé de son collègue, s'était entendu avec M. Lacroix, architecte de la ville, et M. Frangeul, pour les travaux matériels et autres dispositions préliminaires.

Le premier soin de la Commission a été de procéder, par la voie du tirage au sort, à la désignation de quatre conseillers municipaux qui devraient, ayant à leur tête M. Cunat, se transporter à Dol, au devant du cercueil et l'accompagner jusqu'à Saint-Malo. Cette mission est échue à MM. Lemoine, Duhaut-Cilly Joseph, Rouxin père, et Paul Fontan; MM. Midy et Garnier-Keruault ont été indiqués pour suppléer à l'ab-

sence ou à l'empêchement des membres précédemment nommés.

La réception du cercueil, à Saint-Malo, ayant été fixée au 18 de ce mois, à dix heures et demie du matin, sa translation au tombeau a été arrêtée pour le lendemain 19.

Des avis imprimés et programmes, portant invitation aux populations de venir rendre leurs hommages aux dépouilles de Châteaubriand, ont été répandus dans les départements de la Bretagne et dans ceux des anciennes provinces limitrophes. Des lettres spéciales, tant imprimées que manuscrites, avaient été adressées à l'avance, par le maire, aux diverses autorités religieuses, civiles et militaires de ces localités.

Dès le 17 juillet sont arrivées à Saint-Malo de nombreuses députations des corps savants et municipaux de la Bretagne, ainsi que des détachements des gardes nationales des villes et communes voisines.

Le 18 juillet, à sept heures du matin, MM Cunat, Lemoine, Duhaut-Cilly, Rouxin père et Midy, membres du Conseil municipal, accompagnés de M. Frédéric De Châteaubriand, de St-Servan, cousin de l'illustre défunt, sont arrivés à Dol, où MM. Louis De Châteaubriand, Geoffroy De Châteaubriand, de Rauville et Mandaroux-Vertamy, exécuteur testamentaire, composant le

convoi avec M. l'abbé Roquette, curé de la paroisse des Missions-Étrangères à Paris, avaient fait arrêter le cercueil depuis la veille, afin d'entrer à Saint-Malo à l'heure fixée. Une garde d'honneur, prise parmi le bataillon de la garde nationale de Dol, avait veillé pendant la nuit auprès du corps.

La députation de Saint-Malo s'étant jointe à la famille, le convoi a pris la route de Saint-Malo sur laquelle la foule grossissait incessamment.

A dix heures et demie le corps a été reçu, à l'entrée de la chaussée du Sillon, par M. le maire de Saint-Malo, à la tête d'un immense cortége, entouré de nombreux bataillons de gardes nationales, d'un piquet d'honneur de la garnison et des flots de la population, avide de s'approcher des restes de notre compatriote et pénétrée d'un recueillement manifesté par sa contenance respectueuse.

Monsieur le maire a dit :

« Je reçois, Messieurs, avec reconnaissance, au nom de mes concitoyens, le précieux dépôt que vous voulez bien nous transmettre.

» Après avoir rempli le monde de son nom, l'illustre Châteaubriand, enfant de Saint-Malo, de la Bretagne, a voulu que ses restes mortels reposassent aux lieux qui l'ont vu naître.

» Nous avons creusé son tombeau dans un bloc de granit; il sera durable comme le temps, comme sa gloire, comme les hommages et l'admiration de ses compatriotes. »

Monsieur le curé des Missions-Étrangères a dit :

« Monsieur le curé,

» Nous vous présentons les restes de M. De Châteaubriand, mort dans le sein de l'Église, et dans les sentiments les plus purs de la foi catholique.

» Après une vie pleine de jours de gloire, d'honneur, entouré des œuvres de son génie chrétien, il vient demander à sa patrie une tombe à côté de celle de ses pères, pour y reposer ses cendres, dans la paix du Seigneur, et terminer son laborieux pèlerinage sur la terre, aux mêmes lieux où il l'avait commencé.

» *Mortuus est senectute bonâ, plenus diebus et gloriâ et appositus est ad patres suos.*

» Chargé de l'honneur de marcher à côté de ces restes vénérés, tout le long du chemin qui mène à cette tombe, nous les avons suivis, à travers la France, au milieu des populations nombreuses, partout émues et attendries sur son passage, avec le recueillement et le respect que commande le souvenir encore tout vivant d'un des plus nobles fils de la Bretagne catholique, de l'une

des plus belles gloires de la France, de l'un des plus illustres défenseurs du Christianisme au commencement de ce siècle.

» Nous remettons entre vos mains, Monsieur le curé, ce dépôt sacré qui nous avait été un moment confié au nom de la Religion, en demandant avec vous et avec ce peuple innombrable qui nous entoure, en demandant pour l'âme de ce grand homme, retournant dans le sein de Dieu, *le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix.* »

Monsieur le curé de Saint-Malo a dit :

« Oui, Monsieur le curé, il est précieux le dépôt que vous venez nous confier; aussi est-ce avec la plus vive reconnaissance que nous le recevons. Il sera, ce dépôt, et la gloire et la protection de cette cité.

» Du fond de son modeste tombeau, l'illustre auteur du *Génie du Christianisme* défendra ses compatriotes, non contre ce fougueux élément qui chaque jour vient en mugissant battre les remparts, mais contre une puissance mille fois plus formidable, celle des doctrines impies et anti-sociales qui menacent d'arracher toutes les sociétés à leurs fondements et de faire du monde entier un monceau de débris et de ruines.

» Du haut de ce rocher solitaire, qui désor-

mais possèdera la dépouille mortelle de ce génie si vaste et si fécond, de cette âme si noble et si généreuse, l'enfant de la Bretagne enseignera au pays qui l'a vu naître le respect et l'amour d'une religion qu'il a si glorieusement défendue pendant sa vie, et dont, par cette mort si édifiante que vous venez de nous peindre, Monsieur le curé, il a essuyé les larmes aux jours de son affliction et de sa douleur. Il dira à ses compatriotes; Vous qui avez eu le même berceau que moi, vous à la piété de qui j'ai confié et la garde de mes cendres et la gloire d'ouvrir à mon âme, par vos prières, les portes du ciel, soyez toujours fidèles à cette religion dont j'aimais à vous raconter les diverses beautés, les ineffables consolations, soyez fidèles à cette religion qui porte écrit sur sa bannière non seulement : *Tu ne tueras pas, tu ne vovoleras pas*, mais encore : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Elle seule peut raffermir sur ses bases l'édifice social menaçant de vous ensevelir sous ses ruines.

» Que le Christ soit donc pour vous comme il le fut pour moi, *le sauveur du monde au point de vue social; qu'il soit votre Roi en même temps que votre Dieu.* Il adoucira sur cette terre d'exil l'amertume de vos chagrins, il vous assurera dans une vie meilleure un bonheur seul capable de satisfaire vos désirs, de remplir l'immensité de vos cœurs. »

Après les premières prières auxquelles la population tout entière a joint sa voix, le cercueil, porté à bras par la compagnie des marins de la garde nationale de Saint-Malo, s'est acheminé vers la cathédrale, en passant par la porte et les rues Saint-Vincent, Porcon-de-la-Barbinais, places Broussais et de la Paroisse, et les cordons du poêle funéraire étaient portés par MM. Pointel, remplissant les fonctions de maire de Saint-Servan, Cunat, premier adjoint du maire de Saint-Malo, Du Pouget, Hte de La Morvonnais, Choësnet, président du tribunal civil, Louis Blaize, président du tribunal de commerce, Thomas père, ancien maire de Saint-Malo, A. Chevremont, sous-commissaire du gouvernement, faisant fonctions du sous-préfet de l'arrondissement.

La famille marchait ensuite dans l'ordre suivant :

Louis de Châteaubriand,	accomp. par	**MM. Hovius**, maire de St-Malo,
Geoff. de Châteaubriand,	id	**Ampère**, ch. de l'Acad. Franç.
Ch. Châteaubourg,	id	Docteur **Egault**,
Pl de Châteaubourg,	id	**Mel Villeblanche**,
Des Rieux,	id	**Desmaisons**,
De Vezins,	id	**Thierry Dufougeray**,
De Couëssin,	id	**Grignon de Lehen**,
F. de Châteaubriand,	id	**L. de Villers**,
H. de Châteaubriand,	id	**A. Magon de la Vieuville**,
De Rauville,	id	**Turquety**,
H. du Boishamon,	id	**Louis Gauttier**,
Mandaroux-Vertamy,	id	**Férail**, adjoint.

Le cercueil a été déposé dans la chapelle du Sacré-Cœur, transformée en chapelle ardente. Un banc de famille a réuni les parents des deux sexes.

Après l'office et l'absoute dont les prières ont été prononcées par Monsieur le curé des Missions-Étrangères, la population a été admise à circuler autour du catafalque et à y prier.

Pendant vingt-quatre heures, une foule immense n'a cessé de témoigner, par son recueillement, de ses sympathies profondes pour le grand homme que notre cité venait de perdre.

La garde nationale de Saint-Malo a fait un service d'honneur dans la chapelle ardente, jusqu'au moment où le corps en a été enlevé.

Pendant la journée du 18 juillet et dans la matinée du 19, ont continué d'arriver de toutes parts des députations de gardes nationales, des corps municipaux, des corps savants, des collèges, etc.

Des piquets de la garde nationale de Saint-Malo allaient au devant de ces détachements.

Le 19 juillet, à dix heures et demie du matin, la famille de Châteaubriand, les magistrats de l'ordre civil et judiciaire, les diverses facultés de l'Université, les fonctionnaires, les états-majors de la garde nationale et de l'armée de terre et de mer, les députations, les corporations et les invités se sont réunis dans les salles de l'Hôtel-de-Ville où ils ont été reçus par le maire et par les membres de la Commission.

Les gardes nationales, la troupe de ligne et la douane étaient en bataille sur les places Duguay-Trouïn, de l'Hôtel-de-Ville et de la Paroisse.

L'ordre de marche ayant été donné, le cortège s'est rendu à la cathédrale, à onze heures, et a été placé dans la nef de cette vaste église qui suffisait à peine à le contenir.

Un catafalque de forme gothique avait été élevé sous le transseps, et le corps y avait été déposé à neuf heures et demie du matin.

La famille a pris place aux deux côtés du monument dans les bancs de deuil.

Après la messe qui a été célébrée par Monsieur le curé de Combourg; l'absoute a été donnée par M. Huchet, curé de Saint-Malo.

Aux angles du catafalque priaient M. Chévrier, curé de Dol, M. Gaspais, premier vicaire de Saint-Servan, M. Duval, curé de Cancale, et M. Brune, directeur du grand séminaire de Rennes.

Les drapeaux des diverses gardes nationales étaient groupés autour.

Pendant la célébration de l'office, les musiques des gardes nationales de Dinan, Saint-Servan et Saint-Malo ont exécuté des symphonies religieuses.

A l'élévation, les assistants ont été vivement émus en entendant exécuter, par la musique de la garde nationale de Saint-Malo, la mélodie

adaptée à la romance si populaire de M. De Châteaubriand : « *Combien jai douce souvenance...* »

A une heure le cercueil a été enlevé du catafalque par les marins (1) de la garde nationale qui, de même que la veille, avaient brigué l'honneur de ce service.

Le convoi funèbre s'est mis en marche dans l'ordre suivant :

Un piquet, à cheval, du 9e régiment d'artillerie,

Sapeurs, tambours et musique de la garde nationale de Saint-Malo.

1er. bataillon formé des compagnies d'artillerie de la garde nationale de Saint-Malo et de Saint-Servan, des compagnies de pompiers de ces deux villes et d'un détachement, à pied, du 9e d'artillerie.

Le clergé, composé au nombre de plus de *deux cents*, des prêtres de Saint-Malo, de Saint-Servan et paroisses, des diocèses de Rennes et de Saint-Brieuc, etc., etc.

A droite et à gauche, le détachement d'hon-

(1) MM. Drinot, Théodore, Voisin, Paul, Montmirel, Constant, Joannet, Pierre-Marie, Halot, Eugène, Tassel, Pierre, Cauvin, Auguste, Capedeviel, Adolphe, Ollivier, Frédéric, Hamon, Amant, Sancoste, François, Horré, Paul. L'abbé, Joseph, Leroy, Pierre, Pratabuie, Alfred, Desponces, Edouard.

neur du 62e régiment d'infanterie de ligne, formant la haie.

Le cercueil, aux côtés duquel était rangé une double ligne des marins de la garde nationale.

Aux quatre angles marchaient les drapeaux des villes de Saint-Servan, Saint-Malo, Dinan et Rennes.

Les coins du poêle étaient tenus :

A droite par MM.	A gauche par MM.
De la Morvonnais,	**Guibert**,
Sauvage,	**De Kerloguen**,
Pongerard, maire de Rennes,	**Thery**, recteur de l'Acad. de Rennes,
Hamon, préfet d'Ille-et-Vilaine,	**Ampère**, chanc. et délég de l'Acad. franc.

Ces honorables personnages avaient été invités au nom de la ville de Saint-Malo et de la famille De Châteaubriand, suivant le vœu et la désignation de celle-ci qui avait également indiqué, d'accord avec la Commission, les personnes qui devaient l'accompagner.

Un des cordons avait été réservé à M. De Bizien, ancien maire de Saint-Malo, qui a été empêché d'assister à la cérémonie.

Immédiatement derrière le cercueil marchaient les serviteurs attachés à la personne de M. De Châteaubriand.

La tête du deuil était formée par M. Louis De Châteaubriand, conduit par M. Hovius, maire de la ville de Saint-Malo.

Les autres membres de la famille étaient MM.

Geoff. de Châteaubriand,	conduit par MM.	**Cunat**, adjoint au maire,
Ch. de Châteaubourg,	id.	**Turquety,**
P. de Châteaubourg,	id.	**Ach. du Clésieux,**
Des Rieux,	id.	**De Bachasson,**
De Vezins,	id.	**A^te^ Magon de la Vieuville,**
De Couëssin,	id.	**Brignon de Lehen,**
F. de Châteaubriand,	id.	**De la Mettrie,**
De Gestas,	id.	**D'Hamonville,**
H. de Châteaubriand,	id.	**Pointel,** f. f. de maire de St-Serv.,
De Rauville,	id	**De Bellevue,**
Du Boishamon, aîné,	id.	**Aug^te^ Thomas, fils,**
Du Boishamon, jeune,	id.	**De Bon,**
Mandaroux-Vertamy, (1)	id.	**M^l^ Villeblanche,** bat. de l'ordre des avocats de St-Malo.

Les personnes indiquées par la famille comme devant faire partie du deuil étaient : MM. Magon de la Vieuville, De la Villehuchet, De Quélen, De France, Gouyon de Beaufort, Le Court de la Villethassetz, M. Robiou, etc., etc.

Après la famille venaient :

1° Les doyens des facultés de Droit, des Sciences, des Lettres et de Médecine, et autres officiers de l'Université en costume ;

2° Messieurs les sous-préfets de Saint-Malo et de Dinan ;

(1) M. Marie-Louis Du Rocher-du-Quengo, l'un des plus proches parents de l'illustre défunt, suivait aussi le cortège, à côté de M. le comte de Châteaubriand.

3° Messieurs les présidents des tribunaux civils et de commerce de St-Malo et de Dinan;

4° Les maires des villes et communes de Dinan, Combourg, Paramé, Dol, Saint-Coulomb, Saint-Meloir, Saint-Briac, Cancale, Saint-Enogat, Pleurtuit, Granville, Pontorson, Châteauneuf, Plancoët, Saint-Jouan-des-Guérêts, Lanhélin, etc., etc., etc.;

5° M. De Moncla, chef de bataillon du 62e de ligne, faisant fonctions de commandant de la place de Saint-Malo;

6° Les membres des tribunaux civils;

7° Les consuls de Suède et Norvège, des Pays-Bas, d'Angleterre, des Etat-Unis, etc., etc.;

8° Les corps municipaux des chefs-lieux de départements, d'arrondissements, de cantons et de communes;

9° Les officiers de l'état-major de la place, des gardes nationales, de l'armée de terre et de mer;

10. Les membres des tribunaux de commerce et des chambres de commerce.

11° Les juges de paix des chefs-lieux d'arrondissements et de cantons;

12° Les corps des ponts-et-chaussées, les douanes, les administrations financières et autres;

13° Les députations des villes et communes, corporations et collèges;

14° Les souscripteurs à l'érection du tombeau.

Après le cortège, les troupes marchaient dans l'ordre suivant :

2e Bataillon,

1° Tambours et musique de la garde nationale de Dinan,
2° Garde nationale de Rennes,
3° *id.* de Dinan,
4° *id.* de Redon,
5° *id.* de Granville et Pontorson,
6° *id.* de Plancoët,
7° *id.* de Combourg,
8° *id.* de Dol,
9° *id.* de Cancale et St-Coulomb,
10° *id.* de Pleines-Fougères,
11° *id.* de St-Enogat et Dinard,
12° *id.* de Châteauneuf,
13° *id.* de St-Meloir.

3e Bataillon.

14° Tambours et musique de la garde nationale de Saint-Servan,
15° Garde nationale de Paramé.
16° *id.* de Saint-Servan.
17° *id.* de Saint-Malo.
18° Préposés des Douanes.
19° 62e régiment de ligne.
20° Piquet d'artillerie à cheval.

Ces troupes formaient un effectif de plus de 2,000 hommes.

Arrivé à la place Broussais, non loin de l'église, le cercueil a été déposé sur un char funèbre, traîné par six chevaux noirs, caparaçonnés de deuil et conduits par des artilleurs de l'armée.

Le convoi a défilé dans l'ordre ci-dessus par les rue Broussais, de Dinan, de Toulouse, d'Asfeld, des Cordiers, Jacques-Cartier, place Saint-Thomas et porte Saint-Vincent, la chaussée du Sillon, est descendu dans la Grande-Grève près le Casino, a passé sous les remparts Saint-Thomas, par la grève du Rocher Malo, *sur un chemin improvisé par les soins de l'administration municipale*, et est monté sur l'île du Grand-Bey.

Des oriflammes de deuil, portant les noms des principaux ouvrages de l'illustre écrivain et des lieux célèbres qu'il a parcourus et décrits, indiquaient comme autant de jalons sur le roc et à travers les ruines du vieux fort, la route aboutissant au sépulcre.

Une multitude innombrable se pressait dans les rues, aux fenêtres, jusque sur les toits, sur les remparts, dans les grèves et sur les rochers qui les bordent.

A deux heures dix minutes, le cercueil descendu le long d'un plan incliné par une brèche pratiquée dans le parapet du vieux fort, a été déposé dans la tombe.

Les dernières bénédictions de l'église ont été données par Monsieur le curé de Saint-Malo.

La famille et les nombreux assistants ont fait des aspersions, après quoi des discours ont été prononcés savoir : Au nom de la ville de Saint-Malo, par M. Cunat, premier adjoint au maire; au nom de l'Académie française, par M. Ampère, son chancelier; au nom de l'Académie de Rennes, par M. Thery, recteur.

M. Ch. Cunat a dit :

Messieurs,

L'administration municipale m'a donné une mission difficile à remplir, celle de venir en son nom et au nom de la population de Saint-Malo, rendre un dernier hommage à notre illustre compatriote et associer notre commune douleur à la douleur de la famille de Châteaubriand et à celle de la France entière. Nous laisserons aux voix éloquentes à vous dire ses titres à l'immortalité; quant à nous enfants de cette ville, placés devant la tombe qui renferme Châteaubriand, nous ne chercherons qu'à exprimer les sentiments dont nous sommes pénétrés : Ce dépôt précieux qu'il voulut confier à notre garde parlera aux cœurs de nos enfants, lorsque les nôtres auront cessé de battre.

Le grand homme auquel nous venons rendre

un juste et dernier hommage, naquit à Saint-Malo, le 4 septembre 1768, son frère aîné qui fut son parrain, l'accompagna à ce titre à sa première sortie, qui eut lieu le lendemain à l'église où il fut baptisé; par une coïncidence remarquable, il était donné au fils de ce frère, de ramener ses dépouilles mortelles dans le lieu saint pour achever la dernière station du chrétien: Ainsi les cloches qui furent mises en branle pour annoncer la naissance de François-René de Châteaubriand ont fait entendre aujourd'hui, après une espace de 80 ans, leurs glas funèbres.

Ce fut le 3 septembre 1828, que M. de Châteaubriand fit part, au maire de Saint-Malo, de son intention de venir reposer ici après sa mort et de confier ses cendres à ses concitoyens. Voici ce qu'il écrivit: « J'ai le projet de demander à » la ville de me concéder à la pointe du Grand-» Bey, la plus avancée vers la pleine mer, un » petit coin de terre, tout juste suffisant pour » contenir mon cercueil; je le ferai bénir et en-» tourer d'une grille de fer; là quand il plaira » à Dieu, je reposerai sous la protection de mes » concitoyens. » Le projet comme vous le voyez, Messieurs, a été mis à exécution.

On a quelquefois témoigné de l'étonnement de voir ce grand homme choisir pour sa sépulture, cette pointe escarpée que l'océan baigne de ses

flots; c'est qu'on ne tenait pas assez compte des impressions des premières années. Messieurs, vous le savez, les souvenirs de la patrie sont plus vifs en raison de la distance qui vous en éloigne, les regrets qu'on lui donne sont plus grands, à mesure que les jours qui s'écoulent dans l'exil sont plus nombreux; il en est de même des souvenirs de l'enfance, ils reparaissent avec plus de force à mesure qu'on avance dans la vie.

De cette pointe choisie par Châteaubriand, regardez, on aperçoit la maison où il reçut le jour et d'où ses *premiers vagissements se mêlèrent au bruit des flots*; de cette pointe encore, s'aperçoit l'emplacement d'une lucarne qui éclairait la pièce, où, enfant, il subissait parfois les arrêts que lui infligeait la volonté d'un père un peu rigide, afin de le punir de quelques fautes légères et que ne pouvait abréger la tendresse craintive d'une mère; là, l'enfant prisonnier, pour se distraire, durant sa captivité, passait sa tête en dehors de la lucarne, contemplait l'océan et les rochers contre lesquels viennent briser ses flots; le Grand-Bey et sa pointe abrupte durent frapper son imagination si vive et y faire une profonde impression, au souvenir de laquelle nous devons son tombeau. Nous l'avons vu, il y a peu d'années encore, lorsqu'il répondit à un jeune

poète de notre pays, parler avec enthousiasme du jeune âge, de nos grèves sur lesquelles il essaya ses premiers pas.

Ce rocher stérile auquel les cendres de Châteaubriand donnent tant de célébrité, fut autrefois en grande vénération parmi nos pères; une chapelle consacrée à Dieu à la fin du treizième siècle sous l'invocation de *sainte Marie du Laurier*, se trouvait à quelques pas de cette tombe, en 1661 le monument chrétien élevé par la piété de nos aïeux fut démoli, pour faire place à des fortifications qui s'écroulent elles-mêmes, mais le tombeau de Châteaubriand, creusé dans le granit, sanctifié par la religion, du fond duquel le poète immortel jettera sa gloire sur la cité qui l'a vu naître, gardé et respecté par nos fils, fiers d'un tel dépôt, durera aussi longtemps que la renommée de celui qu'il renferme.

Adieu, illustre Châteaubriand, nous laissons tes dépouilles mortelles en face de l'Océan et ta gloire en présence de la postérité; ici la justice des siècles, devant laquelle nul génie comme nulle vertu, n'est oublié, glorifiera éternellement tes cendres. En attendant, puisse ce faible tribut de regrets, plus vivement sentis qu'il ne nous est donné de les exprimer, puisse la manifestation du deuil immense qui couvre notre ville, te prouver l'admiration et la reconnaissance de tes concitoyens! »

M. J.-J. Ampère a dit :

« L'Académie française ne pouvait être absente de ce deuil solennel, de cet hommage extraordinaire que vous décernez si tristement à celui qui fut sa plus grande gloire. Le seul titre qui ait pu me valoir l'honneur d'être désigné par elle pour la représenter parmi vous, quand elle eût pu l'être par des voix plus éloquentes et des noms plus célèbres, c'est la constante affection dont m'a honoré le grand homme que nous pleurons et le privilège que j'ai eu longtemps d'être admis dans une intimité dont le souvenir, aujourd'hui bien douloureux, sera l'orgueil de ma vie. Depuis vingt années, presque chaque jour, j'ai passé plusieurs heures auprès de M. de Châteaubriand. Sous les auspices d'une amitié qui a le droit d'être rappelée ici, car elle a été fidèle jusqu'à la dernière heure, j'ai eu le bonheur d'admirer de près celui dont la renommée remplissait le monde, et en l'admirant, de l'aimer. C'est donc l'homme surtout dans le grand homme que mon humble et pieux hommage ira chercher.

On ne saurait d'ailleurs les séparer, et il suffira de rappeler brièvement les rares qualités de l'âme et du caractère de M. de Châteaubriand, pour retracer à vos esprits les principaux traits de son génie, tel qu'il s'est manifesté dans

d'immortels ouvrages ; car ces ouvrages n'étaient que le splendide reflet de lui-même. Pour les plus grands écrivains comme pour tous les hommes, les facultés morales sont le principe et la raison de leurs œuvres.

M. de Châteaubriand adorait après Dieu, trois choses : l'Honneur, la Liberté et la France.

La religion révendique la première part dans la gloire littéraire de M. de Châteaubriand. Est-il besoin de dire que l'auteur du *Génie du Christianisme, des Martyrs, de l'Itinéraire*, était chrétien et catholique, catholique sincère. Encore plus convaincu par le cœur que par le raisonnement, il avait *cru parce qu'il avait pleuré*. Je crois, disait-il, les yeux fermés. La foi de ce beau génie, c'était la foi naïve de son enfance et de sa mère. Le grand apologiste du Christianisme disait encore, je l'ai entendu de sa bouche, qu'il eût été martyr avec joie.

On ne saurait douter, car nul ne fut plus disposé à s'immoler lui-même pour demeurer fidèle à un principe, nul ne fut plus prompt à signer ses discours d'un acte ou d'un péril.

J'en atteste les nombreux sacrifices qu'il a faits au second culte de sa vie, l'honneur, cet honneur qui était l'essence de son être moral, et dont la tradition se conserve dans une famille où il fut toujours héréditaire. Quand il faut prendre

un parti, disait M. de Châteaubriand, un mouvement d'honneur me pousse. Ce fut ce mouvement généreux qui le poussa du sein des forêts américaines dans les camps, qui lui fit répondre par une démission hardie au meurtre du *duc d'Enghien*, et plus tard par une autre démission à la nomination d'un ministère funeste. Après les journées de 1830, pendant lesquelles les vainqueurs l'avaient porté en triomphe, ce fut encore l'honneur qui lui fit une loi de renoncer à tout, dignités, fortune, influence politique. Enchaîné par le respect du serment, bien plus que séduit par les illusions de l'espérance, isolé dans son indépendance et sa fidélité, il conserva le respect unanime du parti qui connaissait si peu le respect. Il put, privilège non moins rare, se respecter lui-même jusqu'au bout, et, lorsque les années pesèrent sur sa tête, les années seules inclinèrent ce front sans tâche et sans peur qui ne s'était baissé devant aucune tyrannie.

C'est que la liberté n'était pas seulement pour lui une théorie approuvée par sa raison, c'était un instinct de sa noble nature, ennemie de la contrainte et incompatible avec la servitude. Soutenu par cet énergique instinct dans les temps les plus difficiles, le royaliste de 1814 consacra la plume la plus puissante de son siècle à défendre la liberté de la presse. Il fit plus ; ministre, il la

respecta. Le royaliste de 1830, en se sacrifiant au principe qu'une dynastie représentait, eût le droit de flétrir ceux qui l'avaient perdue malgré ses conseils. J'étais auprès de lui à Dieppe quand il apprit la publication des criminelles ordonnances de juillet. J'entends encore l'accent indigné de ses paroles foudroyantes, je le vois, sublime de colère, en face de cette mer qui nous écoute, tandis qu'un magnifique soleil couchant, qu'il ne pouvait même dans ce moment s'empêcher de contempler en poète, illuminait sa noble figure, et resplendissait comme un auréole au tour de son front irrité.

La France, dans ses annales, compte peu d'enfants dont elle soit aussi fière, elle n'en eût jamais de plus dévoué. En parlant de la France, la voix de M. de Châteaubriand prenait un accent tout particulier, plein d'émotion et de fierté. Il révérait toutes les grandeurs de notre histoire. L'ancien drapeau était son drapeau ; mais il reconnaissait avec admiration la vieille vaillance française rajeunie sous l'étendard tricolore. Tout ce qui a donné de l'éclat à notre pays attirait sa sympathie ou obtenait sa justice : Dans les *Mémoires* qui sont datés et qui semblent écrits *doutre-tombe*, ouvrage prodigieux que la mort va publier, on verra que si Napoléon puissant et absolu, eut dans M. de Châteaubriand un ennemi

courageux, un ennemi passionné quand la lutte durait encore, l'ardent adversaire de l'empire, apaisé par le temps et surtout désarmé par le malheur, a trouvé des paroles d'un magnifique attendrissement sur le grand vaincu de Waterloo et le captif de Sainte-Hélène.

Il ne serait pas difficile de signaler dans les compositions littéraires de Châteaubriand l'empreinte des sentiments de religion, d'honneur, de liberté, de patriotisme que sa vie vient de nous montrer; mais ce n'est ici ni le temps ni le lieu de se livrer à de semblables rapprochements. J'ajouterai seulement qu'à côté des rapports par lesquels l'homme tenait à l'écrivain, il existait entre eux un contraste, et ce contraste était plein de charme.

M. de Châteaubriand n'apportait dans la vie habituelle rien de la solennité de son style et du caractère souvent sombre de ses écrits. Le génie rêveur du chantre des *Ruines*, faisait place à un esprit net, lucide, très-sensé et même assez positif, doué en même temps des meilleures qualités de l'esprit français. Son langage, qui comme ses manières, était d'une extrême élégance, était aussi d'une extrême simplicité. La mélancolie de René demeurait reléguée dans les hautes régions de sa fantaisie, peut-être se cachait-elle dans les secrètes profondeurs de son âme ; mais elle ne

troublait jamais l'agrément de son commerce. Ceux qui arrivaient jusqu'à M. de Chateaubriand après avoir traversé ses ouvrages et franchi, pour ainsi dire son éblouissante renommée, étaient émerveillés et un peu surpris de trouver chez lui une gaieté douce, une facilité charmante, une aimable sérénité. Celle-ci était de la force, car elle n'a été troublée ni par les atteintes de la douleur, ni par les approches de la mort.

Elle est venue hélas! cette mort qu'il avait souvent bravée et dont la pensée toujours familière était pour lui comme un rêve de prédilection. La respectable compagne de sa vie en le devançant, avait semblé lui présager une fin prochaine. Sa vigoureuse vieillesse s'est brisé par dégrés.

A mesure qu'il approchait du terme fatal, il a paru se recueillir et se retirer en lui-même dans la triste majesté d'un silence, qui semblait une anticipation du silence de la tombe, mais il était loin de demeurer étranger à ce qui se passait autour de lui. Je l'ai vu sortir tout-à-coup de ce silence pour s'indigner d'une apologie de *la Terreur*, qu'on avait osé faire devant lui. Tout ce qui était religion, dévouement, vaillance, l'émouvait dans les derniers jours de sa vie; il a versé des larmes, ses dernières larmes, en apprenant la mort héroïque de l'archevêque de

Paris, et en entendant raconter les exploits d'un jeune courage. Ces émotions faisaient vibrer son âme muette, pardonnez-moi ce souvenir celtique en parlant du dernier barde breton, comme les brises qui venaient du champ de bataille faisaient vibrer la harpe silencieuse d'Ossian, suspendue dans les salles abandonnées de Temora.

Un mot que je viens de prononcer me rappelle ce qui ne saurait être oublié ici. Si M. de Châteaubriand réunissait la foi du chrétien, l'honneur du chevalier, le patriotisme du citoyen, s'il eût toujours le cœur français, il fut aussi le type achevé du breton, loyal, sincère, indépendant, un peu sauvage. Aussi la Bretagne lui demeura constamment chère. Elle était liée aux souvenirs de son enfance, aux rêveries de sa jeunesse, aux créations de sa muse. Dans les bois de Combourg, il vécut de la vie de René; sur les rochers brumeux de l'Armorique lui apparut le grâcieux fantôme de Velleda, enfin preuve suprême de son attachement pour la Bretagne et en particulier pour votre ville, pour cette énergique cité dans laquelle, à son aspect plein d'une poésie sévère, sur ces rochers, au milieu des flots, on reconnaît tout d'abord le berceau de Châteaubriand, il vous a légué son tombeau.

Qu'il dorme donc, le glorieux mort, dans

l'asile qu'il s'est choisi vivant, sous la croix qu'il a relevée, au bruit des vagues natales et de la mer qu'il aimait, aux accents de la voix de ses compatriotes, sur le rocher malouin, qui, dans l'avenir, s'appellera *l'Ilot de Châteaubriand*. Ce rocher de granit existait avant les derniers bouleversements qui ont détourné le cours de nos fleuves, élevé les cimes de nos montagnes, changé la forme de nos continents. Quand des révolutions d'un autre ordre auront changé le cours de nos idées, fait surgir des sociétés nouvelles, modifié les formes de la pensée humaine, ce rocher, contemporain des plus anciens âges du monde, subsistera sans doute et conservera son précieux dépôt; mais ce dont je suis encore mieux assuré, le nom de Châteaubriand, plus indestructible que le granit de vos rivages, s'élèvera au-dessus de cette grande marée des siècles, qui monte incessamment derrière nous et qui, sous son niveau toujours croissant, engloutit chaque jour un nouveau sommet dans le déluge de l'oubli.

Nous pouvons le dire hardiment, et c'est la seule consolation terrestre que notre douleur puisse accepter, cette vie des grands hommes dans laquelle M. de Châteaubriand vient d'entrer, après une des carrières les plus belles, les plus complètes et les plus pures, cette vie de la gloire

qui commence pour lui en même temps qu'un autre immortalité saluée d'ici par nos hommages, nos prières et nos larmes, elle ne finira point avant que notre planète même ne soit brisée ou que les derniers pas de l'homme soient effacés de la terre. »

M. Thery a dit :

« La voix de l'Université de France doit se mêler à ce concert de regrets et d'hommages, adressés au génie ; l'Académie Bretonne vient saluer avec respect la tombe du Breton illustre, dont la gloire appartient à la France entière, mais dont la dernière pensée, le dernier regard ont été pour nous.

Vie éclatante ! fin modeste et entourée d'ombres volontaires ! Celui qui a renouvelé la littérature contemporaine, en la forçant à se retremper dans les sources immortelles du spiritualisme, qui nous a ramenés au respect de la religion par des chefs-d'œuvres où la poésie n'est qu'une forme brillante de la vérité ; celui qui, indépendant au conseil des princes, profondément sympathique pour les peuples, a marqué les actes, et jusqu'aux illusions de sa vie publique, d'un cachet d'amour sincère pour la liberté ; cet homme de bien et de génie, l'honneur des lettres françaises, voilà ce qui nous reste de lui sur la terre : Une tombe sym-

boliquement dressée, comme il l'a voulu, en face de son berceau, une pierre nue, sous une croix de granit, battue et délaissée tour-à-tour par l'Océan, un lit de repos éternel où dort le chantre de l'Infini, en face de l'Immensité!

Ces grandes mémoires, outre l'admiration qu'elles inspirent, donnent toujours, à qui veut les entendre, de mystérieux enseignements. L'oreille appliquée au tombeau des hommes de génie en recueille des bruits prophétiques. Châteaubriand aimait la France : il la savait digne de ses destinées. Sa pensée patriotique, dans l'affaiblissement même de ses derniers moments, se jetait entre les ennemis de l'ordre social et ses glorieux défenseurs; il repoussait des lèvres et du cœur ces sanglantes folies. La veille du jour où des voix sauvages, que la religieuse Bretagne désavoue avec toute la France, osaient crier que l'auteur de tout bien n'est que le mal, que l'auteur de toute vie n'est que le néant; l'interprète inspiré du *Génie du Christianisme* remerciait Dieu, au lit de mort, d'avoir fait triompher l'honnête, la vraie République, celle que veut et que défendra la France. Il emportait l'espoir de voir la patrie régénérée par l'Évangile, et la fraternité, que la violence matérielle dénature et déshonore, triomphant par le progrès seul des institutions publiques et le développement providentiel de l'éducation.

La ville de Saint-Malo, qui reçoit et accompagne avec tant de vénération les cendres illustres de Châteaubriand, est vraiment une mère féconde et une nourrice du génie; mais, entre les gloires qu'elle a produites, aucune ne s'élève plus grande ni plus pure que celle de l'auteur des *Martyrs*. Le voyageur viendra visiter pieusement cette tombe européenne ; le poète et l'artiste y chercheront le souffle de l'inspiration, le citoyen y apprendra une grande vertu civique : la fidélité aux convictions désintéressées. Que ce grand homme repose en paix, et qu'à l'ombre d'un monument simple et grandiose comme sa vie, il dorme du sommeil du juste, entre les sublimes colères du vieil Océan, et les orages d'une société nouvelle qui ne recueillera que dans l'ordre les fruits de la liberté. »

La pierre du tombeau a été ramenée sur le sépulcre et scellée en présence de l'assemblée.

Tous les travaux d'art nécessités par cette cérémonie avaient été confiés aux talents de M. Eug. Leguen de la Croix, ingénieur civil, architecte de la ville de Saint-Malo, et de M. Frangeul, architecte, qui lui avait été adjoint.

Pendant toute la marche du cortège, des pièces de l'artillerie de la garde nationale de Saint-Malo, placées sur le bastion de la Hollande, faisant face à la rade et au Grand-Bey, ont tiré en

deuil de cinq en cinq minutes; des salves de mousqueterie ont été faites sur le monument par le détachement d'honneur du 62e de ligne.

Pendant les deux journées tous les navires nationaux et étrangers, tant dans le port que sur rade, ont mis leurs pavillons en berne.

M. le premier adjoint au maire et plusieurs membres de la Commission ont reconduit la famille à l'Hôtel-de-Ville.

Les troupes et les gardes nationales, qui étaient restées en bataille au pied du Grand-Bey, pendant l'inhumation, ont été passées en revue par M. le préfet du département et M. le maire de St-Malo; elles étaient commandées par M. Louis Bourdet, chef de bataillon de la garde nationale de Saint-Malo.

Ainsi s'est terminée une solennité qui laissera dans les populations de nos contrées de profonds et ineffaçables souvenirs, et qui marquera parmi les jours les plus glorieux de la cité Malouine.

Hovius, maire; Ch. Cunat. adjoint; F. Férail, adjoint; J. Michel fils; E. Martel, docteur; T. Bossinot-Ponphily; Midy; Frangeul jeune; Garnier-Keruault; Auguste Hovius; J[h] Duhautcilly; A. Duquesnel; H[te] Lamorvonnais; Eug[ne] Leguen de Lacroix; Mandaroux-Vertamy; J.-J. Ampère; Chateaubriand; D. de Vezins; L'abbé Roquette, curé des Missions-Etrangères, à Paris.

CORRESPONDANCE

DE CHATEAUBRIAND,

RELATIVE A SON TOMBEAU.

En arrivant à Saint-Malo, on découvre au sud-ouest de la ville, un îlot de forme tumulaire, couronné d'un peu de verdure et de quelques fortifications délabrées. Les flots murmurent à ses pieds avec autant d'amour et d'harmonie que les vagues ioniennes aux grèves de Troie ou près de la tombe ignorée d'Homère. C'est que peut-être ils ont la prescience de ce qui doit reposer en ce lieu.

Vers le milieu du XIVe siècle s'élevait sur le Grand-Bey, une chapelle que les ermites de la contrée avaient érigée sous la protection de sainte Marie-du-Laurier, et ensuite, de l'archevêque Saint-Ouen, chancelier de Dagobert. En 1652, on détruisit cette chapelle pour y construire une batterie dans la crainte que Cromwel ne tentât une descente dans ces parages. Mais ce lieu est toujours vénérable aux habitants de la cité guerrière; car, aujourd'hui même encore, ils

s'y rendent en pélerinage le dimanche de la Passion.

Or, cet îlot assis dans la solitude des grèves et d'où l'on jouit d'un des plus beaux paysages maritimes que l'on puisse rencontrer, est celui-là que l'auteur des *Martyrs* a choisi pour être le lit funèbre de ses os.

L'illustre poète est inscrit sur les registres des actes de naissance de Saint-Malo, en l'année 1768, le 4 novembre, sous le nom de François-René De Châteaubriand, fils cadet de René-Auguste De Châteaubriand (le nom de René était héréditaire dans cette famille) et de dame Apolline-Jeanne-Suzanne De Bédée de la Bouëtardais.

Il est né dans la *rue des Juifs*. A peu de distance de là, on trouve, dans la rue *Saint-Vincent*, la maison natale de M. Félix De Lamennais. Malouins que nous sommes, nous aimons à noter ces points illustres.

Les Malouins, en 1828, pensaient, et ceci faisait un vide dans leur âme, que M. De Châteaubriand avait peut-être mis en oubli la cité qui l'a vu naître. Vers ce même temps, une lettre de leur poète les rassura pleinement :

« Je n'ai qu'une crainte, écrivait-il, c'est de ne pas voir ma ville natale avant de mourir. Il y a long-temps que j'ai le projet de demander à la ville de me concéder,

à la pointe occidentale du Grand-Bey, la plus avancée vers la pleine mer, un petit coin de terre tout juste suffisant pour contenir mon cercueil. Je le ferai bénir et entourer d'une grille. Là, quand il plaira à Dieu, je reposerai sous la protection de mes concitoyens. »

Cette affaire d'un intérêt poétique et religieux eut le sort de tant de belles choses. Au milieu d'intérêts plus positifs qui la dominaient, elle était tombée en une négligence qui sans être précisément une faute, était au moins une distraction peu en harmonie, a ce qu'il paraît, avec la nature de notre âme, car elle était pour nous un sujet de continuelle souffrance. D'ailleurs, par suite de la révolution de 1830, l'administration municipale étant changée; celle qui alors présidait au gouvernement de notre cité, n'avait peut-être point connaissance de la demande de notre illustre compatriote. Les hommes honorables composant cette administration, emportés par d'autres intérêts à coup sur très-respectables, pouvaient bien sans qu'on dût leur en faire un reproche, omettre de prendre vivement la chose. — Or ce qui leur était permis, ne l'était pas à un rêveur solitaire, pour lequel la poésie était toute une religion, laquelle religion se portait avec une ardeur extrême autour d'un poète qu'il honorait entre tous et, que malgré des contestations qui aujourd'hui n'existent plus, il

plaçait parmi les plus grands, parmi ceux qui ont le mieux repondu au soupir mélancolique des âmes. Sous cette impression et sous cette impulsion, je pris la liberté d'écrire à M. Hovius, maire de Saint-Malo, une lettre conçue à peu près en ces termes :

« Monsieur le Maire,

» M. le secrétaire de la mairie de notre ville, a bien voulu me donner copie — 1°. D'une lettre de M. de Châteaubriand, celle dans laquelle notre illustre compatriote demande « qu'il lui soit concédé à la pointe » occidentale du Grand-Bey, un petit coin de terre » tout juste suffisant pour contenir son cercueil. » — 2°. De la réponse de M. votre prédécesseur qui se serait empressé de préparer avec un soin religieux l'exécution d'un vœu aussi touchant, si le Grand-Bey avait été la propriété de la ville et non un terrain dépendant des fortifications de la place.

« Je ne crois pas, ajoute M. le maire d'alors, qu'il » fut difficile d'obtenir la concession d'une portion de » terrain dans le flanc occidental de cette île, et si votre » seigneurie le *juge à propos*, j'informerai *en son nom*, » M. le commandant du génie à Saint-Malo de son » désir en le priant de le faire connaître à M. le mi- » nistre de la guerre auprès duquel votre S. *terminerait* » *aisément*, je crois, cette affaire

« Loin de moi la pensée d'accuser M. votre prédécesseur, homme méritant toute estime, et appartenant à une famille si justement honorée. Son intention était sans doute, bonne, parfaite, mais cet extrait cité plus haut, d'une réserve par trop administrative, était-il

une réponse en rapport avec la lettre toute de poète et de chrétien de M. de Châteaubriand?

M. votre prédécesseur ne s'est, il me semble, pas assez abandonné au sentiment que doit éveiller dans son âme, la démarche si flatteuse, et comme il le dit lui-même, si touchante de notre plus grande gloire littéraire contemporaine. Il n'a peut-être pas répondu au vœu reconnaissant d'un grand nombre des compatriotes du chantre de *René* et de *Velléda*.

» En une position semblable, devait-on attendre que M. de Châteaubriand répondit qu'il *jugerait à propos* que les démarches fussent faites en son nom? Devait-on s'adresser au commandant du Génie, au nom de M. de Châteaubriand, et informer ce dernier, au nom de M. de Châteaubriand, toujours, d'un vœu qui ne devait plus être le vœu de l'illustre poète, mais le vœu de sa ville natale toute entière? Ce désir devait-il parvenir au ministère par la voix du commandant du Génie? Et M. de Châteaubriand devait-il être *chargé* de terminer cette affaire qu'on pensait pouvoir réussir au moyen des sollicitations du noble pair?

» Oh! que cette lettre, quelques polies qu'en soient les expressions, a du porter de désenchantement dans l'âme du poète! — Qu'elle a du enlever de vie et de charme à la fraîcheur des images, à la naïve piété des sentiments! A sa lettre toute pleine d'âme, l'âme seule devait répondre; devant ce langage convenable assurément en toute autre circonstance, M. de Châteaubriand a du retomber sur lui-même, en y découvrant la forme composée de l'administration qui de nos jours affecte beaucoup trop de regarder le sentiment comme chose tout-à-fait en dehors de ses attributions.

» Et quel était le vœu de nos compatriotes dont, à ce

sujet, j'ai consulté un grand nombre? C'était alors et c'est encore aujourd'hui, que notre commune ville natale, répondant avec enthousiasme au désir manifesté par M. de Châteaubriand, se charge d'obtenir du ministère, ce don, si difficile à ce qu'il paraît, de quelques pieds de terre à peu près inutile, d'une crête de rocher au bord de la pleine mer pour y déposer le cercueil du grand poète qui sur les sables de la Messénie, rêvait si doucement aux grèves armoricaines. Là en effet pour lui il y avait une âme dans tous les murmures, — un souvenir dans tous les parfums.

» Je viens vous supplier, M. le maire, de vouloir bien remplir aujourd'hui ce désir ardent et j'oserai dire religieux des malouins, en proposant à MM. les membres du conseil municipal la signature d'une pétition empressée pour obtenir de l'Etat la concession de ces quelques pieds de terre demandés par une voix immortelle dans un si touchant langage.

» N'est-ce point encore un devoir pour notre ville de faire, par votre bouche, à M. de Châteaubriand, une réponse plus émue, plus spontanée, et conséquemment plus convenable? Serait-il bien digne de nous de laisser notre glorieux compatriote se charger des frais de la grille qui doit entourer sa future demeure funèbre? Qui de nous ne désire pas contribuer à l'érection de son tombeau. Il serait à coup sur, très-beau de voir les compatriotes de René Duguay-Trouïn assister à la bénédiction de la crète de roc où sous la protection de ses concitoyens reposera René de Châteaubriand. Eh! quoi! il nous demande asile et protection pour son cercueil, et nous fermerions l'oreille à ce langage! Combien il serait glorieux pour notre ville de voir Lamennais benir lui-même cet immortel espace!

» Je vous en conjure, Monsieur, que l'avenir ne dise pas que Saint-Malo, notre chère et commune patrie, ne s'est point portée de toute ardeur à procurer au chantre de *Velléda* une place pour sa tombe, une pointe de rocher au bord de cette mer de Bretagne qui après Dieu fut la plus grande inspiratrice de son génie ; car, avant tout, et comme poète de la nature, il a encore cette ressemblance avec Homère, qu'il a chanté les plages de l'Océan, — les infinis horizons, partout et toujours — bruyères désertes, — forêts immenses, océaniques rivages, — où les vagues répandent d'incommensurables murmures, comme les feuillages dans les forêts, comme dans les bruyères les abeilles sauvages.

» Que la voix de la patrie reconnaissante aille consoler au fond de son exil volontaire, celui qui comme nous est enfant de ces îlots et de ces grèves dont, comme nous encore, il est demeuré passionnément amoureux ! Ses restes gémiront-ils confiés aux terres étrangères qui le recevront avec un grand sentiment de gloire, et auxquelles, lui, il les léguera avec un grand sentiment de regret et de veuvage, car, depuis la lettre de votre honorable prédécesseur, le silence du poète nous est un garant de ses dispositions si désolantes pour lui et pour nous tous ensemble.

» J'attends, M. le maire, votre réponse avec anxiété ; et toute fois, elle ne saurait que m'être favorable ; et votre administration signalée par tant de travaux utiles, joindra à ces travaux qui vous feront grand honneur un monument qui fera votre gloire.

» Agréez, Monsieur, etc,

» H^te^ Lamorvonnais.

» Le 15 août 1831 »

A la réception de cette lettre, M. Hovius, avec une condescendance qui nous honore tous deux, vint lui-même à nous; et se rendit à nos vœux avec un empressement auquel nous devons sans doute de posséder aujourd'hui la dépouille mortelle de celui qui avant d'être entré dans le tombeau était déjà entré dans les sphères immortelles et dans l'éclat antique de la gloire; car il s'était déjà assis a côté d'Homère et de Virgile, — de Virgile, dont la voix mélancolique se fit entendre aux limites d'un monde qui se transformait pour s'élever du paganisme au christianisme, de même que la voix de Châteaubriand a fait entendre sa puissante mélancolie aux limites d'un monde qui se transforme aussi en s'élevant de la monarchie chrétienne de saint Louis, à la chrétienne république, dans laquelle il n'y aura pour l'homme d'autres droits que ceux nécessaires à l'accomplissement de ses devoirs envers lui-même, envers ses semblables et envers Dieu.

En 1831, le conseil municipal non-seulement accueillit avec reconnaissance la demande du poète, mais encore il se chargea des frais de la tombe. M. De Châteaubriand l'en remercia avec un attendrissement bien vrai. De telles paroles furent appréciées, car la correspondance du maire avec notre illustre compatriote est d'une âme

qui sent bien noblement le prix des belles choses. Nous avons entendu M. De Châteaubriand en parler avec une émotion que nous n'oublierons jamais.

Voici la lettre du maire :

« Je suis on ne peut plus heureux, comme magistrat de la cité qui vous a vu naître, d'avoir l'honneur de vous faire parvenir, dans la délibération du conseil municipal, un témoignage du respect et de l'attachement de vos compatriotes qui sont aussi vos justes admirateurs. »

« Ils se sont occupés de remplir un vœu que vous avez manifesté naguères. L'attention peut-être un moment détournée, mais le cœur a des souvenirs impérissables. Celui que vous avez laissé parmi nous, M. le vicomte, est fait pour attacher l'âme au milieu même du bruit des plus grands événements.

« Ce lieu de repos que vous désirez au bord de la mer, à quelques pas de votre berceau, sera préparé par la piété filiale des Malouins dont M. le ministre de la guerre a bien voulu accueillir la prière avec une grâce et un empressement digne de son objet. Une pensée triste se mêle à ce soin. Ah ! puisse le monument rester longtemps vide ! Mais l'honneur et la gloire survivent à tout ce qui passe sur la terre. »

M. De Châteaubriand répondit :

« Il me serait impossible de vous exprimer l'émotion que j'ai éprouvée en recevant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Avant d'entrer dans quelques détails, je m'empresse d'abord, Monsieur, de satisfaire au devoir de la reconnaissance, en vous priant d'offrir mes

remerciements les plus sincères à MM. les membres du conseil municipal et d'agréer vous même dans ces remerciements la part qui vous est si justement due.

« Je n'avais jamais prétendu et je n'aurais jamais osé espérer, Monsieur, que ma ville natale se chargeât des frais de ma tombe. Je ne demandais qu'à acheter un morceau de terre de vingt pieds de long sur douze de large, à la pointe occidentale du Grand-Bey. J'aurais entouré cet espace d'un mur à fleur de terre, lequel aurait été surmonté d'une simple grille de fer peu élevée pour servir non d'ornement mais de défense à mes cendres. Dans l'intérieur je ne voulais placer qu'un socle de granit taillé dans les rochers de la grève. Ce socle aurait porté une petite croix de fer. Du reste point d'inscription, ni nom, ni date. La croix dira que l'homme reposant à ses pieds était un chrétien : cela suffira à ma mémoire.

« Je ne suis revenu, Monsieur, que momentanément en France ; il est probable que je mourrai en terre étrangère. Si la ville qui m'a vu naître m'octroie le terrain dont je sollicitais la concession, ou si elle maintient la résolution si glorieuse pour moi, de s'occuper de ces soins funèbres, j'ordonnerai par mon testament de rapporter mon cercueil auprès de mon berceau, quel que soit le lieu où il plaise à la divine providence de disposer de ma vie. Dans le cas où mes concitoyens persisteraient dans leur dessein généreux, je les supplie de ne rien changer à mon plan de sépulture et de faire bénir par le curé de Saint-Malo le lieu de mon repos, après l'avoir préparé.

« Je ne puis, Monsieur, que vous renouveler, en finissant cette lettre, l'assurance de ma profonde reconnaissance, et vous prier encore d'offrir mes remerciements aux personnes dont je trancris ici les noms avec

un respect tout religieux : MM. Bossinot, Bois-Hamon, Dupuy-Fromy, Egault, Delastelle, Villalard, Béhier, Lebreton-de-Blessin, Choesnet, Louuel, Fontan, Bossinot-Ponphily, Michel-Villeblanche, Michel père, Gauttier, Serel-des-Forges, Dujardin-Pinte-de-Vin, Blaise, Lachambre, Bourdet, de Seguinville, Chapel, Heurtault, Pothier. »

Il y a dans la réponse du maire, une simplicité de ton, un accent religieux tout-à-fait en harmonie avec les solennelles paroles que nous venons de transcrire :

« J'ai communiqué, au conseil municipal qui s'est assemblé hier, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; la réunion était nombreuse, un sentiment heureux s'est manifesté en entendant l'expression de votre attachement pour la ville qui vous a vu naître. Oui, M. le vicomte, vous pouvez en être certain, vos compatriotes prépareront religieusement le monument que vous désirez tel que vous voulez bien le décrire. Vos volontés seront exécutées avec la plus scrupuleuse fidélité, et votre lettre inscrite sur les registres de la ville comme elle l'est déjà dans nos cœurs, attestera notre admiration comme notre reconnaissance envers l'illustre écrivain. »

Voici l'acte qui constate la concession faite par le Génie militaire. — Celui qui défend la patrie avec la foudre, concédait dans le sol même de sa patrie, un lit funèbre à celui qui la console avec des chants.

L'an mil huit cent trente-neuf, le vendredi dix-sept

mai, nous soussigné Louis-François Hovius, maire de la ville de Saint-Malo, dûment autorisé par le conseil municipal, en vertu de sa délibération du trois août mil huit cent trente-six, dont l'expédition a été adressée à Monsieur le chef du Génie le huit septembre mil huit cent trente-sept, reconnaissons, conformément à la lettre de Monsieur le Ministre de la guerre en date du vingt-un janvier mil huit cent trente-six, que c'est par pure tolérance du département de la guerre qu'un tombeau a été érigé pour Monsieur de Châteaubriand, sur l'île du Grand-Bey, et que cette construction ne pourra jamais faire acquérir à la commune aucun droit de propriété sur cette île qui appartient au département de la guerre, et que ceux de ce dernier sur tout le terrain sont maintenus dans toute leur plénitude.

Fait en Mairie le 17 mai 1839.

Signé : Hovius.

Pour légalisation de la signature ci-dessus, de M. Hovius, maire de Saint-Malo.

Saint-Malo, le 18 mai 1839.

LE SOUS-PRÉFET,

Signé : Godfroy.

Maintenant quittant les relations administratives, nous allons entrer dans quelques détails confidentiels que l'on nous pardonnera, car ils amèneront quelques paroles encore de ceux dont toutes les paroles sont précieuses.

Sur ces entrefaites, le grand nom réveilla de

petites haines politiques. Des voix voulurent s'élever contre nous, rares et perdues dans la foule et l'espace, *rari nantes*. Nous poursuivîmes sans trop y prendre garde ; mais dans tout cela pourtant, il y avait un côté pénible et sérieux : des haines autour d'un sépulcre et du sépulcre d'un poète encore qui est spécialement un homme de magnificence et de consolation pour les autres hommes ! En vérité, nous comprenons peu. Charles II aurait pu faire jeter au vent les cendres de Milton ; qu'en aurait-t-il recueilli ? On n'outrage pas impunément le tombeau d'un élu de la muse qui tôt ou tard attire à lui les sympathies du monde. Là où resplendit la poésie, les passions politiques doivent s'incliner respectueuses, car elles ne sont belles et dignes d'hommages qu'autant qu'elles ont d'animation poétique en elles ; elles sont de la terre ; la poésie est du ciel : il y a des hommes qui nous semblent tellement grands qu'on ne peut les aborder qu'avec l'âme et la parole du poète ; celui qui, dans l'histoire de Napoléon, ne serait qu'historien ne serait pas exact. Il y a dans cet homme quelque chose de plus réel, peut-être, que la puissance politique ; c'est la poésie qui éclate dans ses actions, ses conceptions et son langage. Mais jetons le voile et passons au-delà.

Quelques démarches devaient encore être faites

auprès du ministère pour des motifs qu'il serait inutile d'exposer ici. A cet effet, nous nous adressâmes à MM. De Lamartine et Janvier.

Nous tenions à ce que notre requête fut présentée par la bouche de M. De Lamartine : elle nous semblait bien là.

L'auteur des *Méditations* nous répondit :

« Personne ne sera plus fier que moi d'avoir porté ma pierre avec vous au tombeau de notre plus grand poète. Le peu de poésie qui est dans mon âme y a découlé de la sienne : mon hommage n'est que de la reconnaissance et de la tendresse pour cette grande individualité de notre temps, qui fera, je l'espère, attendre long-temps notre prévoyance.

« Je serai à Paris dans huit jours et je demanderai audience au ministre pour lui exposer vos motifs : j'espère qu'il se montrera digne de les entendre. »

M. Janvier s'unit à nous avec cette chaleur d'âme qu'on lui connaît. La poésie et l'éloquence plaidèrent notre cause.

Voici la lettre de M. Janvier :

« Je vous remercie de m'avoir associé pour quelque chose au glorieux hommage que la ville de Saint-Malo veut rendre à M. De Châteaubriand. Je me suis empressé de remplir l'honorable commission que vous m'avez confiée ; j'ai hâté autant qu'il a été en moi, l'indolence bureaucratique, et je viens de recevoir communication d'une lettre que M. le ministre de la guerre adresse à M. le maire de Saint-Malo, etc.

« Votre admiration pour M. De Châteaubriand, dit en terminant M. Janvier, suffirait pour établir un lien entre nous. »

Fatigués des lenteurs administratives et des traverses qui se multiplient dans cette voie, nous consultâmes M. le maire de Saint-Malo sur notre démarche ; et, secondés par sa bienveillance, nous appelâmes nos compatriotes à une souscription qui devait hâter la pose de la simple pierre tombale.

Nous leur devons ici des remerciements pour l'accueil qu'ils ont fait à notre voix. Nous n'attendions pas moins des fils de ces vieux Malouins pour qui toute action généreuse était comme une suite de la belle et forte nature dont le ciel les avait doués. Entre tous, nous voulons et devons signaler M. Hovius, maire, M. Armand Dolley, adjoint et M. J. L. Marion, aujourd'hui membre de la Constituante. On est heureux de rencontrer des hommes sachant si bien apprécier et si bien voir.

Sans les malheureuses circonstances qui sont survenues, notre désir et notre projet était d'appeler M. F. De Lamennais qui nous a soutenus de la voix et que nous comptons au nombre de nos souscripteurs, à bénir la place de repos que s'est choisie notre poète. Cela eût jeté un éclat de gloire de plus au sépulcre immortel ;

et, dans ce jour, notre vieille cité murée aurait été comme une mère dont les entrailles tressaillent d'allégresse en voyant qu'elle a donné naissance à des fils renommés et puissants parmi les hommes.

En 1835, le poète nous avait permis d'espérer qu'il viendrait recevoir l'hommage de ses compatriotes et s'asseoir sur sa tombe, pour de là jeter un dernier regard à ses grèves natales. Nous osions nous promettre de visiter Combourg à ses côtés et de recueillir, avec religion quelques-uns des sentiments et des paroles inspirés à l'illustre pélerin par le génie des souvenirs et des lieux. En lui faisant part du succès de nos démarches, nous lui rappelâmes sa presque promesse.

Dans le mois de mai 1836, nous reçumes de M. De Châteaubriand la lettre suivante, toujours pleine de cette exquise politesse des anciens jours et que notre civilisation un peu matérielle tendrait aisément à faire disparaître.

« Paris, 15 mai 1836.

« Enfin, Monsieur, j'aurai un tombeau et je vous le devrai ainsi qu'à mes bienveillants compatriotes ! Vous savez, Monsieur, que je ne veux que quelques pieds de sable, une pierre du rivage sans ornement et sans inscription, une simple croix de fer, et une petite grille pour empêcher les animaux de me déterrer.

« Maintenant, Monsieur, il faut que je vous avoue ma faiblesse. Tous les ans, je fais le projet d'aller revoir le lieu de ma naissance, et tous les ans, le courage me manque. Je crains les souvenirs ; plus ils me sont chers, plus ils me font mal. Je tâcherai cependant, Monsieur, de faire un effort et d'aller visiter quelque jour mon dernier asile.

« Je suis charmé que Saint-Malo ait enfin obtenu le bassin à flot auquel je m'étais intéressé pendant mon ministère. Le projet du bassin entre sa ville et le Grand-Bey me plairait surtout parce qu'il accroîtrait la ville de ce côté.

« Offrez, je vous prie, à toutes les personnes qui se sont intéressées à ma tombe, mes remerciements les plus sincères. Recevez en particulier, Monsieur, ceux que j'ai l'honneur de vous offrir. J'espère que vous voudrez bien quelquefois me donner de vos nouvelles et m'apprendre aussi un peu le progrès du monument : le temps me presse, et j'aimerais à apprendre bientôt que mon lit est préparé. Ma route a été longue, et je commence à avoir sommeil.

« Chateaubriand. »

Pourvu que l'on ait quelque peu de poésie en soi, l'aspect de Combourg, aux approches de l'automne, est infiniment doux à l'âme avec les tourelles crénelées de son manoir si plein du génie pensif des souvenirs et du gazouillement des hirondelles, son étang large et romantique, et ses toits de tuile rouges dont les pignons regardent la rue.

Dans le mois d'août de l'année dernière, nous parcourions ces clos où le frère d'Amélie a pris et promené tant de rêves. Nous longeâmes, avec un sentiment religieux, tout ce *grand-mail* où les cendres du père de M. De Châteaubriand furent jetées au vent, et nous rencontrâmes un pieux plaisir d'artiste et de poète, à faire bruire sous nos pas les fougères flétries, à traverser les vastes allées du jardin, d'où s'effacent de jour en jour les traces des anciens propriétaires. Quelques arbres fruitiers couverts de mousse, quelques espaliers, dont les branches démesurées ne tiennent plus aux murailles, attestent seuls encore les soins donnés à la culture de l'enclos abandonné. Amélie pourtant avait cueilli les grappes de ces vignes, détaché les fruits de ces poiriers, et semé peut-être ces scabieuses qui de familières étaient devenues sauvages!

Sous ces impressions, nous voulûmes écrire à M. De Châteaubriand au milieu des salles vides du château. De là, nous lui annonçâmes que nous allions donner le premier coup de bêche à sa fosse; le parfait poète comprit; et à peu de jours d'intervalle, on nous remit, dans un cimetière, la lettre suivante :

« Paris, 15 août 1836.

« J'ai ouvert avec émotion une lettre timbrée de *Combourg*, et j'ai trouvé, Monsieur, qu'elle était de vous et

qu'il s'agissait de mon tombeau. Mille grâces à vous, Monsieur, et Dieu soit loué! La chose est donc finie! tout est bien, pourvu que je sois sur un point solitaire de l'île, au soleil couchant, et aussi avancé vers la pleine mer que le *génie militaire* le permettra. Quand ma cendre recevrait, avec le sable dont elle sera chargée, quelques boulets, il n'y aurait pas de mal : Je suis un vieux soldat.

« Pour ce qui est de la pierre qui me doit recouvrir, j'avais pensé qu'elle pourrait être prise dans le rivage ; mais s'il y a quelques objections, on peut la prendre partout où l'on voudra : Je cherche surtout le bon marché afin d'éviter à ma ville natale, les frais dont elle se veut bien charger. Vous savez, Monsieur, qu'il ne faut aucun travail de l'art, aucune inscription, aucun nom, aucune date sur la pierre qui doit porter une petite croix de fer, seule marque de mon naufrage ou de mon passage en ce monde. Autour de cette pierre, un mur à fleur de sable, muni d'une grille de fer, suffira pour défendre mes restes contre les animaux sauvages ou domestiques.

« Je ne connais personne, Monsieur, qui mieux que vous et les hommes qui ont eu la bonté de s'occuper de cette affaire de mort, puisse prendre la peine d'inaugurer ma tombe. Le cippe posé et l'enceinte fermée, je désire que M. le curé de St-Malo bénisse le lieu de mon futur repos ; car avant tout, je veux être enterré en terre sainte ; un jour, Monsieur, comme vous me survivrez longues années, vous voudrez quelquefois vous reposer sur ma tombe au bord des vagues, et le soleil couchant vous fera mes adieux.

« Voilà, Monsieur, les dernières explications que vous désiriez ; je les ai dictées à mon secrétaire avec le

regret de ne pouvoir les écrire moi-même ayant une douleur assez vive à la main droite. Si vous avez l'extrême bonté de me tenir au courant du travail et de m'en annoncer la fin, je vous en aurai beaucoup d'obligation. La nuit *me presse*, comme dit Horace, et je n'ai guères le temps d'attendre. »

Un de nos amis, qui s'est beaucoup occupé des relations poétiques de l'âme et du paysage, union plus réelle qu'on ne le pense communément, surtout parmi les esprits vulgaires, et qui, sagement développée, amène de sublimes résultats d'utilité morale, un de nos amis, disons-nous, nous a communiqué les vers suivans sur la tombe du poète. Ils ont été offerts à M. De Châteaubriand dans son ermitage de la rue d'Enfer, avec un peu de terre et une touffe de jonc marin prise à la place qui doit recevoir son cercueil.

Sur ce coin favorisé de la terre de Bretagne, un poète voyageur, comme Wordsworth, le grand solitaire des *lacs* du Westmoreland, désormais immortalisés par sa voix profonde et saintement voilée, pourrait, dans un jour faire trois illustres stations. Il visiterait le tombeau du chantre des *Martyrs*, la chapelle, d'apparence trop peu honorée où Duguesclin voulut que l'on déposât son cœur, et le petit oratoire dans les bois, derrière lequel nous avons vu, entre quatre

sapins, l'étroit espace de terre que le *Croyant* a marqué pour le lieu de son repos après les agitations de ses jours. Peu de contrées, nous semble-t-il, pourraient offrir sur un petit point de leur carte, un triangle aussi glorieux.

H^te^ LA MORVONNAIS.



VERS

ÉCRITS A LA POINTE OCCIDENTALE DU GRAND BEY.

5 Mai 1847.

Oh ! laissez-le dormir près de sa mer natale,
Le sublime rêveur des landes de Combourg !
Le bruit que font ici la vague et la raffale,
Il le demande ; il veut sa grève et son vieux bourg.

Il quitte les cités pour la couche de roche,
Que nous lui creuserons dans cet îlot désert.
Du fond de son sépulcre il veut ouïr la cloche,
Dont son joyeux baptême éveilla le concert.

Le poète s'assit, dans sa grande tristesse,
Et dit : « Où dormirai-je ? A qui léguer mes os ?
Car l'heure du repos vient avec la vieillesse ;
Le front doit être à l'aise au chevet des tombeaux.

« Irai-je demander à la Suisse charmante,
Un lit au bord des lacs d'Underwald ou d'Uri ?
Irai-je demander à Naples, l'embaumante,
Six pieds de son beau sol sous l'oranger fleuri ?

« Irai-je demander à Venise, la belle,
Un sépulcre de marbre au fond de ses palais?
Irai-je vers le Tibre et la ville éternelle,
De mon soleil couchant exiler les reflets ?

« L'Amérique pour moi serait douce et bénie,
Avec l'isolement de ses vastes forêts,
Et ses fleuves puissants, contrée où l'harmonie
Des bouleaux du désert me dit tant de secrets.

« Oh ! non, je n'irai pas dans la Suisse charmante ;
Oh ! non, je n'irai pas dans Rome aux débris saints!
Oh ! non, je n'irai pas vers Naples, l'embaumante,
Ni dans l'isolement des bois américains !

« Mais je sais un pays cher à l'âme pieuse,
Plein des vagues soupirs du vent dans les rochers ;
Où j'aimais tant à voir l'hirondelle joyeuse
Reparaître en avril, autour des vieux clochers ;

« Un pays où l'on voit, au tronc creusé des chênes,

La sainte Vierge encore avec l'*enfant Jésus!*
Terre où mon âme prit de poétiques chaînes,
Et que tant je pleurai dans mes rêves déçus!

« Berceau que j'ai toujours, en ma mélancolie,
Chanté sans prononcer son nom mélodieux!
Oh! mes os, vous irez, votre course remplie,
Là, reposer avec les os de mes aïeux.

« Sur un îlot, auprès de ma ville natale,
Je me ferai creuser ma couche de granit,
Et l'oiseau voyageur, sous ma croix sépulcrale,
Fatigué par les vents viendra poser son nid.

« Et vous viendrez pour moi, prier sur la colline,
Nochers : j'ai comme vous reçu maint coup de mer;
Et mes concitoyens contre toute ruine;
Voudront bien protéger mon sépulcre au désert! »

Sois sans crainte, ô poète! il tiendra de lui-même,
Le temps pourrait manger le socle de ta croix,
Que ton nom resterait avec son diadême,
Plus beau que tous ceux-là dont se parent les rois.

Si tu donnais ta cendre au rude Samoiède,
En découvrant sa tête, il te dirait : *merci!*
L'antiquité sur elle eût versé le lait tiède
Et les parfums avec le cantique choisi.

Et nous; nous recevrons le cercueil du poète,
Avec la piété des hommes des vieux temps,

Et nous, nous bénirons l'éclatante mouette,
Qui se vient sur nos bords abriter des autans...

Oh ! nous glorifierons la dépouille mortelle,
Que jette à nos remparts ce rayon glorieux :
Sur son îlot désert qu'il dorme sous notre aîle,
Celui qui fit aimer les tombeaux des aïeux.

Qu'on élève un palais aux rives de la Seine,
Qu'en un port gigantesque on enferme la mer,
Cela sans doute est grand, et mon œil se promène,
Sur ces travaux de l'homme avec un regard fier.

J'y vois l'homme et ses bras qui sapent les montagnes;
Dans toute leur puissance, ils sont là sous mes yeux.
Mais ce simple sépulcre, orgueil de nos campagnes,
Me montre l'homme encor bien plus prodigieux.

Si la force des bras qui sert l'intelligence,
Entassa ce granit pour barrer l'Océan,
Ce travail sur un point dénote l'indigence :
Là, ce fut *tout un peuple.* — Ici, c'est *le géant.*

Ici, c'est le géant dont le bras solitaire,
Solitaire avec Dieu, remua l'univers ;
Non l'univers des sens, mais celui du mystère,
Que n'atteignent jamais la rouille ni les vers.

Donc admirons toute œuvre où la force de l'homme
Resplendit colossale avec ses mille bras ;
Mais découvrons nos fronts devant ce tombeau, comme

Si Dieu, là plus qu'ailleurs, eut imprimé ses pas.

Ecoute, voyageur ! une vague harmonie,
Sort de la solitude et vient à ce tombeau ;
Et la voix du tombeau répond, comme un génie,
A la plainte du vent, aux murmures de l'eau.

Quelle es-tu, voix puissante et pleine de tendresse,
Qui charmes les esprits des choses du dehors ?
Prophètes du Jourdain, poètes de la Grèce,
Quelque chose est ici de vos divins accords.

Cette voix est la voix de Moïse et d'Homère ;
C'est la voix d'Adam même à travers tous les temps ;
Elle dit le repos après la vie amère,
Et l'hospitalité due aux cœurs haletants.

On veut mettre à néant les leçons du poète,
D'elles, comme d'un rêve, on entend discourir ;
Ce rêve a consolé partout l'âme inquiète,
Et depuis six mille ans il n'a pas pu mourir !

Rêve-t-on d'enseigner que l'homme est en voyage,
Vers un but infini de bonheurs immortels ;
Qu'il faut aux tombeaux saints des fleurs et du feuillage
Et pour trouver la paix, prier près des autels ;

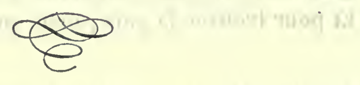
Que l'esprit est partout voilé sous l'apparence ;
Qu'une parole éclate au sein des mille bruits
Jetés par la nature en notre âme en souffrance,
Dans le trouble des jours et dans la paix des nuits ?

Vous qui sentez la belle et chaste poésie,
Venez ; nous ouvrirons, aux crêtes de l'îlot,
Le lit où veut dormir, dans sa terre choisie,
René pris de fatigue et dont le jour se clot.

Dans la nature, tout voudra te rendre hommage,
O poète ! et l'oiseau pélerin de l'hiver,
Et l'herbe du rocher, et l'onde du nuage,
Et le jonc de la dune, et le vent de la mer.

Et l'homme serait-il moins ami du poète,
Et moins sensible aux chants spendides et pieux,
Que le vent de la dune et l'onde et la mouette,
Et le nuage enfin qui passe sous les cieux ?

Oh ! non ! sur ton îlot, profond visionnaire,
Que les rocs du tombeau ne te soient pas pesans !
Tombeau sacré, si Dieu te défend du tonnerre,
Nous, nous te défendrons contre l'homme et les ans !



RECHERCHES

sur

Plusieurs des Circonstances relatives aux Origines, à la Naissance et à l'Enfance de M. de Châteaubriand.

Lorsqu'une cité, témoignant son admiration aux hommes qui lui ont donné de l'éclat leur élève des statues, elle fait quelque chose de plus que de rendre hommage à leur génie ; elle éternise sa propre gloire ; elle imprime de nobles et patriotiques sentimens à ses habitants. En attendant que Saint-Malo, île maternelle de Châteaubriand, paye sa dette au grand écrivain et s'associe à ce monument populaire de reconnaissance qui se manifeste dans toutes les villes de France et même dans de simples bourgades, envers les citoyens qui les ont illustrées, nous voudrions que les compatriotes de l'immortel auteur, ne délaissassent point dans l'oubli et ignoré du voyageur et de l'étranger, le lieu réel de sa naissance : ce lieu que Châteaubriand a indiqué lui-même d'une manière si précise dans ses Mémoires d'Outre-Tombe, avec la pensée,

sans doute, que ceux qui s'étaient montrés si empressés à creuser son tombeau, lorsqu'il voulut venir reposer au milieu de nous, n'auraient pas négligé d'élever sur son berceau un signe distinctif, afin qu'il fut constamment entouré d'un respectueux souvenir.

Croyant répondre au vœu du grand poète, j'adressai, le 2 octobre 1848, à M. le Maire et à MM. les Membres du Conseil Municipal, un mémoire indiquant le lieu où est réellement né M. de Châteaubriand. Le Conseil en ordonna le dépôt aux archives municipales et nomma, séance tenante, une commission composée de trois membres afin de constater d'une manière légale la véracité des faits qu'il contenait (1).

Je disais au Conseil : toutes les cités qui ont été assez heureuses pour avoir donné le jour à des hommes illustres, ont recherché, afin de les entourer de leur vénération, les lieux où ils vinrent au monde. La ville de Saint-Malo qui a vu naître dans ses murs une foule de grands hommes, n'a que des regrets à former pour l'oubli qui

(1) Le 22 novembre 1848 la commission lut son rapport et le Conseil ordonna qu'il fût trancrit sur les registres des délibérations où il repose inconnu des personnes interressées à sa publicité. Ce travail consciencieux contient la confirmation de tous les faits cités dans mon exposé, lesquels se trouvent encore corroborés par les Mémoires d'Outre-Tombe et nos registres municipaux.

nous cache leurs naissances ; nos pères ne nous ont laissé aucune indication, aucune trace qui nous permit de les retrouver. La maison de bois couverte de chaume où Jacques Cartier reçut le jour, est restée inconnue, de même que celles, peut-être tout aussi modestes de Porée et de Porcon la Barbinais (1) : quoique plus rapprochés de notre époque, un voile épais semble être venu s'interposer entre nous et les lieux où naquirent Duguay-Trouïn, Mahé de la Bourdonnais, Maupertuis et beaucoup d'autres, afin de les dérober à nos investigations. Frappé de l'obscurité qui règne et environne les berceaux de ces grands citoyens qui ont jeté tant d'éclat sur notre cité, je viens appeler votre attention sur celui de Chateaubriand ; je viens donc soumettre à votre jugement et à votre appréciation le résultat de mes recherches sur l'habitation de sa famille en l'année 1768 qui est celle de sa naissance. Contemporains du célébre écrivain, ne commettons pas envers nos enfans, en ce qui concerne Chateaubriand, la faute que nous reprochons à nos pères : ne léguons pas seulement à nos fils la garde d'une tombe, mais confions leur aussi la maison où il vint au monde, afin qu'ils l'environnent de leurs respects.

(1) A la fin du 17e siècle on voyait encore quelques maisons couvertes en chaume.

C'est dans ce but que je vais ajouter de nouveaux détails à ceux du mémoire, lesquels, comme les premiers, seraient restés inutiles, si, depuis six ou sept ans, le public ne lisait sur la fenêtre d'une ancienne cuisine, d'une maison voisine, où Madame de Chateaubriand n'entra jamais : « *Ici est né Chateaubriand* » et si les étrangers admirateurs du génie de notre illustre compatriote, n'allaient dans cette cuisine rendre un religieux hommage à la mémoire du grand poëte, ou si encore, les romanciers et les faiseurs de feuilletons, n'avaient exploité de mille façons cette bizarre circonstance qu'on leur annonçait comme réelle. J'ai déja protesté dans un des journaux de la localité, contre cette fausse indication de maison, en désignant d'une manière précise celle que la famille de Chateaubriand habitait en 1768, époque de la naissance de François-René de Chateaubriand. Le célèbre écrivain si minutieux dans le récit des circonstances qui ont accompagné sa naissance, n'eut pas manqué de parler de la cuisine où sa mère eut été contrainte de lui donner le jour; loin de là, Chateaubriand dit dans ses mémoires : « La chambre où ma mère accoucha domine une partie déserte des murs de la ville » ce qui s'accorde parfaitement avec la distribution des

pièces de l'ancien hôtel qu'il habitait et que nous avons indiqué dans notre précédent mémoire.

L'hotel de France est composé aujourd'hui de trois corps de logis distincts les uns des autres ; dont deux sont devenus la propriété du maître de l'hotel ; le troisième, qu'il a à bail, appartient à M. Dupuy-Fromy. Ce dernier corps de logis est à l'ouest des deux premiers, c'est le plus avancé dans la rue des juifs, il avoisine la maison de M. Dollé ; il se reconnait du côté de la rue des juifs, où il a sa façade, à ses trois étages et aux trois croisées de chacun d'eux : vu des remparts, il presente son pignon, à droite d'un autre semblable, orné de deux croisées superposées l'une à l'autre, elles appartiennent au second et troisième étage ; une lucarne les dominait, mais elle a été fermée.

Ce troisième corps de logis, ou pour mieux dire la maison de M. Dupuy-Fromy, appartenait en 1768 à M. Magon-Boisgarein et était habitée tout entière par la famille de Chateaubriand ; on la désignait alors sous le nom *d'hotel de la Gicquelais*, nom du père de M. Magon-Boisgarein. En 1780, ce dernier la vendit à M. Dupuy-Fromy et peu de temps après elle fut occupée par M. Chenu qui en fit une auberge :

Jusqu'en 1799, ce fut la seule et unique auberge qui existât dans la rue des Juifs, comme le prouve le registre de la population de cette année là. Ainsi lorsque Châteaubriand qui se trouvait à Saint-Malo, en l'année 1786, où il était venu dans l'intention de s'embarquer pour l'Inde, dit : *L'hôtel où j'étais né avait été transformé en auberge*, c'était bien l'ancien *hôtel de la Gicquelais*, devenu la propriété de M. Dupuy-Fromy, occupé par l'aubergiste Chenu, qu'il désignait.

Mais comme je ne veux pas laisser le plus léger doute dans l'esprit de qui que ce soit, sur la maison que j'ai indiquée (l'hôtel de la Gicquelais) pour celle où naquit M. de Châteaubriand, je vais faire l'historique de la partie de *l'hôtel de France*, dans la cuisine de laquelle le maître de l'hôtel a transporté par erreur, depuis qu'il en est devenu le propriétaire, le berceau du grand poète. Cette partie de *l'hôtel de France*, qui touche la maison de M. Dupuy-Fromy, appartenait en 1764, à Mme Desballues Brillet, ainsi que nos registres en font foi ; les locataires du premier étage, étaient depuis long-temps M. Jean Gilbert et sa belle mère. La cuisine du second étage, à la croisée de laquelle on a si malencontreusement mis l'écriteau : *Ici est né Châteaubriand*, était la cuisine de cette dame et et de sa famille : Le troisième étage était aussi

occupé par elles. Cette cuisine devint celle de M. Ricordeau, lorsqu'il succéda à Mme Desballues Brillet et, après M. Ricordeau, celle de M. Ozeille son neveu. En 1799, ainsi que constate le registre de la population, elle avait conservé cette destination. On voit par cette succession de propriétaires qui avaient habité le second étage de cette maison, durant un espace de 35 ans, qu'il n'y avait pas eu place pour la famille de Châteaubriand.

Enfin pour prouver jusqu'à l'évidence, les faits qui précèdent, nous citerons encore le tableau des citoyens actifs de la ville de Saint-Malo, imprimé en février 1790, quatre ans après l'époque où Châteaubriand trouva que l'hôtel dans lequel il était né, avait été transformé en auberge ; Ce tableau donne, M. Chenu, traîteur, pour la maison Dupuy-Fromy, MM. Ozeille, Ricordeau et Louis Le Rai, commis, pour chacun des trois étages de la maison Ricordeau : Cette maison n'était donc pas une auberge.

En l'année 1800 ou 1801, M. Jean Blandin vint remplacer Mme veuve Chenu à l'auberge de la rue des Juifs, maison Dupuy-Fromy. Plus tard ayant acheté la maison de M. Ozeille, il l'annexa à l'auberge fondée par M. Claude Gilles Chenu et donna au tout, le nom *d'hôtel de France*. Le maître actuel de cet hôtel a succédé

à M. Jean Blandin, mort le 26 décembre 1841, et a ajouté à son établissement *l'hôtel des Voyageurs*; ce bâtiment qui joint la chapelle Saint-Thomas à l'est, en faisant face à la place, est borné à l'ouest par une belle cour qui lui appartenait.

Il est donc une fois de plus démontré que jusque en l'année 1800, il n'y a eu qu'une seule auberge dans la rue des Juifs; que cette auberge dont parle Châteaubriand, était tenue par M. Claude-Gilles Chenu dans l'ancien *hôtel de la Gicquelais*, aujourd'hui la propriété de M. Dupuy-Fromy, quoique réuni temporairement à l'hôtel de France.

Dans mon mémoire déposé aux archives, j'ai puisé aux précieux souvenirs des contemporains de Châteaubriand et je ne me repéterai pas ici; le rapport de la commission du conseil municipal, nos registres municipaux et les mémoires *d'outre-tombe*, sont des documents irréfutables devant lesquels il faut se soumettre; mais toutefois je cède au désir de reproduire un dernier document qui est sans réplique, lequel vient clore cette longue dissertation, sur le lieu de naissance de Châteaubriand, et lui assigne la maison Dupuy-Fromy.

« Je soussignée affirme qu'en l'année 1768 ma
» famille habitait depuis fort long-temps, le

» premier étage d'une maison sise rue des Juifs,
» où je suis née en 1772; que cette maison
» était bornée à l'est, par la cour actuelle de
» l'hôtel de France, et à l'ouest, par une maison
» occupée par la famille de Châteaubriand; que
» le second étage, celui où se trouve l'écriteau,
» *ici est né de Châteaubriand*, appartenait au
» propriétaire M. Ricordeau qui l'habitait.

» Saint-Malo, le 18 juillet 1848.

» Signé : JEANNE GILBERT. »

Frappé de la mort de tous les contemporains de M. de Châteaubriand que j'avais connus, et notamment de la perte de Mademoiselle Lemasson et de celle de Mademoiselle Marie-Jeanne-Félicité Gilbert qui me privaient de l'autorité de leurs assertions, je priai la sœur cadette de cette dernière, de vouloir bien me donner une attestation concernant la maison que sa famille avait habitée si long-temps rue des Juifs : voilà l'origine de cette pièce qui a été légalisée par M. le maire de Saint-Malo (1).

Châteaubriand dans ses mémoires *d'outre-tombe* dit, que son père épousa à 35 ans, le 3 juillet 1753, Apolline de Bedée et qu'il alla s'établir avec elle à Saint-Malo. L'époque de

(1). Voyez dans les archives le mémoire que j'y ai déposé et le rapport de la commission du Conseil.

leur arrivée à Saint-Malo n'est pas connue d'une manière bien précise, mais comme il ajoute : « Ma mère accoucha à Saint-Malo d'un premier » garçon qui mourut au berceau et fut nommé » Geoffroy. » Nous trouvons en effet sur nos registres des naissances, que cet enfant *Geoffroy-René-Marie*, naquit le 4 mai 1758 : Ce serait donc vers ce temps là que M. René de Châteaubriand vint habiter Saint-Malo. Cette époque se trouverait encore confirmée par ce que dit Châteaubriand, sur le nombre des enfants qu'aurait eus Madame de Châteaubriand, sa mère : Il fixe le nombre à dix et nos registres n'en accusent que neuf. On doit augurer de là, que les époux de Châteaubriand restèrent quelque temps à Plancoët après leur mariage, et qu'ils y perdirent l'enfant qui ne figure point sur nos registres. M. René de Châteaubriand, était accompagné par Pierre-Marie-Anne de Châteaubriand du Plessis, son frère, que sa mère lui avait confié lorsqu'il passa aux îles de l'Amérique, dans l'intention d'y acquérir de la fortune.

Les premières traces que nous trouvons des opérations commerciales de M. René de Châteaubriand, sont les actions qu'il prit dans le navire *la Villegenie*, qu'armaient MM. Petel et Leyritz pour Saint-Domingue. Par le fort intérêt que ses actions représentaient, il obtint pour

son frère le commandement du navire. M. de Châteaubriand Du Plessis (1) effectua fort heureusement son voyage, malgré les nombreux vaisseaux de guerre Anglais qui couvraient les mers; et son retour donna des résultats d'autant plus avantageux, qu'il n'eut lieu qu'après le départ de l'expédition que le duc de Malborough entreprit contre Saint-Malo, en juin 1758, dans laquelle le commerce perdit plus de 60 bâtimens que les Anglais incendièrent dans le port, parmi lesquels plusieurs d'entre eux étaient richement chargés.

Les bénéfices obtenus décidèrent M. René de Châteaubriand à armer le même navire pour son compte. Il retourna à Saint-Domingue sous le commandement de son capitaine : Le même succès couronna cette nouvelle expédition et *la Villegenie* revint à bon port. Peu de temps avant le retour de son beau-frère, Madame de Châteaubriand donna à son époux un fils qui assurait son nom ; ce fut Jean-Baptiste, le frère aîné et le parrain de l'auteur des *Martyrs* : Voici son acte de naissance.

« Jean-Baptiste-Auguste de Châteaubriand, fils de haut et puissant René-Auguste de Châ-

(1) Ce nom *Du Plessis* lui venait du manoir du Val Plessis, aujourd'hui le *Val de l'Arguenon,* résidence et propriété de M. Hte La Morvonnais.

teaubriand, écuyer, chevalier, seigneur des Touches et des Plessis, et de très-noble Demoiselle Apolline-Jeanne-Suzanne de Bedée, dame de Châteaubriand, son épouse, né le 23 juin 1759, baptisé le jour suivant par Messire Pierre-Henry Noüail, grand chantre, chanoine de l'église cathédrale, official et grand vicaire de Saint-Malo; a été parrain Ecuyer François-Auguste Gouin, seigneur de Rouvre, ancien capitaine général, garde de côte de la capitainerie de Saint-Malo, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, et marraine, dame Jeanne-L'heureux de Folleville, épouse de Messire Jean-Joseph Guillot, conseiller du roi en ses conseils, commissaire général, ordonnateur de la marine au département de Saint-Malo, qui signent et le père avec plusieurs autres.

» Gouin du Rouvre, Folleville Guillot, Du Rouvre, Tirot Guillot, Mousset de Scott, Suzanne de Ravenel, Jasier la Garde, Vincent de Saint-Père, Jeanne Baude de Saint-Père, Mousset de Launay, Bonne Becard, De la Josselinay-Sauveur, Claire de Launay, Guillot, Becard des Aunay, Scott, Brignon de Léhen, Jean Jolif, R: de Châteaubriand.

» Nouail, *off. et vicaire-général.* »

On voit par cet acte que M. de Châteaubriand prenait alors la simple qualification de chevalier,

qu'il conserva jusqu'en 1763. Ainsi sur l'acte de naissance de Marie-Anne-Françoise, qui est du 4 juillet 1760, laquelle devint Madame de Marigny et sur celui de Benigne-Jeanne, du 31 août 1761, qui épousa M. de Québriac, M. de Châteaubriand signait écuyer, chevalier : Enfin au baptême de Julie-Marie-Agathe de Châteaubriand, Madame de Farcy, qui eut lieu le 2 septembre 1763, il signa pour la première fois, René de Châteaubriand, chevalier, comte de Combourg. Cette année de 1763, au commencement de laquelle, M. de Châteaubriand, acheta le château de Combourg, d'avec le duc de Duras, fut celle où l'Angleterre imposa à la France le honteux traité de paix auquel celle-ci souscrivit. Lucile-Angélique, cette sœur tant aimée, naquit le 7 août 1764 ; entre elle et François-René de Châteaubriand, il y eut un fils, Auguste, qui vint au monde le 28 mai 1766 ; son parrain fut le capitaine Pierre-Marie-Anne de Châteaubriand du Plessis, mais il mourut au berceau. Pendant la grossesse de la mère, avait eu lieu le transfèrement de MM. de la Chalotais et de Caradeuc, son fils, dans les prisons du château, de même que celui des autres magistrats accusés ; la commission extraordinaire, qui devait la juger, les y suivit de près. Toutes les classes de la société prirent le plus vif et le plus touchant

intérêt aux prisonniers, et manifestèrent publiquement un sentiment d'horreurs pour leurs persécuteurs : pas un membre de la commission, M. de Calonne lui-même, ne fut reçu dans aucune famille de la ville. Malgré l'époque du carnaval, aucun bal, aucune réunion n'eut lieu : le deuil était général. M. de la Fruglaie (1) gendre de M. de la Chalotais au contraire, était accueilli par les familles les plus considérées dont un grand nombre lui ouvrirent leurs bourses. Châteaubriand nous dit combien sa famille s'intéressa à ce grand procès, où les émotions ne manquèrent pas pour les habitants de Saint-Malo : Condamnés à mort, les prisonniers entendirent les coups de marteaux qui consolidaient l'échafaud qu'on avait dressé à l'avance dans la cour du Château, à quelques pas des croisées de leurs chambres. Heureusement que le courrier qui portait l'ordre de l'exécution ne devança que de peu d'instants celui que le duc de Praslin avait expédié avec la commutation de la peine. Il n'est donc pas étonnant que l'enfant que Madame de Châteaubriand mit au monde, se ressentit des émotions fréquentes qu'elle avait éprouvées. Caliste-Anne-Marie, née

(1) Dans sa reconnaissance, M. de la Fruglaie qualifie Saint-Malo de *noble ville*, (Mémoires de M. de la Fruglaie.)

le 3 juin 1767, remplaça Auguste, mais mourut au bout de quelques mois : Enfin François-René de Châteaubriand qui vint au monde le 4 septembre 1768, fut le dernier de sa nombreuse lignée.

M. de Châteaubriand dit dans ses mémoires, « il est probable que mes sœurs durent leur existence au désir de mon père d'avoir un nom assuré par l'arrivée d'un second garçon; » Cette opinion de l'auteur du *Génie du Christianisme*, nous fait remarquer que depuis Geoffroy né en 1758, jusqu'à François-René qui reçut le jour en 1768, c'est-à-dire, dans un espace de 10 ans, Madame de Châteaubriand eut 9 enfants : La fécondité de sa douce et craintive épouse dut rassurer M. de Châteaubriand sur la venue plus ou moins prochaine, de ce second fils.

Pour en revenir aux opérations maritimes que nous avons laissées au retour du voyage, de *la Villegenie*, en 1759, nous voyons qu'en janvier de l'année suivante, M. de Châteaubriand arma trois corsaires, *le Vautour*, *l'Amaranthe*, et *la Villegenie* : M. Pierre-Anne-Marie de Châteaubriand monta ce dernier. Après avoir pris quelques navires marchands ennemis, *la Villegenie*, fut capturée par le vaisseau de guerre *l'Antilope* : Son capitaine ayant été échangé de suite revint à Saint-Malo et ne reprit la mer qu'à la paix.

Le 12 février 1760, M. de Châteaubriand épousa Mademoiselle Jeanne-Thérèze Brignon; sur l'acte de mariage, il prit le titre de haut et puissant seigneur, chevalier, seigneur du Plessis. Nos registres donnent cinq enfants issus de ce mariages, deux garçons et trois filles (1); nous ne parlerons que d'Emilie-Thérèse-Rosalie, née le 12 septembre 1763 et de Armand-Louis-Marie, né le 16 mars 1768, six mois avant son cousin, François-René, lequel Armand eut une fin si tragique en 1810 (2). Refugié pendant l'émigration à Jersey, il s'y maria; ayant obtenu sa radiation de la liste des émigrés, il revint en France: son fils, M. Frédéric de Châteaubriand habite Saint-Servan. M. Pierre-Anne-Marie de Châteaubriand, capitaine des vaisseaux du commerce, le chevalier seigneur du Plessis, fut jeté dans les prisons de Saint-Malo durant la tourmente révolutionnaire de 93, il y tomba malade et mourut: voici une pièce qui contate sa fin prématurée.

(1) Voici ces cinq enfants: Adelaïde, née en 1762, Emilie, en 1763, Pierre, en 1767, Armand, en 1768 et Modeste en 1772.

(2) M. de Châteaubriand ayant annoncé dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* qu'il raconterait ce qui se passa lors de l'exécution de son cousin, nous avons crû devoi rnous abstenir d'en parleret d'entrer dans les détails qui sont venus à notre connaissance.

Le 21 août 1774 (1), le Conseil Général de là commune reçut du Comité de Surveillance Révolutionnaire et montagnard, la lettre suivante.

« Nous vous prevenons, citoyens, qu'hier au soir, » vers 7 heures, mourut en notre maison d'arrêt, le » nommé Pierre-Anne-Marie Châteaubriand, âgé de » 67 ans ; qu'il a été enterré ce jour vers midi et que » sa mort est constatée par procès-verbal du citoyen » Grezel et Martin officiers de santé : En conséquence, » nous vous invitons à remplir, c'est-à-dire, à l'enre- » gistrer. »

» Salut et Fraternité !

» SAINTOT, *président.* »

Mademoiselle Emilie de Châteaubriand, après être sortie de la maison d'arrêt des femmes, resta à Saint-Malo. En décembre 1795, des perturbateurs profitant de la faiblesse du pouvoir, jetèrent le trouble, par leurs désordres, parmi notre population déjà si malheureuse; Mlle de Châteaubriand s'adressa au Conseil Général comme victime d'attentat contre le lieu de son domicile : voici la lettre que lui écrivit le maire en réponse à la plainte qu'elle avait portée.

(1) Cet article et le suivant sont extrait des archives municipales. Nous avons remplacé la date républicaine par celle de l'ancien Calendrier.

« A la Citoyenne Emilie Châteaubriand.

A Port-Malo, 24 *décembre* 1795 (1).

« Citoyenne,

« Nous avons reçu votre lettre de ce jour qui nous » prévient que la nuit dernière on a travaillé à enlever » les vertevelles et les gonds des fenêtres de la maison » n° 967 que vous occupez rue du Petit Placître Nous » avons donné des ordres pour qu'il se fasse de fréquen- » tes patrouilles dans votre quartier, et par ce moyen » nous espérons déjouer les projets des malveillans. »

» Salut et Respect,

» Laurent Louvel. »

Mlle Emilie de Châteaubriand alla prendre son domicile à Saint-Servan où elle vécut de longues années.

Continuant ses armements, M. René de Châteaubriand arma en 1761 le Corsaire la *Providence* sous le commandement de Vincent Dutemple; l'année suivante le même corsaire reprit la mer, mais il fut primé par le *Jean-Baptiste* de 400 tonneaux qui fut armé en avanturier pour Saint-Domingue: son capitaine était Joseph Brisson. La paix conclue au commencement de 1763, permit à M. de Châteaubriand de donner plus de développement à ses spéculations commerciales; outre le *Jean-Baptiste*, il arma pour Terre-Nenve le *Paquet d'Afrique*, *l'Apolline* et

(1) Nous avons encore remplacé le nouveau Calendrier par l'ancien.

l'Amaranthe : M. Châteaubriand du Plessis reprit la navigation sur ce dernier navire. En 1764 le *Jean-Baptiste* partit pour Saint-Domingue, *l'Amaranthe* pour les côtes de Guinée et les deux autres retournèrent à Terre-Neuve.

M. de Châteaubriand devenu comte de Combourg, continua ses opérations avec autant d'ardeur jusqu'en l'année 1772; à partir de cette époque, il les diminua considérablement. Nous avons remarqué que son frère fut toujours employé à bord des bâtiments qu'il armait : il lui confiait principalement les navires qui allaient à la côte de Guinée. Enfin en 1775, il ne mit plus en mer qu'un seul navire, *le Saint-René* qu'il expédia aux Iles de France et Bourbon sous le commandement de M. Benoît Giron ; à partir de là, il cessa tout armement ; nos archives maritimes ne mentionnent plus aucun navire armé par lui.

Après avoir suivi le comte de Combourg dans ses opérations d'outre-mer, nous allons revenir au temps de la naissance de notre illustre compatriote : voici l'extrait du registre de l'état civil de la commune de Saint-Malo, pour l'année 1768, qui la relate.

« François-René de Châteaubriand, fils de
» haut et puissant René de Châteaubriand, che-
» valier, comte de Combourg, et de haute et

» puissante dame, Apolline-Jeanne-Suzanne de
» Bedée, dame de Châteaubriand son épouse, né
» le 4 septembre 1768, baptisé le jour suivant,
» par nous Messire Pierre-Henry Noüail, grand
» chantre et chanoine de l'Église cathédrale,
» official et grand vicaire de Monseigneur l'Évê-
» que de Saint-Malo; a été parrain haut et
» puissant Jean-Baptiste de Châteaubriand son
» frère, et marraine haute et puissante dame
» Françoise-Marie-Gertrude de Contades dame
» et comtesse de Ploüer qui signent et le père. »

» *Jean-Baptiste de Châteaubriand, Brignon de*
» *Châteaubriand, Contades de Ploüer, de*
» *Châteaubriand, Noüail, vicaire général.* »

A cette époque, ainsi que nous l'avons prouvé précédemment, la famille de Châteaubriand habitait l'ancien hôtel de la *Gicquelais* dont le propriétaire était M. Magon-Boisgarein. Nous allons dire qu'elle était la distribution des principales pièces de chaque étage et comment elles étaient occupées par la noble famille (1). Au rez-de-chaussée et sur la rue des Juifs se trouvaient, la caisse et les bureaux de M. de Châteaubriand père; au fond du corridor était la cuisine donnant sur la cour. Au premier étage le salon de compagnie ayant ses croisées sur la

(1) Voyez aux archives municipales mon mémoire et le rapport de la commission.

rue ; la salle à manger à l'opposé, au-dessus de la cuisine. La chambre à coucher de Mme de Châteaubriand était au second étage et avait ses croisées sur la rue des Juifs ; c'est dans cette chambre que François-René de Châteaubriand reçut le jour, et non dans la pièce qu'il indique dans ses mémoires, qui était celle de Mlles de Châteaubriand : la grande croisée du pignon de droite lorsqu'on regarde des remparts *l'Hôtel-de-France* appartient à cette chambre. Le troisième étage se trouvait occupé par M. de Châteaubriand, fils aîné, qui y avait sa chambre : là, on avait disposé les pièces qu'on pouvait offrir aux parents et aux amis. Ces précieux détails descriptifs nous ont été donnés par une personne qui habitait l'hôtel de *la Gicquelais* lors de la naissance de François-René de Châteaubriand. Le grand poète n'a pu connaître que par tradition les circonstances qui ont environné sa venue au monde, et il a pu confondre une chambre avec une autre ; comment pourrait-on rendre compte du caprice qui aurait porté Mme de Châteaubriand, à aller faire ses couches dans la pièce servant de dortoir à ses quatre jeunes filles, surveillées par une bonne qui couchait près d'elles (1), plutôt que de donner la préférence à

(1) C'était Mlle Masson femme de confiance de Mme de Châteaubriand.

sa chambre à coucher, où l'espace et toutes les choses accessoires devaient se trouver réunis.

M. de Châteaubriand dit : « j'étais presque » mort quand je vins au jour. Le mugissement » des vagues, soulevées par une bourrasque an- » nonçant l'équinoxe d'automne, empêchait d'en- » tendre mes cris (1); on m'a souvent conté ces » détails; leur tristesse ne s'est jamais effacée de » ma mémoire...... Le ciel sembla réunir ces di- » verses circonstances pour placer dans mon » berceau une image de mes destinées. » En effet une pluie opiniâtre durait depuis près de deux mois, plusieurs coups de vent qu'on avait éprouvés n'avaient pas changé l'état de l'atmosphère; ce temps pluvieux jetait l'alarme dans le pays : ce fut dans la nuit du samedi au dimanche, à l'approche du dernier quartier de la lune, qu'eut lieu la tempête horrible qui accompagna la naissance de Châteaubriand, dont les terribles effets se firent sentir dans le pays et notamment à la chaussée du Sillon.

(1) De la chambre de Mme de Châteaubriand, le bruit causé par la tempête devait se faire parfaitement entendre; il est peu de maisons à Saint-Malo, même celles qui se trouvent le plus abritées contre la direction du vent, qui dans une tempête n'en ressentent les effets. L'hôtel de la *Gicquelais*, occupé par la famille de Châteaubriand, était en première ligne et n'avait rien à le préserver, depuis le faîtage jusqu'au second étage compris, qui étaient à découvert.

L'Évêque et le chapitre firent exposer pendant neuf jours, comme aux époques des plus grandes calamités, les reliques de saint Malo dans le chœur de la cathédrale; les voûtes de l'antique basilique ne cessèrent de retentir des chants de pénitence, afin d'obtenir du ciel un changement de temps. Enfin l'orage s'appaisa, le ciel reprit sa sérénité et le dimanche, 18 septembre, on porta processionnellement les précieux restes du Saint autour de la ville, par dessus les remparts, au milieu d'un concours immense de la population dont les vœux avaient été exaucés, et qui entonnait alors des chants d'allégresse. Les reliques précédées du clergé, étaient portées par deux chanoines et suivies par Monseigneur Jean-Joseph Fogasse de la Bastie, évêque du diocèse. Le cortège était formé par Messire François Scott, lieutenant de S. M. au gouvernement de Saint-Malo (1), M. White de Boisglé, maire, M. Le Breton de La Vieuville, son lieutenant (2), M. Des Saudrais Fleuriot, connétable et colonel de la milice bourgeoise, Messire Jean-Joseph Guillot, commissaire général ordonnateur de la marine,

(1) Le gouverneur de la ville était le marquis de L'Hôpital : il ne s'occupait de son gouvernement que pour recevoir les émoluments qui y étaient attachés.

(2) On ne connaissait pas alors la qualification d'adjoint du maire.

Jazier la Garde, conseiller du roi receveur des deniers de la communauté, les échevins, les membres du conseil municipal, les officiers de la milice bourgeoise et ceux de la garnison : deux pelotons de la milice citoyenne marchaient en tête et en queue de la procession.

François-René de Châteaubriand fut envoyé à Plancoët et confié à une nourrice qui se trouva stérile; sa santé s'en ressentit et causa de vives inquiétudes à sa famille. Mme de Châteaubriand remit son fils à une autre nourrice, celle-ci le voyant dépérir le voua au bleu et le plaça sous la protection de Notre-Dame-de-Nazareth : c'était la patronne de la chapelle d'une abbaye de Bénédictins, qui était en grande vénération dans le pays.

A cette époque encore, M. le duc de Duras, époux de Mlle Maclovie (1) de Coëtquen, filleule de la ville, fut nommé au commandement de la province; Châteaubriand dit : « Le maréchal » de Duras, qui tenait Combourg de sa femme, » née d'une Châteaubriand, s'arrangea avec mon » père. » Ce maréchal à peine pourvu de son commandement, adressa sous son couvert deux lettres à la communauté; l'une du roi, l'autre du duc de Penthièvre, pour la convocation de

(1) Malo, en latin Maclovius.

deux députés aux États de Bretagne qui allaient se tenir à Saint-Brieuc : les deux députés de la ville furent le maire et son lieutenant.

La Duchesse qui avait accompagné le Duc à Saint-Brieuc, obtint des États, pour sa ville natale et par son influence, une somme de 10,000 livres ; cette libéralité de la province, fut employée en majeure partie à la réparation de la chaussée du Sillon qui avait beaucoup souffert, dans la tempête qui eut lieu au moment de la naissance de Châteaubriand : le surplus de la dépense servit au prolongement de cette même chaussée devant les moulins.

Je suis étonné que M. de Châteaubriand ne parle pas de la visite que sa noble parente rendit le 2 octobre de l'année suivante à la ville qui l'avait tenue sur les fonds de baptême, et de laquelle elle reçut le nom de *Maclovie* ; sa famille dut être une de celles que Mme la Duchesse reçut le plus intimement. Toute la population fut enchantée de sa touchante affabilité et de ses manières toutes gracieuses. Complimentée par M. le maire, en dehors de la Grand'Porte, Mme La Duchesse se rendit à l'hôtel de Bonnaban qui avait été préparé pour la recevoir : là, elle reçut les respectueux hommages du clergé et des autorités civiles et militaires.

Nous trouvons dans les dépenses de M. White

de Boisglé, maire de Saint-Malo, une somme de 925 livres 12 sols 6 deniers, pour une pièce de satin rubi, brodée en blanc au petit point, offerte par la ville à Mme La duchesse de Duras. Dans le portrait qu'elle envoya pour l'Hôtel de Ville, en retour de l'accueil qu'elle avait reçu des Malouins ; elle s'était fait peindre parée de la robe qui lui avait été donnée : ce portrait fut brûlé sur la place Saint-Thomas en 1793, par ceux-là même qui avaient martelé l'écusson de la reine Anne, qu'on voyait à la tour de *Quic en Grogne* ; ces hommes égarés ne se doutaient pas dans leur vandalisme que c'était à cette *altière princesse*, ainsi qu'ils l'appelaient, que nos pères avaient été redevables de nos premières libertés.

Lorsque Châteaubriand revint de nourrice, sa famille avait quitté depuis peu de temps l'hôtel de la Gicquelais et habitait le premier étage de la belle maison de M. White, qui est presqu'en face de la porte *Saint-Vincent* ; c'est celle qu'on voit à droite lorsqu'on entre dans la ville. La partie du rez-de-chaussée de cette maison qui donne sur la rue Saint-Vincent se trouvait occupée par une marchande épicière ; les bureaux et la caisse de M. de Châteaubriand, étaient dans la partie opposée, à droite en entrant dans l'allée et faisant face à la place.

Châteaubriand croissait sans étude dans sa famille; celle-ci avait confié l'enfant à une brave femme, nommée la Villeneuve, et remis à la Providence le soin de son éducation. Après les détails donnés par Châteaubriand lui-même sur ses jeux et ses batailles d'enfant, qu'il nous soit permis de citer ici un des combats qu'il soutint contre un *polisson* de la ville, de ceux qui étaient devenus *ses plus chers amis et qui remplissaient la cour et l'escalier de sa maison.* Un jour donc qu'il se prit de querelle avec l'un d'eux, un combat à coups de poings s'en suivit; mais à fin de décider plus vite la victoire à se prononcer, les champions se prirent aux cheveux et se donnèrent le *croc-en-jambes* si usité parmi les Bretons : le *chevalier* tomba le premier et roula dans le ruisseau dessous son adversaire. Le comte de Châteaubriand aperçut son fils dans cette fâcheuse situation; le hautain gentilhomme ne fut contrarié que d'une chose, c'est de voir son fils le chevalier vaincu par un enfant du peuple. M. de Châteaubriand rentra aussitôt chez lui, et là, s'adressant à sa femme avec ses *emportements habituels, lorsqu'il sortait de son état silencieux et taciturne,* il lui dit : « Madame, j'ai vu votre fils *Fanchin* (1) se battant avec un polisson et

(1) Pour François : expression fort usitée dans le pays et surtout à l'époque dont nous parlons, de même que celle de *Fanchon* pour Françoise.

pour combler la mesure, son antagoniste le tenait sous lui dans le ruisseau ! On comprend que sa mère *soupira et grogna* en voyant le désordre de sa toilette, quoique la Villeneuve n'eut pas perdu un instant a réparer les désastres qu'elle avait subis.

La calle de la porte *Saint-Thomas*, faite en forme d'éventail, au pied de laquelle Châteaubriand allait jouer sur *la grève de la pleine mer*, avec les enfants de son âge existe toujours; les dalles de granit de la calle n'ont pas changé, mais les sables de la grève, ainsi que les générations d'enfants qui sont venus tour à tour s'y jouer avec les vagues, ont été remportés et remplacés par d'autres sur cette grève; comme lui nous y avons été porté dans notre premier âge et nous y avons essayé nos premiers pas : c'est toujours là que les marmots d'aujourd'hui se rendent avec leurs bonnes. Les premiers plaisirs que Châteaubriand a goûtés en luttant contre les orages, sont les plaisirs que nous avons ressentis et que nous avons légués à ceux qui nous ont succedé. Les monuments qu'il construisait avec l'arène de la plage, se construisent toujours; chaque bambin, comme au temps de Châteaubriand, porte avec lui une petite pelle en bois blanc pour l'érection de ces châteaux de sable au milieu desquels ils attendent et bravent, pour quelques instants seulement, les flots de la marée montante.

Cet autre jeu inventé par son ami *Joson* (1) Gesril de Paspeu, qui consistait à passer dans l'intervalle de deux vagues, sur le parapet étroit, glissant et incliné qui est au pied de la *Tour-des-Dames* lorsque le vent de la tempête fouette avec furie les flots de la pleine mer contre cette tour du château: Eh bien! ces jeux si dangereux nous les avons essayés avec les gamins de notre jeune âge, et ils ont toujours lieu, malgré les accidents qui surviennent de temps à autre. Il y a 4 ans qu'un pauvre enfant, en voulant franchir l'endroit périlleux, ne fut pas assez agile pour atteindre le ravelin protecteur dont parle Châteaubriand et éviter une montagne d'eau qui s'avançait en mugissant, laquelle écrasa l'imprudent contre le mur, et l'entraîna dans son ressac au fond des eaux où il disparut.

Les pieux enfoncés dans le sable pour protéger les murs contre la houle, sont des troncs d'arbres de chêne qui résistent des siècles à l'action des flots. Près de l'éventail, là même où l'espiègle *Joson* abattit *comme des moines de cartes les enfants de son âge*, où Mlle Hervine Magon poussée par François-René, tomba dans les flots qui passaient au dessous d'elle, les pilotis n'ont guère qu'un mètre de hauteur et sont de facile accès

(1) Pour Joseph

aux petits enfants qui grimpent dessus : ces pieux de défense forment des épis et s'avancent triangulairement vers la mer; c'était sur le tronc d'arbre qui fait le sommet de l'angle que se trouvait la jeune fille. Depuis que les *Mémoires d'Outre-Tombe* ont paru, nous n'allons jamais à la cale de *l'Éventail*, sans nous représenter cette scène des pilotis, qui valut au pauvre et innocent chevalier, l'épithète *d'homme atroce.*

Lorsque M. et Mme de Châteaubriand songeaient à la suite d'une nouvelle rixe à séparer leur fils le chevalier de son ami de Gesril, un événement remarquable vint hâter cette séparation. Les *Mémoires d'Outre-Tombe* diffèrent un peu de notre récit ; ce n'est pas étonnant, M. de Châteaubriand était bien jeune alors et il n'a raconté le fait que 55 ans après qu'il eut lieu. Ici j'ai encore consulté nos archives, j'ai interrogé de vieux souvenirs et voici ce que j'ai lu et ce qui m'a été dit.

Dans la nuit du 16 au 17 février 1776, le feu prit dans les magasins du rez-de-chaussée de la belle maison de M. White, dont le premier étage était occupé par la famille de Châteaubriand; ces magasins servant de dépôt à un marchand épicier, renfermaient beaucoup de matières combustibles et le feu fit de rapides progrès. Tout dormait au corps-de-garde, la sen-

tinelle même (1); ce bel édifice allait devenir la proie des flammes, sans l'alarme que répandirent les cochers du *Carosse public*, qui heureusement partait cette nuit là pour Rennes. M. Picard, poulieur, qui demeurait sous les remparts voisins, accourut un des premiers à l'incendie avec l'aîné des fils Gilbert. Ils portèrent secours à la famille de Châteaubriand et contribuèrent à la retirer du péril qui la menaçait: déjà les planchers de plusieurs chambres s'étaient écroulés au moment où elle les quittait. Le fils Gilbert enleva dans ses bras Châteaubriand, qu'on n'avait pas eu le temps de vêtir, l'enveloppa de ses propres vêtements et le porta dans cet état chez lui rue des Juifs, maison de M. Ricordeau, où les plus grands soins furent donnés à l'enfant. La famille de Châteaubriand, dont le mobilier devint la proie des flammes, trouva un asile assuré et affectueux dans la maison de Madame Magon, amie intime de Madame de Châteaubriand. L'eau de la mer qu'on conservait dans les douves du château en cas d'incen-

(1) En temps de paix, beaucoup de notables citoyens dédaignaient de monter la garde eux-mêmes et payaient des hommes pour les remplacer dans ce service; ces hommes en faisaient métier et le faisaient fort mal. Quoique l'autorité eut blamé et même sévi contre un pareil abus, il revenait au bout de quelque temps; l'autorité fermait les yeux et laissait faire.

die, et qui n'était renouvelée qu'aux grandes marées, se trouvait malheureusement glacée très-profondément; la marée en outre s'était retirée du port et les citernes particulières donnaient peu d'eau. Toutefois avec le concours de la population et après des efforts inouïs, accompagnés d'une série d'actes de dévouement, on parvint à se rendre maître du feu. Le sieur Picard montra un zèle si entendu, qu'il contribua plus que tout autre à éteindre l'incendie; la municipalité reconnaissante l'exempta pour trois années du service de la garde bourgeoise. Une chose remarquable, c'est que malgré le danger le propriétaire qui demeurait au troisième étage, ne voulut jamais le quitter; armé d'un pistolet, il menaçait de faire feu sur ceux qui se présentaient à lui pour le sauver : son obstination venait, dit-on, de ce qu'il ne pouvait consentir à se séparer de son coffre-fort.

La famille de Châteaubriand retourna dans l'ancien hôtel de *la Gicquelais*, qu'elle avait habité quelques années auparavant : M. Magon de Boisgarein qui s'était retiré à sa campagne *du Parcq*, lui céda volontiers son hôtel de la rue des Juifs, qu'il avait fait restaurer et meubler. Durant cette dernière période qui commença en février 1776, le *Saint-René* effectua son retour de l'Inde, et M. le comte de Châteaubriand li-

quida ses affaires commerciales : l'année suivante, il se retira à son château de Combourg, où sa famille alla le rejoindre. Ce fut encore durant cette période, que le *chevalier* subissait les arrêts que lui infligeait la sévérité de son père, dans une pièce du quatrième étage de l'hôtel, qui n'était éclairée que par une lucarne que le locataire actuel a fait fermer. C'est de cette lucarne que le prisonnier contemplait l'océan et la pointe abrupte du Grand-Bey, au souvenir de laquelle nous devons de posséder le tombeau du grand poète (1).

Châteaubriand raconte qu'il vit du haut du bastion de la poudrière, le spectacle d'un combat naval qu'on donnait sur la rade, afin de distraire le comte d'Artois, frère du roi : En effet ce jeune prince arriva à Saint-Malo le 11 mai 1777 et n'en répartit que le 13. L'illustre voyageur avait été descendre à l'évêché où une garde d'honneur composée de jeunes gens de la ville, veillait seule jour et nuit à sa sureté.

Nous ne suivrons pas la noble famille de Châteaubriand à Combourg d'où le chevalier fut envoyé tour à tour aux collèges de Dol et de

(1) Nous devons ces détails aux contemporains de Châteaubriand, notamment à la famille Gilbert, voisine de la famille de Châteaubriand. Le chevalier portait alors aux jours de fêtes, une toque bleue ornée de plumes blanches.

Rennes. Incertain de la carrière qu'il embrasserait, le fils obtint de son père la permission d'aller à Brest passer son examen pour entrer dans les gardes de la marine. Là, abandonné à lui-même pour la première fois, il négligea ses futurs camarades et n'eut d'autre société que ses maîtres d'escrime, de dessin et de mathématiques. Dans cet isolement, son esprit commençait à se prendre d'une tristesse indéfinissable, lorsqu'il rencontra par hazard son ancien camarade Gesril de Paspeu qui, devenu officier de marine, retournait dans sa famille se reposer des fatigues d'une campagne lointaine. Aussitôt, sans écrire à ses parents, sans en demander permission à personne, sans attendre son brevet d'aspirant, il partit pour Combourg où il tomba comme des nues,

Après son escapade de Brest, Châteaubriand déclara sa volonté d'embrasser l'état ecclésiastique et on l'envoya au collège de Dinan achever ses humanités : là, il eut pour condisciple un autre enfant de Saint-Malo, Broussais, qui devait lui aussi acquérir une grande célébrité.

Ses humanités achevées Châteaubriand retourna à Combourg : dans cette solitude, livré à ses propres pensées, il finit par concevoir pour la carrière ecclésiastique une répugnance invincible. Son entrée au séminaire fit tant d'effet

sur l'imagination du jeune homme, que pour y échapper, il forma les projets les plus désespérés, suicide, expatriation : enfin ne pouvant plus supporter cet état d'exaltation, il tomba malade et fut six semaines en péril. Lorsqu'il entra en convalescence, Madame de Châteaubriand lui dit : « J'aime encore mieux vous voir « homme du monde que prêtre scandaleux. » René accepta la proposition de sa pieuse mère avec empressement, mu par ce mouvement d'honneur qui le portait à repousser un état pour lequel il ne se sentait plus de vocation.

M. de Châteaubriand gronda son épouse pour les tergiversations de son fils et se décida à le faire passer aux Indes. Deux mois s'écoulèrent au bout desquels Châteaubriand alla à Saint-Malo pour s'embarquer à bord de *l'Indien*, capitaine Jean Bazin, armé par M. Blaize-Maisonneuve. Sa vieille bonne, la Villeneuve, venait de mourir, *il courut la pleurer au bord du lit vide et pauvre où elle avait rendu le dernier soupir* (1).

Mais au moment de quitter sa patrie pour *émietter ses jours en divers climats*, une lettre

(1) Nous pensons que M. de Châteaubriand se trompe de date. A l'époque où il vint à Saint-Malo pour s'embarquer (avril 1786), nos registres nécrologes ne contiennent aucun décès de ce nom, tandis que au commencement de l'année 1792, lorsqu'il revint d'Amérique, nous trouvons celui de Marguerite Villeneuve.

le rappela à Combourg; il s'y rendit et le lendemain, il partait pour Cambrai avec un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre, que lui avait fait obtenir son frère aîné qui venait d'épouser la petite-fille du vertueux Malesherbes, Mademoiselle Lepelletier de Rosambo.

Pendant qu'il tenait garnison à Cambrai, où il faisait ses premières armes, on lui annonça que son père venait de mourir à Combourg le 6 septembre 1786, et que Madame de Châteaubriand était allée demeurer à Saint-Malo.

Le 17 février 1787, Châteaubriand fut présenté au roi et à la reine. L'année suivante, son frère le fit agréger à l'ordre de Malte; mais comme il fallait entrer dans la cléricature, il vint à Saint-Malo au commencement de décembre et sa mère pria Monseigneur Cortois de Pressigny de vouloir bien lui donner la tonsure: Nous rapportons ce fait en donnant copie de l'acte qui en émana.

Extrait du registre destiné à enregistrer les dispenses, démissoires, lettres d'ordres, synodes, délibérations du clergé du diocèse et généralement les expéditions quelconques du secrétariat de l'évêché.

En marge est écrit : « 16 *décembre* 1788, » *lettre de tonsure pour M. de Châteaubriand.* »

« Gabriel Cortois de Pressigny miseratione

» divina et sanctæ sedis apostolicæ gratia Episcopus Macloviensis, etc. Notum facimus quod nos die datæ præsentium in sacello palatii nostri dilectum nostrum nobilem Franciscum-Augustum-Renatum de Châteaubriand, filium Renati-Augusti et dame Apollinæ-Joannæ-Suzanna de Bedée conjugum, ex parochia et civitate Macloviensi laïcum de legitimo matrimonio procreatum, examinatum capacem et idoneum repertum, ad primam tonsuram clericalem promovendum duximus et promovimus. Datum maclovii sub signo sigillo que nostris et secretarii nostri suscriptione anno Domini millesimo septingentesimo octogesimo octavo die vero decembris decima sexta.

» G. Epus Macloviensis.
» De mandato.
» Met, secret. »

Châteaubriand retourna à Paris après quelques mois de séjour en Bretagne et assista le 14 Juillet 1789 à la prise de la Bastille. Au commencement de l'année 1790 son régiment alla tenir garnison à Rouen et lui vint à Paris; il s'y trouvait lors de la Fédération de Juillet 1790. Ne voulant ni émigrer, ni continuer la carrière militaire, il donna sa démission et se retira du service.

Tourmenté depuis deux ans par cette soif des

voyages qui ne cessait de le pousser vers le Nouveau-Monde, René fit part de ses projets à M. de Malesherbes qui les approuva : aussitôt il leva ses tentes et s'achemina vers la Bretagne. Châteaubriand rencontra à Fougères le Marquis de la Rouërie qui avait servi comme colonel sous les ordres de Washington ; le marquis lui donna une lettre de recommandation pour son ancien général ; de Fougères René vint à Saint-Malo pour embrasser sa mère et s'embarquer.

Après deux mois d'attente et ses préparatifs de voyage terminés il s'embarqua à bord du brick *le Saint-Pierre* de 160 tonneaux (1), capitaine Dujardin Pinte-de-Vin, allant aux îles Saínt-Pierre et Miquelon, d'où il devait relever pour Baltimore, le capitaine Dujardin s'était engagé à y transporter l'abbé Nagault, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, et plusieurs séminaristes sous ses ordres.

Le *Saint-Pierre* mit sous voiles le 5 avril 1791, et le pilote côtier l'ayant conduit en dehors des passes, le quitta au moment où le soleil se couchait ; le temps était sombre, la brise molle et la houle battait lourdement les écueils à quelques encablures du vaisseau. « Mes regards, dit Châ-
» teaubriand, restaient attachés sur Saint-Malo ;
» je venais d'y laisser ma mère toute en larmes.

(1) Archives de la Marine.

» J'apercevais les clochers et les dômes des égli-
» ses où j'avais prié avec Lucile, les murs, les
« remparts, les forts, les tours, les grèves où
» j'avais passé mon enfance avec Gesril et mes
» camarades de jeux ; j'abandonnais ma patrie
» déchirée....... Reverrais-je jamais cette France
» et ma famille ? »

Le *Saint-Pierre* se rendit successivement aux Iles Saint-Pierre et Miquelon et à Baltimore : là les séminaristes se retirèrent à leur établissement, et Châteaubriand alla loger à l'auberge, où l'on transporta ses bagages. Ce dernier après avoir payé son passage et donné un dîner d'adieu au capitaine Dujardin, partit pour la Pensylvanie. Nous ne suivrons notre illustre compatriote ni à Philadelphie, chez le général Washington, ni dans ses courses aux bords des lacs, ni au milieu des forêts et des peuplades de l'Amérique, notre but n'est que d'indiquer les événements qui l'ont ramené dans son île maternelle et de préciser ceux qui s'y sont passés et qui se rapportent intimement à la vie du grand écrivain.

A la fin du mois de novembre 1791, Châteaubriand repassa les Montagnes-Bleues pour se rapprocher des défrichements des Européens vers Chillicothé. Un soir qu'il recevait l'hospitalité dans la ferme d'un *pioneer*, il se mit à lire un journal Anglo-Américain qui lui était tombé sous

la main. Les nouvelles de France étaient d'une terrible gravité; la fuite de Louis XVI, son arrestation à Varennes, lui montrèrent la Révolution gagnant du terrain et la vieille Europe menacée dans ses fondements : alors une conversion subite s'opéra dans son esprit. Châteaubriand prit aussitôt son parti, le poète explorateur redevient le gentilhomme fils du comte de Combourg : il se rend à Philadelphie et s'embarque le 10 décembre pour le Havre où il débarque le 2 janvier 1792.

Châteaubriand ayant reçu les fonds qu'il avait demandés à sa mère, paya le prix de son passage et revint la rejoindre à Saint-Malo. Sa sœur Lucile, la chanoinesse du chapitre de l'Argentière, qui demeurait avec Mme de Châteaubriand, lui fit épouser secrètement Mlle de la Vigne Buisson, charmante jeune personne, fort riche; un prêtre non assermenté donna la bénédiction nuptiale. M. de Vauvert, oncle de la jeune fille s'était fortement opposé au mariage; ayant appris ce qui s'était passé, il lâcha la magistrature contre les jeunes gens, sous pretexte de rapt et de violation de la loi, arguant de la minorité de l'épouse et de l'enfance du vieux grand père : Mlle de la Vigne Buisson n'avait que 17 ans, et était orpheline de père et de mère. L'épouse fut enlevée au nom de la justice et mise au couvent de *Victoire* où s'enferma avec elle la chanoinesse Lucile.

L'affaire se poursuivit avec acharnement, mais en attendant l'arrêt des tribunaux, René, afin de voir sa femme et sa sœur, allait passer une partie du jour sur les petits remparts contre lesquels s'appuyent quelques uns des édifices du couvent : Le corps de logis que ces dames occupaient faisait partie de ceux-ci, et quoique la croisée grillée de leur chambre, ne fit pas face au rempart, elles pouvaient voir les personnes qui s'y promenaient. Le soir et lorsque l'obscurité avait éloigné les importuns, René s'approchait du mur d'enceinte du couvent que dominait la croisée : Et de là, il échangeait quelques paroles avec les pauvres récluses.

La cause fut enfin plaidée et le tribunal jugea l'union valide au civil. Quant au curé constitutionnel, largement rétribué, il ne réclama plus contre la première bénédiction nuptiale ; la publication voulue se fit au prône : le lendemain la blonde et gracieuse jeune femme sortit du couvent et la cérémonie eut lieu.

Extraits des registres de l'état civil.

« Du dimanche 18 mars 1792

» Il y a eu promesse de mariage entre :

» François-Auguste-René de Châteaubriand, » fils mineur de feu René-Auguste et de dame » Apolline-Jeanne-Suzanne de Bédée et demoi-

» selle Céleste Buisson, fille mineure de feu
» Alexis-Jacques et de feue dame Céleste Rapion,
» tous deux originaires et domiciliés de cette
» ville : 1er et 3e ban. »

« Lundi 19 mars 1792.

» François-Auguste-René de Châteaubriand,
» fils second et mineur de feu René-Auguste de
» Châteaubriand et de dame Appolline-Jeanne-
» Suzanne de Bedée et demoiselle Céleste Buis-
» son, fille mineure de feu sieur Alexis-Jacques
» Buisson, et de dame Céleste Rapion de la
» Placelière, tous deux originaires et domiciliés
» de cette ville, ont reçu de moi soussigné curé,
» la bénédiction nuptiale dans l'église parois-
» siale, ce jour 19 mars 1792, en conséquence
» d'une bannie faite au prône de notre messe
» paroissiale, sans opposition, et de la dispense
» du temps prohibé et de deux bans. La présente
» cérémonie faite en vertu de deux décrets éma-
» nés de la justice de paix de cette ville, attendu
» la minorité des parties contractantes, en pré-
» sence de François-André Buisson, Jean-
» François Leroy, Michel-Thomas Bossinot et
» Charles Malapert, qui ont attesté le domicile
» et la liberté des parties; et ont signé avec les
» époux.

» *Céleste Buisson*, *François de Chateaubriand*,

» *François-André Buisson, Michel Bossinot, Ma-*
» *lapert fils, Leroy.*

» DUHAMEL, curé. »

Peu de temps après son mariage, Châteaubriand partit pour Paris avec sa femme et ses sœurs, Lucile et Julie; depuis cette époque il ne revit plus sa ville natale quoiqu'il en eut manifesté maintes fois le désir : il remettait son voyage d'année en année. Le 4 juillet 1848, entouré de ses parents, assisté, d'un prêtre et d'une sœur de charité, Châteaubriand rendit l'âme à 8 heures un quart du matin, dans son hôtel, rue du Bac, d'où son corps fut porté dans le caveau de l'église des Missions-Etrangères en attendant son départ pour Saint-Malo.

Le 15 juillet, M. Louis de Châteaubriand, neveu de l'immortel écrivain, se dirigea avec le cercueil sur Saint-Malo, île maternelle de l'illustre défunt. A son arrivée le corps fut mis en chapelle ardente et le lendemain 19 juillet, les compatriotes de Châteaubriand, allèrent déposer ses dépouilles mortelles dans le tombeau de granit qu'ils lui avaient préparé à la pointe nord du Grand-Bey.

CH. CUNAT.

RAPPORT

FAIT A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DE CE QUI S'EST PASSÉ

LES 18 ET 19 JUILLET 1848,

AUX FUNÉRAILLES

DE M. DE CHATEAUBRIAND,

Par M AMPÈRE, Chancelier de l'Académie.

Messieurs,

Avant de me rendre à Saint-Malo, j'écrivis à M. le secrétaire perpétuel que j'allais dans cette ville, mû par un sentiment personnel de piété envers la mémoire de M. de Châteaubriand, assister à la cérémonie funèbre préparée par la reconnaissance et l'admiration de ses compatriotes. J'ajoutais que si l'Académie voulait bien m'y autoriser, comme ayant l'honneur d'être son chancelier et comme ayant eu le bonheur d'être admis, durant de longues années, dans l'intimité

du grand homme auquel la ville de Saint-Malo se proposait d'adresser un si éclatant hommage, je serais fier d'élever la voix au nom de l'Académie dans cette mémorable cérémonie, qui était en même temps pour moi un deuil de cœur. A Saint-Malo, je trouvai une lettre de M. le secrétaire perpétuel, que, malgré l'extrême bienveillance des expressions, je crois devoir reproduire, parce qu'elle constitue mon titre à l'honneur douloureux de vous représenter dans cette triste solennité, et parce qu'elle exprime, avec une rare élévation, les sentiments de l'Académie pour la mémoire de M. de Châteaubriand.

Paris, le 15 juillet 1848.

Le Secrétaire perpétuel de l'Académie à M. Ampère.

Monsieur et cher confrère,

L'Académie ne s'est pas étonnée que vous ayez prévenu sa désignation pour le pieux devoir qu'il vous appartient de remplir : elle ne peut, dans le dernier honneur funèbre consacré aux restes mortels de l'homme illustre qu'elle a perdu, être mieux représentée que par vous. Elle vous charge de parler en son nom, et comme son chancelier et comme un de ses plus

dignes organes, et comme ayant obtenu l'amitié du grand écrivain dont elle s'est tant honorée. Dans tout ce que vous direz de la gloire immortelle de M. de Châteaubriand et de cette âme généreuse qui vous était si bien connue, notre admiration et nos cœurs sont avec vous.

Agréez, Monsieur et cher confrère, tous mes sentiments de haute considération et d'attachement,

VILLEMAIN.

Ayant reçu cette lettre le 17 juillet, j'en donnai communication à M. le maire de Saint-Malo et à la commission qui, sous sa présidence, s'occupait des apprêts de la cérémonie funèbre.

La commission accueillit avec empressement celui qui se trouvait ainsi chargé de vous représenter. Il fut décidé que dans la journée du lendemain, consacrée à la réception des restes mortels de M. de Châteaubriand, votre chancelier irait avec M. le maire et les autorités de la ville au-devant du cercueil; que dans la journée suivante, destinée à l'inhumation solennelle, votre chancelier porterait un des cordons du char, et prononcerait, au nom de l'Académie française, un discours, immédiatement après que M. Cunat, adjoint, aurait parlé au nom de la ville de Saint-Malo, M. Théry, recteur de l'Aca-

démie de Rennes, devait prendre ensuite la parole.

Le 18, à dix heures du matin, le cortége partit de l'hôtel-de-ville, et alla attendre l'arrivée du char mortuaire sur le *Sillon* : c'est le nom d'une chaussée par laquelle Saint-Malo tient à la terre ferme. Le profond attendrissement qui m'a saisi en voyant arriver le triste convoi était encore augmenté par une circonstance touchante. Dans la première partie de ses Mémoires, M. de Châteaubriand décrit, avec un grand charme, les jeux de son enfance sur ce même *Sillon* qui le revoyait aujourd'hui. Tout près sont encore des troncs d'arbres plantés dans le sable, et sur lesquels, avec les compagnons de son âge, il se plaçait pour voir la lame courir sous ses pieds. Vous comprendrez, Messieurs, ce qu'un tel souvenir et un tel rapprochement offraient de déchirant.

Les restes mortels de M. de Châteaubriand avaient été conduits, de Paris à Saint-Malo, par son neveu M. Louis de Châteaubriand, le curé des Missions-Etrangères et M. Mandaroux-Vertamy. Un serviteur dévoué, le fidèle François, les accompagnait. M. le maire de Saint-Malo a reçu le précieux dépôt, dont la remise a été suivie de quelques paroles simples et touchantes du curé des Missions-Etrangères, et d'une ré-

ponse du curé de Saint-Malo. Puis l'on s'est mis en marche vers la cathédrale, où une chapelle ardente attendait les restes illustres qui, le jour suivant, devaient être transportés dans leur dernier asile. Le cortége s'avançait entre une haie formée par la garde-nationale et une haie formée par la troupe de ligne, au milieu d'un saisissement respectueux dont on ne saurait se faire une idée. Le long des rues et à toutes les fenêtres se pressait un foule silencieuse et attendrie; on ne pouvait s'empêcher, à ce spectacle extraordinaire, de se rappeler ces beaux récits de l'antiquité qui nous représentent les cendres d'un grand citoyen rapportées dans sa patrie au sein du deuil public. Pas une voix, pas le plus léger murmure ne venait troubler la religion de ce silence; seulement quelques-uns prononçaient le nom de notre vénérable et toujours regretté confrère M. Ballanche, l'harmonieux penseur, dont la douce mémoire sera liée dans l'avenir, comme elle l'est dans nos cœurs, à l'éclatante renommée de l'homme célèbre qui se plaisait à l'appeler son compagnon de route et son vieil ami.

Le cortége arrivé à l'église, la cérémonie de l'absoute s'est accomplie au milieu du même recueillement, et l'on s'est séparé jusqu'au lendemain, jour où les derniers honneurs devaient

être rendus au grand homme, sur le rocher que lui-même a choisi pour y placer son tombeau.

Ce rocher, nommé le Grand-Bey, est situé en avant de la ville de Saint-Malo. A la marée haute, il forme une île; à la marée basse, on peut s'y rendre en marchant sur la plage que les flots viennent d'abandonner. A l'extrémité qui regarde la pleine mer, selon la volonté de l'illustre mort, on a creusé son tombeau dans le granit. Au-dessus du tombeau s'élève une croix massive également en granit. A l'entour on ne voit rien que la mer et le ciel. C'est là qu'ont été déposés, le 19 juillet, les restes de M. de Châteaubriand, au milieu d'un immense concours de spectateurs et avec une pompe que je vais essayer de vous décrire.

Après la messe, pendant laquelle, par une inspiration touchante, on a fait entendre la mélodie sur laquelle M. de Châteaubriand a composé ces paroles si connues :

> Combien j'ai douce souvenance
> Du joli lieu de ma naissance ;

après la messe, le char funéraire, traîné par six chevaux caparaçonnés de noir, a traversé lentement une partie des rues de la ville. C'était le même silence et le même attendrissement que la veille. C'était la même douleur dans les âmes

de ceux qui, admis auprès du grand homme, avaient eu le bonheur de l'aimer. Mais quand on est arrivé sur la plage, et qu'on s'est acheminé entre les remparts et la mer vers le rocher funèbre, la magnificence de ce deuil sans pareil et l'incroyable poésie du spectacle ont un moment voilé la tristesse de la mort sous les pompes de la gloire, et les funérailles ont pris le caractère d'une apothéose chrétienne. Deux longues files de prêtres en surplis serpentaient sur la grève. Les bannières des gardes-nationales venues des diverses villes de la Bretagne flottaient aux vents; les casques resplendissaient au soleil. Le canon tonnait par intervalles. Une foule innombrable couvrait les remparts de Saint-Malo, qui s'élèvent si formidables au-dessus des rochers à pic et de la mer. Tous les récifs, tous les écueils étaient chargés de figures humaines. Des bateaux étaient encombrés de spectateurs, et cette foule immense était dominée par le sentiment commun d'un respect intime pour le génie et pour la gloire : on comprenait que cinquante mille âmes étaient pénétrées d'une même tristesse et comme frappées d'un même coup; que tous les fronts de cette multitude se courbaient sous une impression unanime d'admiration et de douleur. Au pied du Grand-Bey, le cercueil a été enlevé par des marins et porté au

sommet à travers un coup de vent qui ressemblait à une tempête. Arrivés à l'extrémité de l'îlot, au lieu de la sépulture impérissable, nous nous sommes trouvés tout-à-coup dans un grand calme. Là le cercueil a été pieusement déposé dans le roc qui doit le garder à jamais. Les suprêmes prières de l'Eglise ont été récitées, l'eau bénite a été répandue sur la bière, et s'y est mêlée à nos larmes; puis les trois discours que j'ai indiqués plus haut ont été prononcés au milieu d'une religieuse émotion.

Une réflexion se présentait naturellement à l'esprit pendant cette douloureuse et imposante solennité : c'est que le génie du peintre incomparable y était empreint; que sa puissante imagination avait inspiré la sublimité de ses funérailles, et qu'à lui seul peut-être parmi les hommes il avait été donné d'ajouter, après sa mort, une page splendide au poème immortel de sa vie.

CORRESPONDANCE

DE

MM. J.-J. AMPÈRE,

Chancelier de l'Académie Française,

ET DU BREIL DE MARZAN.

A M. J.-J. Ampère.

Monsieur,

Permettez-moi de vous exprimer combien je regrette de n'avoir pu, après votre départ de Saint-Malo, me retrouver avec vous, chez nos amis, MM. de la Morvonnais et Du Clézieux, au rendez-vous des pèlerins de Châteaubriand.

C'est vous dire, Monsieur, que je conserve dans la mémoire du cœur le souvenir de l'heureux moment où il m'a été donné de serrer la main qui venait de fermer le tombeau du chantre des *Martyrs* et d'applaudir vos belles et religieuses paroles, que l'on répète aujourd'hui de tous côtés, comme la proclamation de notre reconnaissance envers le génie chevaleresque et chrétien, et des pensées unanimes de la Bretagne et de la France représentées au sépulcre de Châteaubriand, et confondues encore une fois dans le culte du christianisme et de la liberté, de la poésie et des nobles souvenirs. Lorsque la cité qui donna le jour à l'auteur du *Génie du Christianisme*, eut répandu des larmes et des fleurs sur le plus glorieux de ses enfants, lorsqu'un compatriote de René Duguay-Trouïn eut salué René de Châteaubriand

sur ce tombeau de granit, digne à la fois de la ville qui le lui donna, du poète chargé par elle de veiller à son exécution, et des précieux restes dont ce monument, pieux et simple, doit être à jamais le reliquaire, alors, après le premier hommage de la patrie reconnaissante, l'amitié vint s'exprimer par votre bouche, et elle fut en même temps l'organe de nos regrets et de notre admiration, l'organe de la foi et du génie de la France, de ce qui est fidèle à son passé, de ce qui croit à ses destinées, l'organe de l'Académie et des lettres françaises, l'organe enfin de tout ce qui a retenu les noms héroïques ou charmants du vieux Chactas et d'Eudore, du père Aubry et d'Atala, d'Abencerage et de Cymodocée. Oui, Monsieur, vous avez été dans cette occasion le digne interprète des sentiments de notre province, qui fêtait le dernier de ses chevaliers prenant possession de sa tombe et de son immortalité. Un religieux attendrissement accueillit votre voix amie, quand elle nous livra les dernières confidences de la vie et les premiers mystères de la demeure suprême du poète, que sa ville natale saluait par le chant de *Combien j'ai douce souvenance*, comme pour lui rappeler, au sein des joies éternelles, ce qu'il aima, ce qu'il soupira sur la terre. Il y avait quelque chose de primitif et d'imposant, dans l'attitude recueillie de tout ce peuple

Qui rendait, pour lui faire un sublime entretien,
L'Océan au génie et la croix au chrétien.

On eût dit que la patrie oubliait un instant ses divisions et ses malheurs, pour honorer celui qui créa chez nous la poésie de l'infortune. Tout fut simplement et harmonieusement ordonné dans cette solennité qui n'avait de

funèbre que le nom de la mort, et qui sembla moins un convoi, que le triomphe, que la dernière et impérissable couronne d'une carrière aussi riche de gloire que d'années. Désormais Monsieur, votre nom est mêlé pour nous aux souvenirs de cette journée de la Bretagne et de la France ; et notre Armorique, où l'on meurt mais où l'on n'oublie pas, accueillera plus sympathiquement encore l'œuvre posthume du génie, dont vous lui avez rapporté les reliques, si elle trouve une dernière page ajoutée par vous aux *Mémoires d'Outre-Tombe.*

En ce qui me concerne, une impression toute personnelle me rappellera toujours cette fête de la gloire et de la mort, que nous avons célébrée tous ensemble le 19 juillet 1848. Permettez moi, Monsieur, d'aimer la voix que j'ai entendue et la main que j'ai pressée sur le tombeau de Châteaubriand ; car, avec le culte de ses morts, la Bretagne aime à conserver une pensée de douce affection pour ceux qui jetèrent des fleurs sur ses tombes, ou qui rendirent à sa piété les ossements de ses aïeux.

Puissions-nous nous retrouver encore, quelque soir de poétique pèlerinage, sur cette île autrefois solitaire, quand elle n'était connue que dans la langue des mariniers et de l'Océan, et qui maintenant est consacrée, depuis que vous l'avez baptisée devant nous de l'un des noms de notre gloire.

Heureuse la ville bretonne protégée par la ceinture de ses vagues et par les tombeaux de ses grands hommes! Heureuse la cité malouine, d'où s'élèvent des savants consciencieux et patients, pour retrouver sur les mers les traces fidèles de ce Jacques-Cartier, qui fut le Christophe-Colomb de la Bretagne, et des artistes pleins de cœur, des littérateurs chrétiens et des poètes pour honorer, pour ensevelir Châteaubriand, qui en fut l'Homère !

Vos paroles, après la cérémonie du 19 juillet me donnent lieu de croire, Monsieur, qu'à cet égard vous penserez comme moi, et que le souvenir de la Bretagne se mêlera pour vous au culte de l'ami illustre, dont vous nous avez confié le cercueil.

Veuillez agréer de nouveau les félicitations les plus sincères de votre serviteur dévoué,

Du Breil de Marzan.

28 Juillet 1848.



Réponse.

A M. Du Breil de Marzan.

Monsieur,

J'ai reçu un peu tard la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'aime à vous dire combien elle m'a touché. Nous nous étions rencontrés dans le deuil fraternel qui unissait autour de la tombe d'un grand homme un délégué des lettres parisiennes et quelques jeunes gens qui sont l'honneur des lettres bretonnes. Poète de *l'Autel et de la Famille*, chantre inspiré des *Harmonies Chrétiennes* (1), votre place était marquée dans le cortège pieux qui honorait l'auteur du *Génie du Christianisme*. Vous avez bien voulu me tendre la main au nom des sympathies bretonnes. Je la serre avec reconnaissance et je crois presser dans cette cordiale étreinte la main de la Bretagne, les mains de vos amis, qu'ils me permettent de dire *nos* amis. Deux de ceux que vous nommez, MM. Achille Du Clézieux et de la Morvonnais se sont unis à moi pour faire en commun ce pèlerinage que vous regrettez de n'avoir pu accomplir. Autrefois j'ai cherché en Italie les vestiges poétiques de Dante. Mon culte personnel pour la mémoire de M. de Châteaubriand et mon admiration pour son génie m'imposaient à double titre un hommage semblable. J'ai déjà

(1) *La Famille et l'Autel ou Harmonies du christianisme dans l'homme, la nature et la société.*

vu une partie des lieux qu'il a visités, lieux célèbres dont il a accru la renommée. Je l'ai suivi à Rome, à Athènes, à Constantinople. Cette fois mon but était différent, c'était l'enfance du grand poète que je voulais saluer au moment où je venais de saluer sa tombe. C'étaient les lieux dépeints dans le commencement des *Mémoires*. C'était le village de Plancoët où il fut nourri ; c'était le château de Combourg où il reçut les premières révélations de la muse. La douleur ne me permettait pas de voir dans cette course pieuse une étude littéraire. J'étais entraîné par un mouvement du cœur. Je ne faisais pas acte de curiosité, mais acte de dévotion.

A Plancoët, dans ce joli village où s'écoulèrent les premières années de M. de Châteaubriand, nous avons eu la douceur de trouver vivantes les traditions qui lient l'humble hameau à la gloire impérissable du grand écrivain. Une enfant de 12 ans savait qu'elle habitait la maison où a été nourri Châteaubriand. Le petit-fils de sa nourrice nous a montré la chambre qui fut la sienne. Nous avons vu la plaque de la cheminée sur laquelle frappait Mme de la Boëtardais pour avertir Mlle de Boistilleul de venir faire sa partie de chaque soir. Scènes naïves racontées avec tant de grâce dans les *Mémoires*. Ce qui nous a le plus touché à Plancoët, c'est l'église de Notre-Dame-de-Nazareth dans laquelle l'enfant, destiné à écrire le *Génie du Christianisme*, reçut les premières impressions de la foi chrétienne et du culte chrétien. Quand nous entrâmes dans la modeste église, il ne s'y trouvait qu'une femme tenant un enfant dans ses bras ; je n'ai pu regarder sans émotion Notre-Dame-de-Bon-Secours sous la protection de laquelle un autre enfant fut placé il y a près d'un siècle ; cette patronne des matelots qui devait lui inspirer des pages si touchantes et

aux pieds de laquelle était déposé, signe d'espoir ou de reconnaissance, un petit vaisseau.

Vous auriez aimé, Monsieur, à recueillir avec nous, sur place, tous ces souvenirs que les *Mémoires* immortaliseront. Vous auriez été heureux surtout de saluer Mlle de Bedée qui, à 87 ans, jeune par le cœur, pleine de feu, conservant cette grâce de l'âme que n'enlèvent pas les années, nous parlait de son jeune cousin et des vers qu'il lui adressait à l'âge de 14 ans, comme d'un évènement de la veille. La Boëtardais, habitée par Mlle de Bedée, et Monchoix, qu'habite M. du Boishamon, seront un jour aussi célèbres que les Charmettes et l'île de Saint-Pierre.

Au milieu de notre pèlerinage, deux haltes hospitalières doivent être rappelées. L'une s'est faite au Val de l'Arguenon, chez M. de la Morvonnais, le poète à l'âme élevée et rêveuse, le poète des grèves, dont les chants sont doux, plaintifs et vagues, comme leurs bruits. L'autre chez M. Achille Du Clézieux, poète aussi, poète plein d'âme, talent sincère et spontané, mais qui depuis plusieurs années a remplacé la poésie par l'action, et dont aujourd'hui la muse est la charité, la charité qui, elle aussi, inspire et sait créer. J'ai vu deux des colonies agricoles que M. Du Clézieux a fondées et je n'oublierai jamais l'impression que j'ai reçue, quand au bout d'une lande je me trouvai tout à coup entouré de 20 enfants qui accouraient auprès de notre ami comme auprès d'un père. Un épervier apprivoisé volait sur leurs têtes et vint se poser sur leurs épaules. A qui appartient cet épervier ? demanda t-il. A nous ! répondirent les enfants d'un seul cri. Qui l'a élevé ? Nous tous ! Ces mots m'avaient déjà révélé leur fraternelle union et ce communisme du cœur qui n'est pas dangereux.

Ce que je vis de leurs travaux, de leurs repas, acheva de me montrer tout ce qu'il y a de bien entendu dans l'établissement.

Consacrée aux orphelins, la famille de la *Lande au Noir* est un premier essaim de la colonie-mère qui a son siège à Saint-Ilan, sous les yeux du fondateur, centre fécond d'où, si on lui vient en aide, d'autres colonies rayonneront sur toute la Bretagne. La pensée de M. Du Clézieux est une pensée religieuse et sociale. Depuis quatre ans il fait ce que chacun demande aujourd'hui, il s'applique à moraliser, à régénérer l'homme par le travail ; à créer une population laborieuse et honnête pour l'agriculture, l'industrie, l'armée ! Dans ce but, M. Du Clézieux a pris des enfants de ferme et des enfants orphelins, et il leur a donné des terres à défricher et à cultiver. Le problème était surtout de former une pépinière de contre-maîtres qui, sous sa direction, pûssent entretenir l'esprit de l'établissement. Ce problème a été résolu. Maintenant le fondateur possède un corps excellent de contre-maîtres parmi lesquels plusieurs se sont liés par un engagement religieux. Les trois colonies, celle de Saint-Ilan, celle de la *Lande au Noir* et celle de *Belle-Joie*, près de Loudéac, comprenant en tout 70 enfants, marchent admirablement. Les enfants travaillent et travaillent beaucoup, car M. Du Clézieux ne veut pas en faire des paysans et des ouvriers d'opéra-comique ; mais ils sont heureux, on lit le contentement sur leurs visages sereins. Tout s'exécute avec une précision militaire et en chantant. Un respectable aumônier, M. Ropers, est attaché à la colonie de Saint-Ilan. Trois sœurs s'occupent de la lingerie, de l'infirmerie assez rarement habitée. Des ateliers se forment où seront admis ceux qui auront la vocation d'une industrie

particulière. Une église s'élève ; beaucoup d'améliorations et de développements se préparent, mais il faut qu'on n'abandonne pas cette entreprise à elle-même. M. Du Clézieux qui, mu par les plus généreux sentiments, y a consacré déjà une partie de sa fortune, ne peut à lui seul la soutenir, et l'étendre. Il faut qu'en ce moment où le but qu'il poursuit est le but des méditations de tous et des efforts du gouvernement, le gouvernement fasse quelque chose pour conserver, pour développer une institution qui n'est plus à fonder, car elle existe depuis quatre ans, qui n'est plus à juger, car elle a pour elle l'assentiment de toute la Bretagne, les sympathies de tous ceux qui la connaissent, et le plus grand des mérites, le mérite d'être, d'avoir germé par sa propre vertu, sous l'influence de la religion, de l'intelligence et du désintéressement.

Ces derniers mots me ramènent à M. de Châteaubriand dont je ne me suis pas entièrement écarté en m'arrêtant un instant sur cette œuvre de charité et de civilisation qui est une œuvre bretonne.

C'est avec le fondateur de cette utile et touchante institution que j'ai visité Combourg. Là encore, grâce aux confidences que j'ai été assez heureux pour obtenir de l'auteur des *Mémoires*, grâce à ces lectures de *l'Abbaye aux Bois*, cercle pour moi toujours si plein de douceur, aujourd'hui si plein de deuil, je me suis trouvé à Combourg comme au pays déjà visité, vu du moins dans un beau rêve. J'ai reconnu le grand perron sur lequel, assis le soir, pendant que le comte de Châteaubriand tirait les hirondelles, le jeune François regardait le ciel et les étoiles avec Lucile, la grande salle où les deux enfants tremblaient sous la sévérité du regard paternel, la petite chambre d'où l'on ne voit que des créneaux et des

toits aigus et d'où René s'élançait, à un signal de la lune pour aller courir les landes et les bois, le grand Mail, la chaussée de l'étang, l'étang où les hirondelles se rassemblaient avant de partir, parmi les roseaux *qu'elles remplissaient de ramages confus*. J'ai été frappé de la masse grandiose, de l'aspect imposant et vraiment féodal du château de Combourg. Le perron est immense, le mur de face est comme un mur de forteresse à peine troué de quelques petites fenêtres. Partout des créneaux, des machicoulis, des escaliers de souterrain. M. de Châteaubriand n'a rien exagéré dans la peinture qu'il a faite de ce manoir vaste et solitaire où étaient perdus six êtres vivants. En le visitant, on comprend bien l'impression que dût faire un tel séjour sur cette imagination, le tour qu'en dut recevoir ce génie.

Tel a été, Monsieur, notre pèlerinage, auquel vous manquiez beaucoup ; un jour, j'espère, nous le ferons ensemble. Alors je le prolongerai davantage, alors je m'arrêterai sur les détails, alors ce pourra être une étude. Cette fois mes souvenirs étaient trop récents pour le permettre. Les souvenirs sont comme les liqueurs amères qui ne s'adoucissent qu'en vieillissant.

Agréez, Monsieur, l'hommage affectueux de votre bien dévoué,

J. J. Ampère.

IMPRESSIONS BRETONNES,

SUR

LES FUNÉRAILLES

DE

M. de Châteaubriand,

ET SUR LES

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE.

A M. J.-J. Ampère.

Monsieur,

Puisque je n'ai pas eu le bonheur de vous suivre dans le pèlerinage que vous avez consacré à la recherche des traces de l'enfance de M. de Châteaubriand, qu'il me soit permis, au moment où le tombeau du Grand Bey va réunir pour la première fois le chœur presque complet des lettres et des muses bretonnes, de revenir avec vous sur le souvenir de ces grandes funérailles, qui doit en même temps conserver pour nous la date de votre passage en Bretagne, et sur les espérances, en partie réalisées, qu'éveilla de tous côtés votre chaleureuse parole, quand elle nous fit apercevoir d'avance quelques unes des

beautés de ces *Mémoires* qui, en ce temps là, étaient encore le secret de la tombe et de l'amitié.

I.

Certes ce fut un jour mémorable que celui où ce noble vétéran de la foi, de l'idée et de la loyauté française revint, comme le navigateur, dormir, après soixante ans d'orages, au milieu des vagues où flotta son premier nid, et prendre terre sur cet ilot où les ouragans et les siècles avaient mis une ruine, en attendant le tombeau qui devait en faire un reliquaire. Ce fut l'une des plus belles heures de la cité de Duguay-Trouïn, que celle du retour suprême de Châteaubriand, annoncé par ce même bourdon qui célébrait, il y a près d'un siècle, le berceau dans lequel n'apparaissait alors que le fils honoré d'un gentilhomme; ce fut une journée de précieux souvenirs que celle où la Bretagne s'honora par les hommages spontanés dont elle environna la bière de ce génie qui, à l'auréole de l'illustration, ajoutait la couronne des années et la consécration du trépas.

Outre le côté pittoresque et poétique qui charma tous les yeux, un caractère particulier distingua cette solennité de la gloire et de la mort et pénétra tous les cœurs d'une émotion qui

n'est point effacée. Cette fête du tombeau, dans laquelle le pays tout entier voulut être représenté, sembla renouveler l'antique alliance de l'Armorique et des Gaules, et faire pressentir l'union future des plus belles traditions de notre passé et des plus magnifiques promesses de notre avenir. Le sacerdoce et la magistrature, les corps municipaux et les corps de métiers, l'Académie Française et les facultés provinciales, le simple paysan qui tire du sol le pain de la patrie, et le marin qui fait des mers le chemin de la fortune et de la richesse publique ; les fronts divisés autrefois par les cocardes, devenus frères tout-à-coup sous les livrées de cette noblesse de tous, et inclinés devant cette châsse, comme devant un autel ; cette foule pressée d'étrangers, de curieux, de pèlerins ne connaissant les uns des autres que l'attrait unanime qui les fixait sur le même spectacle, que le sentiment qui les confondait dans la même pensée d'hommage et d'admiration ; ces milliers de femmes couvrant des écueils, habitués jusqu'alors à la seule visite des oiseaux de mer ; ces envoyés des pays de Rennes, Fougères et Vitré où tant de dévouements illustrèrent jadis cette croix Vendéenne et Bretonne dont Châteaubriand fut l'interprète le plus éloquent et le plus fidèle ; ces habitants du rocher de Saint-Aaron où, avec son premier souffle, René

respira l'air des tempêtes et de l'héroïsme; ces députés de Dinan, de Nazareth et de Plancoët où il fut allaité tout près du berceau de Bertrand Duguesclin ; ces enfants des bois de Combourg où il connut les premiers tressaillements de la muse; ceux de Dol, notre antique cité métropolitaine, où dans les saintes ferveurs d'une première communion, et dans les mouvements de fierté d'un premier combat d'honneur, se révélèrent en lui les sûrs et infaillibles indices de sa double vocation de poète chrétien et de chevalier; — la famille qui garde l'héritage de son sang et de son nom, et la famille bretonne tout entière qui garde le legs de ses cendres et de sa gloire, tout s'avançait avec ordre, sans distinction de rang et de parti, dans cette pompe de la mort, simple à la fois et grandiose, entre l'éclat du cortège civil et militaire qui la rendait glorieuse, entre l'orchestre de la nature et des mers qui la rendait sublime et les graves cantiques de l'Église qui la rendaient mystérieuse et touchante, digne de Dieu et du chrétien. Quelle cérémonie que celle où la France et la Bretagne, où les sciences et les arts, où la fortune et le malheur, où le courage et la piété s'étaient ainsi donné rendez-vous! Ce fut, après nos jours de déchirements et de discordes, comme la fête de la réconciliation et de l'espérance. La Garde Nationale

et l'armée, qui venaient de payer la victoire de l'ordre par le sacrifice de tant de braves, l'Église, qui venait d'offrir, pour cette sainte cause de la paix, l'holocauste de l'un de ses pontifes dont les veines contenaient peut-être quelques gouttes réservées du sang précieux qui a sauvé le monde, se retrouvaient ensemble à ce convoi, comme pour sceller leur fraternité ancienne et nouvelle sur le tombeau de l'homme illustre que le ciel reprenait à la France et que la mort rendait à la Bretagne. — Non celle-ci ne saurait perdre le souvenir de cette journée où, sous la double inspiration de la foi et d'un patriotique élan, l'on vit nos populations armoricaines accourir en foule pour décerner, à des restes consacrés, ce grand privilège d'un triomphe populaire, refusé depuis long-temps aux têtes couronnées.

Quel était donc celui qu'on suivait, qu'on fêtait ainsi ? — Cet homme fut le serviteur des seuls Français auxquels la patrie, avec une sévérité qui n'est plus dans nos mœurs, si elle est encore dans nos lois, persiste à refuser et le droit de la cité et le droit de la tombe ; il fut celui qui paya de sa liberté l'honneur d'avoir crié le dernier : *Madame, votre fils est mon Roi !*

Mais qui ne savait que la vie ou la gloire de cet homme se lit sur quatre pages dont la signature est ineffaçable, la page de la foi qui

unit sa destinée à celle de la France chrétienne; la page de la fidélité qui mêle sa belle histoire à celle de ces illustres infortunes, unique et suprême privilège auquel on reconnaisse aujourd'hui les têtes autrefois chargées d'une couronne; la page de l'éloquence, de la poésie et du cœur, qui doit marquer à jamais son passage à travers les harmonies de la nature et des âmes; la page de la liberté enfin par laquelle il figure avec tant d'éclat dans l'annonciation de la société future qui eut en lui l'un de ses précurseurs et de ses prophètes. Il méritait donc l'hommage de toutes les pensées, de toutes les convictions sincères, celui qui fut en même temps l'homme des traditions et des franchises nationales, celui dont la vie entière apparut comme l'éclatante personnification des deux gloires antiques de l'ancienne royauté française, la gloire chevaleresque qui l'a rendue belle, et le baptême du malheur qui l'a rendue sainte; celui qui plongeant ses regards dans l'avenir, ouvrant avec respect le livre de nos destinées, favorisa de tous ses efforts le laborieux enfantement des sociétés modernes, tout en proclamant la nécessité de sauver du naufrage de l'ancien régime, l'institution politique qu'il servit avec une invariable fidélité, comme pour mettre la liberté de la France sous la protection de son honneur.

Ceux même — et ils étaient probablement les plus nombreux — dont la raison croyait n'apercevoir qu'un anachronisme dans ce prodige de dévouement qui semblait hélas ! s'être trompé de siècle, le suivaient du moins avec ce respect qui toujours accompagne l'image ou la relique vénérable des temps qui ne sont plus. Ce serait en effet manquer aux souvenirs que de toucher aux cendres de nos pères, sans se rappeler qu'il nous ont fait un passé de douze siècles, et qu'ils fondèrent un empire, surnommé le plus grand et le plus beau, après celui du ciel. Or quel fils de la Bretagne eût pu voir, sans émotion, partir avec Châteaubriand, le dernier de nos gentilshommes, et comme le Philopémen de la chevalerie Armoricaine ? (1).

Voilà ce que tous comprirent lorsqu'ils honorèrent en Châteaubriand la fidélité désintéressée et sévère qui avertit les Rois sur le trône, et l'amitié magnanime et pure qui les visita dans l'exil. Cette touchante unanimité donnait je ne sais quel caractère vénérable à ce concert de toutes les opinions, formant le cortège de ce beau cercueil où le peuple saluait instinctivement l'un des plus grands poètes de sa foi, l'un des plus dignes représentants de ses espérances et de ses souvenirs.

(1) Qui ne se rappelle que Philopémen fut surnommé par l'histoire *le dernier des Grecs* ?

Pourquoi faut-il que son heure ait sonné trop tôt pour lui permettre de siéger une dernière fois, avec ses vieux et ses nouveaux amis, dans le Congrès National de la France, où, sans passer désormais par la torture d'un serment, il pouvait arriver à l'honneur de servir encore son pays et de finir sur le champ de bataille?

Rendus à l'île du repos, parée de banderolles aux couleurs bretonnes et floridiennes, qui agitaient dans les airs les noms et les emblêmes de tous ces héros dont le génie a fait sa postérité, les prêtres bénirent avec attendrissement la terre du sommeil; la cité natale de René traduisit ses émotions par la bouche de l'un de ses marins, auquel elle a confié l'honorable mission de reproduire ses propres annales; l'organe de l'Académie Française déroula, du haut du rocher de la gloire et de la mort, le tableau de l'immense et féconde carrière, accomplie par celui qui représenta trente ans la Bretagne à l'Assemblée Législative de nos lettres nationales; puis, au milieu des décharges de l'artillerie, répondant aux détonations lointaines de l'océan, la musique malouine exécuta une dernière fois la plaintive mélodie que René, dans l'exil, adressait autrefois à sa patrie, et que sa patrie adressait aujourd'hui à René dans la tombe. — Sous l'impression de cette inexprimable harmonie des

souvenirs, de la nature et de la mort, chacun mêlait involontairement, aux refrains mélancoliques de l'exil et du retour, le mot par lequel le grand poète de Rome caractérisa le pieux défenseur de Troie: *Sat patriæ Priamoque datum !*

Le soir de cette journée où l'admiration, la prière et les regrets s'étaient écoulés sous un ciel qui ne mêlait pas de nuages aux clartés dont il inondait une tombe qui ne mêlait pas de remords à la gloire, quand la mer eut repris possession de ces grèves, laissées libre un instant à la piété des hommes, quand l'île du tombeau reparut de loin dans sa beauté solitaire, entre la ceinture de ses vagues et le couronnement de ses étoiles, une brise mystérieuse souleva tout-à-coup ces mêmes flots qui saluèrent jadis par une tourmente de six semaines la naissance du contemporain de Napoléon, et libre au milieu de ces plages, où flottait encore l'écho de nos cantiques, l'ombre de René put reconnaître les caresses de la rude et vieille maîtresse qui l'avait bercé, et jouir en paix de la solennité d'une tempête pendant sa première nuit de l'Océan. (1)

(1). Nous compléterons le rapprochement indiqué ici entre le double orage qui a signalé les deux extrémités de la carrière de Châteaubriand, en constatant que le coup de vent, survenu dans la soirée du 19 juillet 1848, fut le prélude d'une série d'ouragans et de bourrasques qui régnèrent pendant un mois sur nos côtes.

Ainsi furent célébrées les funérailles de l'écrivain que la Bretagne avait donné à la France, et qui, après les avoir illustrées toutes les deux, a voulu confier ses restes précieux à la religion de cette antique république des flots armoricains, où il reçut le jour et le génie. La cité bretonne qui a donné Lamennais à la philosophie, Broussais à la science, Robert-Surcouf et Bouvet à notre marine, comme autrefois elle fit partir deux de ses plus glorieux aînés, l'un pour ajouter le Canada à la carte du monde, l'autre pour ramener de Rio-Janeiro la fortune de la France, un moment égarée, a montré qu'elle se souvient de sa glorieuse histoire, le jour où elle accueillit, avec une religieuse fierté, les cendres de l'homme illustre, qui a fait pour la gloire de notre langue et de notre nom, ce que ses guerriers et ses hommes de mer ont fait dans tous les temps pour le salut de la patrie et l'honneur de son pavillon. En remplissant, envers le plus grand de ses aïeux, le devoir de la piété filiale, elle a conquis de nouveaux titres à la durée. Car elle a compris le sens divin de l'antique précepte donné aux nations, comme aux individus : *Honora patrem tuam et matrem tuam, ut longo vivas tempore.* Qu'elle garde donc ce beau trophée! Qu'elle expose à la vénération des pélerins et de ses enfants ce manteau d'Elie, remonté au

ciel, jusqu'à ce qu'elle trouve, parmi ses nouveaux fils, un Elisée digne de le porter encore, comme la livrée de l'honneur, au milieu des grandes missions que l'avenir réserve sans doute aux soldats de la foi et de la vérité!

II.

Telles sont, Monsieur, les impressions que j'ai conservées de ce jour de deuil ou de triomphe qui doit marquer l'une des dates les plus mémorables des éphémérides bretonnes, impressions complétées par les notes que vous avez bien voulu recueillir pour me les communiquer. Je regrette donc moins aujourd'hui les circonstances qui ne me permirent pas de vous accompagner, puisqu'elles m'ont valu le charmant récit de votre pèlerinage sur la terre natale de Châteaubriand. Tous les amis des lettres, ceux de la Bretagne avant tous, lurent avec émotion vos pages touchantes où, à travers de grâcieuses peintures, préludes alors des *Mémoires d'Outre-Tombe*, se détachaient les souvenirs de votre vie d'études, et de ce voyage, que vous avez commencé par la recherche des vestiges d'Homère, qui nous a légué l'épopée des premiers âges du monde, de Dante, qui a créé l'épopée du moyen âge (1),

(1) Voir le savant ouvrage qui a pour titre : *La Grèce, Rome et Dante*, par M. J.-J. Ampère.

et que vous continuez par celles du grand héritier de ces deux maîtres, qui, avec les *Martyrs*, nous a donné l'épopée de la civilisation chrétienne.

Qui n'eût voulu interroger avec vous, après les rivages de Saint-Malo, témoins de ses premiers jeux, ces ombrages vivaces de Combourg, où les rudes étreintes d'une éducation presque féodale éveillent les instincts de cet énergique caractère, où grandit l'enfant de la muse héroïque, à l'ombre de ces machicoulis et de ces tourelles, qui n'entendaient alors que les coups de fusil tirés le soir sur les oiseaux nocturnes par le comte de Châteaubriand, et qui devaient tressaillir dans quelques jours au bruit du canon de la Vendée? Qui n'eût aimé à évoquer avec vous les poétiques fantômes qui naissaient en foule, il y a soixante-dix ans, sous les pas de celui qui depuis leur a donné tous ces noms si charmants d'*Atala*, de *Blanca*, de *Cymodocée*, de *Céluta*, quand il errait sous ces vieux chênes, en compagnie de sa sœur Lucile qui écrivait à la dérobée son *Invocation à la Lune* ? — Vous avouerai-je, Monsieur, que j'ai trouvé moi-même un charme particulier dans la lecture de cette petite pièce, que Châteaubriand se plait à citer, et qui, mêlée au nom de Combourg, me rappelle aussi des souvenirs de jeunesse?

J'avais dix-sept ans environ, quand, au sortir de mon premier exil sous les maronniers séculaires de Juilly, exil dont la mémoire m'est chère autant qu'elle m'est douce, je fus conduit pour la première fois à la demeure féodale des sires de Coëtquen. La vue de ce castel crénelé m'impressionna vivement, quoique je sûsse à peine qu'il fût sorti de ce nid chevaleresque un nommé François-René de Châteaubriand, homme d'une imagination brillante, mais d'un goût et d'un jugement douteux, contre les périodes sonores et boursouflées duquel mes professeurs avaient eu grand soin de me prémunir, d'autant plus que je ne devais pas être sans quelque défiance à l'endroit des opinions politiques de ce personnage, sur le compte de qui couraient alors de forts mauvais bruits dans plusieurs gentilhommières de Bretagne (1).

Quant à moi je refoulais soigneusement ces dispositions, dues à des influences hostiles, et, soit point d'honneur, soit esprit d'opposition, soit instinct de poésie, je me posais en ligne à tout venant, comme le chevalier, comme le défenseur de Châteaubriand, dont je ne con-

(1) M. de Châteaubriand, entré vers ce temps-là dans les rangs de l'opposition, où il déploya cette énergie de caractère et d'idée qui lui valut l'hostilité fort injuste de plusieurs de ses amis politiques, occupait, par disgrâce, le poste d'ambassadeur à Rome où il salua, dans le conclave de 1829, le futur successeur de Léon XII.

naissais alors qu'un certain nombre de morceaux, choisis la plupart parmi les plus beaux du *Génie du Christianisme*, et qui étaient allés droit à mon cœur, en passant, pour venir a moi, par la bouche de ma mère. Le reste n'avait encore pour mon esprit que l'attrait du fruit défendu. Mais l'imagination du jeune homme suppléait à l'ignorance de l'adolescent, et l'œuvre de mon héros inconnu se dressait en perspective devant moi, comme un palais enchanté dont je ne tarderais pas à forcer l'entrée, en dépit de toutes les consignes.

En attendant je promenai sans contrainte mon enthousiasme de dix-sept ans au milieu des vastes salles du sombre monument breton qui dès lors ne connaissait plus d'autres habitués que les revenants et les souvenirs, et je rapportai de cette expédition l'une de mes plus chères impressions de jeunesse. Le soir même j'eus soin de prétexter la fatigue pour avoir le droit de remonter plus tôt que de coutume au haut de ma mansarde, où, comme Lucile, je chantai mon premier rêve dans une élégie dont *la lune était le sujet*. C'était par une de ces nuits de printemps si admirablement étoilées, même en Bretagne, et digne assurément d'inspirer un meilleur poète que moi. Tous les rossignols de la contrée s'étaient donné rendez-vous en ce lieu, sans

doute pour célébrer aussi les grâces de la reine des nuits, qui éclairait de son sourire de fée et les eaux blanches de l'étang, et les verdoyantes cimes des bois, au milieu desquels se détachait le grâcieux ermitage de la Chenaie. Il y a long-temps que mes vers sont sortis de ma mémoire. Mais pourrais-je ne pas noter en passant, avec un souvenir de reconnaissance et de regret, le nom de la solitude où je les écrivis, demeure en ce temps-là d'un autre génie breton, long-temps frère aussi de celui de Combourg, pas assez long-temps toutefois, pour ne pas faire craindre à ce dernier de ne pouvoir un jour lui serrer la main sur le dernier rivage? (1).

Je me hâte de revenir à des impressions plus vives et moins lointaines.

III.

J'ai dit, Monsieur, que le récit de votre campagne à travers des lieux, obscurs autrefois, immortalisés aujourd'hui par le souvenir national qui les habite, fut pour nous comme l'avant goût de cette grande composition dont la tombe nous a livré le secret. J'ajoute que ces *Mémoires*, qui

(1) Cette crainte fut exprimée d'une manière bien touchante dans l'histoire de la *vie de l'abbé de Rancé,* ouvrage qui fut l'adieu que Châteaubriand nous jeta du fond de la retraite où il préludait à celle qu'il habite aujourd'hui.

devaient combler les trésors dont l'illustre poète a doté notre littérature, et sa propre renommée par une dernière gloire, dont il n'a pas voulu jouir lui-même, ont justifié toutes vos paroles, et les justes impatiences d'une curiosité trop tôt satisfaite.

Je ne connais encore, au moment où je trace ces lignes, que les deux premiers volumes publiés. Car je me dis dès le premier moment que je fermerais les yeux devant tout journal qui contiendrait un seul chapitre des *Mémoires d'Outre-Tombe*, et j'avoue, avec une satisfaction, dont je me fais honneur, avoir été fidèle à ma résolution. Malgré l'enthousiasme des uns, le désenchantement des autres, les critiques de ceux-ci, les apologies ridicules de ceux-là, malgré les jugements de la foule, en général hostiles — toutes choses qui manquent rarement au lever d'une œuvre de génie, — j'ai résisté jusqu'au bout aux tentations, si puissantes qu'elles fussent. J'étais de l'avis du chantre *d'Elvire*, qui, à l'époque où le feuilleton menaça de s'emparer de *l'Histoire des Girondins*, ne voulut pas souffrir qu'on deshonorât un chef-d'œuvre d'art, en le laissant présenter au public, pièce à pièce, lambeaux par lambeaux, et sut opposer, au démembrement de sa conception et de sa pensée, toute l'énergie de la mère

qui défendit son enfant en présence de Salomon. Certes en fait comme en droit, le poète des *Méditations* fut heureusement inspiré. — Produit dans son ensemble, dans tout l'éclat de ses beautés de forme et de ses situations pathétiques, le drame de Lamartine — car c'est un drame que Shakspeare eût envié — eut parmi nous l'un des retentissements les plus mémorables dont l'histoire littéraire fasse mention. En 1847 il fit presqu'autant de bruit que la République Française en 1848.

Le même succès était-il réservé à Châteaubriand qui, lui aussi, venait offrir, mais en suivant une ligne différente, les scènes palpitantes encore de tous ces évènements qui depuis soixante ans agitent les peuples, le spectacle du passé de nos pères et du nôtre, dont il se faisait l'historien après y avoir paru si souvent en acteur, et qui venait exposer ce gigantesque drame d'un monde englouti, aux yeux d'un nouveau monde, où lui-même n'était plus? — certes, il est permis de le penser ; car ce n'est pas moi qui croirai jamais que le génie de la méditation et du travail, soit moins puissant que le génie de l'enthousiasme et de l'inspiration qui nous semble avoir produit les plus ravissantes fleurs de la poésie Lamartinienne. Je crois donc, si l'on me permet de hasarder une conjecture au

sujet de deux productions si récentes et dont nous ne comparons ici que le retentissement divers, je crois, dis-je, que, placée dans des conditions égales, à un point de vue d'où il eût été possible de l'envisager dans toute l'étendue de ses vastes proportions, l'apparition de l'œuvre du poète qui a fini par elle, eût marqué la date d'un succès non moins éclatant que celle de l'autre grand poète qui n'a fait que continuer, par la sienne, l'histoire féconde encore de sa brillante célébrité.

Au contraire que fussent devenus les *Girondins* mutilés aux pieds des *Premiers-Paris?* Probablement ce que sont devenus les *Mémoires* de Châteaubriand, qui n'ont pas réussi. La popularité, qui exalte si souvent les ouvrages de passions et d'intrigues, est rarement faite pour les grandes tentatives de l'art ou du génie, devant lequel ne doit pas brûler l'encens qui n'a qu'un jour. Le feuilleton a donc porté malheur aux confidences posthumes de l'auteur d'*Atala.* Il devait en être ainsi, et c'est un résultat qui réjouit les plus sincères admirateurs de M. de Châteaubriand, puisqu'il doit tourner à sa gloire, en apportant à son œuvre une garantie de plus de durée et d'immortalité. L'avenir commencera pour les *Mémoires d'Outre-Tombe,* quand on oubliera qu'ils furent exposés dès leur naissance

sur cette place vulgaire et trop bruyante, où régnèrent quinze mois les *Mystères de Paris*, dont on ne parle plus. — Quant à moi, Monsieur, je revins de la cérémonie des funérailles avec un véritable serrement de cœur, en pensant que la gloire même serait impuissante pour protéger cette grande illustration, et contre l'isolement de la tombe et contre le triste honneur que le journalisme se préparait à lui infliger, et ce n'est point par système, encore moins par inimitié contre l'un des organes éminents de la publicité parisienne, mais par des motifs de respect et de conscience, que je cessai mon abonnement à la feuille de M. de Girardin, le jour où j'appris qu'elle allait commencer la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe.*

En ce qui me concerne, j'ai déjà perdu le souvenir des circonstances malheureuses qui, le lendemain des obsèques bretonnes, faites au pèlerin de *l'Itinéraire*, livrèrent à l'avidité du journalisme le dernier manuscrit de M. de Châteaubriand. Grâce aux soins de votre religieuse amitié, Monsieur, le malheur, dont la tombe n'a pu préserver notre illustre aïeul, est en partie réparé. Enfin le testament littéraire du père de la poésie chrétienne au 19me siècle, nous est arrivé tel que nous le souhaitions, non plus sous les bandes fugitives du journal qui ne saisit les

plus belles choses que pour les balancer entre le triomphe de la veille et l'oubli du lendemain, mais sous un appareil extérieur, simple, convenable et décent, en rapport avec l'unité de cette belle vie, racontée par celui qui vient de la quitter, et avec l'impartiale conscience qui caractérise ces révélations, que la mort a déjà consacrées dans le souvenir des hommes, et qui bientôt feront partie de notre histoire. Car s'il est permis de douter d'une parole húmaine, qui pourrait soupçonner la sincérité de celle qui, pour arriver à nous, s'est épurée dans le passage de la tombe?

Grâce donc, Monsieur, à la réparation que nous vous devons, nous pourrons respirer à l'aise et nous dilater sans contrainte, en suivant avec notre illustre compatriote le courant des souvenirs. La publicité du journal ne les a guères portés plus loin que les salons où sont les fleurs; la forme du volume va les faire monter pour jamais jusqu'à la bibliothèque, où n'entrent que les œuvres qui durent. Pendant que *l'enfant des flots et des tempêtes* reposera, dans l'île maternelle, sous la garde de Dieu et de la mer où il dispersa tant de rêves et de jours, son génie tout entier demeurera près de nous. Il va remplir la place inamissible qui lui appartient à côté des mo-

numents nés du souffle de l'inspiration divine, ou du travail de l'esprit humain, dans l'ordre du beau comme dans celui du vrai, à côté des monuments du génie catholique, à côté surtout de cette pleïade de grands hommes, qui firent du 17eme siècle l'âge de la France royale, et de la langue française celle de l'Europe et du monde.

IV

Si l'on distingue clairement, en approfondissant les sources où l'auteur du génie du christianisme puisa ses inspirations, la généalogie du poète qui descend de Moïse et celle de l'artiste qui descend d'Homère, on trouve non moins distinctement, aussi bien dans le développement de ses conceptions que dans les magnificences du langage dont il les revêt, on trouve, disons nous, comme une fusion des qualités fondamentales qui ont assuré l'éternité aux quatre ou cinq grandes compositions épiques, demeurées comme l'expression de nationalités ou de civilisations disparues. Les teintes primitives de l'églogue biblique règnent dans ses tableaux, à côté des lignes si pures, des élégantes et admirables proportions de l'art qui a reçu de la Grèce la perfection des formes.

11

Sa phrase aux larges plis, pleine de nombre et d'ampleur, et qui se déroule avec tant d'harmonie entre des contrastes habilement ménagés, rappelle, avec des hardiesses de plus, les antiques merveilles de cette tribune où la vieille Rome applaudissait Cicéron, et les splendeurs de cette chaire au pied de laquelle la France du grand roi tombait à genoux sous la parole de Bossuet. L'épopée des *martyrs* nous semble sous ce rapport, même après les *Mémoires d'Outre-tombe,* ce que Châteaubriand a laissé de plus achevé. Car elle est l'une des œuvres les plus complètes qui soient sorties de l'union si féconde et si rare de l'étude de la nature et de la science profonde du cœur humain, de l'érudition et du sentiment, de l'inspiration et du travail, du souffle de la pensée et de la pratique savante de la forme. On y voit passer et palpiter ensemble ce qui tremble et ce qui espère avec Isaïe, ce qui chante et ce qui aime avec Saint-Jean, l'homme déchu en Adam et l'homme réparé en Jesus-Christ, la poésie de Job et la poésie de Dante. — Au point de vue secondaire de l'art proprement dit, nul autre peut être ne sut marier, avec tant de bonheur, les cadences les plus musicales du rhytme, à ce qu'il y a de plus digne dans les attitudes si fières de la prose de Tite-Live, la

majestueuse simplicité de l'Odyssée à l'incomparable solidité du style de Sophocle, la délicatesse de touche du grand peintre de paysage, nommé Théocrite, à ce qu'il y a de plus délicieux et de plus suave dans l'églogue virgilienne : jamais on ne vit resplendir, dans une alliance mieux assortie, les nuances distinctes de la poésie sacrée, née sur la montagne où Dieu inspira ses prophètes, de la poésie de l'amour et de la foi, née sur l'autel où il donna la force à ses martyrs, et de l'art, descendu des verdoyantes collines où l'homme antique plaça le chœur de ses prêtresses et de ses muses.

Mais pour s'en tenir aux points spéciaux par lesquels notre littérature s'est personnifiée en M. de Châteaubriand, il semble avoir reflété plus particulièrement chacun de ces âges où la France a montré quelques traits nouveaux de sa grandeur et de sa beauté : sans parler du siècle de nos modèles, auquel le rattachaient, par des liens si intimes, les instincts de son génie et de son cœur, il puise à tout moment dans les sources, long-temps oubliées, de notre langage, dans le vocabulaire si riche de Villehardouin, de Joinville, de Froissard, de Montaigne et de François de Sales auxquels il emprunte des termes vieillis qui deviennent

sous sa plume de ravissantes nouveautés. Lorsqu'il vient, comme dans *l'Abencerage*, à toucher cette corde de l'honneur, qu'il fait vibrer avec un éclat si pur, on dirait parfois le pinceau de l'un de nos guerriers poètes de l'âge d'or, retraçant jour par jour les prouesses de la chevalerie sur un tableau qui reproduit dans toute leur fraîcheur, dans toute la virginité de l'héroïsme et de la foi, les phases aventureuses et poétiques de la société de nos pères.

Cette corde de l'honneur résonne dans presque tous les chapitres des *Mémoires.* On sent que c'est la première passion du poète, celle qui l'a sauvé de toutes les autres, celle qui survit dans son âme à toutes les impressions des années, celle qui se confond dans son cœur avec le sentiment même de la vie, celle qui, mieux que toutes les choses humaines, sans en excepter même la gloire, l'aide, comme une fidèle amie à supporter et le poids des jours qui s'amassent, et l'isolement que fait autour de lui la fuite des illusions aimées. Que cette muse de l'honneur s'éveille tout-à-coup au milieu du récit de l'homme des souvenirs, c'est alors que les tournures les plus heureuses de notre vieil idiôme mi partie grec et latin du moyen âge, se produisent avec toute la franchise de leur jeunesse, sous la

plume qui les encadre, ainsi que des diamants retrouvés, dans des lignes d'une élégance, d'une correction tout athénienne, ou les entremêle discrètement de néologismes, dignes de ce langage de la nature et de l'enfance, comme lorsqu'il va s'asseoir avec *sa vision*, parmi les plantes *rivulaires* qui croissent sur le bord des ruisseaux de Combourg.

Mais ce qui prête à ces deux premiers volumes des *Mémoires* un intérêt particulier pour nous, et que les suivants ne peuvent plus nous offrir au même degré, c'est qu'ils étaient destinés à faire apparaître les traits les plus saillants du caractère breton dans cette grande figure de René sur laquelle le monde n'avait encore salué que l'une des auréoles du génie littéraire de la France.

Dès l'exorde, la Bretagne primitive se dresse à vos yeux avec ses toits de chaume, ses bordures d'ajoncs, ses landes de bruyères, où l'épanouissement du mois des fleurs garde toujours quelques unes des teintes mélancoliques de l'automne, où les rêveries les plus douces du poète sont moins flottantes et plus réelles que dans les pays du soleil, où le bonheur même est grave et mêle des notes plaintives à l'expression de la joie. La Bretagne, cette terre des convictions fortes plutôt que de l'enthou-

siasme, de la durée plutôt que de l'éclat, où la sève agit long-temps aux racines, avant de resplendir dans les cimes en couronnes de feuillage, la Bretagne, dont les natures les mieux douées n'obtiennent en général que du travail consciencieux et patient ce qu'on obtient ailleurs de l'inspiration et de la spontanéité, respire dans les peintures que le vieux paysagiste nous donne de ces localités, reserrées pourtant, qui s'étendent des plages de la cité d'Aleth aux bois de Combourg, où l'enfance du grand poète paraît comme bercée entre la brise des mers et celle des forêts.

Avec quel charme on le suit, l'enfant prédestiné, et dans la cathédrale marine, où le soir à côté des matelots et de sa mère, il chante le *Tantum ergo*, en inclinant devant l'autel sa tête tout récemment lavée par les eaux salutaires de la foi, et dans la chapelle de Nazareth où il suspend sa première robe de pèlerin, et sous les arceaux de l'église de Dol, où il livre pour la première fois aux douceurs de la possession divine son cœur soulagé par sa première confidence, et sur le perron du château féodal, où il reçoit de la main du pontife le soufflet qui imprime à son front l'ineffaçable marque du chrétien, la confirmation, que doit en quelque sorte renouveler un jour, à l'ombre du sacré

tombeau, l'autre soufflet du cénobite qui l'armera chevalier du Saint-Sépulcre? Qui ne retrouve la physionomie bretonne et dans ce système d'éducation sévère à laquelle René dut peut-être de connaître son génie, le jour où il connut la souffrance, et dans cette vie de château, qui, sous des apparences de rudesse, avait de la magnanimité et de la grandeur, et conservait indestructiblement les traditions patriarchales de la famille? Le type de l'esprit armoricain se trahit, dès le début de l'élève des flots et des tempêtes, alliant les fantaisies du peintre, qui se compose une beauté idéale, aux allures par fois désordonnées du gentilhomme un peu sauvage; il ressort surtout dans ce contraste du jeune poète, que déconcerte la vue d'une femme ou d'un salon, et du chevalier qui ne connaît l'assurance et la fierté du regard, que le jour où il le jette pour la première fois sur le successeur de Louis XIV, entouré des splendeurs de Versailles.

Les récits de la terre natale ont fait ressortir encore un côté, jusqu'à ce jour peu soupçonné, du talent de M. de Châteaubriand, le côté de l'esprit naturel et facile. A part un certain nombre de ses épisodes, tels que celui de *Mila*, dans les *Natchez*, où le poète se livre, avec une grâce toute méridionale, à la peinture des plus

aimables gentillesses de la beauté sauvage et naïve, à part encore quelques passages de ses ouvrages politiques, tels que son dernier discours à la chambre des Pairs, et sa brochure sur la *Royauté élective*, où il y a des traits d'ironie digne de Molière et de Shakspeare, jamais le sérieux écrivain, dont la pensée se détache d'habitude sur un fond de gravité solitaire et de mélancolique grandeur, n'avait trouvé cette veine de gaieté, tout étincelante de saillies comiques, qu'il a suivie, sans l'épuiser, dans le récit des plaisirs et des espiégleries de son enfance.

Est-il dans notre langue beaucoup de scènes rendues avec une verve de malice plus originale, que ces singuliers amusements de l'engeance malouine, dont l'enfant poète était alors un des héros, escaladant, sous la conduite de l'ami Gesril, les pieux de bois qui protègent le Sillon contre les attaques de la mer, s'y perchant tous comme des alouettes marines, et de là regardant blanchir sous leurs pieds la grosse lame, où nos acrobates, garçons et filles chavirent tous à la file à un signal donné, comme pour jouer tour-à-tour le rôle des oiseaux et celui des plongeons? Est-il rien de plus divertissant que cette mêlée de bonnes, *retroussant leurs robes, tripotant dans la mer, chacune* repêchant *son*

marmot et lui appliquant *une tape*, tout cela terminé par le siège que le gentilhomme de douze ans soutient au fond d'une cave contre *l'armée femelle*, pendant que Gesril flanqué de ses deux sœurs, le seconde intrépidement du haut d'une mansarde, en lançant sur les assaillantes force *pommes cuites et potées d'eau*? Et l'aventure *des deux mousses*, après laquelle le combattant se trouve tout-à-coup, en quittant le champ de bataille, métamorphosé en évêque chantant la grand'messe, sous sa mitre de linge entortillé, avec son piteux costume de blessé et sa *figure débiffée* et barbouillée de sang? Et la délicieuse histoire de *la Pie*, terminée par un duel et une première victoire dans laquelle se prononcent les virils instincts d'un chevalier vigoureusement taillé pour les affaires d'honneur? Et ces descriptions des rives de la Rance, où, parmi les rochers et la verdure, la Bretagne des manoirs antiques donne la main à la Bretagne des châteaux modernes, ouvrages de ces hardis et riches navigateurs malouins qui, dans leurs jours de goguettes, se livraient à des divertissements que les Romains du siècle de Suétone n'eûssent pas dédaignés, et oubliaient l'ivresse des combats, en *fricassant des piastres* qu'ils jetaient toutes *bouillantes au peuple par les fenêtres*? Et les pittoresques Assemblées,

ces Pardons de la Haute-Bretagne, qui réunissaient sur les ilôts, dont la ville est cernée, toute une population endimanchée et joyeuse, dansant jusqu'au soir en l'honneur des saints qu'elle avait invoqués au lever du soleil, pendant que lui, triste écolier sans le sou devant toutes les appétissantes boutiques chargées de joujoux et de gâteaux, s'isolait avec les pingouins et les mouëttes et prêtait l'oreille aux refrains de la vague qui fut la confidente de son enfance et l'amie de ses derniers jours? car sous la plume de l'auteur des *Mémoires*, l'accent du plaisir se marie, presque toujours sans dissonnance, à l'effet final des tons graves, et la gaieté, qui tombe du ciel avec l'alouette, à la mélancolie qui soupire sur la terre dans les mélodieuses plaintes du rossignol.

M. Emile Souvestre a reproduit dans une série de compositions, devenues bretonnes désormais, le tableau si frappant des poétiques mœurs de nos populations Finistériennes et Morbihannaises qui semblent créées à l'image de cette nature grandiose où sont les gigantesques grottes de Crozon, les côtes déchirées qui regardent Ouessant et l'île de Sein, et les bruyères rocheuses où blanchissent, comme des ossements, les menhirs séculaires de Carnac; et certes les foyers de Cornouailles et du pays de Léon ne

pouvaient trouver un plus digne interprète. Mais on peut observer que le poète des *Derniers Bretons*, ne s'est permis que de courtes excursions vers l'orient de l'Armorique qui lui offrait aussi pourtant de riches moissons, et s'est renfermé de préférence dans le sanctuaire de la *Bretagne bretonnante*, comme s'il eut craint de toucher aux fleurs d'une région que le génie s'était réservée et dans laquelle il devait laisser un jour la trace immortelle de son passage.

Certes aujourd'hui la Bretagne de Jacques-Cartier et de Duguay-Trouïn, la Bretagne de Beaumanoir et de Bertrand-le-Batailleur, la Bretagne des Parlements et des Etats; dont, à l'heure à jamais funeste de l'émigration, il retrace le mouvement dans des pages qui semblent avoir inspiré d'avance l'un de ses plus jeunes et plus fidèles élèves, l'auteur de *Bretagne et Vendée*, la Bretagne des forêts de Rennes et Fougères; d'où surgirent pour la croisade chrétienne et patriotique de la fin du dernier siècle, les Boisguy, les Saint-Gilles, les Bontville, les Toussaint de Pontbriand, rudes et infatigables joûteurs qui rappelèrent plus d'une fois les prouesses de nos âges héroïques, cette Bretagne là, patrie aussi d'indomptables caractères, n'a plus le droit de se croire négligée par l'homme illustre dont elle est fière à tant de titres.

Il se dépeint lui-même dans les sources de sa pensée et de son sang, quand il esquisse la physionomie et le passé glorieux de sa ville natale, qui apparaît isolée au milieu des flots de la Bretagne et de son histoire, comme une petite république qui a ses lois propres, ses franchises, son existence à part, et dont M. Augustin Thierry a oublié de ressusciter la figure à côté de ses belles et curieuses histoires des communes de Laon et de Beauvais (1). Châteaubriand n'omet rien de ce qui peut contribuer à donner du relief au détail, de ce qui peut rendre avec vérité et le cachet local et le parfum propre au terroir. Il ne dédaigne même pas l'emploi des expressions populaires qui n'ont cours que dans le domaine des anciens diocèses de Dol et de Saint-Malo, et il sait tirer un heureux parti de ces termes, empruntés au dictionnaire de l'enfance Dinannaise ou Malouine, et qui nous reportent nous-même, avec tant de charmes, au temps des innocentes folies de notre jeunesse de collège. On voit le petit élégant jetant des regards de complaisance sur les boutons de sa *lévite*, terme qui survivra probablement dans notre pays au règne de la redingote et du paletot; on voit le

(1) Cette regrettable lacune de l'histoire de nos communes bretonnes, ne tardera pas à être comblée, grâce aux savantes recherches de notre ami M. Charles Cunat.

tapageur *griffant* ses sœurs ou courbant sa tête d'*achôcre* sous des gestes et des syllabes que nous avons mainte-fois connus; on voit le pauvre abbé Egault qui s'enfuit en *clochant* à la porte de sa chambre, désarçonné par le coup de pied du héros de douze ans, dont l'honneur vient de faire un insurgé; parmi ces bandes d'espiègles, qui font entendre souvent le *grichement* des couteaux sur les assiettes, on voit les uns déboutonnés et déguenillés, les autres tout fiers de leurs habits neufs et de leur *braverie*; ici c'est le comte de Châteaubriand menant son chevalier à la chasse *quant et lui*, locution locale qui rappelle le temps où le Dominicain Albert-le-Grand écrivait sa vie légendaire des *saints de Bretagne*; là ce sont les jeunes filles, chantant au milieu des troupeaux qui *pâturent*, ou des paysans, aux sayons de bique, qui *sourdent* le long des falaises, pendant que des bergers joufflus les *dévalent* gaiement en galoppant après leurs chèvres; ailleurs c'est le silencieux jeune homme, promenant son rêve nocturne, à *l'orée* des quartiers clos, nos paysans diraient *l'ourée*; plus loin ce sont les filles de la côte, descendant de leurs barques, avec des corbeilles de fruits, et des coquilles de *caillebotes.*

Si le temps et l'espace me permettaient de poursuivre ici ce genre de recherche, je pourrais

y trouver le sujet d'une étude de linguistique assez curieuse sur les rapports frappants qui existent entre les diverses époques de notre antique idiôme, depuis Froissard jusqu'au bon d'Argentré, et le patois que parlent encore aujourd'hui les habitants de nos campagnes situées entre les rivières de l'Arguenon et de la Rance, et les limites orientales de l'ancien diocèse de Dol, seule région peut-être où se soit conservée, presque pure d'alliages, la langue si colorée et si concise de nos vieux chroniqueurs. La lecture de plusieurs passages des *Mémoires* donne lieu de penser que cette remarque n'a pas été sans frapper aussi l'esprit observateur de M. de Châteaubriand. Quoiqu'il en soit ce que nous venons de dire suffit pour constater les soins scrupuleux et la conscience qu'il met dans ses tableaux de mœurs et de nature, qualité trop rare en général dans la famille des grands poètes. Que l'on parcoure avec attention les dunes et les *Niels* des environs de Saint-Malo, et l'on verra que la grève où il construisait ses palais de sable et ses fours de coquillages, que le parapet qu'il franchissait entre deux lames, sont encore aujourd'hui le rendez-vous des petits héros en herbe qui continuent les exploits et les essais périlleux de l'enfant poète et se chargent, sans y penser, de justifier ses récits.

Toutefois, Monsieur, je me permettrai de regretter que l'illustre fils de la Bretagne ait redouté l'influence des souvenirs, jusqu'à refuser à sa vieillesse le bonheur, douloureux peut-être en quelques points, de visiter encore une fois le théâtre des scènes de son premier âge, et de mêler, aux clartés des soleils couchants de sa chère Bretagne, les lueurs crépusculaires d'une vie si splendide. Une dernière vue lui eût permis de faire disparaître ici et là quelques embellissements préjudiciables à la réalité, ailleurs des inexactitudes commises dans la description de ces lieux, qu'il entrevoyait à travers le prisme de l'imagination et d'une mémoire chargée de souvenirs. Par ces rares corrections, plusieurs de ses peintures eûssent gagné, du côté de la vérité ce qu'elles eûssent perdu peut-être du côté de l'ornementation.

Je vous signalerai entr'autres deux erreurs de ce genre commises sur l'un des points que vous avez visités avec le plus d'intérêt, *Notre-Dame-de-Nazareth*, où le poète place à tort une *église gothique* et une *abbaye de Bénédictins.* Il n'exista dans ce lieu qu'une maison de Dominicains, dont les bâtiments, aujourd'hui convertis en ferme, joignent la partie nord-est de la modeste chapelle, où le futur pèlerin de *Paris à Jérusalem*, fut relevé de son premier vœu. Du reste,

Monsieur, cette église champêtre, n'a jamais été plus riche d'arceaux, d'ogives et des autres attributs propres aux monuments de l'architecture chrétienne du moyen-âge, qu'elle ne l'était au moment de votre pieuse station. Je doute qu'au temps même de sa première splendeur, elle ait souvent connu le luxe cérémonial des officiers de chœur et des *Massiers*.

Formée des débris de deux ruines bretonnes, les pierres du château de Montafilant, qui furent employées à l'édification du chœur, et une partie de celles de la belle église et de l'abbaye des Bénédictins de Saint-Jacut, avec lesquelles on a reconstruit son portail, il y a peu d'années, elle fut fondée sous l'invocation de *Notre-Dame-de-Nazareth*, par dame Catherine de Rosmadec, fille du marquis de Molac, baronne de la Hunaudaye et de Montafilant, épouse de Guydon des Rieux de Châteauneuf, et confiée et donnée par elle à l'ordre des frères-prêcheurs, du couvent des religieux Dominicains de Dinan (1). La première pierre fut posée en présence et sous le pontificat de Ferdinand de Neufville, évêque de Saint-Malo, le 2 mai 1649, époque qui, même dans notre province, ne voyait plus naître d'édifices gothiques (2).

(1) Le contrat de la donation, faite à ces religieux, fut signé le 27 août 1647, au château de la Hunaudaye.

(2) Voir dictionnaire d'Ogée, article Corseul — 1re édition — et *l'histoire de la découverte de la Sainte image de Notre-Dame-de-*

Ne voyez dans mes paroles, Monsieur, que l'expression des regrets dont je ne pourrais me défendre, si je voyais accréditer des erreurs en ce qui concerne les lieux où se doit conserver la mémoire des diverses stations de l'enfance de notre grand homme. La postérité aussi voudra les connaître tels qu'ils sont, et ne leur demandera que des souvenirs, sans s'occuper des ornements dont ils furent embellis.

Un mot encore sur ces mêmes villages de Plancoët et de Nazareth aux pieds desquels serpentent si gracieusement la jolie rivière d'Arguenon (1) et qui ont aujourd'hui pour nous un si puissant intérêt.

Vous verrez, Monsieur dans le cours de ce volume, qu'à l'aide de documents incontestables, notre ami, M. Ch. Cunat est parvenu à désigner, avec une précision qui désormais ne saurait laisser prise au doute, la chambre où est né M. de Châteaubriand. Il serait à désirer que chacun des lieux, qui se rattachent à quelques points importants de l'histoire de son enfance, fûssent connus avec la même certitude. Ceci me fait regretter de n'avoir pu me joindre au *Cicerone* qui vous ont piloté dans les

Nazareth, copiée sur l'ancien original du père Guillouzou et publiée par M L. Prud'homme de Saint-Brieuc.

(1) Ce nom, formé de *Guen*, blanc, et de *Aon* par contraction, *on*, rivière, signifie en breton *la blanche rivière*. Voir *Deric, histoire éclesiast. de bretagne, introduction*. page 42,

recherches que vous avez faites à Plancoët et au hameau de l'abbaye de Nazareth. Le vieillard, auquel vous avez parlé, vous a bien indiqué la maison dite le *Grand Rocher*, où l'illustre écrivain fut allaité par cette nourrice, qui le plaça sous la protection de Notre-Dame-des-Marins, en lui faisant porter ses livrées jusqu'à sa septième année révolue. Mais j'ai tout lieu de craindre qu'on ne vous ait pas fait voir le toit sous lequel il résida, quand il fut conduit à Plancoët, à l'âge de sept ans, séjour dont-il dit : « Si j'ai vu le bonheur quelque part, c'était certainement dans cette maison » — Cette demeure, qui était celle de Mme de Bedée, sa grand'mère et de Mlle de Boisteilleul, est située de l'autre côté de la rue, et fait vis-à-vis à la maison où il fut nourri. Un simple mur la séparait du logement des dames Loisel de la *Villedeneu* (2), et c'est dans le pignon mitoyen des deux habitations que se trouvent le foyer et la plaque qui retentissait sous les coups de pincette qu'y frappait Mlle de Boisteilleul, quand elle avertissait les partners habituées de Mme de Bedée. Dans les jardins en terrasse de l'une de ces résidences, qui sert maintenant de presbytère à la paroisse de Na-

(2) Telle est, je crois la véritable orthographe de ce nom, que les *Mémoires d'outre-tombe* écrivent à tort *Vildeneux*.

zareth, se voit encore la fontaine entourée de saules, où l'aïeule de René venait respirer le frais en tricotant au milieu de ses enfants et petits enfants, parmi lesquels on remarquait à peine celui qui, un jour, devait en être la gloire. Vous n'auriez pu, Monsieur, traverser sans émotion des lieux qui vous sont chers comme à nous.

Au reste je suis presque tenté de m'applaudir aujourd'hui de ce que des renseignements incomplets vous aient alors privé du bonheur d'entrer dans ces deux maisons, consacrées aussi par le séjour et les affections de notre grand poète, puisque cette circonstance me laisse espérer le plaisir de les visiter quelque jour avec vous, en compagnie du propriétaire actuel de ces deux habitations, M. Rioust de Largentaye, qui s'honore lui-même d'une alliance avec la famille de M. de Châteaubriand, et aux mains duquel vous serez heureux, Monsieur, de voir confiée la garde d'un tel souvenir. (1).

Je passe, sans transition, à quelques réflexions finales sur les pieux élans de patriotisme qui distinguent les premiers volumes de ces

(1) Notre contrée doit déjà au dévouement de M. Rioust de Largentaye la conservation d'un souvenir bien précieux aussi pour la Bretagne, celle des dernières ruines du château du *Guildo,* théâtre du premier acte de la tragique histoire du prince Gilles.

mémoires que le beau vieillard semble avoir dédiés à sa chère Bretagne.

V.

Plusieurs des traits caractéristiques du génie de notre province se révèlent sans doute, d'une manière non équivoque, dans ce poëme où le peintre des *Natchez* retrace, avec des couleurs tour-à-tour bibliques, sophocléennes et modernes, l'histoire de ce cœur tourmenté d'angoisses, d'inquiétudes vagues et de rêves inexorables, histoire que le jeune proscrit de la civilisation raconte lui-même au patriarche des forêts américaines, l'empire des influences du berceau paraît plus sensible encore dans ces chapitres du *Génie du Christianisme* qui exposèrent pour la première fois à ce siècle, étonné de se retrouver croyant, la poésie de nos scènes populaires et chrétiennes. Partout, même quand il traverse les plages des enchantements et des fleurs, René jette aux brises parfumées je ne sais quel soupir, mélancolique ou sauvage, qui trahit l'instinct primitif de l'oiseau des frimas. Mais cependant ces traces du pays natal se confondent un peu dans l'ensemble ou le lointain des perspectives. Les cieux, mêlés d'ombres et d'étoiles, les lacs et les monts couronnés de brume, les

bois de pins, les grandes images des forêts sombres et des mers, dont il aime à tirer ses plus chères, ses plus habituelles harmonies, conviennent aux pays du nord en général et pourraient fournir aussi des inspirations à la lyre d'Ossian, ou servir de fond aux dessins du chantre de *Waverley*. La corde bretonne n'est pas assez directement touchée, pour rendre dans ce grand concert un son qui lui soit propre et qu'on puisse discerner sans étude.

Mais ici la couleur et l'esprit bien dessiné du pays reprennent le dessus, et occupent, dans l'épopée *d'Outre-Tombe*, la place qu'ils n'ont jamais perdue dans les souvenirs du voyageur, parti de Combourg. L'enfant de la Bretagne s'y présente, s'y livre tout entier dans le gracieux déshabillé du premier âge, et, sous sa couronne de cheveux blancs et de gloire, le vieillard revient à sa mère avec un épanouissement de tendresse toute pleine encore de la virginité des fraîches années.

Et cependant quelles orageuses vicissitudes entre ce jour du premier départ, où, debout sur le pont du navire qui l'emporte vers la patrie de Washington, il voit fuir les dômes et les clochers de sa ville, entre ce jour où *il s'éloigne, également incertain des destinées de son pays et des siennes*, et cet autre jour, où,

assuré désormais de l'immortalité du temps, qu'il a si noblement conquise, il rapporte pieusement à la terre de son berceau les derniers fruits de ses travaux et les suprêmes palpitations d'un cœur qui n'a jamais cessé de battre pour elle ! — Avec le génie, Dieu avait accordé à l'enfant de la presqu'île armoricaine cet autre et grand privilège des années, qu'il refusa dans le même temps à Napoléon. Un siècle presqu'entier est mis à la disposition de cet homme, un siècle qui le voit mêler les eaux vierges du Meschacébé, aux ondes sacrées du torrent de Cedron, la poésie des ruines de Rome à l'éternelle jeunesse des monuments de la pensée chrétienne, les cendres de la monarchie de Louis XIV à ce qui reste de la poussière de Sparte, les lianes verdoyantes du grand désert aux chapiteaux des blanches colonnes de Palmyre et d'Athènes, les soupirs du noble proscrit aux plaintes mélodieuses qui, du milieu des tribus mauresques, s'élèvent vers *les tours vermeilles* de l'Alhambra ; un siècle, disons-nous, qui le voit monter jusqu'au Saint-Sépulcre pour retrouver les vestiges de la France des chevaliers et de l'Eglise, un siècle qui le voit traverser toutes les alternatives des combats, des grandeurs, des disgrâces, et toujours le connaît invariablement fidèle au parti de la vérité et des causes perdues!

Eh bien! à l'extrémité de cette carrière, si riche de travaux et de jours, après ce flux et reflux d'évènements qui n'ont pu manquer de submerger beaucoup de ses souvenirs personnels dans le naufrage de deux ou trois sociétés, que reste-t-il encore de plus vivant, de plus jeune, dans ce cœur qui a connu toutes les fortunes, qui a épuisé toutes les satisfactions de l'amour-propre et de la gloire, et à qui le ciel sembla vouloir refuser les jouissances de l'homme, en le privant de cette couronne, glorieuse aussi, de la paternité? Ce qui vibre en lui jusqu'au dernier jour, ce qui, à travers tant de diversités d'émotions et de sentiments, arrive à nous avec cette mélodie de la voix que la poétique antiquité prêtait au cygne expirant, c'est l'hymne patriotique, c'est l'écho fidèle et lointain des joies enfantines; c'est le barde marin qui rajeunit en lui tous les murmures de ses vagues natales; c'est le poète visionnaire des bois de Combourg, qui recueille jusqu'au moindre de ces gazouillis d'hirondelles, de ces bourdonnements d'insectes, de ces frissons de roseaux et de feuilles, dont il fait des chants sublimes; c'est le vieillard homérique ornant des fleurs de son berceau la ville et le rocher qui lui préparent une tombe et rendant ce qu'il doit à la patrie de ses sentiments et de son âme, en se fondant en elle par ses

suprêmes accords, comme pour l'associer à jamais à sa propre immortalité; c'est la harpe bretonne enfin dont René, dans l'épopée de son génie et de sa foi, nous fit entendre un jour les mélodies sauvages, par *l'épisode de Velléda,* et qui domine aujourd'hui, qui anime tous les coins et recoins de cette grande épopée de sa vie, ouverte sur ce rivage, d'où il part à l'aventure pour aller chercher bien loin sa muse et sa destinée, et qui se dénoue au-delà de ces mêmes flots, que le voyageur traverse une dernière fois pour aller déposer l'hommage de ses destins accomplis aux pieds du jeune fils des rois en exil.

VI.

Je m'arrête enfin, Monsieur, car j'ignore où m'entraînerait le courant des souvenirs, fruits d'une première et rapide lecture des *Mémoires d'Outre-Tombe.* Il m'a semblé que la seule réponse digne de votre récit, qui nous a promenés tour-à-tour des ruines du château de la Hunaudaye et des sires de Tournemine aux salles abandonnées de la demeure du chantre des *Martyrs,* était la courte analyse des émotions que le poëme d'*Outre-Tombe* a fait entrer dans une âme bretonne, émotions dont vous veniez d'embellir en nous l'espérance. Pardon, Mon-

sieur de m'être oublié si longtemps en pensant tout haut avec vous. Je suis loin pourtant d'avoir épuisé le recueil de mes impressions, que je me permets de vous livrer, sans ordre, sans méthode, sans art, telles qu'elles sont tombées de ma tête, plus souvent de mon cœur, — *rudis indigesta que moles.*

Dans ces lignes tracées à la hâte, et comme à travers un premier éblouissement, je n'ai eu la pensée ni d'étudier le poète, ni d'apprécier le grand artiste, ni de mesurer l'homme d'État; cette mission, Monsieur, vous est dévolue, et vous devez payer au successeur de Dante et du Tasse, cette dette, qui est de plus pour vous celle d'une illustre amitié. Quant à moi, je n'ai voulu toucher que le Breton, et mettre en lumière, parmi les traits de cette pure renommée, devenue l'un des noms de celle de la France, les points par où se dessine, avec le plus de relief, la forte empreinte du génie de notre Bretagne qui semble avoir comblé le trésor des dons que dans tous les temps elle fit à la mère patrie, en offrant à son antique suzeraine l'hommage du plus éclatant fleuron de sa couronne, l'hommage du cœur et de la plume du plus éloquent de ses interprètes. Elle n'a voulu se réserver pour elle seule que le berceau couronné des dernières

fleurs de son grand poète, et la tombe où les lettres bretonnes préludent aujourd'hui, par la fraternité du cantique de l'admiration et de la reconnaissance, à ce concert plus éclatant et plus durable que les siècles y continueront.

Croyez, Monsieur, au plus entier dévouement du Breton que vous avez connu sur la tombe de Châteaubriand.

Dubreil de Marzan,
Château de Largentaye, près Plancoët.

25 mars 1849.



ENTRETIEN
DEVANT UN TOMBEAU.

PREMIÈRE PARTIE.

Janvier 1839.

I.

La mer était splendide, et la vague à son bord
Sonnait mélodieuse, et les vaisseaux du port
Dormaient sur la rade immobile ;
Les écueils paraissaient dans la brume voilés ;
Et sur les vieux remparts nous marchions isolés,
Pensifs avec un front tranquille.

Et l'orage pourtant grondait aux profondeurs ;
Mais nous avons appris à cacher les ardeurs,
Torture interne des poètes :
Les hommes se riraient de nos vœux consacrés
A la muse divine, et qui, rêves dorés,
Restent à nos lèvres muettes.

Nous ne les épanchons ces rêves là qu'aux lieux
Où nous pouvons parler franchement oublieux
Des discrétions imposées.
— O peuple de marchands ! ô terre de Cédare !
Tu ne sais pas combien, ville au large rempart,
Tu renfermes d'âmes brisées.

Donc nous marchions tous deux sur les murs crènelés,
Baissant le front ainsi que font les désolés,
Et portant la paix au visage;
Nous parvînmes devant ce romantique îlot,
Où René doit, un jour, dormir au bord du flot
Qui lui parlait en son jeune âge.

Et l'on entend de là ta grosse cloche au vent
Jeter son Angelus, ô toi dont, tout enfant,
J'aimais les ombres vespérales,
Eglise de mon roc! — Hélas, à quelque bord
Que me puissent jeter les orages du sort,
Parmi toutes les cathédrales,

Tu me seras toujours la plus chère, et mes vœux
Seront de retourner aux bords où mes cheveux
Reçurent l'onde baptismale!
— Que j'aime à te venir, cloche au branle si beau,
Ecouter seul, alors qu'alentour du tombeau
S'étend le crépuscule pâle.

II.

Alors, je songe aux morts, aux pélerins pensifs,
Aux ruines des rois, à l'église, aux vieux ifs,
Au manoir, au lac romantique,
Au Saint-Sépulcre, aux pleurs de l'Émigré breton;
Et je désire aussi, moi, prendre le bâton
Du pélerin de l'âge antique.

Puis, je songe à la gloire, à ces fléaux errants,
Illustres ravageurs qu'on nomme conquérants.

— Oh ! que j'aime mieux le poète !
La gloire du poète est sainte ; elle survit
A toute gloire, et porte au cœur qu'elle ravit
Une sérénité parfaite.

Le conquérant s'écoule avec un affreux bruit,
Comme passe en hiver un ouragan de nuit;
Et puis que reste-il? — Un rêve,
De la cendre et des morts. — Le poète nous fait
Songer au ciel avec un brin d'herbe, un effet
De soleil couchant dans la grève.

Le poète agrandit et borne nos désirs,
Et vers Dieu les élève, et peint les doux plaisirs
De la famille et de l'étude ;
Il apprend à chérir les tombeaux des aïeux,
Et nous fait envier le trépas des pieux,
Plein d'ineffable quiétude.

Parmi les plus beaux dons que Dieu fit à nos corps
Est la voix ; — En la voix sont les plus beaux accords
De l'esprit et de la matière ;
Par la voix l'invisible éclate dans les sons ;
A l'aide de la voix, les divines leçons
Répandent en nous leur lumière.

Mais l'invisible encore se révèle à nos yeux,
Dans la nature, alors qu'au soir silencieux
Dieu livre la terre qui rêve,
Et quand l'ardent midi, répandant sa clarté,
De flamme innonde tout; et quand, tout argenté,
Le matin souriant se lève.

Il se dévoile encor dans la fleur des tombeaux,
Dans le pâtour qui dit, en gardant ses troupeaux;
Son rosaire aux dunes marines,
Dans le vieux saule au bord de l'agreste lavoir,
Dans le glaïeul jetant mélancolique, au soir,
Sa plainte aux sources crystallines.

Le poète pour nous interprète ces voix,
Qui nous parlent partout, dans les eaux, dans les bois,
Dans l'herbe des vieilles murailles;
— Et puis encore il a de terribles combats;
Un néant le renverse; il va traînant ses pas,
Blessé dans le fond des entrailles.

Et qui le peut ainsi blesser, l'homme chantant?
Hélas! un rien, un mot d'ami qui vient jetant
Quelques frivoles railleries:
Toute fleur est fannée en l'âme du martyr,
Qui, depuis cet instant, n'entend plus retentir
La harpe de ses rêveries.

Il va donc se traînant comme un pauvre honteux;
Il se cache, — il recherche, — humble et nécessiteux,
Le veuvage des sollitudes.
Puis les hommes encor, faisant dédain de lui,
Le plongent dans le deuil; et d'un fatal ennui
Il suit les vagues habitudes.

De tout temps, le poète a souffert, a pleuré
Ce mal d'isolement qui du rêve doré

Fait une illusion flétrie ;
De tous temps, il alla, l'homme mélodieux,
Quêtant le pain du jour : — ô mortel radieux !
Un autre monde en ta patrie.

III.

Dieu pousse le guerrier, maître de l'univers
Dans une île déserte, au vaste sein des mers ;
Il achève là ses ruines :
Le conquérant se plaint de mourir séparé
Du monde qui lui donne un sceptre consacré ;
— Il dort près des vagues marines !

— Quand son rude voyage est enfin parcouru,
Pris de sommeil, après qu'il a tant secouru
D'âmes pleurant sur les collines,
Aimant toute retraite où le monde n'est pas,
Le poète s'en vient, par goût, pensif et las,
Dormir près des vagues marines !

Oh ! c'est que la nature a pour lui des secrets
Qu'elle n'eût point pour l'autre ; il aima les forêts,
Les prés, les bois, les marécages,
Les anses où des mers vont expirer les flots ; —
Oh ! c'est que la nature eût pour lui dans ses maux,
Des amitiés et des langages.

IV.

Donc, ne décorez point le rocher sépulcral,
Où le poète mort, du soleil vespéral

IV.

Viendra recevoir les lumières ;
Ne l'environnez point de l'ornement des arts ;
Il ne veut, le poète, avoir sous ses regards
Que la mer et ces blocs de pierres.

Comme lui, j'ai toujours préféré les tombeaux,
Du cimetière agreste, humble lit de repos
Qui voit abondamment éclore
Les boutons d'or parmi le gazon verdoyant,
Où vient l'abeille avec Avril, ce mois riant,
Picorer, dès que naît l'aurore.

Creusez donc au désert sauvage, inhabité,
Un lit pour le poète, où du monde écarté
Il dorme au sein du paysage ;
Comme René, cet homme aux chants prestigieux, —
« Homme étrange ! » dit-on. — Moi, plus religieux,
Mon poète, je te dis sage. »

V.

Tel était mon discours près de l'illustre îlot.
Et, toi, tu méditas long-temps, au bord du flot,
Contemplant la grande peinture.
Là toujours resplendit Dieu, l'artiste éternel ;
Et la mer a pour nous comme un chant paternel
Dans sa vague orageuse ou pure.

Césembre avec sa baie où brille un sable fin,
Se dressait au couchant dans un vague lointain,
Voilé d'une légère brume ;
Césembre, gros îlot tout semé des débris
D'un couvent qui priait parmi ces rocs flétris
Que la perce-pierre parfume.

Vers Saint-Briac, la vague élevait de grands bruits ;
Les pêcheurs, de la mer allant cueillir les fruits,
Avaient démarré leurs flotilles ;
Un côtre, lourd côtier, passait sous l'île *Harbour ;*
De toute sa voilure orné dans ce beau jour,
Un brick cinglait vers les Antilles.

La Varde avec son cap hanté par les plongeons,
Et que nous aimons tant alors que nous songeons,
Fixait nos errantes paupières ;
Et la Conchée auprès, reine de tous nos forts,
Sur son écueil ouvrait ses ténébreux sabords,
En ses robustes flancs de pierres.

J'aime à faire sonner les noms de mon pays,
Dans mes vers où nos caps, nos landes, nos taillis
Répandent leurs senteurs sauvages :
Et puis, de la Bretagne enfant mélodieux,
Je redis de la Grèce et les noms et les dieux
A tous les rocs de ses rivages.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

Et tu me dis après avoir pensé long-temps :
« La gloire est enviable ! elle est belle — et les ans
Ne peuvent ternir sa couronne ;
Elle est belle surtout quand elle sait aux cœurs
Des célestes amours révéler les douceurs ;
Et quand sa pitié fait l'aumône.

» Mais pour atteindre, hélas ! au renom glorieux
Où le poète aspire, homme mystérieux,
Il faut une âme reposée ;
Des soins matériels quand on porte le poids,
L'harmonique beauté nous dérobe ses lois ;
La muse fuit l'âme brisée.

» La muse aime la paix des champs et les déserts ;
Elle aime, quand la lune est aux plages des mers,
A s'égarer aux solitudes.
Elle aime dans la lande à promener ses pas,
Quand la nuit et le jour achèvent leurs combats,
Heures de toutes quiétudes.

Elle aime aussi la paix du soir harmonieux,
Où l'on n'entend plus rien que cette voix des cieux
Qui tombe aux profondeurs intimes.
Poète, ton travail veut un calme serein ;

La muse arrive en l'âme alors que le chagrin
N'est plus là troublant les abîmes.

» Alors on chante ainsi que parlait Bossuet.
Qui ne sait parmi nous maint poète muet
Que pressent les inquiétudes ;
Les soins du jour, la faim, l'horrible lendemain,
Et la honte et peut-être; il recueille en son sein
Des angoisses encor plus rudes?

» C'est un père mourant, en quelque hiver affreux :
Quand la glace est sur l'âtre, oh ! le soir ténébreux
Est triste dans la noire chambre ;
Par la ville il s'en va promenant ses douleurs,
Le poète, et cachant, dans son âme, ses pleurs,
Battu des bises de novembre.

» Ailleurs c'est une sœur, belle, et qui va tomber !
O poète, comment sauras-tu dérober
La fleur au torrent qui l'emporte ?
La vierge en deuil s'éplore et tremble en son réduit;
La débauche, autour d'elle, erre et veille sans bruit,
Nuit et jour, au seuil de la porte.

Et comment peut la muse, aimante des doux vers,
S'arrêter, parfumée et pleine de concerts,
Parmi ces chocs et ces batailles ?
Où sont les fleurs qu'elle aime, et les bois et les eaux?
Tout est sombre; et chaque aube est pleine de sanglots
Et de déchirements d'entrailles !

II.

La gloire du poète est belle mais encor,
Celle-là me paraît un plus riche trésor
Qui porte sans désespérance
Le fardeau que le ciel en ses desseins secrets,
A ses épaules jette ; — elle prie, aux regrets
S'abandonnant en sa souffrance.

» Mais elle a l'œil au ciel ; et sa foi ne meurt pas ;
Toujours quelque bonheur, parmi tant de combats,
Lui vient de la sphère divine ;
Elle marche en semant ses sourires autour,
Et la joie et la force, et la paix et l'amour ;
Et devant elle tout s'incline ;

» Tout, l'homme impie avec l'homme religieux ;
Autour d'elle un esprit d'amour contagieux,
S'épand, et parle à toutes choses,
A la fontaine, au creux du vallon, à l'oiseau
Qui la bénit, avec la fleur et le roseau,
Et la mousse et l'herbe et la rose.

» La gloire de cette âme est plus belle à mes yeux
Que toute autre qui vient de goûts ambitieux,
Mêlés à des passions saintes :
Car celle-là que j'ai peinte dans mon discours,
Est pure d'égoïsme, et pose ses amours
Hors des ruineuses atteintes.

» Jamais le passereau ne manque, en son désert,
Du grain de mil, de l'eau, du soleil, du couvert,

Qui, durant les nuits, le protége.
Pourtant il n'aime pas, il vit sans demander ;
Dieu, quand nous demandons, nous veut tout accorder,
Lorsqu'avec l'amour on l'assiége.

» Mais il lui faut l'amour ; et puis il veut encor
Un cœur exempt d'orgueil, qui pose son trésor
Par delà le monde et la terre.
Quelquefois il envoie en sa toute bonté,
Le malheur à qui prie avec humilité,
La maladie au solitaire.

» Mais ce malheur pour nous est le suprême bien ;
Il nous fixe en la route où marche le chrétien,
Avec la paix et les cantiques. —
Oh ! bien mieux vaut à l'homme inquiet, inconstant,
Un malheur qui toujours suit son cœur palpitant
Et le mène aux saintes pratiques !

» Oui, pour lui ce malheur est mieux qu'un vain bonheur,
Qui ne quitterait point son seuil, et du seigneur
Lui ferait oublier les fêtes ;
Les fêtes du seigneur sont dans les pleurs d'amours,
Dans la prière tendre et dans les beaux retours
Qui vers Dieu font lever nos têtes.

III.

» Moi, devant ce tombeau, de l'homme glorieux,
Que le siècle couronne, et qui, mystérieux,

Veut dérober sa tombe aux hommes,
Je le dis seul heureux, celui-là qui voit tout
Dans Dieu, dans l'immuable, et paisible et debout,
Contemple en pitié nos fantômes.

» Il voit dans le néant s'écouler nos espoirs;
Et, plaignant notre soif, il se va, tous les soirs,
Désaltérer à la fontaine.
Sous la lampe argentée, en face de l'autel,
Il boit et croit et vit, et se sent immortel,
Et n'a plus ni terreur ni haine.

Vivre dans le désert et ne point se heurter
A l'homme qui vous raille et vous broie; et goûter
Etude et paix et poésie,
C'est là qu'est le bonheur. — Oh! l'homme a quelque fois
Plus de férocité que la bête des bois;
Un rien émeut sa frénésie.

» Un léger mal du corps, un mot innocemment
Dit par vous qui voulez appaiser son tourment,
Avec une gaieté pieuse;
Puis l'orgueil et l'envie; hélas que sais-je, moi? —
Ils sont rares ces cœurs où l'on peut, avec foi,
Poser l'amitié précieuse.

» Les amitiés s'en vont laissant un goût amer.
Fuyons l'homme — le monde est une triste mer.
Qui bat de plus tristes ravines.
Là n'est pas le trésor qu'il nous faut amasser :
— Vivre, qu'est-ce autre chose, ami, que d'entasser
Des ruines sur des ruines? » —

IV.

Ayant dit, tu restas encore silencieux,
Et bientôt tu repris, au ciel levant les yeux :

« A l'homme sage il faut peu de chose pour vivre,
Un hermitage avec la paix du cœur, un livre,
Un ombrage, un repas de laitage et de fruits ;
Au pieux, moins encor, — pélerin solitaire,
Le pain du jour, la source où l'on se désaltère,
Alors que l'on est las des hommes et des bruits.

» Avec des cœurs aimants, la prière en famille,
Et parfois l'entretien d'un enfant, d'une fille ;
La promenade aux champs, le long des vieux fossés
Lorsque renaît avril avec ses paquerettes ;
Et l'église où l'on fait les prières secrètes
Au milieu des tombeaux sous les fleurs effacés.

» Parfois, mes vœux sont là dans une maisonnette,
Aux pentes du vallon, où ne peut la tempête
Parvenir jusqu'à moi, tandis que j'entendrais
Son souffle murmurer aux cîmes des vieux chênes,
Et la mer se ruer à ses rives prochaines,
Quand s'en vont les corbeaux en l'abri des forêts.

V.

» Mais l'homme est inconstant; il faut qu'on l'asservisse;
Et, si Dieu quelque fois m'attire à son service,

Le monde aussi parfois m'appelle, et je me dis :
« La gloire, ô rêves d'or ! — les plaisirs, la richesse !
» Pouvoir aux pauvres toîts répandre une largesse !
» Et voyager ! — hélas ! suis-je dans les maudits ?

» Et voyager, et voir, et chanter l'Italie ;
» Marier à son ciel notre mélancolie ;
» Et comparer, et puis raconter aux parents,
» A la sœur où se va nourrir notre pensée,
» Ce qui nous fut si cher; et voir l'heure passée,
» Douce, revivre ainsi que la fleur des torrents.

» Oh! tout cela n'est point pour moi; mais quand mes larmes
» Le demandent, mon Dieu, tu me prêtes des armes;
» Et je frappe et l'on m'ouvre;et je cherche et j'obtiens.
» Et le désert m'est doux ; et, goûtant tes délices,
» Je savoure le fruit de tous mes sacrifices;
» Et mes plus vifs désirs ne sont plus que les tiens. »

» Mais ces moments sont courts; le cœur s'égare encore;
Il demande le monde; et son souffle dévore ;
Et les plus tendres vœux tombent fanés par lui.
Tel est l'homme inconstant, partout sa destinée
Lui pèse; et lorsqu'enfin sa course est terminée,
Il sait mettre à son rang toute chose qui fuit.

» Et le sage cherchant le Dieu qui le console,
Veut qu'on pose — et c'est là sa dernière parole,
Son tombeau sur un roc, au désert, loin des bruits !
— Loin des hommes surtout. — J'approuve le poète,
Qui se veut près des mers, au cri de la mouëtte,
Reposer méditant sur ses rêves détruits ;

» Tant de rêves détruits, dans le passé ; — mais l'heure,
Arrive où Dieu les fait, dans la sainte demeure,
Renaître, fleurs que rien ne saurait plus flétrir ;
Car ce qu'on dit, ton rêve, ô poète fidèle,
Est la réalité sur la rive éternelle. —
Tu veux la solitude à l'instant de mourir !

« Ce vœu là te va bien ! En cet îlot de roche
Viens donc dormir au bruit des mers et de la cloche
Que ta cité natale agite dans les vents,
Ce lieu, grâce à ta tombe, est une solitude
Illustre et consacrée où viendront faire étude,
Sur toi, sur tes écrits, les poètes vivants. »

VI.

Nous nous tûmes encor, le cantique en nos âmes
Mêlait toujours son bruit au bruit aimé des lames.

Et du soleil alors un trait mystérieux
Frappa la croix funèbre, et la fit à nos yeux
Resplendir comme en un beau rêve ;
Une molle vapeur allait flottant autour.
Et nous dîmes tous deux : « c'est un rayon du jour
» Qui ne baisse ni ne se lève ! —

» Cette tombe est un centre où viennent les esprits,
» De la terre et de l'air porter leurs dons chéris,
» Et s'unir tous dans l'harmonie ;
» Mystérieuses voix que le poète entend,
» Lorsqu'en la vision il s'arrête écoutant,
» Et voit avec l'œil du génie. »

VII.

Ainsi nous conversions pensifs devant l'îlot. —
Moi, rentrant au logis, j'abandonnai le flot
De mon rêve qui court, abeille, aux fleurs des tombes;
Et je me dis : Assez, ô mes pâles colombes,
O mes hymnes de pleurs et de compassions,
Assez comme cela, mes vagues passions,
De tristesses, de chants, de peintures intimes.
L'heure arrive où le drame, aux errantes victimes,
Doit en moi se mouvoir, pleurant mélodieux ;
A trop parler de soi l'on devient odieux.

Je dirai l'exilé des fureurs politiques
Regrettant des vieux clos les charmes poëtiques,
Le manoir et la lande, et les lacs où les tours
Aimaient à regarder leurs fronts chargés de jours.
Je dirai les forêts aux troncs couverts de mousses,
Et l'herbe qui, le soir, prend là des voix si douces ;
Et du chevreuil forcé je peindrai les abois,
Et les petits enfants égarés dans les bois.

Ma muse aime la lande, aussi bien que les rives
Où la vague des mers jette ses voix plaintives ;
Puis, guidant mes lecteurs parmi les matelots,
Je dirai les combats qui tonnent sur les flots,
Et les mœurs des nochers, poëtiques et rudes ;
Et toujours je serai parmi mes solitudes.

Donc, ô mon élégie, il est l'heure ! vat-en ; —
Repose-toi mon cœur ! — Hélas, ô cœur flottant,

Pourras-tu bien tenir ta promesse imprudente?
En ton désert, assis sous la roche pendante,
Lorsqu'en la paix du soir sifflera le courlieu,
Et que là-bas la cloche, en t'appelant à Dieu,
Te dira les douceurs de la simple prière
Que tant d'âmes faisaient, au soir, devant la pierre
Du foyer de famille et dans le vieux salon,
Poète, pourras-tu, quittant ton rêve long
Et plein des doux portraits des personnes chéries,
Ne point laisser en vers couler tes rêveries?

Mais, ô mon élégie, accepte mes adieux :
A trop parler de soi l'on devient odieux.
— Que le drame s'éveille en mon âme craintive!
Je pleure, mais il faut, ô ma muse pensive,
Obéir au bel art qui remplit tous mes jours :
Adieu, mon élégie, ô mes vagues amours!

H^te LAMORVONNAIS.



A Monsieur Du Breil de Marzan.

Monsieur,

Vous avez conçu une heureuse et patriotique pensée à l'accomplissement de laquelle aucun écrivain breton ne saurait refuser de concourir. Je m'empresse donc de répondre à l'appel que vous voulez bien m'adresser au fond de ma retraite, en vous transmettant, selon votre désir, un essai d'appréciation de la carrière politique de M. de Châteaubriand. Ce morceau fut écrit il y a dix ans, et je crois n'y devoir rien changer, parceque le temps en a confirmé, ce me semble, les aperçus divers. La mort d'ailleurs a grandi l'homme dont j'osai, dans ma modeste jeunesse, juger l'œuvre politique avec cette liberté qu'il avait enseignée lui-même à ses contemporains; et ce n'est pas devant sa glorieuse tombe qu'on doit craindre de dire toute sa pensée et qu'on peut se reprocher d'avoir été sincère.

Si M. de Châteaubriand n'a pas égalé comme homme d'état la grandeur de sa carrière d'écrivain, c'est qu'il devançait les partis par les aspirations de sa pensée, et que son cœur leur restait étranger par la générosité de ses instincts. Plein de foi dans le gouvernement

représentatif, animé d'un amour de la liberté à la hauteur duquel ne nous ont pas encore portés tant de luttes et tant de révolutions, il retrempait pour ainsi dire ses croyances politiques au creuset de son honneur de gentilhomme. Les idées modernes et la poésie du moyen-âge se confondaient étroitement dans sa personne, et l'on eût dit un disciple de Montesquieu greffé sur un chevalier de Froissard. Si cette intime association de sentiments et de pensée reflétait sur l'illustre écrivain une originalité merveilleuse et un éclat incomparable, elle devenait un très sérieux obstacle à ce qu'il exerçât, dans le domaine des faits, une influence égale à celle qu'il obtenait dans le domaine des idées. Les intelligences se laissaient aller aux enchantements de sa parole; mais les partis, dans leur égoïste sagacité, résistaient à des combinaisons qu'ils savaient n'avoir pas été exclusivement formées pour eux. D'une part, l'école libérale de la Restauration ne pouvait s'abandonner à l'homme dont l'imagination était toute resplendissante du culte et des grandeurs du passé; de l'autre, le parti royaliste ne se livrait pas avec plus de confiance au publiciste dont les théories constitutionnelles étaient au fond peu compatibles avec les croyances qu'il professait à cette époque. En suspicion à ses

amis autant qu'à ses adversaires, M. de Châteaubriand pouvait difficilement obtenir une action prépondérante dans les affaires. Aussi son rôle ministériel a-t-il été court et stérile, et l'homme, qui avait reçu du ciel la puissance de semer ses idées à tous les vents et de remuer toutes les passions, se laissa-t-il jouer comme un écolier par des hommes d'une valeur bien inférieure à la sienne, mais qui avaient sur lui l'avantage de ne poursuivre qu'un seul but et d'être pleinement acceptés par ceux dont ils caressaient les passions et servaient les intérêts.

M. de Châteaubriand avait quelque chose de dépaysé à l'hôtel des affaires étrangères, et s'il représenta dignement la France à Londres et à Rome, ce fut surtout parce qu'il y avait d'imposant dans l'autorité de son nom et dans l'éclat d'une grande gloire, relevée par la plus noble simplicité et la plus constante bienveillance. Lorsque je recueille, en présence de cette grande mémoire, mes souvenirs de jeunesse, ce n'est pas vers les salons de la *rue des Capucines* que se reporte ma pensée; elle s'élance tout d'abord vers cet hermitage de la *Vallée aux Loups*, ombragée des cèdres rapportés du Liban, et bien plus encore vers *cette infirmerie de Marie Thérèse* où j'aimais tant à me

rendre le matin, mon code civil sous le bras, à travers les longues files de maronniers, prêtant l'oreille aux oiseaux qui se jouaient dans les massifs du Luxembourg, et préparant respectueusement ma pensée au commerce d'un grand poète. Là, dans un cabinet en bois de chêne qu'une madone de Raphaël illuminait d'un doux éclat, ou bien parfois dans un jardin que traversaient, comme des ombres heureuses, quelques vieux confesseurs de la foi, paraissait le chantre aimé de Cymodocée et d'Eudore. Jamais séjour ne fut plus approprié à son hôte, et, dans le choix de sa demeure comme dans celui de sa tombe, M. de Châteaubriand sut rester fidèle à cette loi des mystérieuses harmonies entre la nature et la pensée, qui fut l'essence et le secret de son talent. Lorsqu'à vingt ans de là, engagé moi-même dans les affaires et dans la stérile agitation qui les suit, je venais ranimer mon esprit au foyer d'une conversation sérieuse et douce, j'aimais à retrouver le noble vieillard dans le salon de l'abbaye aux Bois dont il faisait la gloire, comme une autre en faisait le charme. Son front, profondément sillonné par la vieillesse, avait alors cette majesté calme qu'inspirent l'entier dégagement des choses humaines et l'absence de toute solidarité dans les bruyants intérêts qui s'agitent autour des contemporains. Sa pa-

role rare et brève était ou un écho du passé, ou un sombre prélude de l'avenir. Sans aucune foi dans les choses présentes, il n'avait ni assez de silence ni assez de dédain pour ces temps de calme prospérité, au-delà desquels il entendait mugir à l'avance le flot des révolutions. Il est mort enveloppé dans l'orage qu'il semblait écouter de loin et dont les sanglants éclairs ont illuminé ses derniers regards; il est mort en rehaussant la dignité de sa vie par la pieuse gravité de sa vieillesse, et contrairement à de si tristes exemples donnés dans ce siècle par les plus grandes renommées, gagnant chaque jour dans le respect des hommes, à mesure qu'il se rapprochait de l'éternité. Une telle gloire est assez grande pour défier la critique, et je croirais manquer à M. de Châteaubriand lui-même, si, en me conformant au vœu que vous me faites l'honneur de m'exprimer, je ne reproduisais pas mes jugements sur sa carrière politique dans leur primitive et respectueuse sincérité.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments de haute considération et de dévouement affectueux,

L. de Carné,
au Pérennean, près Quimper.

20 Mars 1849.

LA CARRIÈRE POLITIQUE

DE M. DE CHATEAUBRIAND

A L'OCCASION

DE LA PUBLICATION DU CONGRÈS DE VÉRONE.

En détachant ces deux volumes du tableau de sa glorieuse vie, M. de Châteaubriand ne vient pas réclamer de son siècle quelques applaudissements de plus dans la solitude où il s'enferme, après avoir épuisé la coupe de toutes les grandeurs et de toutes les vanités humaines ; il ne serait pas beaucoup plus flatté , on peut le croire, de quelques éloges, que sensible à quelques critiques plus ou moins justes, inspirées par certains détails de ce livre. C'est une œuvre exclusivement politique qu'il présente à ses contemporains ; son seul but est de justifier une conception hardie qui fut la pensée principale de son existence publique.

Après avoir ouvert de nouvelles sources la poésie de son temps et réchauffé au foyer de son âme des inspirations que le siècle croyait éteintes, M. de Châteaubriand devait monter aussi sur ce théâtre où le gouvernement représentatif, ce grand consommateur d'hommes, pousse sans pitié toutes les renommées pour leur faire traverser la dévorante épreuve de la tribune et du pouvoir. M. de Châteaubriand a été ministre dans l'intervalle de deux révolutions, dont l'une éleva l'échafaud de Louis XVI et l'autre sanctionna l'exil de sa race. Entre ces deux termes se placent quinze années remplies sans doute par bien des fautes, mais devant lesquelles la France a fait le sérieux et paisible apprentissage de sa liberté, époque où la lutte avait quelque grandeur, parce que nos convictions étaient vives et les illusions encore entières, temps d'excitation continue, non réglée, où la presse était la première puissance du siècle et M. de Châteaubriand la première puissance de la presse dont il fondait la liberté.

Porté aux affaires par un parti dont il allait devenir bientôt après l'adversaire le plus redoutable, le ministre des affaires étrangères de 1823 contribua, plus que tout autre, à une expédition où ses amis politiques virent un moyen

de conquérir le pouvoir, où lui déclare n'avoir vu qu'une entreprise purement nationale. Le succès couronna une tentative essayée sous tous les feux croisés des journaux et de la tribune, devant les menaces de l'Angleterre et les mauvais vouloirs de l'Autriche; et la France retrouva une armée en même temps que la dynastie croyait pousser des racines séculaires.

Cette guerre d'Espagne ne manque pas assurément d'importance historique, et M. de Châteaubriand a tout droit de provoquer l'opinion publique à une appréciation sérieuse d'un tel acte.

Selon lui, cette opinion s'est longtemps égarée et sur la nature et sur la portée d'une affaire qui, dans sa pensée, devait entraîner des modifications importantes dans le système politique de l'Europe, dans les traités qui, à notre si grave préjudice, en fixent la situation territoriale. Il revendique avec une sorte de jalousie la responsabilité de cette guerre et augmente bien plutôt qu'il n'atténue la part qu'il a pu y prendre.

C'est sur ce terrain et sur celui-là seulement, que nous suivrons l'illustre écrivain. Déjà engagé sur cette question par des opinions écrites dans lesquelles *le congrès de Vérone* nous confirme de plus en plus, nous dirons toute

notre pensée sur l'expédition de 1823, les négociations qui l'ont précédée et les actes qui l'ont suivie. Une discussion franche et loyale est, nous en sommes certain, la seule que M. de Châteaubriand appelle et qui soit digne de lui. Cet hommage, nous le lui paierons dans la langue de liberté qu'il a apprise à la génération nouvelle, fière de l'avoir pour maître, heureux s'il y retrouvait quelque souvenir et quelque trace de ses leçons.

De 1815 à 1822 l'action politique de la France avait été nulle au dehors. Contrainte de faire face aux engagements imposés par deux invasions dont elle n'était point comptable, encore qu'elles l'accablâssent d'une immense impopularité, la Restauration n'avait pu avoir qu'une pensée, la libération du territoire et l'indépendance nationale. Le patriotisme d'un noble ministre, la générosité d'un grand souverain hâtèrent le terme de sa délivrance, et à Aix-la-Chapelle, l'Europe consentit enfin à repasser la frontière qu'elle nous avait tracée de la pointe de son épée victorieuse.

Le peu de confiance qu'inspirait notre état intérieur, les luttes du pouvoir contre l'opinion, et les injustices de celle-ci contre le pouvoir, tout ce qu'il y avait de précaire dans une situation que le temps et la prudence

pouvaient seuls rectifier, dut nous ôter alors tout crédit en Europe. On avait voulu nous atteindre aux sources mêmes de notre vie nationale, et tout autre pays que la France ne se serait pas relevé de cette impitoyable mutilation. Mais celle-ci, éternellement jeune, éternellement féconde, avait des ressources dont sa mauvaise fortune donna seule le secret à elle-même et au monde. Elle se retrouva bientôt debout en face de l'Europe, toute prête à sceller avec son gouvernement un pacte de réconciliation, s'il savait la replacer à son rang entre les peuples.

Rendre à la nation le baptême qu'elle avait perdu, donner une armée à la maison de Bourbon, en nationalisant la monarchie, telle devait être dès-lors la préoccupation dominante de tout homme d'état, appelé à concilier l'antagonisme fatal qui séparait la royauté historique d'avec le pays transformé par des intérêts nouveaux. Mais une telle tentative rencontrait des difficultés que l'Europe estimait invincibles, et qu'elle avait consacré tous ses efforts à combiner.

En 1814 et 1815 les grandes puissances avaient renouvelé, en les étendant, les stipulations de Chaumont; elles s'étaient unies par un pacte d'étroite alliance, et bientôt l'âme religieuse d'Alexandre imprima à cette confédération une

consécration mystique. Une sorte de congrès général gouverna le monde, et les ministres de la grande alliance, réunis en conférence permanente, eurent mission de décider toutes les questions dans un esprit européen, ce qui voulait dire anti-français.

Longtemps les ambassadeurs des quatre grandes cours exercèrent au sein de notre capitale cette surveillance et cette tutelle, et presque chaque année les souverains allaient en personne en revendiquer l'exercice à Troppau ou à Carsbadl, à Laybach ou à Vérone. Toutes les affaires tombèrent ainsi dans le domaine d'une alliance sans puissance contre les dissentiments nombreux qui séparaient les cabinets et redoutable seulement à la France dont les tendances libérales et la résurrection militaire provoquaient une unanime terreur. En 1818, les conditions de l'évacuation avaient été arrêtées en congrès; plus tard les mesures pour étouffer la révolution de Naples, qui menaçait d'embraser l'Italie, furent concertées de la même manière avec l'Autriche; de son côté la Russie consentit à soumettre à l'arbitrage européen ses différends avec la Porte-Ottomane. L'alliance subsistait donc dans toute sa force, et l'Angleterre elle-même, malgré les exigences de sa politique anti-continentale, en sanctionna tou-

jours les délibérations, du moins par la présence de ses envoyés.

Tel était le droit commun de l'Europe, lorsque la question espagnole se produisit sous un aspect assez grave pour contraindre la France à prendre des mesures décisives dans l'intérêt de sa sûreté compromise. M. de Châteaubriand s'attache à démontrer, en traçant le tableau de la situation de la Péninsule, en révélant surtout les menées des sociétés anarchiques jusqu'au sein de notre armée, que la France était non pas seulement en droit, mais bien dans l'obligation rigoureuse de briser à tout prix un régime qui devenait chaque jour plus dangereux par sa faiblesse, plus insultant par son insolence.

Les preuves qu'il apporte à cet égard ne peuvent laisser de doute dans aucun esprit sérieux ; ajoutons qu'elles étaient inutiles pour tous les hommes politiques qui comprennent l'étroite et constante connexité des intérêts péninsulaires avec les nôtres. Si le gouvernement français avait pu, sous les premières Cortès de 1820, se borner à des conseils de modération bienveillante, il ne devait plus en être ainsi sous les secondes, lorsque le ministère espagnol, sorti des clubs et dominé par eux, était impuissant à refréner les tentatives du désordre, quand il n'en prenait pas l'initiative.

Demander à Louis XVIII qu'il laissât choir, sans la défendre, du front de son parent, la couronne de Philippe V; exiger de son gouvernement une béate neutralité, lorsqu'une infatigable propagande travaillait l'armée française, et que les sociétés secrètes préparaient des deux côtés de la frontière un renversement dont la pensée a été depuis si hautement confessée, c'étaient là des paroles de niais ou d'hypocrite. Un ministère qui n'eût rien osé contre la révolution organisée dans les ventes et jurée sur les poignards, aurait été stupide, s'il n'avait été complice.

Un prince égoïste et sans entrailles, d'une dissimulation égale à sa lâcheté, avait compromis sans doute tout autant que les passions révolutionnaires elles-mêmes, l'état presque désespéré de la Péninsule. Mais l'abjection de la royauté en Espagne n'eût point excusé l'imprévoyance de la royauté en France; et au point où les choses étaient arrivées aux derniers mois de 1822, il fallait que la constitution de Cadix disparût devant la monarchie de la charte, ou que celle-ci tombât devant elle.

Cette concession, l'histoire sérieuse et sincère l'a déjà faite à M. de Châteaubriand. Aujourd'hui que les passions ont fait silence, et

que les évènements se déroulent dans une perspective lointaine, on ne conteste plus guère ni le droit d'intervention, ni l'obligation où s'est trouvée la branche aînée d'en faire usage à cette époque, ni les résultats sortis de l'expédition de 1823, sous le double rapport de la consolidation du gouvernement à l'intérieur et de la dignité de la France au dehors.

M. de Châteaubriand rappelle avec orgueil ces souvenirs, qu'il s'attache à rehausser encore, en liant ses projets sur l'Espagne à d'autres projets qui embrassaient à la fois et la rectification de nos frontières et l'état politique du nouveau monde, combinaisons dignes de son patriotisme assurément, mais qui présupposaient, il faut le dire, un ministère paisible de dix années et une situation mieux assise. Il déclare avoir voulu la guerre d'Espagne longtemps avant qu'elle fût décidée, avant même qu'on envisageât sérieusement la possibilité de l'entreprendre. On peut admettre cette assertion sans cesser de croire à des fluctuations bien légitimes d'ailleurs, et dont les premières lettres de Vérone semblent apporter la preuve. Si la pensée de la guerre avait été, dès son séjour à Londres, aussi nettement formulée pour lui, il n'aurait probablement pas eu assez d'empire sur lui-même pour l'envelopper dans une

dissimulation complète; et M. de Villèle, qui l'envoyait au congrès dans le seul but de contrebalancer les dispositions belliqueuses de M. le vicomte de Montmorency, se serait bien gardé d'adresser un tel renfort à l'opinion qu'il était incessamment préoccupé du soin d'affaiblir au dedans comme au dehors.

A cet égard, M. de Châteaubriand a éprouvé le sort de tous les hommes politiques. La pensée d'une guerre, nécessaire pour relever l'attitude de la France en Europe, était chez lui fixe et dominante; mais lorsqu'il s'est trouvé au milieu des affaires, entre l'empereur Alexandre et M. de Villèle, M. le prince de Metternich et M. Canning; lorsqu'il a balancé de plus près les chances du succès et les terribles conséquences d'un revers, il n'a pu manquer de participer aux hésitations qui se manifestaient autour de lui.

Ce que l'ambassadeur révèle du congrès de Vérone, des vœux, des incertitudes et des craintes de tant de ministres et de tant de rois; les confidences qu'il a cru pouvoir faire au public en avancement d'hoirie sur l'histoire, tant de tableaux si grands par les illustres acteurs qu'il met en scène, si chétifs et si petits par leurs passions; tout cela est fait pour inspirer à la France une sorte d'immense orgueil d'elle-même. Ce livre aura pour effet de révéler au dernier des cabinets

de lecture ce que les hommes politiques savaient seuls, l'universelle terreur qui s'attachait aux moindres mouvements de la France, alors qu'elle respirait pour la première fois, à peine dégagée de l'étreinte d'airain des deux invasions.

A Vérone sont réunis les mêmes hommes qui, l'année précédente, décidaient avec chaleur, à Laybach, l'invasion des deux Siciles, et cependant ils hésitent, ils n'osent vouloir résolument à Madrid ce qu'ils ont si lestement fait à Naples, et leurs ministres en Espagne reçoivent des instructions ondoyantes comme leur volonté. L'horreur qu'ils ont de la révolution aurait-elle diminué ? Nullement, à coup sûr. L'esprit réactionnaire ne se contente pas d'un premier succès, et les fureurs des tragalistes ne sont pas de nature à inspirer aux rois des sentiments plus mesurés. Pourquoi donc ces incertitudes, ces projets incohérents, et ces tentatives indirectes en contradiction patente avec le but ? Pourquoi, si ce n'est parce qu'il s'agit de toute autre chose que d'une expédition autrichienne, et qu'on redoute le réveil militaire de la France presqu'à l'égal du triomphe de la révolution espagnole ? Jamais révolution n'a plus authentiquement constaté que le congrès de Vérone, l'importance européenne inhérente à l'action extérieure de la France, même dans ses jours d'abaisse-

ment. C'est par là que cet ouvrage est vraiment national et qu'il agira sur la pensée publique, en lui donnant la conscience et la mesure de sa force.

Nous ne conclurons pas précisément de là, comme incline à le faire l'illustre écrivain, que l'Europe réunie à Vérone ne voulait pas la guerre, à laquelle, selon lui, la Russie seule aurait été irrévocablement décidée. Les engagements pris par M. de Monmorency suffiraient seuls, ce me semble, pour constater que l'alliance entendait à tout prix en finir avec la révolution espagnole; mais la Prusse, l'Autriche surtout, ne se résignaient qu'à contre-cœur, et avec une mauvaise grâce extrême, à une guerre faite par la France seule, en qualité de puissance indépendante. Ce qu'elles auraient désiré surtout, selon le mot cité par M. de Châteaubriand, c'eût été de trouver un mode d'exécution qui *défrancisât* la guerre pour l'*européaniser*.

On consentait à nous laisser organiser une gendarmerie pour exécuter l'arrêt du tribunal des rois; mais on se mit à trembler lorsqu'on vit l'héritier de Louis XVI frapper le sol de son sceptre pour en faire jaillir une armée, source vive qui ne tarit jamais dans son sein. L'Europe est condamnée à vivre entre deux peurs; celle de la révolution et celle

de la France ; aussi, quel bonheur est le sien lorsqu'on la débarrasse de l'une et de l'autre! Bon temps auquel elle aurait tort de se fier!

Défranciser la guerre d'Espagne ! — Dans ce mot est toute la diplomatie de cette époque, et les mauvais vouloirs de l'Autriche, et cette ridicule combinaison d'une régence déférée au roi de Naples comme héritier présomptif du trône d'Espagne, et ses refus d'accréditer des ministres près du gouvernement constitué à Madrid, à l'entrée de l'armée française, et cette prétention de faire tomber en conférence générale et dans un abîme de protocoles, tous les actes du cabinet des Tuileries, au-delà des Pyrénées. *Défranciser* la guerre! Dans ce mot est aussi l'honneur du ministère de M. de Châteaubriand. Cette expédition, sur laquelle nous allons bientôt présenter le complément de notre pensée, c'est lui qui l'a faite au moins nationale. Il a su rendre impuissantes les jalousies honteuses de l'Autriche, aussi bien que les loquaces colères de l'Angleterre, en même temps qu'il a constamment dégagé la France de la solidarité dans laquelle on entendait envelopper son action, pour lui escamoter sa gloire.

Celle-ci est modeste sans doute pour la nation des grandes batailles; mais elle a quelque chose de pur et de désintéressé dont un grand peu-

ple doit s'honorer à l'égal de son courage. Cette expédition, d'ailleurs, conçue d'une manière plus systématique et plus arrêtée, exécutée surtout, vis-à-vis d'un parti, avec la force, l'indépendance et l'habileté dont on venait de faire preuve devant l'Europe, aurait donné à la maison de Bourbon la seule attitude politique qui pût nationaliser son principe et peut-être changer son avenir et celui du monde.

C'est ici qu'une dissidence profonde nous sépare de M. de Châteaubriand. Comme lui et d'après lui nous avons constaté la nécessité pour la France de briser la révolution espagnole, devenue incompatible avec l'existence de son propre gouvernement. Nous avons dit qu'au commencement de 1823 la guerre était légitime en principe, utile en ce qu'elle nous émancipait de l'Europe, en nous rendant une armée; il reste à montrer qu'elle aurait pu être éminemment politique.

M. de Châteaubriand comprenait depuis longtemps, d'après les vues les plus élevées et les plus patriotiques, de quelle utilité nous serait cette guerre pour relever notre crédit au dehors; mais il ne contestera pas que s'il l'a conçue comme homme d'état, la fatalité des circonstances l'a conduit à la faire comme ministre de parti; que sa résolution fût prise dans sa

conscience, lorsqu'il reçut de M. de Villèle le portefeuille de M. de Montmorency, ou qu'il ait été entraîné soudain par les hommes dont il acceptait alors l'influence, peu importe pour l'histoire; mais ce qui doit être envisagé comme une irréparable calamité pour la Péninsule, aussi bien que pour la France, c'est que celle-ci se soit jetée dans cette immense entreprise, sans aucune idée arrêtée sur la nature et le résultat de son action politique dans la Péninsule; c'est que la direction en ait été abandonnée, dès l'origine, au parti qui, en passant les Pyrénées, pensait beaucoup moins, comme M. de Châteaubriand, à la frontière du Rhin et à l'Amérique méridionale, qu'il ne songeait à conquérir, avec une chambre à sa dévotion, le *droit d'aînesse*, le *Sacrilège*, une loi de la presse et tant d'autres belles choses encore.

Livré à sa seule inspiration, l'auteur de *la Monarchie selon la Charte* aurait infailliblement envisagé la guerre d'Espagne sous un double rapport : d'une part, comme moyen de relever la France en face du monde; de l'autre, comme une magnifique occasion de placer la maison de Bourbon à la tête des idées de liberté régulière qui fermentaient alors avec tant d'énergie dans toute l'Europe méridionale, seul rôle qu'elle pût se créer en face de l'influence anstro-russe

qui dominait l'Europe. Il eût compris, sans aucun doute, que nous ne pouvions pas arracher l'Espagne à l'anarchie pour la rejeter dans le despotisme, sans compromettre notre avenir autant que le sien, et sans assumer devant l'opinion et l'histoire la responsabilité d'une réaction ignoble autant que sanglante; il eût repoussé, comme une mauvaise et dangereuse pensée, celle de ressusciter en Espagne, sous la protection de nos baïonnettes immobiles, sinon complices, un absolutisme stupide; il n'eût pas dit sérieusement que nous n'avions pas le droit d'influer sur l'avenir politique de l'Espagne, du moment où, au prix de tant de sacrifices, nous intervenions si directement dans ses propres affaires; son cœur libéral et français se fût soulevé au spectacle d'ingratitude et d'ineptie que nous nous préparions à nous-mêmes, en entrant en Espagne, sans avoir fait nos conditions avec une faction aussi incapable de reconnaître notre générosité, que de gouverner le pays livré sans réserve à la merci de ses vengeances; enfin, son esprit éminent n'eût pas manqué de comprendre qu'un triomphe de cette nature exalterait de ce côté-ci des Pyrénées les plus folles prétentions et les plus dangereuses espérances.

En consultant ces pressentiments d'avenir, qui sont comme les illuminations du génie, M. de

Châteaubriand aurait deviné qu'il est une œuvre immense à parfaire en Espagne, et que cette tâche est providentiellement imposée à la France, quelques efforts que fassent ses divers gouvernements pour se dérober à cette glorieuse fatalité. Nous devons faire prévaloir au-delà des Pyrénées les influences qui régissent la société moderne : c'est là notre droit, notre mission. La Restauration y a forfait d'une façon d'autant plus grave, que l'œuvre était alors bien moins ardue qu'on affecte de le dire.

La correspondance même du ministre des affaires étrangères avec M. de Talaru suffirait pour attester, si l'effet ne le constatait pas d'une manière irréfragable, que le parti dit *de la foi* nous créa bien plus d'obstacles qu'il ne nous prépara de facilités. Les fureurs et les violences, les actes incroyables d'une régence installée par nous, retardaient la capitulation de toutes les villes, et faillirent empêcher celle de l'armée constitutionnelle, beaucoup plus aguerrie et plus nombreuse qu'on ne l'avait supposé, armée contre laquelle nos tristes auxiliaires ne se mesurèrent pas une seule fois sans se faire battre. Les procédés de ce parti compromirent bien souvent l'œuvre de la pacification, et firent assister l'armée française à des scènes indignes d'elle. Notre gouvernement supporta toute la solidarité d'une

réaction par laquelle un despote payait l'arriéré de trois années de bassesse et d'impuissance. Il donna des paroles qui furent insolemment méconnues, il ne prit pas une mesure de prudence et de bon sens sans être contrarié par un gouvernement que sustentait notre or, et qui vivait sous la protection de nos armes. La France joua en Espagne jusqu'au renvoi du ministère Saez, obtenu par le comte Pozzo dit Borgo, le rôle le plus déplorable. Où en trouver des preuves plus péremptoires et plus éloquentes que dans les dépêches mêmes du ministre des affaires étrangères, que dans les cris de douleur d'une âme généreuse à la vue de tant de misères, dans ses efforts pour prêcher la modération à des hommes auxquels on livrait le pouvoir en retour de l'exil?

Nous n'hésitons pas à le dire : Si de tels résultats étaient inévitables, s'il n'y avait pas de milieu pour la France entre abandonner la révolution à elle-même et rendre aux conseillers de 1814 la puissance dont ils avaient si cruellement abusé; s'il n'était pour elle aucune alternative entre le bonnet phrygien et le *San Benito*, oh! alors la guerre d'Espagne devenait une entreprise impolitique et dangereuse, et dont les succès militaires ne compensaient pas les conséquences pour l'opinion politique.

Mais cette expédition ne pouvait-elle pas être

conçue autrement ? N'y avait-il pas alors, comme aujourd'hui, en Espagne, un parti modéré qui nous tendait les bras? Et si les hommes de réaction avaient eu dès l'abord la certitude qu'une alliance avec ce parti était l'irrévocable condition de notre entrée en Espagne, n'auraient-ils pas dû s'y résigner, quelque pénible que cette alliance pût leur paraître, pour échapper au joug de fer de la révolution démagogique? Quoiqu'elle n'eût rien essayé pour les hommes de modération, ceux-ci ne furent-ils pas les seuls véritables auxiliaires de la France pendant l'invasion? A quoi dût-elle les capitulations de Lobisbal, de Morillo, de Ballesteros, l'adhésion de toute la grandesse et des notabilités espagnoles, si ce n'est à l'espérance de la voir assumer dans ce pays l'exercice d'une haute tutelle politique, tutelle contre laquelle l'alliance aurait murmuré sans doute, mais qu'elle eût été dans l'impuissance de nous ravir, si nous avions eu la fermeté de la prendre?

Des difficultés se seraient rencontrées sans doute; nous avons eu occasion de le dire ailleurs, en traitant plus longuement la même question, difficultés moindres toutefois que le concours actif offert par tant d'hommes honorables qu'allait frapper une réaction brutale. « On eût entendu de vieux *Tragalistes* acclamer le roi

absolu; le trappiste et Mérino eûssent protesté, Bessière se fût fait fusiller un peu plus tôt, et l'insurrection des *Agraviados*, au lieu d'éclater en 1827, eût commencé à temps pour que l'armée française, en sortant, pût en finir avec elle. Le gouvernement français eût compris, si un parti n'eût fasciné sa vue ou forcé sa main, que pour lui, autant que pour l'Espagne, une transaction était plus politique et plus désirable qu'une victoire. Or, le moyen le plus assuré de l'atteindre était, ce me semble, après l'invasion et l'occupation de la capitale, sous la menace d'une attaque immédiate, de négocier à Séville, avec le roi, la partie modérée des cortès et la majorité du conseil d'état... On recula devant les résistances de Paris bien plus que devant les résistances de l'Espagne; et des actes partiels, tels que la lettre du roi Louis XVIII au roi Ferdinand, vinrent attester qu'on comprenait tous ses devoirs sans être en mesure de les remplir. »

L'intervention conçue dans cet esprit et poursuivie avec calme et courage, eût exercé une influence prodigieuse sur l'opinion publique en France; elle eût surtout complètement annihilé la force morale de la Grande-Bretagne, dans la situation que s'efforçait de lui donner M. Canning, en face de la sainte alliance. Le Portugal entrait sans hésiter dans ce plan de régénération

politique que le cœur paternel de Jean VI prétendait même devancer. Les projets de M. le marquis de Palmella, notifiés à la France par M. de Marialva, furent à cet égard accueillis, et la correspondance le prouve, avec une froideur dont on ne saurait assurément accuser les sentiments personnels du ministre des affaires étrangères, mais qui constatent toute la fausseté de la position qu'on s'était laissé faire. Nul plus que M. de Châteaubriand n'en souffre et n'en gémit.

« Cette situation doit cesser, écrivait-il à M.
» de la Ferronays. Elle cessera à la délivrance
» du roi. Il est clair que Ferdinand ne peut être
» abandonné à lui-même. Il retomberait dans
» toutes les fautes qui ont failli perdre l'Eu-
» rope ; il faut un conseil, un je ne sais quoi,
» une institution quelconque qui lui serve de
» guide et de frein. Quand nous en serons là,
» il nous sera aisé de nous entendre. »

Peu après cette lettre Ferdinand VII était dans le camp d'un fils de France et accueillait nos conseils par les tables de proscription de port Sainte-Marie et les décrets de Séville.

(Tout cela n'eût pas été fort difficile à prévoir ; tout cela n'eût pas été non plus impossible à éviter.)

Dans la vie politique il est bien moins difficile de concevoir une grande pensée que de

l'exécuter dans l'esprit où on l'a conçue. A moins de dominer son propre parti et de lui donner plus de force qu'on n'en emprunte, votre plan devient le sien, et le bras gouverne la tête. La guerre d'Espagne en fut un éclatant exemple, et la carrière ministérielle de M. de Châteaubriand nous paraît présenter une autre application de la même maxime, moins éclatante, mais non moins grave.

Le grand publiciste, tout entier à ces projets à longs termes qui présupposent force dans le pouvoir, et fixité dans les institutions, considérait la septennalité, ou du moins le renouvellement intégral, comme indispensable à la consolidation de la monarchie et à la grandeur de la France. Il avait parfaitement raison au point de vue où il embrassait l'avenir. Néanmoins nous croyons que le renouvellement intégral a été une des causes les plus immédiates du renversement de la dynastie. En voyant trop de confiance, l'opinion de droite ne put manquer de se croire assez forte pour faire l'essai de toutes ses théories politiques; aussi chaque session fut-elle marquée par une conquête de plus, par un pas de plus vers l'abîme. Pendant que ce parti s'asseyait au pouvoir, l'opinion publique s'organisait en dehors de la chambre où il lui était désormais interdit de pénétrer. Le renouvellement annuel eût proba-

blement apporté des enseignements au trône; il aurait au moins prévenu cette dangereuse réaction de 1827, dont le dernier mot ne fut dit qu'en 1830. Dans les circonstances données, la septennalité était un quitte ou double que la monarchie n'était pas assez forte pour supporter.

Le renouvellement intégral et l'expédition d'Espagne, excellents en principe, furent l'un et l'autre faussés dans l'application et compromis dans leur résultat définitif. M. de Châteaubriand fut moins puissant contre son parti qu'il ne l'avait été contre l'Europe. Après la chûte de Cadix, celle-ci fut à ses pieds, pendant que l'autre exploitait dans ses intérêts d'ambition la pensée nationale du ministre.

La manière dont cette grande affaire fut conduite, sous le rapport diplomatique, montre M. de Châteaubriand sous un aspect tout nouveau. On voit le grand écrivain appliquer ses éblouissantes facultés aux affaires avec une merveilleuse pénétration. Plein d'ardeur et de prudence, et d'une activité dont ne le détourne ni le cours des plaisirs, ni celui des harmonieuses pensées, il parle à tous et à chacun sa langue. Spirituel et serré avec M. Canning, ouvert et chaleureux avec M. de la Ferronnays, qui comprenait si bien cette langue de patriotisme et d'honneur, noble et sérieux avec M. de Serre, net et clair avec le général

Guilleminot, son cœur était toujours à la France et son esprit toujours libre, au milieu des préoccupations les plus vives.

Ce testament dérobé à la tombe et que M. de Châteaubriand vient présenter à une génération déjà presque étrangère aux évènements et aux émotions qui le passionnèrent si longtemps, reporte involontairement la pensée sur les phases si diverses de cette vie bouleversée par tant de tempêtes, dominée par tant de contrastes.

Ce ministre qui pose là, devant vous, la poitrine couverte d'éclatantes insignes, ce correspondant des ambassadeurs et des rois, c'est l'homme dont la jeunesse s'écoulait au désert, dans la cabane de l'Indien, qui berçait son sommeil au bruit de la cataracte, ou poursuivait son orageuse pensée le long des grèves solitaires. C'est le pèlerin de la terre sainte qui a bu au puits de Jacob et pleuré sur Jérusalem dans la grotte de Jérémie ; c'est la voix forte qui appelait Léonidas aux ruines de Sparte, le puissant incantateur auquel apparaît, sous les arceaux de l'Alhambra, l'ombre du dernier Abencerage. Il a remué la poussière des siècles, et s'est enivré de toute la poésie qu'elle exhale, depuis les tentes d'Abraham jusqu'aux champs de la Vendée ; et voici qu'arraché à ces hauteurs sublimes, vous allez le voir consumant sa vie dans une lutte stérile contre un ministre fi-

nancier. Sur ce terrain, où il est malhabile, il se défend sans adresse, en présence d'antipathies de vieillard et de femme, et bientôt il est atteint avant même qu'il ait compris l'imminence du coup qui le frappe. Le grand écrivain est chassé comme un voleur et se fait journaliste, vengeance à la taille de l'insulte! Il attaque alors les hommes dont il a fait la fortune, et relève ceux qu'il a brisés; lutte terrible qui fait bientôt trembler la monarchie; car au lieu de rester sous sa tente, Achille a changé de camp. Puis, lorsqu'a sonné l'heure de la catastrophe, le poète revient au culte du malheur, qui fut celui de toute sa vie; mais en reportant vers l'avenir qu'il semble entrevoir dans les illusions d'une première jeunesse, une foi républicaine des plus avancée. C'est ainsi que, traversant le présent sans y vivre, il devance le cours des idées et des temps, tout en continuant au passé l'aumône de sa superbe fidélité : contradictions et incohérences inhérentes au génie de l'écrivain, sans doute, mais qui sont aussi et dans les choses et dans les idées, et dans toutes les positions de cette société comme de ce siècle.

Louis de Carné.

CHATEAUBRIAND.

Au sein de l'avenir si le regard devance
Vers un sombre milieu ce siècle qui s'avance ;
On voit qu'en deux grands noms son génie, absorbé,
Pour laisser, en passant, deux traces éternelles,
Dressa deux monmuents, les tombes immortelles
De Sainte-Hélène et du Grand-Bey.

Quand l'empereur mourant laisse tomber son glaive,
Dans le monde physique un ouragan s'élève,
Et le globe ébranlé semble porter son deuil ;
C'est ainsi, lorsque meurt le roi de la pensée,
Qu'au monde des esprits la tourmente amassée
Eclate autour de son cercueil.

Châteaubriand s'éteint ; pendant son agonie,
Le temple social, qu'étaya son génie,
Semble, en se déchirant, pleurer son créateur ;
On dirait un palais, formé par un prodige,
Dont on voit tout-à-coup s'écrouler le prestige
Sur le tombeau de l'enchanteur.

Quand ce siècle, en naissant, mourait dans son délire,
Dieu fit briller un glaive et chanter une lyre,

Et le glaive refit un corps au peuple roi,
Et la lyre, en vibrant, lui donna la pensée,
Et deux voix, lui rendant l'existence effacée,
Dirent au géant : « Lève-toi ! »

Le géant se leva... sa marche était débile ;
Il avait, en mourant, déchiré l'Évangile,
Renaissant, du linceul il gardait les douleurs.
Châteaubriand le prit, sur le chemin du doute,
Et de la foi divine il lui montra la route,
En jonchant le sentier de fleurs.

Laissant un seul bienfait, mais qui l'immortalise,
Si l'homme du destin a su rendre à l'Église
L'éclat longtemps banni de son culte immortel ;
Le chantre harmonieux des dogmes catholiques,
Comme l'airain vibrant peuplant nos basiliques,
Replaça Dieu sur son autel.

De l'athée à son front ce siècle avait l'empreinte ;
Le doute le pressait dans sa cruelle étreinte,
En vain, à la raison, il offrait sa douleur ;
Voltaire le glaçait de son ombre livide,
Il était sans clarté, son esprit était vide,
Et son âme était sans chaleur.

Mais du christianisme en chantant le génie
Châteaubriand rendit une telle harmonie,
Que son hymne monta jusqu'au divin séjour ;
Du doute il balaya le souffle délétère,
Et l'on vit, à sa voix, descendre sur la terre
La foi, l'espérance et l'amour.

L'amour, il l'inspira pour Dieu, pour la nature,
Pour le berceau du Christ et pour sa sépulture,
Pour l'honneur oublié d'un passé glorieux ;
Jusque pour le granit du temple catholique,
Idéal révélé, dont l'éclat symbolique
Brilla tout à-coup à nos yeux.

Son cœur de l'espérance écrivit l'épopée ;
Ce siècle, c'est Eudor, âme un instant trompée,
Retrouvant l'innocence au fond du repentir ;
L'espérance, c'est toi, douce Cymodocée,
Dont la voix, vers le ciel, éleva la pensée
D'un peuple coupable et martyr.

La foi, sa vie entière en fut la noble image ;
Seul, après Dieu, l'honneur a reçu son hommage,
Il vécut, appuyé sur l'arbre de la croix ;
Le siècle, ainsi que Pierre, errant sur un flot sombre,
Doute, comme l'apôtre, et sent son pied qui sombre ;
Il le sauve d'un mot : « Je crois ! »

De l'Olympe évoqué balayant le fantôme,
Il nous montre le vrai rayonnant dans l'atôme ;
Et faisant resplendir son éclat en tout lieu,
Au charme de sa voix, le chêne au front superbe,
L'insecte ou l'Océan, l'étoile ou le brin d'herbe,
S'éclairent d'un rayon de Dieu.

Pèlerin d'un tombeau dans les déserts arides,
Eveillant les essaims des oiseaux des florides,
Du monde de Colomb nous révélant les fleurs,
Guidant, dans la Savane, une vierge adorée,
Tout devient sous les pas de sa muse inspirée
Parfum idéal et couleurs.

Du chantre harmonieux notre âme tributaire
De ses demi-clartés révèle le mystère ;
Nos larmes de douleur coulent des yeux d'Eudor,
Au sein de l'infini, René berce nos songes,
Velleda, des désirs effeuillant les mensonges,
En jette aux flots les anneaux d'or.

Amélie, Atala, blanches sœurs de nos rêves,
Comme ces lys des mers qui parfument nos grèves,
Votre arôme, en passant, laisse le cœur plus pur ;
Par vous, tout s'embellit, tout, même la souffrance,
Par vous le désespoir se revêt d'espérance,
Et la tombe est un ciel d'azur.

La liberté qu'on aime et l'honneur qu'on renomme
Faisaient battre le cœur du tribun gentilhomme ;
Il allait au forum, sans voiler son blason,
Portant *des lys sans fin* (1), sur un écu sans tache,
Chevalier populaire, il accomplit sa tâche,
Sans en effeuiller un fleuron.

Chez lui le dévouement ne fut jamais servile,
Et, dans la paix du trône ou la guerre civile,
Il résistait aux rois ou bravait l'empereur ;
Puis de ces rois jetés sur la rive étrangère
Il immortalisa la grandeur passagère
Et fut courtisan du malheur.

Il meurt, comme Numa, dans les flancs d'un orage ;
Quand le vent social ébranle dans sa rage,

(1) Les armes de la famille de Châteaubriand sont des *lys sans fin*.

Le champ, la liberté, la famille et l'autel ;
Mais soyez sans frayeur pour les destins du monde ;
Car, au sein du chaos, on aperçoit sur l'onde,
Flotter son génie immortel.

S'il est, dans ce génie, une telle puissance
Qu'il semble à l'avenir préparer sa naissance
Et garder ses destins, à l'ombre d'un tombeau,
C'est que Châteaubriand, c'est ce siècle fait homme,
Dans tout ce qui fut grand, dans tout ce qu'on renomme
De céleste, de vrai, de beau.

Sans éclairer nos fronts du rayon des prophètes,
Nous voyons l'avenir convier, à ses fêtes,
Le génie immortel, l'illustre précurseur.
Du jour où la raison chantant une hymne sainte
Du temple social élargira l'enceinte
Pour embrasser la foi, sa sœur.

Quand sonnera cette heure où la démocratie,
Héroïne sauvage, à l'onde du Messie
Viendra, comme Clovis, offrir son large front ;
Et de Châteaubriand reflétant l'auréole,
Lorsque ces deux grands noms que sema sa parole :
L'honneur et Dieu refleuriront ;

L'avenir qu'il créa par un chant tutélaire,
Au rocher du Grand-Bey, pèlerin séculaire,
Se dira, contemplant son immortalité :
« Noé des temps nouveaux, flottant sur un abîme,
« Il porta dans son âme, arche au fardeau sublime,
« Dieu, l'honneur et la liberté. »

Jules de Francheville.

AU TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND.

Salut Châteaubriand, salut roi de la lyre !
Toi qu'un poète adore et que tout homme admire,
Toi qui fus le plus grand des échos du vrai Dieu !
Que j'aime à parcourir la route ineffacée
Que laissa parmi nous le soc de ta pensée
Comme un sillon de feu.

Je commence à ce temps où la France en alarmes
Préludait, par des cris, à ces longs jours de larmes
Qui virent tant de deuil et tant d'hommes pervers ;
Et je te vois, pour fuir cette race flétrie,
Délaisser ta patrie
Et mettre entre elle et toi l'immensité des mers.

Bientôt je te revois, rêveur mélancolique,
En extase, écoutant dans la jeune Amérique,
Des fleuves, des forêts, les sublimes concerts.
Puis revenir vers nous, âme par Dieu choisie,
Apportant avec toi la sainte poésie
De ses vastes déserts.

Hélas ! il était temps ; des hommes en démence,
Jaloux même de Dieu, dans leur orgueil immense,

Enfantaient contre lui des projets abhorrés ;
Ils l'avaient, disaient-ils, convaincu d'imposture !
Et sans même écouter la voix de la nature
Ils s'étaient adorés !

Tu parais ; et bientôt dissipant nos tenèbres
De nos temples couverts de décombres funèbres
Tu relèves l'autel ;
Et ton souffle puissant en écartant l'orage,
Déchire le nuage
Qui cachait l'éternel.

Puissance du génie, ô puissance sublime !
Tu retins notre France au penchant de l'abîme,
Et peuplas le saint lieu
De ceux-là qui, pourtant, dans leur fougue insensée,
Jusque dans leur pensée,
Avaient renié Dieu !

Oui ; mais la voix de l'âme est toujours la plus forte :
Dans le fond de leurs cœurs la foi n'était point morte,
Mais elle sommeillait ;
Car en ces temps de haine et d'horribles vengeances
Tout dormait oublié : l'honneur et les croyances,
L'intérêt seul veillait !

Bonaparte t'aida dans ta sainte entreprise :
Pour rendre sa splendeur et sa force à l'église,
Pour effacer du sol tant de traces de sang,
Pour sauver de la mort la France à l'agonie,
Il ne fallait rien moins que ta parole unie
A son bras tout puissant.

Pourquoi le sort vint-il troubler cette harmonie
Qui règnait entre vous, vous, frères en génie?
Car toi tu l'admirais, tu l'aurais secondé ;
Ton cœur, sur ses regrets, eût appris à se taire,
S'il n'avait pas souillé sa gloire militaire
Du sang du grand Condé !

Dès ce jour reprenant tes courses vagabondes,
Tu fus interroger la poussière des mondes,
Evoquant les grands noms du fond de leurs tombeaux ;
Mais loin du sol natal pour nous tout est souffrance ;
Et tu revins encore doter ta belle France
De chefs-d'œuvres nouveaux.

Vainement à tes pieds, dans le cours de ta vie,
Mugirent en grondant des clameurs de l'envie.
Les efforts impuissants,
Bien plus haut que l'injure et plus haut que l'outrage,
Retentirent toujours, Homère de notre âge
Tes sublimes accents.

En vain aussi la mort rend ta lyre muette :
Tes chants, tes chants divins, dans l'âme du poète,
Réveilleront toujours de sublimes échos.
Mais, que dis-je, la mort ; c'est ta plus belle aurore !
Du fond de ton tombeau, tu domines encore
Et l'Océan du monde et l'océan des flots !

On incrimine un jour dans ta noble carrière :
C'est le jour où tu fis de la France guerrière
La France du néant ;
C'est le jour où ta voix, plus forte qu'une armée,

En faveur d'un pigmée,
Fit tomber un géant (1).

C'est à tort ; tu voulais établir l'équilibre.
Si la France était grande, elle n'était pas libre
Sous ce Dieu des combats ;
Quoique chaque jour vît quelque nouveau trophée,
Il l'étreignait si fort qu'il l'aurait étouffée
Entre ses puissants bras !

Ainsi tu le pensais. En sujet magnamine
Tu frayas une route à ton roi légitime ;
Mais à la royauté
Tu voulais allier (ô grande et noble envie,
Et qui fut en tous temps le rêve de ta vie,)
La sainte liberté.

Et toi dont l'éloquence à ces rois fit l'aumône (2),
Toi le plus ferme appui de leur antique trône,
Dans tes plans généreux tu te vis arrêté.
Vainement tu criais : Vous courez à l'abîme !
On fut sourd à ta voix, et tu tombas victime
De ta fidélité !

(1) Ceci est une exagération poétique. Je sais parfaitement que Châteaubriand seul ne fit pas tomber Napoléon ; mais il est certain que sa brochure, *Bonaparte et les Bourbons*, eut une grande influence sur les esprits à cette époque, et qu'elle contribua puissamment à les détacher de l'empereur en faveur de Louis XVIII. (Note de l'auteur).

(2) Ce vers est de Béranger. (Note de l'auteur.)

Jusqu'à la fin des temps durera ta mémoire ;
Tu peux dormir en paix et confier ta gloire
A la postérité ;
Pour un nom aussi grand que celui que tu laisses,
Jamais ne mentiront les fécondes promesses
De l'immortalité.

ALPHONSE JACQUELIN,
ouvrier à la manufacture des tabacs de Morlaix.



LA BRETAGNE ET CHATEAUBRIAND.

Quand l'industrie a étendu sur les métiers le fil d'écorce ou de lin, de laine ou de soie, la main des tisserands y épuise en vain ses caprices ; sous la variété de la trame que moirent mille ondulations ou que fleurissent mille broderies, on reconnaît toujours la nature de la chaîne, et, quelque diversifié que soit le travail, vous ne pouvez confondre les matières primitives ! Ainsi en est-il pour les grandes gloires, ces merveilleux tissus, qu'ourdissent les sociétés avec le fil que Dieu leur fournit. La civilisation et les circonstances donnent, sans doute, à l'homme illustre un caractère extérieur et mobile qui date pour ainsi dire son apparition ; mais, en allant plus au fond, vous trouvez une substance intime ; un côté de nature invariable qui tient de sa race et de son pays.

L'anglais du siècle de Marie Tudor diffère de l'anglais du siècle de Guillaume d'Orange ; cependant, derrière cette différence, on sent la communauté d'origine, et, comme le dit la légende allemande, *si la cloche a un autre son, ce n'en est pas moins le même métal.*

A part l'individualité accidentelle qu'une époque et des dons particuliers concèdent aux hommes célèbres, il est donc curieux de chercher ce qu'ils doivent à la famille nationale d'où ils sont sortis. Chaque race a sa manière de penser et de sentir, comme sa manière de parler, et on peut reconnaître son esprit comme on reconnaît son langage, à l'accent.

L'auteur des *Martyrs* en est un des plus éclatants exemples. Si son génie relève de la France, on peut dire que la nature de ce génie ne relève que de la Bretagne. Né sous un autre ciel, Châteaubriand eût, sans doute, conquis la même gloire, mais non par le même chemin. Des impressions différentes auraient éveillé des inspirations opposées ; l'imagination, frappée d'autres reflets, aurait produit d'autres images. Un phare peut s'allumer partout, mais sa lumière prend la couleur du verre qu'elle traverse, et la Bretagne a été le verre à travers lequel devait briller le génie de *René.*

Quand on a lu dans les *Mémoires d'Outre-*

Tombe, l'admirable récit de son adolescence passée au milieu des landes de Combourg ; quand on a écouté les confidences délirantes de cette âme que les rêves envahissent trop impétueusement, et qui se débat sous les serres de la muse, comme Promethée sous le vautour ; il n'est plus permis de mettre en doute l'influence que le berceau de Châteaubriand a exercée sur sa vie entière. C'est dans les friches semées de pierres druidiques, au bord d'une mer éternellement plaintive, et devant un ciel nébuleux que traversaient les volées d'oiseaux voyageurs, qu'il devait recueillir les germes poétiques dont les fleurs s'épanouirent plus tard. Là, ces types merveilleux de Velleda, de René, d'Outougamiz, d'Abencérage, d'Atala, se formaient lentement, et à son insu, au fond de son âme, comme se forment les perles au fond des gouffres marins.

Le monde qui nous environne agit à la longue au dedans de nous-mêmes ; de mystérieuses harmonies s'établissent entre ses apparences et notre âme, et la lyre intérieure finit par chanter avec les voix qu'elle a coutume d'entendre au dehors. Ainsi, à Combourg, Châteaubriand s'imprégnait de tout ce qu'il devait faire passer un jour dans son style ; il apprenait de la création cette langue colorée comme

nos soleils couchants, grande comme nos horizons, ample et soyeuse comme nos vagues, sonore comme le vent qui gronde sur nos promontoires. Quelques critiques se sont étonnés qu'une forme si splendide eut pu naître parmi nos brouillards, et ont dit que l'auteur de *René* appartenait aux pays du soleil! Ils ont oublié que le génie du midi avait toujours eu la perfection qui charme bien plus que l'éclat qui saisit. Dans la plus haute expression de ce génie, dans l'art grec, ce qui excite l'admiration, ce n'est ni la vivacité de ton, ni le grandiose; mais la proportion, la pureté et le goût. On sent que l'œuvre exécutée dans le royaume du jour s'est mise en mesure d'en supporter tous les rayons. Là, au contraire, *où combattent la lumière et l'ombre,* l'art se recommande par les grandes silhouettes, les teintes vigoureuses et contrastées. Quiconque a vu nos brumes marines déchirées par un jet de lumière, qui fait tout étinceler sur un point et découpe les nuages par de brusques contrastes, connaît le style de Châteaubriand. Mêlé de nuées et de soleil, il a tous les éclats qui naissent de l'opposition, toutes les profondeurs, tous les mystères et toutes les fantaisies de nos lointains bretons.

Il a, de plus, le cachet de cette race in-

domptable qui, debout sur ses traditions, a regardé passer dix-huit siècles sans s'émouvoir. Ainsi qu'elle, il est fort et calme, plein de douceur, mais d'une douceur un peu sauvage, comme serait celle du lion! Car, si Châteaubriand a décalqué la Bretagne dans sa forme littéraire, il ne l'a pas moins exactement personnifiée dans son caractère. Raide et tendre, orgueilleux et timide, éloquent et silencieux, il résume dans sa magnifique personnalité toutes les qualités et tous les défauts des enfants de l'Armorique. Trop amoureux des devoirs difficiles, il s'est toujours laissé séduire par les causes vaincues; mais capable de mourir pour un maître, il n'a jamais pu apprendre à le saluer assez bas. Du reste, républicain de cœur, ainsi qu'il le dit lui-même, on l'a vu se faire, par loyalisme, le défenseur du trône; et, persistant jusqu'au bout dans le culte des souvenirs, se coucher, comme un chien fidèle, devant la tombe de la royauté.

En lisant les *Mémoires* de Châteaubriand, son *itinéraire*, les notes des *Natchez* et du *Génie du Christianisme*, il est aisé de voir que ses voyages ont eu sur lui peu d'influence. Sa personnalité puissante aborde les hommes et les lieux sans en être modifiée; la nature elle-même ne peut le vaincre; il ne se livre point

à elle, il la prend selon ses goûts. Ce n'est point une souveraine dont il subit le pouvoir, c'est une belle maîtresse qu'il aime à ses heures. Si l'Amérique a laissé dans son imagination une plus forte empreinte, c'est qu'il y trouvait sa rude armorique complétée et agrandie. Le solitaire de Combourg était préparé à comprendre les déserts du nouveau monde, et le Breton a converser avec Chactas.

Après tant de pérégrinations, de gloire et de traverses, le grand poète est enfin venu reposer sur un rocher du pays, au bruit de ces houles qui l'avaient bercé tout enfant. L'exilé est de retour dans le sein de sa mère! Qu'il y reste et que la pierre de sa tombe devienne pour nous un *palladium* de gloire, pour la France entière un poétique pélérinage. Les vents du ciel peuvent y apporter la semence de la montagne, l'algue et la mousse l'envelopper de leur grâcieux linceul, les oiseaux y déposer leurs nids! Éternel symbole de celui qu'il recouvre, le granit breton se fera reconnaître jusqu'au dernier jour sous les guirlandes de gazons et sous les fleurs marines.

EMILE SOUVESTRE.

30 février 1849.

LA TOMBE

DE CHATEAUBRIAND.

Vois-tu, sur ce rocher où la vague se brise,
Où l'oiseau vient gémir, où soupire la brise,
Une tombe sans nom?
C'est là qu'il dort, hélas ! sous cette croix de pierre,
Celui de qui le nom remplit toute la terre,
Notre barde breton.
Ce flambeau s'est éteint ! cet astre, ce génie
Auquel Rome idolâtre aurait, après sa vie,
Elevé des autels !
Il venait d'accomplir sa haute destinée,
Il dort ! ! ! auprès de lui sa lyre est couronnée
De lauriers immortels.
Le nocher entendra dans la nuit ténébreuse,
Au bruit des flots, des vents, sa lyre harmonieuse,
Mêler son doux accord.
Son ombre planera sur la roche sacrée,
Comme un phare brillant, à la nef égarée
Il montrera le port...
Il aurait pu choisir pour reposer sa cendre
Les bords de l'Eurotas, les rives du Scamandre,
Ou la sainte cité.

Voyageur, pèlerin, comme une étoile errante,
Est-il un lieu fameux qu'en sa course brillante
Son pas n'ait visité?
Parmi les bois, les fleurs d'une terre étrangère,
Il n'avait point choisi sa demeure dernière
Pour reposer son cœur ;
Mais c'est dans son pays, si plein de poésie,
C'est parmi ses rochers, c'est là qu'il l'a choisie,
Et non loin de sa sœur.....
La Bretagne gémit dans sa douleur amère,
Alors que l'on rendit à cette tendre mère
Son fils dans le cercueil ;
Mais l'univers entier gardera sa mémoire,
Et ce fils, tant pleuré, sera toujours sa gloire,
Son amour, son orgueil.
Ah ! oui, son souvenir passera d'âge en âge.....
Allons sur son tombeau déposer notre hommage,
Des lauriers et des fleurs.
Gloire de ton pays, tu vis par ton génie.
Que le marbre à tes traits redonne encor la vie
Pour consoler nos cœurs!

Mlle ***,

auteur des *Essais d'une Lyre bretonne*.

ADIEU

A CHATEAUBRIAND.

I.

L'heure a sonné, ton âme aux cieux s'envole :
Elle abandonne un ténébreux séjour.
Ton front reluit sous la sainte auréole,
Et tes regards sont ouverts au vrai jour.
Mais à la France appartient ta mémoire ;
Mais ton grand nom sera toujours béni.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

II.

Oui, ton destin fut un pélérinage,
Fleuri parfois, et souvent épineux.
Vers d'autres bords poussé dès ton jeune âge,
En t'éloignant tu brisas de doux nœuds.
Il te fallait pour grand laboratoire
Le Nouveau-Monde et son beau ciel uni.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

III.

Quand tu partis pour les belles Florides,
Triste exilé dont le cœur débordait,
Tu gémissais, tes yeux étaient humides...
A tes accents l'avenir répondait.
Une sylphide à la robe de moire
Dans l'Oasis te gardait un doux nid.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

IV.

Châteaubriand, tu connus de la vie
Les passions, les regrets, les douleurs ;
Et de René l'âme fut asservie
Au mal secret qui coûte tant de pleurs.
Ton cœur forma plus d'un rêve illusoire,
Charme idéal perdu dans l'infini.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

V.

Avec Aubry qui n'a versé des larmes
Sur le destin des enfants du désert ?
Qui de Chactas n'a senti les alarmes ?
Comme Atala quelle âme n'a souffert ?
Ophélia n'a pas plus tendre histoire,
Ni Francesca, l'ange de Rimini.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

VI.

L'humble manoir, berceau de ton enfance,
Au chant d'exil ne pouvait rester sourd,
Quand l'émigré conservait souvenance
De sa famille et des bois de Combourg.
Tu regrettais le modeste auditoire
Pour t'applaudir, au foyer réuni.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

VII.

Preux chevalier, fidèle aux lois antiques,
A ton drapeau tu ne fis pas défaut.
Tu vins combattre en des rangs sympathiques
Pour arracher Louis à l'échafaud.
D'impurs tribuns le génie oratoire
Par le bourreau fut trop bien défini.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

VIII.

Pauvre et proscrit, traînant ton existence,
Bien loin des tiens que tu voulais venger,
Comme Ossian tu reçus l'assistance
Et tu mangeas le pain de l'étranger.
D'un beau passé victime expiatoire,
Sévèrement le sort t'avait puni.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

IX.

Avec bonheur tu revis ta patrie ;
Elle adoucit tes ennuis déchirants.
Tu la dotas d'une muse fleurie
Sous un soleil aux rayons pénétrants.
Tu remplaças le bruit déclamatoire
Par la pensée à l'éclat rajeuni.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

X.

Barde chrétien, ton sublime génie
Du paganisme éclipsa les beautés ;
Et tu luttas contre la tyrannie,
Sans conjurer ses foudres irrités.
Tu renias l'élu de la victoire
Lorsque de sang son astre fut terni.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

XI.

Jérusalem a reçu ton empreinte
Et la science a retrouvé l'Eden.
Tu rapportas vers nous la palme sainte
Par toi cueillie aux rives du Jourdain.
Sa source pure, où ta lèvre a pu boire,
N'arrose plus que le roseau jauni.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

XII.

Tu découvris dans la cendre de Rome
Une épopée aux chants mélodieux :
Pour proclamer le nom du Dieu fait homme,
Tu mesuras les héros et les dieux.
Cymodocée, assurant ta victoire
A fait rougir et Voltaire et Parny.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

XIII.

Dans tous les temps tu fus grand, tu fus digne ;
La liberté n'eut pas d'ami plus fier.
Des immortels ton front portait le signe ;
Un laurier rose embauma ton hiver.
Tu nous as fait aimer, penser et croire ;
Le droit chemin, tu nous l'as aplani.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

XIV.

Tu protégeas l'Hellénie oppressée,
En signalant de barbares fureurs.
Tu défendis les droits de la pensée ;
Tu fus hostile à toutes les terreurs.
Tu préférais le pieux oratoire
Au char pompeux de festons d'or garni.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

XV.

Tu vis tomber l'antique monarchie
Qui dédaigna tes avertissements.
Une autre digue est aujourd'hui franchie :
Tout a changé, mais non tes sentiments !
Ah ! ramenés au temps du Directoire,
Respirons-nous un air plus assaini?
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

XVI.

A tes serments tu demeuras fidèle
Sans entraver le siècle qui marchait.
Cœur généreux, ainsi que l'hirondelle,
Des vieux palais le deuil te rapprochait.
Au sort des rois, que jugera l'histoire,
Par un lien tu resteras uni.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

XVII.

Parfois l'envie, active dans sa haine,
Voulut sur toi répandre ses poisons.
Mais, vains efforts ! Pour rivaux le grand chêne
Peut-il compter l'ivraie et les buissons ?
Ta plume d'or et ta harpe d'ivoire
Montraient Tacite à Milton réuni.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

XVIII.

Va reposer sur le roc solitaire
Que l'Océan vient baigner de ses flots.
Un pur esprit, loin des bruits de la terre,
Dans ce tombeau protégera tes os.
Il vaut bien mieux, ce noble promontoire,
Qu'un Panthéon d'où le Christ fut banni.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

XIX.

Tu vois, hélas ! que notre foi chancèle,
En écoutant cent apôtres nouveaux.
On parle ici de chaîne fraternelle,
On veut hâter de généreux travaux,
Ce vrai bonheur, œuvre si méritoire.
En l'attendant le monde est désuni.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

XX.

Notre pays, en butte à tant d'orages,
Au lieu du port, trouve partout l'écueil.
Il se confie à de prétendus sages,
Bientôt brisés, mais gardant leur orgueil.
Contre la voix d'un club ou d'un prétoire,
Maître éloquent, tu l'aurais prémuni.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

XXI.

L'Europe entière, émue et frémissante,
D'un jour nouveau demande les rayons.
Mais quelle main, glorieuse et puissante,
Peut satisfaire à nos ambitions ?
Sous notre nef l'onde est sanglante et noire ;
Et porte-t-elle un peuple rajeuni ?...
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

XXII.

Oui, plus d'un siècle avec toi dans la tombe
Entre aujourd'hui... Tout un monde a passé.
Le marbre lourd, qui sur ton front retombe,
Annonce-t-il le génie abaissé ?
L'antique honneur sera-t-il dérisoire?
L'art sera-t-il ridicule et honni ?
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

XXIII.

Pour ton pays oubliant ta souffrance,
Avec amour tu nous as dit adieu.
Ton dernier mot fut un vœu pour la France,
Et, plein de foi, tu remontes vers Dieu.
A tes Bretons les rives de la Loire
Vont répéter un soupir infini.
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

XXIV.

Hier, hélas ! martyr dont le sang crie,
Un saint évêque aux cieux t'a précédé.
Priez tous deux, priez pour la patrie !
Oh ! son salut vous doit être accordé.
Qu'un soleil pur dore son territoire !
Plus d'horizon sans cesse rembruni !
Sommeille en paix dans ton linceul de gloire,
Vieux pèlerin, ton voyage est fini !

XXV.

Adieu poète ! adieu, peintre sublime !
Tu nous verras soumis à tes leçons.
Ton ombre encore, au penchant de l'abîme,
Nous retiendra, si jamais nous glissons !
Ta poésie est le sacré ciboire
Dont l'or contient le Dieu trois fois béni.
Adieu l'amour, le génie et la gloire.
Adieu, René, ton exil est fini !

Alph. Le Flaguais.

Caen, 7 juillet 1848.

CHATEAUBRIAND

CONSIDÉRÉ DANS SES RAPPORTS AVEC LE MOUVEMENT DE LA PHILOSOPHIE CATHOLIQUE AU XIXe SIÈCLE ET DANS SON INFLUENCE SUR L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE, ETC.

L'action d'une grande figure dans l'humanité n'est jamais unique et isolée ; la puissance de l'esprit humain est telle que sa personnification dans un génie providentiel, en se présentant sous un caractère propre et couronnée d'une gloire si éclatante, qu'elle semble n'éblouir que d'un seul côté, touche cependant à tous les points de l'horizon intellectuel. C'est qu'il n'y a de vraie grandeur, d'influence durable, qu'à la condition d'une sorte d'universalité qui concentre et unit en elle-même tous les rayons épars du vrai et du beau pour les faire émerger ensuite comme par un seul et même faisceau, dont l'éclat, ainsi accru, frappe plus vivement les regards.

C'est ainsi que Châteaubriand, peintre sublime

des harmonies chrétiennes, pèlerin touchant de Rome au Golgotha, chantre mélodieux et plaintif des tombeaux et des ruines du vieux monde, dont il emporte le souvenir, au sein de la vie libre, sur le cours des grands fleuves et dans les profondeurs mystérieuses des sombres forêts du monde nouveau ; c'est ainsi que ce génie, créateur et inspirateur des lettres et de la poésie de son siècle, n'a paru briller et attirer l'admiration que de ce côté, si éclatant en lui. Cependant la vigueur de son esprit le poussa vers la politique, vers la science sociale et universelle ; et il n'a pas manqué de critiques qui n'ont pas senti qu'un génie n'est tel qu'à la condition d'avoir, en quelque sorte, tout mesuré, tout pressé, pour en extraire les sucs et et les délicieux parfums que sa nature est appelée à mettre en œuvre. Nous ne voulons pas dire que cette grande figure, gloire de la Bretagne et que l'Europe envie à la France, ait été grande en tout ; mais nous constatons la loi commune à laquelle un tel génie ne pouvait se soustraire sans cesser d'être lui-même, et à laquelle il a obéi, en portant néanmoins partout le cachet de sa puissance.

Pour comprendre et justement apprécier l'influence de Châteaubriand sur la marche ascensionnelle de la vraie philosophie, il est nécessaire de jeter un coup-d'œil retrospectif sur l'état de la science philosophique au siècle qui venait de finir

dans les ruines, quand il parut pour travailler à la résurrection. Le XVIIIe siècle et sa philosophie laisseront de sombres traces dans l'histoire de l'humanité. Dans ce siècle, Voltaire avait séduit le monde, en profitant habilement des faiblesses de l'époque ; il avait brillé en littérature légère et prétendait aussi être philosophe comme on l'entendait alors. J.-J. Rousseau avait étonné par la hardiesse et l'éloquence de sa plume paradoxale. Le premier, en faisant renaître contre le christianisme la persécution de Julien, « eut l'art, funeste chez un peuple capricieux et aimable, de rendre l'incrédulité à la mode. Il enrôla tous les amours-propres dans cette ligue insensée ; la religion fut attaquée avec toutes les armes, depuis le pamphlet jusqu'à l'in-folio, depuis l'épigramme jusqu'au sophisme. Un livre religieux paraissait-il? L'auteur était à l'instant couvert de ridicule, tandis qu'on portait aux nues des ouvrages dont Voltaire était le premier à se moquer avec ses amis : il était si supérieur à ses disciples, qu'il ne pouvait s'empêcher de rire quelquefois de leur enthousiasme irréligieux » (1). D'autre part, les mathématiciens, amis ou disciples de Voltaire, dominaient dans l'académie et dirigeaient les tendances du siècle. C'est à D'Alembert qu'est dûe l'idée de

(1) Génie du Christianisme, L. 1 C. 1 Introd.

l'encyclopédie, cet instrument de destruction, cette Babel de la raison, où chacun vint jeter pêle-mêle le bien, le mal, la vérité et le mensonge, sans ordre comme sans proportion.

La science de l'homme, dans ses fonctions de devoir, était déviée ; on tendait à détruire ce que l'on appelait préjugés ; tous les ouvrages étaient dirigés contre Dieu, contre la société et ses institutions, et le monde croulait de toutes parts.

La société n'était plus comprise ; les sciences qui envisagent l'être intelligent comme faisant partie d'une certaine réunion d'individus, de pays et de religion semblables, ou bien comme homme, par rapport aux autres hommes, d'où sortent la nationalité et l'humanité, quoique généralement et fréquemment étudiées, étaient plutôt ruinées qu'établies et soutenues. Le seul lien véritablement social, le lien religieux, était tous les jours desserré et détruit. L'unité religieuse rompue par l'introduction de sectes différentes et opposées, la nationalité dut se mettre en dehors de toute religion ; et, en rompant ainsi avec son principe, la société fut abaissée jusqu'à l'égoïsme, et bientôt approcha du néant.

Quant à cette grande et belle science de l'homme avec sa conscience, la morale, réduite à celle des intérêts et du moment, elle était viciée et individualisée ; et le terme, Dieu, fut rejeté.

Cependant le système destructeur allait s'é-

tendant sur la France. Il s'établissait dans ces académies de province, qui ont été autant de foyers de mauvais goût et de factions. Des femmes de la société, de graves philosophes, avaient leurs chaires d'incrédulité. Enfin, il fut reconnu que le christianisme n'était qu'un système barbare dont la chute ne pouvait arriver trop tôt pour la liberté des hommes, le progrès des lumières, les douceurs de la vie et l'élégance des arts » (1).

Alors le génie du mal triompha; tout fut disloqué; ce que dix-huit siècles de foi avaient produit de grand et de sublime dans les sciences, la philosophie véritable et les arts; ce qu'ils avaient procuré de gloire, de bienfaits et d'institutions vraiment sociales à la nation française, tout fut aboli en quelques années d'une fureur sans égale. La science disparut, ses monuments et ses sanctuaires furent rasés; les temples croulèrent avec le culte et la morale. Il n'y eut plus qu'un désir, une tendance, dans les disciples de cette prétendue philosophie : dominer et jouir, sans s'inquiéter du reste. La raison libre se promena triomphante dans le sang et le carnage; elle avait rejeté Dieu, elle se divinisa elle-même sous la figure de la prostitution.

C'est au milieu de circonstances si funèbres

(1) Génie du Christianisme. C. 1. Introd.

que parut le Génie du Christianisme, fruit des méditations d'une âme profondément chrétienne, que la tempête avait chassée jeune encore, comme pour la forcer à rechercher dans les souvenirs des enseignements de sa mère, et dans la foi si sublime de sa province, de quoi raviver les cœurs énervés des enfants de sa patrie. C'était une grande hardiesse que ce livre, c'était une inspiration providentielle.

Le génie du jeune rénovateur avait parfaitement compris qu'il ne s'agissait plus de discuter les dogmes et les vérités premières, en descendant par une argumentation serrée de la cause aux effets. Le siècle était sorti de la voie de la raison et incapable d'y rentrer tout d'un coup. « C'était encore, dit-il lui-même, une autre erreur que de s'attacher à répondre sérieusement à des sophistes, espèce d'hommes qu'il est impossible de convaincre, parce qu'ils ont toujours tort. On oubliait qu'ils ne cherchent jamais de bonne foi la vérité, et qu'ils ne sont même attachés à leur système qu'en raison du bruit qu'il fait, prêts à en changer demain avec l'opinion.

Pour n'avoir pas fait cette remarque, on perdit beaucoup de temps et de travail. Ce n'était pas les sophistes qu'il fallait réconcilier à la religion, c'était le monde qu'ils égaraient. On l'avait séduit en disant que le christianisme était un culte né

du sein de la barbarie, absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies, ennemi des arts et des lettres, de la raison et de la beauté; un culte qui n'avait fait que verser le sang, enchaîner les hommes et retarder le bonheur et les lumières du genre humain. On devait donc chercher à prouver au contraire que de toutes les religions qui ont jamais existé, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres; que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices bâtis pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël. On devait montrer qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte; on devait dire qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste; qu'il n'y a point de honte à croire avec Newton et Bossuet, Pascal et Racine. Enfin, il fallait appeler tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur au secours de cette même religion contre laquelle on les avait armés » (1).

(1) Génie du Christianisme, C. I. Introd.

Tels sont la pensée et le but du *Génie du Christianisme* ; réconcilier le cœur et tous les nobles sentiments de l'homme avec la vérité chrétienne, avec Dieu et la religion. C'est à ce point de vue qu'il présente le dogme et la doctrine révélée, sous leur côté le plus touchant et le plus séduisant pour les âmes encore capables de sortir du sommeil.

Le *Génie du Christianisme* s'ouvre par un magnifique début, l'étude des Mystères et des Sacrements de l'Eglise dans leurs rapports avec les besoins de l'âme et du cœur et avec chacun des moments de la carrière de l'homme ici-bas.

Du dogme et des sacrements découle la morale chrétienne, et les vertus et les lois morales font le sujet du second livre du *Génie du Christianisme.* La foi, l'espérance et la charité, trois vertus qui ne peuvent venir que de Dieu, qui sont la source et le principe de toutes les autres, ouvrent et préparent les voies aux lois morales proprement dites et à la promulgation solennelle du décalogue, dont il peint la grandeur et la majesté incomparable, au moment où l'Eternel parle sur le sommet du Sinaï. Que sont auprès de cette loi divine les lois des humains, sinon l'humiliation de l'orgueil ? Telle est la conclusion qu'il fait ressortir de la comparaison du décalogue avec les législations antiques.

L'école Voltairienne ayant parfaitement compris la puissance des saintes écritures comme base de l'enseignement chrétien, s'était, à la suite de son maître, appliquée à les ridiculariser, à y trouver de prétendues contradictions avec l'histoire et les annales des anciens peuples. Il fallait poursuivre sur ce terrain l'incrédulité philosophique; or, le livre troisième du *Génie du Christianisme* expose les vérités des écritures et la chute de l'homme, et en prouve la conformité avec toutes les antiques traditions des peuples. Le livre suivant continue le même sujet; la comparaison de la chronologie biblique avec les chronologies fabuleuses des Egyptiens et des Indous, etc., lui fournit une réfutation facile des paradoxes des Voltaire, des Volney, des Dupuis et des savants de la commission d'Egypte, qui n'apprirent en ce pays qu'à fortifier leur scepticisme, sans doute parce qu'ils ne trouvèrent pas l'âme emmaillottée dans les momies.

L'histoire naturelle avait aussi été invoquée par les philosophes du XVIIIe siècle, qui, soupçonnant sa puissance pour la vérité chrétienne, la méprisaient et ne s'en servaient qu'en la travestissant. Elle va fournir de merveilleux tableaux au peintre des vérités antiques. Il l'appellera pour défendre la vérité du déluge, montrer en même temps, contre la mauvaise géologie, la jeunesse et la

vieillesse de la terre. Elle lui servira enfin, dans le cinquième livre, à prouver l'existence de Dieu par les merveilles de la nature. Il va contempler la sagesse divine dans l'organisation des animaux et des plantes, dans l'instinct des premiers, dans leurs rapports avec l'homme, qu'il peindra lui-même dans son être physique et dans son être moral. De là, il sera conduit à prouver l'immortalité de l'âme par la morale et le sentiment. Enfin, après avoir montré le danger et l'inutilité de l'athéïsme, il termine cette première partie par la fin des dogmes du christianisme, l'état des peines et des récompenses dans une autre vie.

Cette première partie du *Génie du Christianisme,* qui renferme toutes les bases du dogme et de la morale, est certainement l'un des points de départ de l'élan de la philosophie catholique dans notre siècle. Un autre génie, étranger de naissance, mais français par le cœur et le langage, enseigna à la France, avec une profondeur incomparable, la métaphysique du dogme, et réduisit en poudre l'idole de la philosophie du XVIII[e] siècle; il démontra le dogme de l'autorité de l'église, de façon à mériter l'admiration de ceux-mêmes qui ne croient pas; il pénétra jusqu'aux racines de la société française, tout en découvrant les lois qui président à la naissance, au développement et à

la décadence des nations ; il en fit sortir sur la fin de la révolution française et ses suites, des prévisions prophétiques qui étonnent et réduisent au silence ; cet homme s'appelait De Maistre. Mais la nature de son génie demandait peut-être des âmes préparées. Châteaubriand vient s'attaquer à tout ce qu'il y a de plus vibrant au cœur de l'homme. Le christianisme avec ses dogmes et sa morale, offert au sentiment, à l'imagination poétique de la jeunesse, lui ouvrait un horizon nouveau dont les charmes séduisants appelaient à la méditation toutes les puissances de l'âme. Car, bien qu'il n'ait pas approfondi, il ne faut pas croire que le *Génie du Christianisme* ne parle qu'au cœur ; sans doute c'est par le sentiment du beau qu'il arrive à la raison ; mais celle-ci même y est satisfaite par des preuves convaincantes qui, sans avoir la sécheresse de l'argument syllogistique, en ont toute la force et, de plus, se présentent à l'intelligence revêtues de ces formes vives qui peignent, parlent, saisissent et pénètrent jusqu'au fond de l'âme, en la forçant d'admirer.

Honteuse d'avoir été trompée et séduite par les mensonges du XVIIIe siècle, par ses plaisanteries hideuses et par la fantasmagorie de sa fausse érudition, la jeunesse, entraînée par le génie chrétien de Châteaubriand, se prit à réfléchir et à penser. Le hardi rénovateur avait touché tous les

points, le dogme, la morale, les traditions sacrées dans leur rapport avec les annales des peuples et avec les sciences physiques, astronomiques et naturelles; puis, dans la seconde partie du *Génie du Christianisme*, il avait élevé la poétique chrétienneté bien au-dessus de celle de l'antiquité; il avait placé la bible au-dessus d'Homère, prouvé que le christianisme était le plus sublime inspirateur de la musique, de la peinture, de la sculpture et de l'architecture, puisqu'il allait chercher le type idéal et divin de tous ces arts dans la pensée de Dieu même. Il avait montré, par l'histoire et les faits, que la foi chrétienne donnait à l'esprit cette vigueur qui produisit les grands astronômes, les mathématiciens, les chimistes, les naturalistes, les métaphysiciens, les publicistes et les moralistes les plus distingués. Il avait dit les causes de la stérilité de l'histoire moderne en dehors de l'influence chrétienne, et incliné les cœurs pour écouter les accents mâles et divins de l'éloquence sacrée. Il avait fait rougir d'être incrédule, en prouvant que l'incrédulité est la principale cause de la décadence du goût et du génie. Il avait peint les harmonies de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain; il avait attendri l'âme en la conduisant sous les voûtes célestes des temples méditer les mystères symboliques des ornements, des

chants, des prières, des solennités joyeuses ou tristes et des pompes funéraires du culte catholique. Il l'avait ensuite conduite au milieu des tombeaux dans les cimetières de campagne, pour y méditer l'éternité. Replaçant la scène dans les institutions vivantes, il avait présenté Jésus-Christ et sa vie divine comme le père, la source et le modèle du prêtre et du religieux, réhabilitant la vie monastique dont les ruines jonchaient encore le sol de la patrie. Il avait transporté son lecteur au-delà des mers sur les traces du missionnaire civilisateur et consolateur céleste; puis il l'avait armé à la suite du chevalier chrétien pour veiller la garde sainte et sanctifier la force. Enfin il avait ramené tous les sentiments du cœur, toutes les inspirations de l'esprit, tous les préjugés se confondre et s'éteindre dans le calme de la reconnaissance, en racontant les services rendus à la société par le clergé et la religion.

Ainsi tout avait été embrassé, saisi, admiré, aimé; aussi l'élite de la jeunesse, enflammée d'un saint enthousiasme, voulut pénétrer dans toutes ces voies ouvertes pour y étancher sa soif aux sources du vrai et du beau. Les pères de l'Église revinrent en honneur, et de leur étude approfondie sont sorties plus tard ces belles monographies qui sont le tableau de tout un siècle de gloire chrétienne et un enseignement de haute sagesse.

On voulut se convaincre par soi-même des méprises et des escamotages honteux de l'érudition du XVIIIe siècle, et une foule de jeunes penseurs se mit à l'œuvre, approfondissant les annales et les monuments des anciens peuples, scrutant les philosophies antiques, égyptiennes, grecques et indoues, afin de les comparer à la verité chrétienne qui en sortit plus brillante et plus belle. Des recueils savants se fondèrent, des ouvrages nombreux furent produits dans cette direction; un demi-siècle auparavant ils eûssent été bafoués, et, quelques années seulement, ils n'eûssent pas été lus. Mais le *Génie du Christianisme* avait brisé ces barrières; il avait tué la raillerie et apprivoisé l'incrédulité, la forçant à admirer au moins ce qu'elle se refusait à croire. Il avait semé dans le sol fécond des cœurs les germes qui se produisaient grands et développés dans ces recueils et ces ouvrages sérieux, pierres taillées dans l'histoire de la philosophie, pour servir à l'édifice de la vraie sagesse.

La métaphysique, dépouillée de ce qu'elle a d'ardu, était, chose remarquable et qu'on aura peine à croire, si l'on ne médite attentivement la première partie du *Génie du Christianisme*, la métaphysique donc était le point de départ de l'œuvre de Châteaubriand; il l'avait descendue des hauteurs de la raison dans la région du cœur.

Effaçant ainsi du même coup et le mépris voltairien et le comique de Molière, il avait montré cette métaphysique si bafouée sur la scène et dans l'Académie, comme la clef de voûte de l'édifice humain; et, réconciliant par là la philosophie avec la théologie, il fut facile alors aux penseurs chrétiens de prouver qu'il n'y a de vraie philosophie que dans le christianisme, parce qu'il est la synthèse la plus haute et la plus générale de toutes vérités, de toutes sciences et de toutes vertus. De là naquirent tous ces travaux de la jeune école catholique, développement glorieux du thême général que le *Génie du Christianisme* avait fait pénétrer, dès sur les bancs du collége, dans leur jeune intelligence.

Une autre vue, non moins féconde, de cet ouvrage immortel, avait ouvert le champ à la philosophie pour ainsi dire démonstrative; ce fut le but de son auteur de passer de l'effet à la cause, et de « ne pas prouver que le christianisme est excellent, parce qu'il vient de Dieu; mais qu'il vient de Dieu, parce qu'il est excellent. » Poser la morale, dont les résultats et les effets sont visibles, comme base de la science de l'homme, et remonter de là à Dieu qui en est le législateur, au dogme qui en est la source et le régulateur, c'est une des grandes et belles parties du *Génie du Christianisme*. Et ce thême remarquable, repris

plus spécialement et plus scientifiquement, a produit cette école philosophique, ramenée par la science de l'homme à la foi, et à laquelle Buchez, préparé par les sciences physiologiques et médicales, a donné une si forte impulsion ; école qui n'a peut-être pas encore été assez appréciée dans le mouvement catholique, auquel elle a cependant singulièrement contribué.

Mais, sous un autre rapport, la première œuvre du génie breton servit puissamment le mouvement philosophique chrétien; nous l'avons vu déjà compléter, pour ainsi dire, le grand effort du comte de Maistre; et il est plus certain encore qu'en faisant aimer la sainte et sublime conception chrétienne dans son culte, sa morale et ses dogmes, il préparait le champ à l'autre génie, son compatriote et son ami, dont les accents plus mâles et plus sévères allaient pulvériser l'indifférence religieuse, queue traînarde, hydre renaissante du voltairianisme, qui, n'osant plus rire avec son père, s'enveloppe du manteau d'Épicure pour dormir plus à l'aise dans la boue. Enfin, il ramenait les esprits au sérieux nécessaire pour méditer les idées absolues en métaphysique, en législation, en politique, dans les livres de De Bonald.

La philosophie chrétienne n'est point, comme ces psychologies plantées sur la pointe d'une aiguille, un lambeau égaré de la science de l'homme,

qui prétend au titre de sagesse ; mais elle est la science complète de l'être humain dans ses rapports avec le monde et avec Dieu. Elle embrasse tous ces rapports par la raison, l'intelligence et l'amour, et ce fut par cette dernière puissance de l'âme que le *Génie du Christianisme* féconda la philosophie renaissante au XIXe siècle des débris et des ruines amoncelées par la haine de toute vérité.

Sa salutaire influence ne s'arrêta pas là ; la philosophie rentrée sous le sceptre de la théologie, sa mère, put reparaître dans les chaires catholiques pour y lutter contre le doute et y terrasser l'orgueil de la raison rebelle au joug de la foi. Mais le *Génie du Christianisme* exerça sur l'éloquence sacrée une influence plus directe et plus immédiate ; ses belles pages récitées ou fécondées par les ardeurs brûlantes de la charité, divinisées par l'onction du caractère sacerdotal, vinrent faire briller, sous l'œil de Dieu, la grandeur et la majesté des cérémonies, des missions et des bienfaits de la religion ; elles vinrent y représenter la pensée divine sous tous les symboles du culte chrétien, inspirer aux méditations du prêtre et à son cœur les nouveaux sentiments propres à guérir les nouvelles maladies du siècle, et qui, coulant dans l'enveloppe de la grâce céleste, descendaient de ses lèvres vibrantes d'amour dans les âmes

émues et converties d'admiration. Les grandes figures de la chaire chrétienne moderne, les Lacordaire, les Combalot, ont médité le *Génie du Christianisme*, dont on recueille plus d'une fois les reflets dans leur parole ; et un jour, dans *Notre Dame de Paris*, nous entendîmes la voix sévère de Ravignan demander à son auditoire la permission « de faire parler une plume plus éloquente que sa parole. » A peine avait-il achevé de réciter, que toutes les têtes, inclinées comme un vaste champ d'épis ondoyants sous le zéphir, se tournèrent vers l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*, qui était présent.

Ainsi, celui qui avait montré combien l'éloquence chrétienne est au-dessus de l'éloquence antique et de toute parole purement humaine, qui l'avait montrée dominant les passions, faisant couler les larmes, incapable de crainte et d'injustice, donnant des leçons aux rois, mais sans les insulter; consolant le pauvre, mais sans flatter ses vices ; dominant la politique et les choses de la terre, comme un aigle aperçoit, du sommet de la montagne, les objets abaissés de la plaine ; ce génie monta dans la chaire avec les orateurs chrétiens. Il donna plus d'ampleur à leurs conceptions, plus de vigueur à leur esprit pour pénétrer les mystères du culte chrétien, plus de délicatesse à leur sentiment pour en peindre les beautés. En un mot il fournit des armes nouvelles à la puis-

sance de la parole pour subjuguer les âmes en touchant les cœurs.

Le *Génie du Christianisme* a donc marqué son passage dans notre siècle, non seulement sur la littérature, qui a été son côté presqu'uniquement admiré, mais, comme nous espérons l'avoir fait sentir, il a marqué son passage par des traces bien plus profondes sur la philosophie et sur l'éloquence chrétienne, et c'est par ce côté surtout qu'il est une œuvre éminemment sociale.

Ce ne serait cependant pas avoir rendu pleine justice à Châteaubriand de ne l'avoir considéré que dans sa première et principale œuvre. Car, si la philosophie catholique est redevable sous tant d'aspects divers au *Génie du Christianisme*, elle doit aussi beaucoup aux ÉTUDES HISTORIQUES, publiées dans son âge mûr. « J'ai commencé, dit-il, ma carrière littéraire par un ouvrage où j'envisageais le Christianisme sous les rapports poétiques et moraux ; je la finis par un ouvrage où je considère la même religion sous ses rapports philosophiques et historiques. »

A l'incrédulité du XVIIIe siècle avaient succédé le panthéisme et le fatalisme du XIXe; le premier, né en Allemagne, s'était principalement incrusté dans ce qu'on appela philosophie de l'histoire, qui n'a été, pour un trop grand nombre d'esprits, qu'une sorte de lit de Procuste sur lequel on taille les évènements et les faits pour les forcer à entrer

dans le cadre qu'on s'est tracé en dehors de la réalité. Le fatalisme fut le dogme désespérant de cette école française, qui, voulant continuer la révolution, fille du XVIIIe siècle, et ne sachant cependant comment justifier et même diviniser les crimes qu'elle avait besoin de louer et de grandir à tout prix, ne trouva rien de plus favorable à ses vues, que de remplacer la Providence par le *Fatum,* loi absolue du mal, qui délie les consciences, détruit la morale et sape par là même toutes les bases sociales.

Or, comme le *Génie du Christianisme* avait été dirigé contre la philosophie incrédule du XVIIIe siècle, les études historiques le sont contre le panthéisme et le fatalisme du XIXe, faisant invasion dans l'histoire et par suite dans les croyances et les mœurs. C'était donc un sujet digne de Châteaubriand. Aussi, bien qu'il n'ait point achevé cette œuvre, qu'il ne l'ait point perfectionnée selon son premier dessein, il l'a cependant environnée de toutes les prédilections d'un père. Son système est basé sur trois vérités qui sont le fondement de l'ordre social : la vérité religieuse, la vérité philosophique, la vérité politique ; c'est à cette triple lumière qu'il juge et coordonne les évènements et les faits. Mais la vérité religieuse, personnifiée dans la papauté, deviendra son principal pivot. Venger et présenter sous son vrai jour

avec ses grandeurs et ses bienfaits, cette pierre fondamentale de l'édifice catholique, c'était compléter et glorieusement terminer l'œuvre du *Génie du Christianisme*, et l'auteur des *Études Historiques* s'y est encore montré digne de lui-même. Nous ne le suivrons pas dans l'analyse de cet ouvrage, dans l'appréciation des grands enseignements qu'il renferme; nous dirons seulement, pour prouver la vérité de nos éloges, que si la critique a pu trouver à s'exercer justement sur plus d'une page des *Études Historiques*, celles-ci n'en demeurent pas moins un monument plein de grandes vérités, dans lequel les reflets prophétiques, à la manière de De Maistre, viennent souvent prévoir l'avenir par le passé. Les évènements qui ébranlent et transforment l'Europe, à l'heure où nous écrivons, et cette transformation même, sont prévus dans les *Études Historiques*. Les esprits sérieux qui liront attentivement ce livre, nous comprendront et y verront ce cachet du génie.

L'influence de ce dernier ouvrage n'a pas égalé celle du premier, soit parce qu'il est venu trop tard, soit à cause même de ses quelques imperfections. Il a cependant donné un nouvel élan à la philosophie dans le domaine de l'histoire, et il serait facile de le montrer, ouvrant encore de nouvelles routes et fécondant les recherches et les travaux de tant de jeunes écrivains qui lui doivent les premières lueurs de leur talent.

Qu'il nous soit donc permis de le dire en terminant : Châteaubriand ne fut pas seulement un grand littérateur, il fut de plus un vrai philosophe, parce qu'il sut croire à la sagesse, qu'il l'aima, la fit admirer et aimer. La même religion, source de toute sagesse, base de toute vraie philosophie, est debout aux deux barrières qui marquent les deux extrémités de la carrière que parcourut son génie. Il a jugé et combattu le passé mauvais qui l'avait précédé ; il a cherché à ralentir le mal au milieu duquel il a vécu; il a semé dans les cœurs les germes des grandes vérités, qu'il a illuminées par son talent, travaillant ainsi à la rénovation future qu'il a prévue et appelée de tous ses vœux. Né à la fin d'un monde que l'erreur et l'irréligion faisaient crouler, il fut élevé et nourri dans la foi ; elle a été la source de son génie; elle a consolé sa vie et sanctifié ses derniers ans. Soutenu par ses ailes célestes et appuyé sur la divine espérance, il retourne à la vraie patrie, séjour de l'éternelle charité, au moment où l'Europe, s'affaissant de plus en plus dans le gouffre du doute et de toutes les passions qu'il déchaîne, se demande qui la sauvera ? Châteaubriand, par les travaux qu'il lui lègue, par sa vie et sa mort de chrétien sincère, en la quittant, lui répond : La Foi !

F. L. M. MAUPIED,

du diocèse de St-Brieuc, chanoine honoraire de Reims, docteur ès-sciences, etc.

CHATEAUBRIAND. (1)

Si quelqu'un venait dire avec un front sévère :
« Tout homme, dans ce siècle, ou s'égare, ou faiblit ;
» Toute vertu s'éteint, tout nom brillant pâlit ;
» Il n'est pas un mortel digne qu'on le révère.

» D'audacieux acteurs la scène se remplit :
» Un peu de renommée est leur triste chimère.
» Chacun veut respirer un encens éphémère,
» Et pour un faux honneur tout homme s'avilit. »

Je répondrais : Voyez ce sage qui s'isole ;
Lui dont le monde entier adorait la parole,
Dans son manteau sans tache il s'est enveloppé.

Oh ! qu'il est noble et grand, loin du chaos immense,
OEuvre d'ambitieux qui ne l'ont point trompé,
Et qu'il est éloquent jusque dans son silence.

II.

Puissant générateur, d'un souffle harmonieux
Il créa parmi nous de sacrés interprètes,

(1) Ces vers ont été adressés à M. de Châteaubriand avec un exemplaire des *Études du Siècle*.

Et comme Dieu semait des astres dans les cieux,
Sur la terre, en passant, il sema des poètes !

Révélateur divin, au temps de nos aïeux
On eût cru ses accents comme ceux des prophètes,
Et la France devrait, dans ses jours périlleux,
Implorer son salut de ses lèvres muettes.

Lui seul, peut-être, il sait quel bras peut la sauver,
Quel livre il faut ouvrir, quel arme il faut trouver,
Avant de renouer la chaîne désunie.

Mais, généreux martyr de la fidélité,
Sans trahir cependant l'auguste liberté,
Il a dû replier les ailes du génie ! »

III.

Oui, tu restes caché, mais c'est sous des lauriers,
O toi que nous nommons l'Homère de la France !
Tu rayonnais sur nous ainsi que l'espérance,
Tes adieux solennels étaient donc les derniers !

Vois-tu déjà ce monde avec indifférence,
Tel qu'au sein de la mer les hardis nautonniers ?...
Ou, tel qu'aux bords lointains les héros prisonniers,
Attends-tu le départ comme une délivrance ?

Reste encor parmi nous : ton exemple est si beau !
Pourquoi, chrétien fervent, te choisir un tombeau ?
L'homme sait-il jamais où sa cendre repose ?

Va, crois-le, tes pareils, élus mystérieux,
Exempts de cette loi que la mort nous impose,
Sont, vivants, comme Elie emportés dans les cieux !

Alphonse Le Flaguais.

Mai 1841. — Caen.

LETTRE DE M. DE CHATEAUBRIAND

à M. Alphonse Le Flaguais.

Les vers, Monsieur, que vous voulez bien m'adresser sont très beaux, extrêmement beaux ; mais, je vous le dis sans fausse modestie, je ne les mérite pas. Dans vos *Etudes du Siècle*, parmi beaucoup de vers pleins d'énergie et de vérité, on remarque l'embarras où vous êtes pour concilier votre admiration des trois journées et vos imprécations contre les hommes qui en ont profité. Moi, Monsieur, je n'ai jamais hésité ; je suis peut-être le plus grand admirateur de Napoléon qu'il y ait au monde ; mais je hais son despotisme autant que j'admire son génie. Nos anciens rois nous avaient apporté la liberté, et je déplorerai toujours l'impétuosité sans raison qui nous a privés peut-être pour jamais de cette liberté, objet de mes respects et de mes travaux. Je me tais et je gémis en attendant la dernière délivrance du chrétien.

Agréez de nouveau, je vous prie, Monsieur, mes remerciements sincères et l'assurance de ma considération très distinguée,

Chateaubriand.

Paris, 26 *mai* (1841).

SOUVENIRS ET RÉCITS.

I.

...............Je venais de terminer mes études classiques dans ce collège, devenu lycée impérial, où Châteaubriand avait hérité du lit de Parny. Ce singulier contraste de deux gloires si peu sympathiques, bercées dans la même couche, d'où elles s'élancèrent vers le but inconnu que leur cachait l'avenir, ne m'avait guères préoccupé que parceque l'une de ces gloires était bretonne. Le nom du chantre *d'Atala* était dans toutes les mémoires lycéennes, en dépit des critiques de Chénier, que l'on mettait sous nos yeux avec éloges. La poétique du *Génie du Christianisme* faisait de sourds progrès dans nos jeunes intelligences à côté de Virgile et d'Horace.

Un de mes plus vifs désirs, que je me hâtai d'accomplir en quittant mon vieux professeur de rhétorique (1), le savant et digne successeur

(1) M. Rabillon, mort à Rennes, inspecteur des Études.

du bon Germé, qu'y avait rencontré le jeune Châteaubriand, fut de faire un pèlérinage à ce château de Combour (1), où naquit réellement le poète qui devait chanter les martyrs de la foi chrétienne; car c'est là que s'éveilla son génie dans ces mélancoliques rêveries qu'il a si vivement portés dans ses pages d'*Outre-Tombe.* Son corps était né seul à St.-Malo. Un enfant, de plus, avait vu le jour dans cette rue obscure, dans cet hôtel qu'il revit plus tard transformé en auberge (2); c'est un enfant ordinaire, malgré sa pétulance, qui joua le long de ces vagues argentées, en face de ce roc où il ne se doutait guère que serait un jour sa tombe, poétique comme sa vie.

J'étais donc parti pour Combour, *le val de la limite*, seul avec le bâton du pèlerin, et j'y arrivai, accompagné des souvenirs du grand écrivain. Ces souvenirs, comme il arrive toujours, revêtaient une forme plus vivante à mesure que j'approchais des lieux où le poète et le chrétien avaient reçu leurs premières inspirations. L'ima-

(1) Qu'on me permette d'orthographier ainsi le nom de *Combour*, afin de le rapprocher de son étymologie : *Comb*, vallée, *ore, orée*, bord, lisière. La vallée où il est situé limitait en effet les deux évêchés de Dol et de St.-Malo.

(2) Aujourd'hui partie de l'*Hôtel de France.*

gination semble éprouver un choc électrique de la présence, et pour ainsi dire du contact des lieux où a vécu quelque grand homme, du paysage dont il a reçu les secrètes influences, et où Dieu s'est manifesté à lui par de terrestres harmonies. Je visitai tour-à-tour, avec un pieux recueillement, le château, l'étang, les deux mails debout encore, et mon œil fasciné y cherchait la trace des pas du jeune rêveur qui avait reçu là le premier souffle de la muse. Je demandai aux vieilles tours celle qu'il avait le plus affectionnée, dans quel coin il avait sommeillé au calme des nuits d'été, aux plaintes du vent d'hiver. Je revins surtout plus d'une fois m'asseoir pensif dans ce sombre appartement où reposaient, dit-on, poudreuses et respectées, les archives et la bibliothèque, sans doute peu volumineuse, du châtelain. J'y vis le père inflexible enfermer le fils indocile, et l'adolescent féconder cette retraite forcée, en y dévorant de l'intelligence tout ce que l'imprudence paternelle avait ainsi jeté sous sa main. Mais cette nourriture sans choix, dangereuse pour tout autre, ne servit qu'à seconder les desseins de Dieu sur lui. Cette scène d'intérieur, échappée peut-être à la mémoire de l'auteur, mais conservée dans celle de quelques-uns de ses contemporains, n'est pas le seul souvenir, absent des mémoires d'*Outre-Tombe*, que j'aie recueilli sans en contester ni en admettre complètement l'authenticité.

Après ma visite à Combour, je retrouvai les jeunes traces du grand écrivain dans un séjour que je fis à Fougères. J'eus le bonheur de m'entretenir de lui avec l'une de ses plus aimables contemporaines, qui l'avait connu à l'époque où il vint visiter deux de ses sœurs dans cette petite ville. Elle me raconta les bizarreries du jeune homme qui continuait partout dans le monde ses longues rêveries des landes de Combour. Son imagination le dominait alors comme elle a fait depuis dans tout le cours de sa vie. Elle lui montrait déjà peut-être dans un séduisant mirage les forêts vierges d'Amérique, où l'attendaient *Atala et René*. Aussi, n'était-il pas étonnant qu'après de longues soirées, passées silencieuses dans un cercle d'amis, dont la conversation ne l'éveillait pas de ses rêves, il reconduisît plus d'une fois chez elle sa jeune contemporaine, toujours muet et sans avoir, disait-elle, la conscience de sa politesse. Elle m'avoua gaiement qu'elle avait fini par croire qu'il y mettait de la mauvaise volonté, et que ces préoccupations opiniâtres tourneraient à mal pour le jeune vicomte. — Que voulez-vous ? ajoutait-elle, le monde n'est pas fort à deviner les célébrités futures. Le jeune de Châteaubriand n'était alors à nos yeux qu'un versificateur assez agréable, auteur cependant de la jolie romance : *O mon pays, sois mes amours* !

Elle me parla longuement aussi de la beauté de Lucile, son amie, cette sœur de René, que l'imagination ne dominait pas moins en souveraine, et qui peut-être dut toutes les douleurs cachées de sa vie au despotisme de cette fée cruelle pour les uns, pour les autres bienfaisante. J'ai vu depuis à Rennes, chez Mme R....., qui le possède encore, le portrait de Lucile, et n'ai pu m'empêcher de lire dans ses traits pensifs toutes les souffrances d'Amélie. Cependant, à l'époque dont parlait son amie, Lucile avait parfois toute la gaieté de son âge. Elle aimait à réunir autour d'elle un petit cercle d'intimes, avec lesquels elle s'abandonnait aux joies les plus juvéniles. Belle, sans être jolie, elle possédait surtout la grâce, la noblesse des formes et du cœur qui attire et captive : On comprend que son frère ait écrit d'elle : *Notre amitié était toute notre vie.*

II.

Quelques années plus tard j'étais à Paris. Le temps et les évènements avaient refroidi bien des admirations. J'assistai sur la place du Carrousel, entre les épaules colossales de deux Suisses, à la procession de la Fête-Dieu de St.-Germain L'Auxerrois. Après les notabilités de la Cour, parmi les manteaux de pairs qui défilaient plus

ou moins inconnus sous mes regards distraits et impatients, un seul les frappa soudain comme un éclair inattendu. Il abritait Châteaubriand. Ce n'était plus le jeune rêveur de Combour, inquiet de sa destinée, ardent à courir où elle l'appelle, sollicitant de tous ses vœux le départ vers des régions inconnues; c'était le voyageur de retour, vieilli et courbé par les ans et la fatigue, mais conservant encore dans le regard cette flamme qui révèle la jeunesse toujours renaissante de l'intelligence et de l'imagination. C'était le moderne génie littéraire de la France, arrivé à son apogée, et indiquant du doigt à ses successeurs la voie qu'ils devaient suivre pour rajeunir la forme sans rompre avec la tradition classique. Il marchait avec sa gloire, et le manteau de pair disparaissait sous les lauriers que lui jetait de toutes parts la génération qu'il avait séduite et enseignée par ses œuvres. Mais c'était aussi l'homme politique, le diplomate, le ministre, le législateur, qui, moins heureux que le poète, avait parfois trébuché dans sa voie. Celui-là, quand on le maudissait ici, on le bénissait ailleurs; puis ceux qui l'avaient maudit le bénissaient à leur tour, et ceux qui l'avaient béni le maudissaient. On lui jetait l'injure qu'il n'avait pas épargnée au plus grand homme du siècle. Plus son influence a été puissante sur son temps, moins on lui a pardonné les écarts

où l'a entraîné cette imagination, son indomptable compagne en politique comme en littérature. La gloire de l'écrivain a souvent reçu, sans en être ternie, les coups dirigés contre le publiciste.

Publie-t-il *les Etudes Historiques*, cette œuvre où l'on trouve du Tacite et du Bossuet? Un critique ambitieux y découvre un système religieusement impie, le fatalisme. Ses œuvres poétiques offrent toutes, suivant le même aristarque, un semblable résultat à l'analyse. Le fatalisme s'y reproduit partout, à l'insu, il est vrai, et malgré les protestations de l'auteur. Elles ne sont d'ailleurs qu'une brillante galerie de tableaux, rangés sans méthode, ou qui débordent toujours le plan primitif où ils doivent entrer. Dans le *Génie du Christianisme, ce portefeuille à renfermer des dessins; dans Atala, ce cadre aux tableaux rapportés d'Amérique*; *dans les Natchez, cette épopée qui se perd dans la vulgarité du roman*, partout on ne trouve qu'un savant coloriste, le Rubens de la littérature.

En vérité, l'abbé Morellet et Joseph Chénier n'eûssent pas dit mieux. A de pareilles critiques on se prend à murmurer involontairement ces vers de Lebrun :

Un petit homme à son petit compas,
Veut sans pudeur asservir le génie ;

. . . .

Au grand Corneille il a fait avanie.
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats
De voir ce nain mesurer un atlas,
Et, redoublant ses efforts de Pygmée,
Burlesquement raidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée.

La postérité, juge plus impartial, ne confondra pas l'homme d'Etat et le poète, et saura distribuer à tous deux de justes et glorieux suffrages. Les torts de l'auteur de *l'Essai Historique, de Bonaparte et des Bourbons*, et de tant d'autres éloquentes invectives politiques, seront compensés à ses yeux par les nobles paroles du défenseur des Grecs et de la liberté de la presse, par les judicieux conseils, qu'exilé du pouvoir, il sut donner à ceux qui le compromettaient.

Mais la postérité n'avait pas encore commencé pour lui à l'époque dont je parle, et les vaines clameurs de la critique, qui souvent ne frappaient que des échos impuissants, ne venaient pas moins bruire à mes oreilles à l'aspect de l'illustre vieillard, dans lequel je me plaisais plus volontiers à voir l'Homère français que le diplomate du congrès de Vérone.

Cependant, à quelques jours de là, je le voyais avec regret livré de nouveau aux luttes ardentes de la tribune politique dans le palais des Pairs. Je me souvins involontairement du jeune chevalier de

Châteaubriand, qui, en 1788 et 89, assistait aux premières scènes de la révolution à Rennes. Que d'idées avaient été perdues dans la traversée? Que d'autres recueillies? Le temps avait produit sur lui son effet logique. Que d'influences légitimes reçues et transmises? Le génie ne passe jamais sans bénéfice pour lui et pour les autres à travers les évènements de son siècle. Je comparais, malgré moi, l'éloquent orateur au style austère et nerveux, si plein de nobles pensées, à ce jeune débutant de 89 dans la carrière politique, partageant silencieux toute l'exaltation de l'époque. Je le voyais tirant son épée de gentilhomme au cri de : Vive la Bretagne! s'élancer avec ses compagnons hors de cette salle des Cordeliers, que le tiers menaçant assiégeait depuis soixante douze heures. Il me semblait naturel que dans la chaleur du combat le gentilhomme froissé, méconnût le talent chez un plébéien son adversaire, et traitât d'*écrivailleur* le jeune homme qui rédigeait la *Sentinelle du Peuple*, lue avec tant d'avidité même par ceux qu'elle combattait. Le futur auteur de *René*, dans les préventions de la lutte, était peut-être excusable de ne pas reconnaître le futur auteur des *Ruines* dans le jeune et impitoyable journaliste, déjà si célèbre. Mais son immortalité qu'alors Volney commençait à son insu, comme Châteaubriand, n'a-t-elle pas été consacrée depuis

par la postérité, avant que ce dernier descendît dans la tombe? Comment donc la justice du vieillard ne s'est-elle pas assise sur la tombe de son adversaire d'un autre âge, pour réformer le jugement trop précipité de la jeunesse? (1) Les deux adversaires n'avaient-ils pas siégé ensemble sur les fauteuils de la pairie, où, depuis 1820, demeurait vide la place de Volney? Le premier des deux pour lequel a commencé la postérité, serait assez vengé, pensais-je, s'il assistait aux luttes démosthéniennes de son ancien adversaire, qui, en suivant l'influence logique de la raison, est passé à son tour dans le camp de la *Sentinelle du Peuple.*

III.

Une promenade aux rives de l'Arguenon, une visite au poète de la *Thébaïde des Grèves*, m'avaient conduit à St.-Malo au mois de septembre 184..... En quittant le poète breton, à qui fut confié le soin pieusement délicat de préparer au chantre des *Martyrs* la tombe sans nom qu'il demandait

(1) Cependant on lit dans l'Itinéraire, page 151, tom 2, 1re édition : « Quand à la Bethléem moderne, à son sol, à ses produc- » tions, à ses habitants, on peut consulter M. de Volney. » — Châteaubriand ignora-t-il toujours que le rédacteur de la *Sentinelle du Peuple* avait été ce même Volney?

en face des flots agités comme sa vie, je me sentis attiré par un sentiment de respect et d'admiration vers cette tombe ouverte sur l'ilot du grand *Bé* (1), et déjà prête à recevoir son hôte immortel. A peine arrivé dans la cité malouine, je cherchai et trouvai bientôt l'une de ces chaloupes offertes chaque jour, pendant la haute mer, aux curieux avides de faire un pèlerinage au célèbre cénotaphe.

Les deux marins qui me conduisirent avec ma famille, nous voyant silencieux, se crurent obligés de faire l'office de *Cicerone*, et, malgré les pensées qui nous préoccupaient, nous nous laissâmes aller à écouter les paroles naïves de ces braves matelots, tout fiers de la gloire de leur compatriote et convaincus qu'il était de leur devoir de faire partager leur enthousiasme aux étrangers qu'ils supposaient moins bien instruits qu'eux de la biographie du concitoyen de Jacques-Cartier et de Duguay-Trouin.

— Saint-Malo peut se vanter, dit l'un, d'avoir des enfants qui lui font honneur. Oui ! sans parler des autres que vous connaissez, M. de Châteaubriand en est encore un fameux, celui-là !

— Je crois ben, continua l'autre; il a vu plus de

(1) Malgré l'orthographe différente qui a prévalu, les archéologues veulent écrire *Bé*, du breton *be tombe*, ou de *Vé, vadum, gué.*

pays qu'il ne me reste de cheveux sur la tête. Faut voir les belles descriptions qu'il en a faites. Il y en a une que je me suis fait lire une fois, et qui se nomme, je crois, *Atala*, ou queuque chose comme ça. C'est sublime, quoi ! et je peux en parler savamment, car j'ai navigué dans ces parages là il y a dix années.....

— A propos de votre jeunesse, père Brisebarre, interrompit son compagnon, n'avez-vous pas vu une fois M. de Châteaubriand ? Contez-nous donc ça.

— Si ça fait plaisir à la société, je ne demande pas mieux, dit le bon marin ; — et sur un signe d'assentiment que je fis, il continua : Mon Dieu, c'est tout simple, quoi ! et si ce n'était l'honneur que j'en ai z'eu, je ne vois pas pourquoi je vous conterais ça. — C'était donc du temps que tu n'étais pas né, mon garçon, fit-il en se détournant d'un air narquois vers son camarade, du temps que commençait l'autre révolution ; pour lors je naviguais en Amérique. Un jour que j'étais à terre à New-Yorck, je rencontre un jeune Monsieur qui m'accoste en me disant : Vous êtes de Saint-Malo ? — Oui, que je dis en cherchant qui ça pouvait être. — Je suis Francillon (1), me dit-il. Tu ne me remets pas? — Comment, tu ne te souviens

(1) Nom qu'on lui donnait dans son enfance à St.-Malo. — *Francillon*, comme il le dit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, est un diminutif de François.

plus de Francillon que tu as si bien peigné un jour sur le Sillon... — Attends, m'y v'là ! que je répondis. — C'était vers le Talard, pas vrai, dans cette fameuse bataille à coups de pierre où je fus obligé de lutter corps à corps avec vous, pour vous mettre hors de combat. — C'est cela, me dit-il. — Je vois que tu serais encore le vainqueur aujourd'hui. — Là-dessus il se découvrit en disant qu'il remerciait le ciel de lui avoir offert un visage de son pays, et il ne voulut pas me quitter sans me faire accepter de quoi trinquer avec mes camarades au succès du grand voyage de découverte qu'il avait entrepris dans les mers du Nord.

— Cric ! dit l'autre marin à demi-voix, vous ne m'aviez pas conté celle-là, père Brisebarre.

— C'est possible, mon matelot ! Tu voulais parler peut-être de ce jour que j'ai conduit M. de Châteaubriand au grand Bé dans mon canot que v'là. Il était venu pour visiter sa tombe, comme on dit dans le beau langage, *incognitum* ; mais en débarquant il me glissa un louis d'or dans la main. Pour lors, je le reconnus, quoi qu'un peu changé, dam ! depuis le temps que je l'avais rencontré à New-Yorck. C'est tout comme ! il dut être content des beaux souterrains qu'on avait creusés pour lui partout sous le grand Bé.

A ces mots, je regardai le jeune marin, et j'eus l'envie de dire : crac ! — mais le père Brisebarre continuait imperturbablement :

— Il peut être ben sûr, le brave homme, que nous lui ferons une réception soignée quand il viendra habiter son tombeau. Belle idée, Monsieur, comme toutes celles qu'il a, de se placer là en avant de sa ville natale, comme qui dirait : Je la protège de mon nom, comme elle protégera mes cendres!

J'éprouvai une vive satisfaction d'entendre ainsi de la bouche du peuple l'éloge naïf du grand écrivain, que certains critiques abaissent, pour le juger à leur niveau, et je songeai, en mettant pied à terre, que les gondoliers des lagunes de Venise auraient chanté la prose épique du père d'*Atala*, s'il eût été leur compatriote, et nous auraient fait entendre ces nobles paroles :

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des
» fêtes de l'étranger et qui ne se sont assis qu'aux
» festins de leurs pères! »

Nous étions arrivés sur la modeste esplanade de cinq mètres de long sur trois de large, concédée à grand peine par le génie militaire au plus grand génie littéraire de notre époque. Nous touchions à cette tombe, vide alors, de l'Homère français qui, plus heureux que l'Homère grec, a trouvé dans sa ville natale l'asile où reposeront ses os. Assis au pied de la petite croix qui couronne le cénotaphe, éclairés par un doux soleil d'automne et plongeant du regard dans les plaines

azurées de l'Océan et du ciel confondus à l'horizon, nous prîmes je ne sais quel plaisir mélancolique à repasser dans notre mémoire les incidents de cette vie illustre et laborieuse, qui devait un jour, peu éloigné peut-être, terminer ses agitations humaines sur ce roc isolé. Au moment où nous parlions, l'auteur de René achevait de tracer ses confidences d'*Outre-Tombe*, dont il laissait parfois échapper quelque fragment avidement recueilli par l'admiration du petit nombre d'élus, auxquels s'ouvrait sa retraite studieuse ou le sanctuaire que l'amitié d'une femme célèbre lui avait fait à l'Abbaye-aux-Bois. C'était là que toute jeune renommée littéraire ambitionnait de recevoir son baptême, là que s'élaborait plus d'un succès, plus d'un scrutin académique. Le génie indulgent rendait en faciles encouragements à ses admirateurs les justes hommages qu'il en recevait de tous les coins de la France Quel jeune littérateur n'avait pas à montrer à ses amis ou à imprimer en tête de ses œuvres quelques lignes élogieuses de Châteaubriand à son adresse? Voltaire, qu'on nous pardonne ce rapprochement, les deux génies se rencontrent en ce point seul, Voltaire n'avait pas été plus prodigue d'encens complaisant envers les médiocrités de son siècle.

Après avoir épuisé les détails inédits de la vie du grand poète, nos souvenirs tournèrent, par une

pente naturelle, vers celle qu'à son retour d'Amérique il avait unie à sa destinée. Mlle Céleste de la Vignebuisson, devenue Mme de Châteaubriand, avait droit à une petite place dans la biographie de celui qu'elle nomma son époux. Nous nous rappelâmes à son sujet les récits de l'aimable contemporaine du poète.

— Douée, disait-elle, de toutes les qualités du cœur, Mme de Châteaubriand mêlait à ces heureux dons une certaine singularité d'idées et de manières qui rendait sa société parfois très-piquante.

Un soir elle se trouvait au spectacle avec sa famille ; un orage violent éclate ; on ne s'était pas précautionné contre la pluie ; on s'effrayait de sortir même pour gagner une voiture. Pendant qu'on délibérait, Mme de Châteaubriand s'évanouit ; on s'empresse autour d'elle ; on la transporte avec mille soins dans son appartement. A peine est-elle mollement étendue sur une bergère, qu'elle laisse éclater un frais éclat de rire. Les assistants se regardent inquiets : — Vous étiez dans l'embarras, lui dit-elle, pour éviter de vous mouiller les pieds ; — je vous ai montré le bon moyen.

Il ne faut pas conclure de ce fait qu'elle redoutât la moindre peine.

Elle reçoit un jour à Saint-Malo, chez une amie, une lettre de Lucile, la sœur chérie du poète. Après avoir parcouru cette missive, elle quitte

brusquement les personnes chez lesquelles elle devait passer la soirée, et s'achemine seule, en costume peu fait pour la saison, vers Paramé, où elle trouve un voiturier qui partait pour Fougères. Elle le supplie de lui donner une place sur sa charrette, à défaut de tout autre moyen de transport. Le voiturier consent, non sans admirer l'intrépidité de cette femme du monde. A peine arrivée à Fougères, elle court chez Lucile qui, surprise de ce retour inattendu, s'informe avec anxiété du motif qui la ramène. — Comment, dit Mme de Châteaubriand, tu dois le savoir. Ta lettre m'a donné une inquiétude mortelle. — Et en disant ces mots, elle tire de son portefeuille cette lettre qu'elle met sous les yeux de sa belle-sœur, en lui indiquant du doigt la phrase inquiétante. — Quoi ! c'est cela, répond Lucile avec un sourire! Mais tu n'as donc pas tourné le feuillet ?

Je n'y ai pas pensé, repartit d'un air naïf, Mme de Châteaubriand.

Ces entraînements irréfléchis, qui ne prouvaient que la bonté de son cœur, n'excluaient pas chez elle parfois une certaine dose de malice.

Elle demande un jour à l'une de ses amies, qui lui devait une revanche : — Connaissez-vous la mer? — Non, répond celle-ci, et j'ai le plus grand désir de la voir. — Accompagnez-moi à Saint-Malo, reprend Mme de Châteaubriand, et, mes af-

faires terminées, je vous la ferai connaître. — On part et l'on arrive par une nuit noire, une pluie battante, et les stores de la voiture soigneusement baissés. On entendait bruire la mer; mais impossible de la voir. — Couchez-vous, dit Mme de Châteaubriand à sa compagne. Demain matin nous rendrons notre visite à la mer. — Le lendemain, avant jour, elle éveille son amie, en lui annonçant avec regret qu'elles sont obligées de partir immédiatement pour une affaire urgente. De retour à Fougères, le lendemain, au milieu d'un cercle : avez-vous vu la mer? demanda d'un air distrait Mme de Châteaubriand à sa compagne de voyage. — Celle-ci fit une moue silencieuse, dont on voulut connaître la cause, et l'histoire fut racontée à la grande joie du cercle intime.

Après ces anecdotes, nous revînmes avec un nouvel attrait à l'illustre breton dont le souvenir nous avait conduits vers sa tombe future. L'un de nous ayant demandé quelle influence le génie breton avait eue dans les œuvres de Châteaubriand, une discussion s'établit à peu près en ces termes :

— Qu'est-ce d'abord que le génie breton, demandâmes-nous d'une commune voix? — Les principaux caractères du génie breton, répondis-je, sont sans contredit la foi religieuse, l'amour du sol natal, l'attachement aux vieilles coutumes,

le sentiment de la famille. Ces traits du génie national appartiennent aussi au génie littéraire ou poétique de la race bretonne. La pensée, en s'exprimant, les a tous fidèlement reproduits; mais son expression simple, naïve, énergique, a souvent été aussi, inculte, brusque, sans nuances, triste, monotone. La mélancolie y devient sombre, passive; la gaieté y garde toujours quelque chose de grave; près de la grâce on trouve parfois la rudesse. Les guerz, les sônes, les cantiques bretons, offrent un curieux mélange de tous ces caractères d'une poésie primitive, et sont, la sône élégiaque surtout, la voix même du génie breton. « Ce qui distingue les poésies celtiques, dit l'au- » teur des *Derniers Bretons*, c'est surtout la sin- » cérité, un tact instinctif à défaut d'art, une cré- » dulité de cœur, accusée par la gravité enfantine » des détails, et ce mélange charmant de grandes » et de petites choses, de délicatesse sentimentale » et de plaisants préjugés. » — « La muse bre- » tonne, dit l'auteur du *Barzas-Breiz*, me parait » unir la sensibilité exquise et recueillie de la » poésie germanique à la tristesse douce et tem- » pérée de la poésie écossaise. » — « Les poé- » sies populaires, dit lui-même Châteaubriand, » sont l'image de la nature dont le type se trouve » gravé au fond des mœurs de tous les peuples. »

— Il n'est pas difficile, me dit-on après ce

court exposé, de rencontrer dans les œuvres capitales de l'Homère breton des traces de ces divers caractères du génie celtique. Une sublime mélancolie n'est-elle pas empreinte dans René, Atala et les plus admirables pages de l'Itinéraire? La muse du pèlerin aime à s'asseoir sur les ruines au désert. Sa première aspiration ne l'a-t-elle pas entraîné vers les solitudes américaines, et ce point de départ dans sa carrière littéraire n'a-t-il pas eu une influence puissante sur son talent?

— Oui, repris-je; mais ces voyages auront aussi modifié, sinon effacé, l'empreinte bretonne; et cette mélancolie qu'est-elle autre chose qu'une maladie du siècle admirablement décrite dans René? — Cela peut-il empêcher, répliqua-t-on, qu'il n'en ait reçu le germe de son origine bretonne?

— Non, mais indépendamment de sa volonté, répondis-je; la muse celtique peu connue, peu étudiée alors, n'a pu avoir une influence bien active, ni bien directe, sur l'auteur d'*Atala*. Ce n'est pas comme souvenirs d'enfance qu'elle aurait pu agir sur lui. Aussi la critique a-t-elle cherché dans des sources toutes françaises l'origine littéraire de René et a-t-elle cru la trouver dans l'école de Bernardin de Saint-Pierre.

— C'est là son origine artistique peut-être, ajouta-t-on, mais la culture de l'art ne détruit pas

toujours l'éducation de famille. On en trouve une nouvelle preuve dans le caractère religieux des œuvres de Châteaubriand. Le *Génie du Christianisme et les Martyrs* attestent assez glorieusement qu'il était bien, sous ce nouveau rapport, le digne fils de cette Bretagne si fidèle, depuis sa conversion au culte de l'Evangile.

— On ne peut le nier ; mais ce dévouement à la religion de son pays peut se retrouver non moins profond, quoique moins brillant, chez d'autres écrivains étrangers à la Bretagne. Peut-être n'a-t-il fait qu'obéir à la réaction providentielle qui se manifestait lorsqu'une main puissante vint relever les autels abattus ?

— Quel autre eût pu mieux seconder cette résurrection ? Le génie littéraire venait ici en aide au génie politique, et tous les deux se faisaient les dociles instruments de la volonté suprême. Non moins vivement que le sentiment religieux, l'amour du sol natal est empreint dans les pages de notre grand écrivain. Sans parler du beau chant d'*Atala* que nous ont rappelé les marins de St.-Malo, vous n'avez pas oublié cette exclamation de René : « Quel cœur si mal fait n'a tressailli au » bruit des cloches de son lieu natal ? » — Et ces paroles de l'*Itinéraire* : « Il y a deux choses qui » revivent dans le cœur de l'homme à mesure qu'il » avance dans la vie, la patrie et la religion. On a

» beau avoir oublié l'une et l'autre dans sa jeu-
» nesse, elles se présentent tôt ou tard à nous avec
» tous leurs charmes, et réveillent au fond de nos
» cœurs un amour justement dû à leur beauté. »

— Cependant l'auteur de *René et de l'Itinéraire*, qui n'a pas laissé périr dans son cœur le souvenir du pays natal, puisqu'il a voulu y reposer après sa mort, n'y revient que bien rarement pendant sa vie. La France d'ailleurs, autant que la Bretagne, n'était-elle pas pour lui la patrie ? A laquelle des deux néanmoins s'adressent ces paroles que l'on trouve aussi dans l'Itinéraire : « En
» quittant de nouveau ma patrie le 13 juillet 1806,
» je ne craignis point de tourner la tête, comme
» le sénéchal de Champagne. Presqu'étranger
» dans mon pays, je n'abandonnais après moi ni
» château, ni chaumière. »

— Ce n'était là, répondit-on, qu'une boutade qu'effaça bientôt le souvenir du pays, plus vif sur la terre étrangère. Avez-vous oublié cette touchante élégie : *Combien j'ai douce souvenance?* Quelle preuve plus intime que celle-là ? Elles n'abondent pas moins pour constater l'attachement de l'auteur aux vieilles coutumes de son pays natal. Il a écrit en tête de son *Essai Historique* :
« Le christianisme porte pour moi deux preuves
» manifestes de sa céleste origine. Par sa morale,
» il tend à nous délivrer des passions ; par sa po-

» litique il a aboli l'esclavage. C'est donc une reli-
» gion de liberté ; c'est la mienne. — Comment
» pourrais-je le croire émané du ciel, le culte qui
» étoufferait les sentiments nobles et généreux,
» qui raptisserait les âmes, qui couperait les ailes
» du génie, qui maudirait les lumières au lieu
» d'en faire un moyen de plus de s'élever à la con-
» templation des œuvres de Dieu ! » — Ami d'une liberté sage, Châteaubriand voulait sans doute le progrès qui en découle ; mais il n'en avait pas moins l'amour instinctif du Breton pour les mœurs et les idées traditionnelles de ses ancêtres, si poétiquement dépeintes dans le *Génie du Christianisme.* Il ne refusait pas de subir la loi du temps qui renouvelle la face des choses sous la main de Dieu ; mais, séduit par la poésie des coutumes antiques, il tenait à conserver du passé ce qui ne pouvait nuire aux progrès légitimes du présent Un poète a dit de lui avec raison :

Des anciens rois quand revint la famille,
Lui, de leur sceptre, appui religieux,
Crut aux Bourbons faire adopter pour fille
La liberté qui se passe d'aïeux..

— Je crains bien que vous n'ayez point là, comme Béranger, qu'un breton francisé. Les opinions de Châteaubriand en religion, politique et

littérature, ont souvent éprouvé l'influence de la position où l'auteur se trouvait momentanément placé ; et cette position, il faut l'avouer, était plus souvent française que bretonne. L'attachement au passé, en ce qu'il avait de raisonnable, n'était donc chez lui qu'un sentiment poétique et qui, sous le rapport social, n'avait rien de l'opiniâtre tenacité du caractère breton.

— René, j'en conviens, était un peu cosmopolite, et cependant sa fidélité chevaleresque ne souffrit ni des lieux, ni des évènements. Il en fut de même chez lui du sentiment de la famille. « Qu'ils sont doux, s'écrie-t-il, mais qu'ils sont » rapides les moments que les frères et les sœurs » passent dans leurs jeunes années, réunis sous » l'aile de leurs vieux parents! La famille de » l'homme n'est que d'un jour ; le souffle de Dieu » la disperse comme une fumée. A peine le fils » connaît-il le père, le père le fils, le frère la » sœur, la sœur le frère! Le chêne voit germer » ses glands autour de lui ; il n'en est pas ainsi » des enfants des hommes. »

Quelle charmante peinture il fait des joies du foyer domestique près de sa sœur Amélie! « Chaque automne je revenais au château pater- » nel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, » dans une province reculée. — O illusions de » l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais » vos douceurs ! »

Et jusqu'à ce regret touchant que l'auteur de l'Itinéraire laisse échapper sur sa route : « Pour » peu que mon voyage se fût prolongé, je serais » revenu à pied avec un bâton blanc. Malheureu- » sement je n'aurais pas trouvé en arrivant un » bon frère qui m'eût dit, comme le vieillard des » Mille et une Nuits : Mon frère, voilà mille se- » quins; achetez des chameaux et ne voyagez » plus ! » — Une multitude d'autres passages prouveraient combien était profond dans son cœur le sentiment de la famille.

— Ce sentiment, non moins vivement empreint chez d'autres écrivains français, ne me semble pas, répondis-je, distinguer spécialement l'auteur de René. Ce qui, à mon avis, et pour résumer la discussion, forme le caractère vraiment distinctif des œuvres de Châteaubriand, c'est l'imagination dans la pensée et dans le style; l'imagination avec ses inspirations sublimes, mais aussi avec les écarts où l'entraîne la *folle de la maison*. Si l'on trouve souvent de la vigueur dans la pensée et toujours de l'éclat dans le style, on rencontre aussi chez l'un et l'autre de la recherche et de l'affectation. Mais le génie reçoit l'influence de son siècle, autant que celui-ci éprouve la sienne. Il est donc juste de faire entre les deux un partage à-peu-près égal des beautés et des défauts qui se produisent dans les œuvres de l'écri-

vain. L'imagination de René, vivement impressionnée par les grands évènements de son temps et par la sublime nature des contrées qu'il a parcourues, devint le prisme à travers lequel il vit toutes choses. Le rayon poétique frappa son œil avant toute autre lumière. Sa mélancolie n'est-elle pas surtout la poésie *du démon de son cœur*? Ses sentiments religieux ne s'expriment que dans un langage digne de l'épopée; son amour du sol natal s'épanche en élégies; le souvenir du foyer domestique et le dévouement aux mœurs antiques deviennent sous sa plume une source inépuisable d'images gracieuses et de tableaux touchants. L'imagination qui crée, comme celle du chantre des *Martyrs*, médite avec profondeur, féconde avec patience, dispose avec habileté, n'est-elle pas le génie lui-même? Quel écrivain possède à un plus haut degré la grande et véritable imagination? Si parfois à son début il se laissa séduire par les brillantes bizarreries d'une autre magicienne, qui porte le même nom, il revint bientôt à celle des deux sœurs qui, pure d'affectation et soumise au jugement, n'en est que plus sûre de plaire.

— Ce n'est pas assez, reprit-on, de ne reconnaître dans les œuvres de l'Homère chrétien d'autre caractère distinctif que cette faculté brillante qu'on nomme l'imagination. Il ne serait pas plus

juste de mettre en doute la présence du génie breton dans les œuvres de l'illustre écrivain dont s'honore la Bretagne. Il serait le seul de ses fils qu'elle n'eût pas marqué du sceau de la famille. Il n'en est pas ainsi, et chacune de ses productions, nous l'avons vu, porte, pour ainsi dire, au front le signe irrécusable de son origine bretonne. Sans doute la culture française a modifié le type originel, mais elle ne l'a point détruit. Il est toujours reconnaissable : Ainsi la mélancolie et l'esprit religieux, les deux grands traits de l'Homère chrétien, sont communs sans doute à d'autres écrivains français ; mais ils n'ont point chez eux la même expression; simple et naïve chez Bernardin de Saint-Pierre, elle est tour à tour énergique, grâcieuse, brillante ou biblique en Châteaubriand. Malgré ces différences, *Atala* peut-elle être la sœur de Virginie? Et le *Génie du Christianisme* a-t-il quelque proche degré de parenté avec les *Harmonies de la nature*? Je ne le puis croire. Le génie de Châteaubriand s'est lui-même fait sa route, comme les autres. Ses impressions, fécondées par une imagination active, ont pris possession de leur originalité propre, en conservant sous leur enveloppe brillante je ne sais quelle saveur du sol natal. L'amour du pays, l'attachement aux mœurs des aïeux et le sentiment de la famille, prennent sous sa plume une nuance mélancolique et reli-

gieuse, qui n'est que le reflet moderne des guerz et des sônes bretons. L'influence française et l'influence bretonne se sont associées sans se confondre pour former un ensemble, un type original, que chacune d'elle a doué de ses propres richesses. Quelle est leur part à toutes les deux? Qu'importe! La Bretagne et la France n'ont désormais qu'une même gloire à défendre, à proclamer. N'ont-elles pas naguères répété ensemble avec le poète Béranger :

Mon beau ciel pleure une étoile de moins!

Quand cette tombe entr'ouverte reçut l'hôte illustre qui devait y descendre en présence d'uu immense concours venu de tous les points de la France et de la Bretagne pour rendre hommage à la mémoire de l'Homère chrétien qui leur appartenait à toutes les deux.

E. Ducrest de Villeneuve.

DE CHATEAUBRIAND.

Grato m'è il sonno.....
Mentre che'l danno e la vergogna dura.

Doux m'est le sommeil pendant que durent la ruine et la honte publique.

(MICHELANGO).

El ma luchen hé hroadurig
Tré hé divre'ch ur vam tiner,
Mor, luchen barz en Arvorig,
Luchen ged houleneu dister.

Dihoal, mor, dihoal a sewel,
Endro de Vé, ur voec'h trouzus;
Kousket é : endro d'hé gavel,
Tàu un herrad, bées truhéus.

Pe zihunehé, peh ur goal!
E huélet er bed peb eil pen,

Eau a varwehé! Mor, dihoal;
Luchen dousig, ô mor luchen!

Comme une tendre mère berce entre ses bras son jeune enfant, mer, berce le barde d'Armorique, berce-le avec tes vagues les plus douces.

Garde-toi, mer, garde-toi d'élever autour de Bey une voix bruyante ; il dort : autour de son berceau, silence pour un temps, pitié pour lui!

S'il s'éveillait, quel malheur! En voyant le monde bouleversé, il mourrait! Mer, prends garde ; berce, ô mer, berce doucement!

LE JOUBIOUX,

CHANOINE DU DIOCÈSE DE VANNES.



SONNET A CHATEAUBRIAND.

Parfois dans la Bretagne un chêne respecté,
Par-dessus le bocage, où partout l'oiseau chante,
S'élargit dans les airs, énorgueillit, enchante,
Et, superbe au regard, règne avec majesté.

Dans nos ports un vaisseau, colosse de beauté,
Par-dessus les esquifs à la voile penchante,
Haut et droit, fend les flots de sa quille tranchante,
Et perce de ces mâts la nue avec fierté.

Châteaubriand, c'est vous ce chêne au vaste ombrage,
Nous dominant de haut, ce chêne que l'orage
A laissé là le roi des arbres à venir ;

Vous êtes ce vaisseau qui, touchant aux étoiles,
Sur nous, frêles esquifs ; ouvre ses larges toiles,
Et, pavoisé, fendra les mers de l'avenir !

EVARISTE BOULAY-PATY.

HENRI DE FRANCE
A Londres.

I.

Quand le drapeau vainqueur eut cessé de combattre
Un sceptre trop pesant à la main d'un vieillard,
Quand, chassés devant lui, les fils de Henri Quatre
N'emportaient que leur étendard;
Quand la barque reçut l'aïeul et l'héroïne,
Qui ceignit sans faiblir la couronne d'épine,
Héritage du roi martyr,
Un enfant innocent, dans sa surprise amère,
Au moment de l'adieu, demandait à sa mère
Ce qu'il avait fait pour partir.

Aujourd'hui cet enfant, grandi dans la souffrance
Dernier né des Bourbons, jeune homme au cœur loyal
A voulu s'approcher des rivages de France
Et contempler le sol natal.
En vain on l'a proscrit au jour de la colère,
Il ne peut oublier le berceau populaire
Où nous l'avons vu souriant :
Il vient s'asseoir devant cette France chérie,
Et pour parler d'honneur, de gloire, de patrie,
Il appelle Châteaubriand.

Le pèlerin, courbé sous le poids de son âge,
Ne trompe point l'appel fait au cœur du breton;
Il reprend au foyer, pour un dernier voyage,
Ses sandales et son bâton.
On disait : « — Vainement l'exilé le réclame,
Son corps ne répond plus aux forces de son âme ;
Son amour sera sans pouvoir. — »
Qu'importe ? Henri parle et le vieillard écoute.
La mort seule à présent peut l'arrêter en route,
Henri veut l'entendre et le voir.

Chargé de ses présents, il part comme les mages;
Il apporte l'amour, l'espérance, la foi :
Comme un parfum de prix il offre ses hommages
A celui qu'il nomme son roi.
La vérité l'inspire : elle a mis dans sa bouche
La puissance qui dompte et la grâce qui touche ;
L'avenir s'ouvre à son regard :
Dieu l'éclaire... et. fidèle à des devoirs pénibles,
Sa main plus d'une fois grava des mots terribles
Devant les yeux de Balthazard.

Il est vraiment français celui dont la jeunesse
Choisit Châteaubriand pour s'en faire un soutien !
Il est vraiment français celui dont la sagesse
Comprend un cœur comme le sien !
Qu'on ne nous parle plus de privilège antique,
De despotisme usé, de préjugé gothique,
Vieux débris d'un passé lointain !
Nous pouvions craindre encore au milieu des ténèbres,
Mais adieu l'épouvante et les doutes funèbres
Au premier rayon du matin.

L'Homme-Peuple, O'Connell, cette voix qui résonne
Au pays des Saxons comme un glas précurseur,
Pour l'enfant des vieux rois sans sceptre, sans couronne,
A trouvé des mots de douceur.
Au nom du jeune lys fleuri sur une tombe,
L'aigle pour un moment est devenu colombe;
La harpe d'Erin a chanté.
Le grand agitateur bénit sans le connaître
L'étranger malheureux qui venait d'apparaître
Dans ses rêves de liberté.

Vous qui pouvez quitter le foyer de famille
Sans trouver au retour la douleur et la faim,
Allez, heureux, allez où la lumière brille,
Allez au loyal orphelin.
Parlez pour moi ; parlez pour ceux qui du rivage
Regardent en pleurant les apprêts du voyage

Et n'ont qu'un désir impuissant:
Dites qu'il serait doux au poète, à ses frères
De cacher un moment les routes étrangères
Sous les fleurs du pays absent.

Il ne rougirait point de notre habit de bure :
Henri sait comme nous qu'aux yeux de l'équité
La noblesse est partout où dans une âme pure
S'unissent honneur et bonté.
Il sait qui commença cette héroïque armée
Qu'un grand triomphateur a lui-même nommée
Un nouveau peuple de gloire!
Il sait si La Trémouille et La Hire et Xaintrailles
Ont mieux servi la France au cœur de vingt batailles
Que la bergère d'Orléans!

II.

Poète à la tête blanchie,
Apôtre de la vérité
Défenseur de la monarchie,
Défenseur de la liberté,
Triomphe! — ta haute pensée
En son vol longtemps traversée
Par les tempêtes du pouvoir
Devait survivre au grand naufrage,
Et, comme un trésor, au rivage,
Henri devait la recevoir!

Honneur au prince que Dieu garde
Pour les jours où l'humanité
Change de route et se hasarde
A sortir de captivité!
Honneur à lui, si plein de joie,
Il la dirige dans la voie
Qu'elle méconnût trop souvent;
Gloire à lui si rien ne l'arrête!
S'il ne détourne point la tête
Lorsque tout lui dit : — en avant!

Châteaubriand, tu viens de lire
Dans un cœur de promission :
Il est sans voile, tu peux dire :
S'il comprendrait sa mission.
Ah! oui, ton âme véridique
Retrouva sa voix prophétique
Pour le banni qu'elle pleurait!
Devant toi le nuage s'ouvre ;
Un autre monde se découvre!
Un autre univers apparaît!

Henri bénit le doux oracle :
Il oublie un départ fatal.
Le banni, l'enfant du miracle,
Tend les bras au pays natal.
Qu'aucun monarque ne se lève,
Il défend de tirer le glaive! —
Pour qu'il soit un jour appelé,
S'il fallait qu'une arme étrangère
Déchirât le sein de sa mère
Il saurait mourir exilé.

Oui, c'est au Dieu de l'espérance,
A lui seul de le protéger.
Tout pour la France, par la France,
Et jamais rien par l'étranger.
Jamais une tache livide
Ne ternira son front candide;
Il est Français, il est chrétien!
Son cœur plus haut que nous lui crie:
La couronne après la patrie!
Le prince après le citoyen!

III.

« — Union, a-t-il dit, plus de guerres civiles!
» Le vœu national doit seul être écouté.
» Je ne voudrais frapper aux portes de nos villes
» Qu'appuyé sur la liberté.
» Retournez au pays si cher à ma mémoire :
» Dites que son bonheur, sa puissance, sa gloire,
» M'occupent partout et toujours,
» Et que j'ai bien compris, à mes devoirs fidèle,
» Que si nous aimons tous à revoir l'hirondelle
» C'est qu'elle amène les beaux jours. »

Maintenant, voyageurs, reprenez votre rame,
Et revenez à nous plus dévoués encor.
Dites vos souvenirs : chacun de nous réclame
Une part de votre trésor.
Venez; rappelez-moi les siècles de croyance
Où la foule accourait pleine de confiance
Au son d'une voix qui chantait,
Alors qu'un pèlerin, après un long voyage,
Partageait aux vieillards, sous la croix du village,
Les reliques qu'il apportait.

Nous aussi nous croyons à la Toute-Puissance
Des merveilleux présents qui vont nous être offerts;
Guéri par leur secours, l'aveugle de naissance
Demain aura les yeux ouverts.

Le pays ! le pays ! voilà notre devise !
Lutter pour son bonheur avec force et franchise,
L'aimer de tout notre pouvoir,
Le servir, le venger, mourir sans une plainte,
Ne rien tenter sans lui, sans sa volonté sainte,
Voilà notre premier devoir ! (1)

. . . .

IV.

La vérité, vierge immortelle,
Juge des peuples et des rois,
Est toujours grande, toujours bel-
Même quand la foule infidèle [le,
Ose méconnaître ses droits.

Elle est née avec la lumière :
Chaste, sainte en sa nudité ;
Lorsqu'Adam ouvrit la paupière,
Elle s'avança la première
Au berceau de l'humanité.

Depuis cette heure de mystère
L'homme la rencontre en chemin,
Tantôt puissante sur la terre,
Tantôt proscrite et solitaire,
Mais toujours un sceptre à la main !

Aujourd'hui traînée au prétoire
Pour crime de sédition,
Des hommes jaloux de sa gloire
Voudraient effacer sa mémoire
Des fastes de la nation.

Mais pour que leur tâche s'achève
L'enfer est d'un faible secours :
La vérité combat sans trève ;
En vain devant elle on l'élève
Dagon retombera toujours.

En insultant à sa doctrine
On peut l'attacher au poteau ;
On peut la couronner d'épine
Et cacher sa forme divine
Sous un dérisoire manteau ;

On peut lui cracher au visage,
La charger d'une lourde croix,
En faire le mépris du sage,
Branler la tête à son passage,
Baudire en élevant la voix ;

Qu'importe ? — Sa tête flétrie
Rayonne au moment de l'adieu ;
Et plein d'effroi pour la patrie,
Le centenier se lève et crie :
« C'était bien la fille de Dieu ! »

Hippolyte Violeau.

Février 1844.

ÉTUDES POÉTIQUES

SUR

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME.

I. Parallèle entre Châteaubriand, Lamartine et Victor Hugo.

II. Châteaubriand et les poètes de la Bretagne contemporaine.

I.

La gloire et la foi se sont embrassées sur le berceau de ce siècle. Dieu, pour récompenser l'homme qui avait porté l'épée de la France aux Pyramides et à Marengo, le chargea de relever les autels de nos pères, honneur que le guerrier préférait à celui d'avoir pacifié l'Europe par le traité d'Amiens (1). Pendant que les temples

(1) Voir l'histoire du Consulat et de l'Empire, par Thiers, tome 3 page 445.

catholiques se rouvraient à la voix de celui qui allait bientôt rouvrir les Tuileries, le ciel chargeait un autre génie d'une mission qui devait compléter la première, celle de faire apprécier à la nation le prix du trésor qui lui était rendu, l'élément de grandeur et d'avenir qui lui revenait avec ce Dieu, presqu'aussi *inconnu* maintenant qu'aux jours où saint Paul l'annonça pour la première fois dans l'aréopage de la civilisation antique.

Avec la poésie l'homme peut être sublime, avec la pensée il peut être magnifique, avec l'esprit il n'est guère que méchant. Ce dernier trait résume l'état où était arrivé le XVIIIe siècle, après avoir enlevé à la philosophie sa gravité, au sentiment sa mélodie, à la science humaine son immensité. Sachant qu'aux yeux du grand nombre l'épigramme absout de la plupart des égarements, que l'esprit dispense l'homme de tout, même d'être raisonnable, il tourna toutes choses de ce côté. Voltaire et les encyclopédistes, avec un art d'un effet irrésistible chez un peuple frivole, surent le charmer en l'empoisonnant. Le XVIIIe siècle donna partout le ton de l'impiété, comme le précédent avait donné celui de la grandeur. Le soldat de Louis XV serait mort pour la croix, comme celui de Saint-Louis, s'il avait aperçu l'honneur au-dessus de cet emblème. Mais

le philosophisme, dans sa campagne d'un demi-siècle, était parvenu à donner le change à l'une des passions qui fait le fond du caractère national. En amenant le Français à penser qu'il ne pouvait croire en Jésus-Christ et rester le peuple le plus spirituel de la terre, il mit fort adroitement aux prises son honneur et ses vieilles convictions. Le Français venait de rire avec Voltaire; — le Christ était vaincu en lui, et la croix était redevenue ce qu'elle fut aux anciens jours, une folie.

A ce moment, marqué par la Providence, un homme se lève, un homme dans lequel le siècle ne pouvait soupçonner ni l'ambitieux, ni le dévot, puisqu'il ne portait ni l'uniforme du général, ni l'habit du capucin; un homme que la souffrance avait instruit, un homme, revenu d'un long voyage, le voyage de l'exil, du malheur et du doute; un homme qui, cinq ans auparavant, écrivait dans l'*Essai sur les Révolutions*, un chapitre intitulé: *Quelle est la Religion qui doit remplacer le catholicisme?* — Il apportait une réponse à cette question; — cette réponse était le *Génie du Christianisme.*

Quelle nouveauté pour un âge qui ne connaissait plus guère que la victoire ou le malheur! On crut rêver quand ce livre établit que le Christianisme, dont on ne parlait plus, avait adouci les mœurs, fondé le règne des lois, agrandi

le domaine de la science, ouvert à la raison des destinées inconnues, ressuscité le génie des arts et des lettres, transformé les passions humaines en leur donnant un cours nouveau, quand il le présenta comme un monde complet dans ses rapports avec les lois morales, avec toutes les affections de l'âme, toutes les tendresses du cœur, dans ses côtés les plus merveilleux et les plus charmants, dans ce qui nous met en société, je dis mieux, en communion constante avec Dieu, avec l'homme, avec la création tout entière. Ce livre marquait la date d'une grande restauration de la foi; — il était de plus une révélation poétique.

L'influence du *Génie du Christianisme*, bientôt suivi de l'*Itinéraire* et des *Martyrs*, s'exerça promptement. Tandis que d'une part, elle ramenait les esprits à un examen sérieux de la Religion, dont il était permis maintenant d'approcher sans rougir, et déterminait cette grande ligne de la controverse et de la philosophie, qui marqua les vingt premières années de ce siècle par des ouvrages tels que *la Législation primitive et les recherches sur l'origine du langage, les soirées de St-Pétersbourg, l'Essai sur l'Indifférence, l'Antigône et l'Essai sur les institutions sociales de Ballanche*; tandis que de loin elle jetait les semences de cet éloquent et admirable cours de religion que

nous ont donné depuis quinze années les *conférences de Notre-Dame de Paris*, le mouvement, opéré par Châteaubriand, annonçait une ère nouvelle dans les phases des lettres et de la poésie françaises. En vain, quelques critiques, dignes héritiers destraditions de l'abbé Faydit contre le *Télémaque*, s'efforcent d'arrêter l'élan ; vainement ils signalent le profane qui touche à l'encensoir, qui, à propos de poésie, vient mettre en scène le dogme, la théologie et les Pères, qui se permet de produire, dans un coupable accouplement, le prêtre des chrétiens et le prêtre d'Homère, les jeunes martyres et les filles des muses, et de prêter à la religion de miséricorde le charme d'une parole tendre pour la faire pénétrer sous le toit domestique où, suivant eux et Despréaux, elle ne devait entrer qu'à titre de juge. Le branle est donné ; les dieux de la fable sont vaincus ; l'ange des fontaines remplacera les nayades ; les saintes et les madônes de la forêt remplaceront les sylvains et les faunes ; le poète mêlera ses chants à la prière du peuple à genoux devant Notre-Dame des Pèlerins ; à ce moment, où la poésie de l'homme retrouve l'entrée de ce temple que le jansénisme lui avait fermé, les docteurs de la primitive Église, ces prophètes du monde réparé, vont recouvrer parmi nous leurs droits de cité littéraire que l'ingrat et froid XVIIIe siècle leur

avait si maladroitement chicanés. En dépit du vacarme de ses ennemis et des avocats du passé, Châteaubriand eut raison dans les âmes auxquelles il rendit des croyances, dans les cœurs auxquels il rendit des larmes ; la compatissance évangélique pénétra des organisations qui jusqu'alors n'avaient connu que la pitié ; la charité reprit sa place au-dessus de la philanthropie ; le dévouement du missionnaire fut mis en parallèle avec l'héroïsme du soldat ; quiconque se sentait un cœur de poète, regretta de n'être pas chrétien ; quiconque se connaissait un esprit droit, se mit à penser sérieusement que l'Eglise, qui nous avait fait une si glorieuse histoire, pouvait bien n'être pas inutile encore à nos destinées. La cause défendue par le gentilhomme breton fut gagnée, et, au début de ce siècle, la révolution opérée par l'homme de la foi fut plus magnifique et plus durable que celle de l'homme du destin. Le pays reçut le *Génie du Christianisme* comme le *Te Deum* de la France chrétienne, saluant cette merveilleuse rentrée du Christ dans le domaine de l'Univers, dans le monde des esprits, des âmes, des cœurs, des beaux arts, dont il reprenait possession après un interrègne de tant d'années. Ce livre restera comme le monument d'une grande victoire de l'esprit chrétien, brisant, ainsi que la pierre du tombeau, les lois

de proscription fulminées contre lui par le philosophisme qui l'avait exilé de la république des lettres, et par les consommateurs de l'œuvre révolutionnaire qui l'avaient exilé de la république des hommes (1).

A la suite du *Génie du Christianisme*, des talents remarquables, tels que Fontanes, qui eut parfois comme poète des moments si heureux, Millevoye, Soumet, Guiraud, C. de la Vigne et surtout Chênedollé qui, dans son poëme du *Génie de l'Homme*, révéla l'alliance des plus belles qualités du poète et des plus éminentes facultés du philosophe et du penseur chrétien (1), préparèrent les voies à l'école nouvelle qui fit son avène-

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de rappeler ici la remarquable appréciation du *Génie du Christianisme*, donnée par M. Thiers, au tom 3 de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, p. 452.

(1) M. de Chênedollé fut aussi l'un des amis les plus chers de M. de Châteaubriand qui, dans le 4me vol. de ses *Mémoires*, révèle quelques-uns des secrets de cette poétique intimité, formée à une époque où ni le talent, ni la vertu, n'étaient une sauvegarde contre le malheur. Un autre témoignage de cette illustre liaison vient d'être produit par la publication (Revue des Deux Mondes, livraison des 1er et 15 Juin 1849) d'un certain nombre de lettres intimes, adressées au poète du *Génie de l'Homme* par le poète du *Génie du Christianisme*. Nous pouvons parler sciemment de cette correspondance si précieuse, qui nous était connue longtemps avant qu'elle devînt publique. Pour faire apprécier doublement l'intérêt qui s'attache à ces lettres, il suffit de rappeler qu'à l'avantage de mettre en lumière l'amitié de M. de Châteaubriand pour l'une des plus belles illustrations poétiques de la Normandie, elles réunissent celui de faire partie d'un travail que le nom de son auteur, M. Sainte-Beuve, recommande suffisamment. (Note de l'auteur).

ment par les Méditations poétiques de Lamartine.

Elvire appartenait par une parenté bien directe à la famille de Cymodocée et d'Atala. Dans la retraite où chante le barde éthéréen, il ne reste plus rien de l'ancien Parnasse français. La pensée respire en liberté en dehors de toute entrave et de tout système, elle se dilate dans l'immensité de l'âme et de la nature ; elle nage éclatante et splendide dans la région des harmonies les plus flottantes, des mystères les plus lointains, entre les vagues de l'Océan qui est le miroir des étoiles, et le ciel qui est le miroir de Dieu. L'esprit du *Génie du Christianisme* anime souvent les *Premières Méditations* où se trouvent l'épître célèbre à lord Byron et la pièce *sur la foi* à l'abbé de Lamennais. Plus d'une fois l'âme est saisie par l'accent d'une conviction forte, allié aux charmes de cette mélancolie suave et demi voilée, qui semble préluder par le recueillement du rêve au recueillement plus intime de la prière. On crut alors, et non sans motifs, que Lamartine était venu pour exprimer avec des chants ce que Châteaubriand avait dit avec une parole si magnifique.

Mais les *Secondes Méditations*, la *Mort de Socrate*, les *Harmonies poétiques et religieuses*, le *Jocelyn*, la *Chute d'un Ange* et plusieurs parties du *Voyage en Orient*, firent connaître la nuance

véritable du poète et fixèrent définitivement sa ligne. Prenant une position intermédiaire entre ce qui est chrétien et ce qui n'est que religieux, entre la sublimité de l'école de Platon et la divinité de la religion du Christ, il enrichit d'une étendue sans bornes la sphère de la poésie, et, de matérialiste que l'avait laissée l'autre siècle, il la transporta dans le domaine du spiritualisme et de l'intuition. Tel est le point capital par lequel le grand poète se distingua du grand écrivain.

Les innovations de Lamartine réalisèrent, au point de vue de l'essor poétique et de l'indépendance de la pensée, d'heureux et incontestables progrès. Toutefois, il résulta des tendances de ce beau talent, dans lequel le mérite propre à l'esprit solide et logicien était loin d'égaler les qualités plus brillantes, mais aussi plus désordonnées de l'esprit spéculatif et de l'homme d'imagination ; il résulta, disons-nous, que ces progrès ne furent effectués trop souvent qu'aux dépens de la doctrine. Ce qui ressort de l'ensemble de ses compositions est certainement un idéal de sentiment et d'harmonieuse beauté qui découle de l'inspiration chrétienne. Mais il semble que le poète s'adresse à des intelligences affranchies de l'asservissement des organes. C'est le Christianisme totalement dégagé des formes sen-

sibles dans lesquelles il s'incarne; c'est le Christianisme sans formule, sans action déterminante sur l'idée et sur la volonté; c'est le Christianisme à l'état d'esprit flottant, insaisissable, éthérisé, prêt à se perdre dans les vagues et immenses régions d'un panthéisme sentimental. Lisez *l'Hymne du matin, l'Hymne de la nuit, l'Hymne du soir dans les Temples*, qu'y trouvez-vous? Une atmosphère religieuse, tiède, pénérante, des faisceaux de lumière, une strophe qui ruisselle à travers les reflets étincelants d'un soleil oriental, une imagination qui joue avec les images, une âme qui joue avec les rêves comme avec des rayons, une inspiration enfin toujours ondoyante et pleine d'éclat, mais une inspiration plus voisine de l'extase que de la foi. Les termes même, qui pourraient arrêter la pensée sur quelque chose de précis, ne s'y rencontrent que dans les flots d'une clarté fatigante à force d'uniformité. Le temple y remplace l'église; les aspirations y remplacent les croyances déterminées; les mystérieuses communications de l'âme et de l'univers y remplacent les communions plus réelles du Dieu fait Chair et de l'homme nourri d'un pain théandrique. Dans la sphère de cette poésie, la Divinité est partout, mais n'habite aucun lieu donné plus spécialement qu'aucun autre. Le Très-Haut semble régner sur un peuple d'adorateurs

qui parlent toutes les langues, professent tous les cultes, symboles d'une même pensée, et cette multiplicité d'invocations se résout dans je ne sais quel mélange qui n'est précisément ni la Bible, ni le livre sacré des *Védas*, ni l'Evangile, ni le Coran, mais qui peut être également tout cela. Ecoutez le poète humanitaire rêvant devant le saint Sépulcre, vous reconnaissez le philosophe qui passe à côté de nos dogmes dont il dégage l'essence, dont il idéalise l'action moralisante et civilatrice, mais dont il écarte les enveloppes pour les reléguer dans le domaine des chimères vénérées ou simplement poétiques.

Châteaubriand, lui, s'est contenté de transporter les symboles de la poésie humaine dans le sanctuaire du Christianisme pur, c'est-à-dire de reposer ce qui n'est pas soi-même que l'idéal du sentiment exprimé par la fiction, sur la base immuable de ce qui est par soi-même, la vérité et la beauté. Où il apercevait la maladie, il appelait l'efficacité du remède; où il voyait l'abus et le relâchement, il appelait la réforme. Tandis que Lamartine passait, sans transition, des excès d'un matérialisme sans voile aux excès d'un spiritualisme sans organes, c'est-à-dire substituait une révolution à une révolution, Châteaubriand purifiait la pensée de l'homme à la source qui lui communique en même temps la splendeur et la

certitude; il élevait sa parole à la hauteur des plus sublimes mystères, sa voix à la dignité de ce qui est auguste, son cantique à la majesté de ce qui est saint. Il sut unir, avec une admirable pureté de goût, les images les plus hardies de la langue du Prophète, qui annonça, par la poésie des figures, la religion de l'espérance à l'éloquente gravité de la prédication de Bossuet, qui déroule l'enchaînement des incompréhensibles merveilles par lesquelles le fils de Dieu est devenu le Sauveur et la nourriture de l'homme. Il environne nos sacrements et nos mystères de tous les enchantements de l'un des plus beaux langages qui aient été parlés par une bouche humaine. Au-dessus de l'autel où repose le Saint des Saints, dans une humilité dont il est glorieux, puisqu'elle fait notre grandeur, il suspend les riches draperies de sa prose aux inimitables mesures, et cependant il touche aux saintes réalités avec l'étonnante précision d'un Père de l'Eglise.

Lamartine nous promène fréquemment à travers des espaces éloignés qui dépassent l'horizon de la sphère terrestre et se tient dans des hauteurs parfois inaccessibles; Châteaubriand se fait comprendre de tous, parce qu'il réunit ce qui est simple à ce qui est noble, parce qu'il marche de préférence, quoiqu'il sente en lui

la puissance des ailes qui pourraient aussi l'emporter, parce que ses rêves mêmes reposent sur quelque chose de déterminé dans l'objet comme dans le dessin,

Le *Génie du Christianisme* n'est si parfaitement beau, que parce qu'il offre un tableau complet de la vie humaine dans ses rapports avec l'Univers où l'harmonie s'établit par l'accord des sensations qui affectent les organes et des impressions qui affectent les âmes, puis dans ses rapports avec la religion qui unit pour nous ce qu'il y a de plus mystérieux à la fois et de plus certain à ce qu'il y a de plus auguste et de plus doux. Châteaubriand décrit les phases principales de ce voyage à travers le temps, où l'homme trouve partout une mère inquiète et fidèle qu'on nomme l'Eglise. Cette mère lui communique une force appropriée à chacun des moments décisifs de son existence, à l'arrivée le bain qui efface le vice originaire de la semence humaine, à douze ans l'entrée réelle de J.-C. dans le cœur qui n'a point encore besoin de profonds repentirs, à l'adolescence le sacrement de la lumière et l'huile de l'athlète; à la jeunesse le sacrement de l'union qui complète l'homme ; au dernier âge l'onction qui purifie les souvenirs et fait entrer dans les régions de la durée et des clartés sans voiles

celui que le baptême a fait entrer dans les régions obscures encore de la foi. Ainsi considère-t-il le chrétien, depuis l'enfance qui s'entr'ouvre aux mystères de la vie du temps, jusqu'à la vieillesse qui, après les avoir épuisés, se livre avec confiance aux mystères de la vie d'outre-tombe.

Ce qui distingue essentiellement Châteaubriand de Lamartine, c'est que l'un, sans paraître se préoccuper des regards dont il peut être l'objet, ne semble chercher dans les brillantes ondulations de sa pensée que les seules jouissances de cet essor lui-même; tandis que le second, opérant dans une sphère moins élevée, poursuit constamment un but qui est de présenter, sous son vrai jour, l'action incessante, nettement dessinée des lois, des dogmes, des cérémonies, de la poésie du Christianisme sur les réalités de l'existence humaine, réalités qu'il combine merveilleusement avec cette atmosphère de pures rêveries, aussi nécessaire à la respiration de l'âme que l'azur du ciel à la conservation de la limpidité du regard qui embrasse l'univers.

Que Châteaubriand peigne les pompes royales et militaires à côté des pompes de l'Eglise, ou les dévotions populaires des marins qui, au sortir du naufrage, marchent pieds nus, un cierge à la main, vers la chapelle de la mère

des hommes, en chantant les strophes aériennes de l'*Ave Maris Stella*, on est ému, touché, attendri par cette poésie noble et gracieuse, grande et simple, qui pénètre plus profondément que celle de Lamartine, parce qu'elle a plus de charmes sensibles, sans avoir moins de mystères. — En fermant les *Recueillements* de notre grand lyrique, on se dit : Quelle nature privilégiée! Quelle brillante exception aux lois communes! — Au sortir d'une lecture de Châteaubriand, on se dit : C'est nous, — voilà l'homme! — Après avoir entendu le premier du haut de la montagne ou de la tribune, on s'écrie très souvent : C'est beau ! — Après avoir entendu le second, on s'écrie presque toujours : C'est beau et c'est vrai! — Le poète des *Méditations* a parfois le vol enflammé des purs esprits, l'allure de l'ange dont la robe flotte dans les nuages. Le poète du *Génie du Christianisme* est un ange aussi; mais c'est l'ange gardien de l'homme, l'ange qui n'est venu s'exiler avec lui sur la terre qu'après avoir veillé près du Christ sur la croix; l'ange qui comprend ses passions et qui les modère, qui sollicite ses nobles instincts, qui bénit ses joies souffrantes, qui met une perle rayonnante au fond de ses larmes et mêle l'écho lointain des harpes célestes au cantique qu'il chante avec lui dans la langue des infortunés.

En résumé, tandis que Lamartine ne semble passer à travers le Christianisme que pour arriver à la poésie, Châteaubriand ne se sert de la poésie que pour arriver à la religion catholique; tandis que le premier parle de nos dogmes avec le respect que l'on doit à ce qui est l'objet de la vénération des autres, le second les touche avec la docilité de ce qui croit, avec la tendresse de ce qui aime, avec le génie de ce qui pense. Lamartine semble admirer les formes chrétiennes comme une belle chose; Châteaubriand les défend et les embrasse avec le pieux dévouement que vous inspire la cause qui est la vôtre. Les *Méditations poétiques*, les *Harmonies, Jocelyn,* ne sont en quelque sorte que les notes détachées d'un voyageur qui a recueilli de mélodieuses impressions chrétiennes. Le *Génie du Christianisme*, l'*Itinéraire*, les *Martyrs*, l'*Abbé de Rancé,* portent l'immortelle signature d'une conviction sans variantes et sont comme les actes d'une profession qui a l'éloquence de soixante années d'étude et de fidélité.

Des différences analogues se remarquent dans les formes artistiques de ces écrivains qui, tous deux, parlent une langue en rapport avec la nature de leur talent. La poésie Lamartinienne est fille de l'instinct, de l'enthousiasme et de l'inspiration. Celle du *Génie du Christia-*

nisme, éclose sous l'influence d'un soleil qui a moins de flamme peut-être et plus de chaleur réelle, semble plutôt le fruit d'une pensée mûrie par l'étude, le travail et la comparaison. La première, née parmi les enchantements et les parfums des plages napolitaines, a le souffle tiède et pur d'une brise qui a passé par les flots bleus des rivages de Sorrente, par les tombes de Virgile et de Pétrarque; la seconde, élevée en quelque sorte à l'école de l'exil et du malheur, allie le sentiment véritable de la souffrance à la sérénité qui en fait une noblesse et une couronne, le charme incomparable de la ruine, où la nature met une fleur, à cette puissance mystérieuse de la tombe où la religion met une croix. — Le premier se fit une langue radieuse, transparente, aérienne, et sut exprimer dans l'idiôme le plus positif de l'Europe moderne ce qu'il y a de plus fugitif, de plus insaisissable dans les impressions de l'âme humaine; le second, utilisant ses propres observations, a écrit d'abord les *Natchez*, le poëme de l'homme des forêts, puis, mettant au service de ses puissantes facultés les ressources d'une immense érudition, il nous donna l'épopée des *Martyrs*, par laquelle il transporta dans notre langue les beautés de trois mondes qu'il fit agir simultanément, et avec leur caractère propre,

dans l'admirable unité d'une harmonieuse hiérarchie : le monde hébreux, le monde grec et romain, le monde du Christianisme et de la France.

Le poète d'Elvire et de Raphaël (1) gagne à être vu de loin; si l'on cherche à l'approcher, il semble se dérober aux appréciations littéraires et aux étreintes de la critique; on n'ose toucher cette poésie, tant elle paraît prête à se fondre en rosée, à s'évanouir dans les vagues de l'azur, comme l'aile de gaze d'une sylphide. On dirait au contraire que le poète du *Génie du Christianisme* porte, comme artiste, un défi superbe à tous les opérateurs d'autopsie littéraire, à tous les hommes de scalpel, d'analyse et de creuset. Pas une image qui ne corresponde directement à l'objet qu'elle représente; pas une note aigüe qui brise désagréablement l'harmonie générale du ton; pas une fleur, pas une étoile qui n'y versent tout leur éclat, tant chaque chose est bien à sa place, tant les effets y sont habilement mesurés. Qu'on l'approche ou qu'on l'observe à distance, tout est grand dans l'ensemble, tout est parfait dans le détail; c'est le

(1) Nous n'apprécions ici que l'un des côtés du talent de M. de Lamartine, le côté purement poétique, et nos réflexions ne concernent qu'indirectement le brillant prosateur qui a écrit l'*Histoire des Girondins*.

beau sorti de la variété dans l'ordre, c'est le style aux allures royales — *incessu patuit Dea.* — Si la muse pénétrante et suave de l'auteur des *Méditations* nous élève parfois jusqu'à la notion de la beauté immatérielle, l'autre nous la découvre dans la grandeur de l'idée, unie à la pureté, à la perfection des formes. La poésie Lamartinienne nous représente souvent une promenade à travers les magnificences de la création au moment où la Trinité se recueillait en elle-même avant d'en produire le chef-d'œuvre; celle du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs* nous représente la création aussi, mais la création embellie, continuée, complétée par le travail, par les arts, par tous les prodiges de cette immense activité humaine qui commença son glorieux exercice ici-bas au moment où commença dans les sphères l'auguste et adorable repos de l'activité divine.

Notre âge a couronné la tête d'un autre grand poète qui, s'élançant avec moins d'ardeur que Lamartine vers les hautes régions du spiritualisme, qui, marchant avec moins d'assurance que Châteaubriand dans le sentier de la foi positive et déterminée, paraît avoir concentré son action dans le domaine des choses de l'art proprement dit. Châteaubriand a agrandi notre langue en la rendant au *Génie du Christia-*

nisme et de la France; Lamartine a agrandi notre poésie en lui rendant l'horizon de l'univers; Victor Hugo a agrandi notre versification, en lui faisant de l'espace, en la délivrant des entraves surannées d'une poétique désormais stérile. Si notre littérature doit à Lamartine cette strophe radieuse et limpide qui flotte, comme un rayon du ciel, dans la lumière du temps; si elle doit à Châteaubriand cette prose majestueuse autant que sévère, et qui produit l'effet d'un vaste palais dont les lignes sont admirablement coordonnées, elle doit à Victor Hugo une variété d'ornements qui rappellent la richesse de l'art gothique, une puissance d'attitude qui tient de la sculpture. Quand on lit des alexandrins tels qu'il s'en trouve un grand nombre dans les *Chants du Crépuscule*, dans les *Voix intérieures*, dans *Hernani*, on croit avoir retrouvé le secret des assises indestructibles que le vieux Corneille donnait à son vers. Mais quand on lit plusieurs des *Orientales* et la plupart de ces éloquentes inspirations dont Napoléon est le sujet, on sent je ne sais quel souffle brûlant, inconnu au chantre de *Polyeucte lui-même*, le plus grand de nos maîtres. On a devant soi le tour, la fierté, le mouvement, l'irrésistible véhémence d'une poésie qui vous emporte malgré vous, à la suite de son héros, à travers

des éblouissements de rayons et de couleurs; — *Facit indignatio versum.*

Peu d'écrivains ont mieux appliqué la science de l'instrumentation à ce grand orchestre du rhytme, aussi varié dans les limites de ses douze syllabes que la musique dans celles de ses six notes. Du reste, on ne peut méconnaître la haute influence exercée par M. de Châteaubriand sur le poète qu'il surnomma l'*Enfant sublime.* De ce maître, il apprit à donner à ses héros *Hernani*, *Don-Ruy-Gomez*, la force nécessaire pour faire à l'honneur le sacrifice de la passion. Le malheur, quelque soit sa bannière, lui arrache souvent de nobles cris, et l'hymne chevaleresque qu'il adressait, avec la mélancolie d'un pieux souvenir, à l'ombre exilée de Charles X, dut émouvoir les entrailles de l'éloquent et fidèle historien des *Quatre Stuarts.*

Mais si Victor Hugo, en tant qu'artiste et poète, se rattache incontestablement à l'école du *Génie du Christianisme*, il s'en éloigne aussi par de regrettables écarts d'imagination et de style. Tandis que Châteaubriand, avec une admirable entente des ornements de détail, une hardiesse tempérée par la sobriété de l'expérience, un sentiment sans égal de la proportion et de la mesure, se livre aux harmonies

de sa grande période qui manque rarement l'effet final ; les flots de métaphores et d'images, entassés par M. Victor Hugo, ne produisent en certains cas que l'étourdissement et la confusion. Sa phrase haletante, tumultueuse, brisée, pleine de passions, d'éclairs et de foudres, représente toutes les magnifiques horreurs d'une tempête, mais elle en a parfois aussi tout le désordre. L'impétuosité de l'homme de progrès n'est pas assez maîtrisée par le goût discret et pur de l'homme de conservation. Sous ce rapport, M. de Châteaubriand, quoiqu'il ait, dans ses Mémoires d'*Outre-Tombe*, sacrifié au goût du siècle quelque chose de sa belle et grande manière, en se permettant certaines allures de phrases brèves saccadées, qu'on ne remarquait pas dans ses anciens écrits, Châteaubriand, disons-nous, restera, comme écrivain, l'un de nos modèles les plus accomplis, parce qu'il sut perpétuer le culte des traditions littéraires de notre glorieux passé, tout en nous initiant aux beautés du livre de l'avenir.

Si maintenant on nous demandait de résumer le parallèle que nous venons d'établir entre ces trois éclatantes notabilités de nos lettres modernes, nous dirions que Lamartine a le vol du cygne, Victor Hugo le vol de l'aigle, Châteaubriand le vol du génie chrétien.

Terminons par une courte étude sur l'impul-

sion donnée par le *Génie du Christianisme* au mouvement poétique de notre province.

II.

Après avoir donné Châteaubriand à la France, la Bretagne sembla se recueillir quelque temps et attendre les effets définitifs de cette grande parole, avant de fournir de nouvelles recrues à l'école de la *Renaissance poétique*, aux travaux de laquelle elle ne participa directement que vers l'année 1830. Alors la campagne fut ouverte par trois talents qui reflétèrent quelques rayons de l'éclatante auréole de René. M. Edouard Turquety, dans son gracieux volume de *Primavera*, prélude de ses belles hymnes catholiques d'une conviction si parfaite et si sincère, M. Achille Du Clésieux, dans la poésie enthousiaste de l'*Ame et la Solitude*, cantiques empreints d'une religieuse ferveur et qu'on peut regarder aujourd'hui comme les prémices des inspirations du dévouement qui devaient les suivre, répondirent, comme chrétiens, à ce profond accent de la foi qui remplit le *Génie du Christianisme*; M. Evariste Boulay-Paty répondit, comme artiste, à ce nouveau et large sentiment de l'harmonie, produit de la perfection des formes si admirablement pratiquées par l'illustre écrivain. Il est vrai que ce poète se

renferme dans un cadre étroit; mais il eut l'honneur de rendre français un genre qui, jusqu'alors, nous avait peu réussi, bien que, par la finesse et la rapidité du trait, il semble convenir plus particulièrement à notre caractère; nous voulons parler du sonnet que, depuis les jours de Pétrarque, on s'était habitué à considérer comme le monopole exclusif de l'Italie. Il y a dans le poëme roman d'*Elie Mariaker,* dans le volume qui l'a suivi et dans le recueil par lequel M. Boulay-Paty va compléter prochainement cette série poétique, des sonnets dont la délicatesse de touche et la ciselure pleine de goût rappellent l'art inimitable de Benvenuto Cellini.

Vers le même temps l'un de nos compatriotes, M. Hippolyte Lucas, aujourd'hui connu et aimé de tous les lecteurs des grands journaux et du public des théâtres de la Capitale, se fit un nom dans la critique et la carrière théâtrale, où il nationalisa plusieurs des plus belles scènes de la littérature espagnole, après avoir publié sur Molière l'une des plus remarquables appréciations que cet immortel génie ait inspirées. Mais le genre embrassé par M. Lucas, s'éloignant beaucoup de celui du *Génie du Christianisme,* se rapporte trop indirectement au plan de notre travail, pour qu'il y puisse être l'objet d'une étude convenable. La même raison nous empêche de parler ici, comme

nous le désirerions, de notre compatriote, M. Hippolyte Romand, auteur du beau drame de *Catherine II*, et qui s'est acquis, dans les branches de la poésie théâtrale et de la critique, une réputation si honorablement méritée. On comprendra que nous ne puissions nous occuper ici que des poètes dont les productions se rattachent à l'école du *Génie du Christianisme* et des écrivains qui se sont proposé spécialement de peindre les mœurs et le caractère de la Bretagne.

Avec les progrès de l'art, du sentiment et des jours, l'action du *Génie du Christianisme* se manifesta de plus en plus dans les œuvres de nos contemporains bretons. Nous devons l'une des perspectives les plus charmantes qui nous aient été ouvertes sur le monde poétique, à l'heureux parti que Châteaubriand sut tirer le premier des mœurs et des dévotions populaires auxquelles il rendit parmi nous le droit de cité et de poésie. Il se mêla comme poète à ces rangs inférieurs de la hiérarchie sociale, auxquels la religion le mêlait comme chrétien. Il fleurit la vérité cachée au fond des traditions et des usages en honneur chez les fils de la solitude, chez les pieux enfants de la montagne et du torrent. Il poétisa la complainte de la jeune fille qui évoque l'ombre de son fiancé sous l'ombrage du vieux chêne où brille l'image radieuse de *Notre-Dame-des-Bois*, pendant qu'à ses pieds

murmurent les eaux de la source qui donne aux colombes la fécondité, aux fleurs des boutons éternels. Par lui furent remis en honneur tous ces articles d'un catéchisme naïf et charmant, qui apprend à l'homme des hameaux que : « toucher au nid d'une hirondelle, tuer un rouge-gorge, un roitelet, un chien devenu caduc au service de la famille, » — c'est manquer à l'ange gardien du foyer domestique, dont l'antiquité n'avait fait qu'un bon génie. Il s'agenouilla devant les saints, protecteurs du berceau, de l'hyménée, de la vieillesse et de la mort ; il suivit à travers le charme de ses pratiques, de ses pélerinages et de ses superstitions, l'homme des champs qui, le soir, perd le souvenir de ses fatigues du jour, en reposant son imagination dans la féerie de ses miracles touchants et de ses légendes, et il rendit à la poésie, qui vit d'images et se couronne de songes, les scènes de l'existence champêtre du peuple chrétien, qui vit de merveilleux et se couronne d'espérances.

Si cette portion, jusqu'alors inexplorée, du domaine de l'art devait éveiller en quelque lieu l'élan des instincts poétiques, c'était en Bretagne, cette terre privilégiée des souvenirs et des traditions patriarchales. Il sortit du Finistère un écrivain qui, inspiré par un vif sentiment de la patrie, vint, à l'aide d'un remarquable talent de peintre

et de coloriste, agrandir, orner, vivifier ce nouveau monde que l'Homère breton avait découvert avec le génie de la foi, et défricher, en quelque manière, ces landes de la poésie celtique où le souffle de la muse de René n'avait fait que passer. Nous avons nommé M. Emile Souvestre, le continuateur de Cambry, l'auteur des *Derniers Bretons* et des *Mémoires d'un sans culotte bas-breton*, puis de ce recueil de poétiques récits, accueillis partout comme les *Mille et une Nuits* de la Bretagne.

L'Armorique a trouvé dans M. Souvestre l'interprète qui lui avait manqué jusqu'à nos jours. Si ce talent a quelquefois ce grand secret de mélancolie que Châteaubriand connaissait si bien et qui est le fond du caractère breton, il révèle aussi, par certains traits saillants, inattendus, l'énergie puissante et presque sauvage de ce même caractère. Par les *Derniers Bretons*, vous connaissez les quatre points cardinaux de la Bretagne bretonnante, le pays de Léon, la Cornouaille, le pays de Tréguier, le pays de Vannes, et vous pénétrez dans l'intimité de leurs usages. Le pays de Léon vous apparaît dans tout l'éclat de sa riche verdure, dans l'épanouissement de ses ombrages, de ses fleurs, de ses jardins de Roscoff, qui ont l'apparence et la fertilité d'une terre promise. Le vent de la mer semble lui refuser la parure des an-

tiques forêts ; mais la végétation des chênes séculaires qui lui manquent y est remplacée par celle des calvaires sculptés, des riantes chapelles, des clochers à jour qui s'élèvent de tous côtés autour de vous, comme les mâts aériens de cet immense navire de la foi chrétienne qui défie le temps et les tempêtes. Vous traversez le Léonais, et vos regards, qui ont monté vers les cieux avec les flèches élancées de ses élégantes tourelles, ne redescendent vers la terre que pour s'y reposer sur le spectacle des coutumes patriarchales et des plus touchantes vertus. L'auteur des *Derniers Bretons* traduit, sous des formes pleines d'attrait, les instincts religieux du paysan léonard, son dévouement pour doter les nouveaux ménages, son respect pour les enfants, son hospitalité pour le voyageur, son admirable culte pour les cimetières, toutes choses qui révèlent les peuples restés antiques par le cœur.

Que M. Souvestre nous pardonne, si, en rappelant cette ravissante contrée du pays de Léon, nous mêlons quelques-unes de nos propres impressions à celles qu'il a si poétiquement exprimées. Nulle part la vertu de l'hospitalité ne nous a paru comprise avec plus de sincérité et pratiquée avec plus de délicatesse. Comment ne pas laisser échapper quelque chose de personnel, en parlant de cette terre des pieuses légendes et des fortes

croyances, que nous avons visitée en détail, sous la conduite d'un jeune Léonard qui alliait pour nous aux dons d'une remarquable intelligence, le trésor plus cher encore d'une liaison d'enfance et de collége, d'une amitié qui avait reçu de la consécration des années le charme incomparable des souvenirs. Jamais nous n'oublierons la pure et cordiale affection avec laquelle M. Elie de Kertanguy nous fit les honneurs de son merveilleux clocher du Creisker, de ses côtes si magnifiquement sculptées des environs de Roscoff et de l'île de Batz, et de son foyer domestique de Saint-Pol, qui nous parut comme le sanctuaire des plus vénérables traditions de la famille bretonne. Il nous tarde de repasser aujourd'hui, avec la prière du chrétien, à travers ces lieux où nous passions alors avec les émotions du curieux et du poète. Car, hélas! à côté de ce même foyer léonard dont nous avons apprécié les douceurs, se voit actuellement la tombe de celui qui nous les a fait connaître, et ce serait pour nous un jour de religieuse mémoire que celui où il nous serait donné de répandre les larmes de l'amitié sur une terre où la Bretagne élève à la religion de la vie et de l'espérance des tombeaux que l'antiquité ne savait consacrer qu'au souvenir.

Revenons à M. Souvestre.

Dans les *Derniers Bretons*, le pays de Cor-

nouailles se dresse à vos yeux avec son caractère plus sauvage, ses grottes infernales, ses côtes horribles de Penmarck et du Raz-de-Sein, où la tempête est sublime, ses superstitions un peu sombres, ses pardons, ses mariages, ses repas de noces pantagruéliques, ses races de tailleurs d'une espèce passablement démoniaque, ses danseurs homériques de Pont-Aven et de Concarneau. Puis vient l'ancien diocèse de Tréguier, la patrie des Sônes et de Cloareks, où l'on parle une langue si pleine d'originalité, de timbre et de couleur. C'est enfin le diocèse de Vannes qui garde l'immortelle empreinte du séjour des Celtes et des pas de César, le pays aux landes arides, aux menhirs gigantesques, le pays des *Soûles*, des jeux athlétiques et des luttes chevaleresques, le pays de Carnac et d'Elven, des autels druidiques et des tours féodales, des héroïnes et des fées, des poulpicans et des batailleurs.

L'espace ne nous permet pas de suivre M. Souvestre dans la revue qu'il fait des chants, des poëmes, des guerz et des tragédies de la Basse-Bretagne. Ce qui nous console, c'est que pour trouver quelqu'un qui ne les connût pas aujourd'hui, il faudrait commencer par trouver un lecteur entre les mains duquel ne fussent pas tombés les *Derniers Bretons*.

Le cachet de notre province est profondément

empreint dans les compositions bretonnes de M. Souvestre, qui reproduit l'antique physionomie de la Bretagne avec une impartialité d'autant plus louable qu'il a souvent occasion de toucher à des souvenirs religieux qui n'éveillent en lui que l'expression du respect et non celle de la croyance. Notre compatriote fouille le reliquaire des traditions armoricaines, avec la conscience du savant qui classe les trésors d'une riche bibliothèque, avec l'âme du poète qui salue une terre marquée partout *aux armoiries de Dieu.* Mais ce ne sont pour lui que les blasons du passé et des armoiries curieuses, d'où résultent parfois dans ses jugements certains airs de philosophie hautaine, disposée à méconnaître la sainteté du temple qui n'est pas le sien, ou la vérité de l'honneur rencontré sous une bannière qui n'est pas la sienne. Ce qui manque, suivant nous, au coup-d'œil observateur de notre poète, c'est ce regard profond de la foi chrétienne, qui a si bien servi Châteaubriand et qui embellit, qui agrandit tout, même le génie. Mais si M. Souvestre n'a pas pénétré jusqu'au cœur de cette religion qui tient aux entrailles de la Bretagne, il en exprime du moins le sentiment poétique avec un rare bonheur ; et dans ses peintures de la piété mélancolique et suave du paysan léonard, il y a des pages qui ne dépareraient pas le *Génie du Christianisme.*

Après M. Souvestre, il convient de parler d'un poète qui le reflète, bien que dans un cadre plus étroit, mais qui allie à ce parfum de terroir, qu'on respire éminemment dans toutes les productions franchement bretonnes, les grâces particulières du rhytme et du langage mesuré. Toutefois nous ne devons pas approfondir ici les œuvres poétiques de cet auteur, dont le genre s'éloigne du *Génie du Christianisme.*

Ne cherchez point les aventures et les intrigues dans les *Bretons* de M. A Brizeux. On n'y trouve que la Bretagne reproduite dans le tableau fidèle de ses mœurs et de sa nature, peut-être un peu nue, la Bretagne saisie dans le déshabillé plein de grâce, de ses imaginations et de sa poésie, la Bretagne qui livre avec confiance le poëme épique de ses coutumes et de ses souvenirs dans un vers qui *bretonne*, sous l'enveloppe brillante et variée des couleurs de la robe française que l'Académie a reconnue avec tant de raison.

Nous avons prononcé le nom de poëme épique et sa division même en vingt-six chants, parmi lesquels on remarque surtout le *Pardon*, les *Quêteurs*, les *Noces de Nona*, les *Pilleurs de Côte*, le *Convoi du Fermier*, la *Nuit des Morts*, le *Marché de Kemper*, les *Conscrits*, les *Réfractaires*, les *Fiançailles*, justifie cette appellation. Si le critique avait droit de se montrer ici,

à côté de l'admirateur sincère, nous dirions que des inconvénients réels s'attachent à ce genre de compositions empreintes d'une couleur locale trop exclusive. Dans les *Bretons* se trouvent des pages tellement hérissées de noms de lieux, qu'outre le malheur de rappeler les duretés célèbres de la Mothe et de Chapelain, elles ressemblent parfois à des tours de force de versificateurs qui auraient gagé de rimer quelques passages barbares d'un dictionnaire géographique. Cette observation s'applique surtout au chant qui a pour titre *la Charrette de la Mort*, où l'on regrette de plus certaines personnifications outrées, ainsi : *la Mort, ce femelle démon*; certaines images disgracieuses, comme *le Râle du moribond Hoël*,

Qui montait, descendait, remontait dans son cou,

Ou bien encore certaines nudités qui pourraient être recouvertes de quelque chose, ne fût-ce que d'un linceul :

Hoël s'en va — la mort l'emporte dans son trou.

Quoiqu'il en soit de ces faibles taches qui, sans rien prouver contre le talent de l'auteur, accusent seulement quelques défauts dans l'encadrement de ses sujets, défauts qu'on oublie d'ailleurs si volontiers en lisant, par exemple, le

Chant des Noces, où la religion des usages populaires s'unit, par des nuances pleines de charme, au tableau des joies les plus pittoresques, les *Bretons* sont par l'ensemble un très-beau poëme; mais nous lui préférons son aînée, *Marie*, qui est une délicieuse histoire de cœur, jetée au milieu des frais paysages et des poétiques coutumes du Finistère. Ecrit avec la suavité de sentiment et de couleur qui distingue les *Consolations* de M. Sainte-Beuve, ce livre a plus de cachet encore et d'originalité dans la gracieuse transparence de son style, tout rempli de détails attachants. Le roman de *Marie* n'était qu'un bouquet, il est vrai; mais quelle fraîcheur virginale et printannière, et comme il fit deviner la fécondité poétique de ces landes bretonnes dont il nous donna de si charmantes prémices! Le chant si remarquable du *Pardon*, qui ouvre le dernier ouvrage de l'auteur, nous révèle un pays qui ne peut être que la Bretagne; mais le poëme de *Marie* tout entier nous avait révélé quelque chose de mieux encore, la Bretagne....... et M. Brizeux.

Après avoir personnifié son génie dans les inspirations de ses peintres et de ses poètes contemporains, notre province a livré son glorieux passé aux fouilles de ses érudits et de ses patients chroniqueurs, dont les travaux datent en général de

l'époque où parurent les *Etudes Historiques*. C'est peut-être à la grande impulsion donnée à notre siècle par cet ouvrage plein d'un esprit à la fois si intelligent, si patriotique et si chrétien, que nous devons la savante et incomparable *Histoire des Peuples Bretons dans la Gaule et dans les îles Britanniques*, par M. Aurélien de Courson, qui a classé, avec tant de savoir et de méthode, les matériaux de nos annales, et renfermé en deux volumes une bibliothèque qui eût fait envie à nos bénédictins du grand siècle. Combien nous aimerions à apprécier, comme il le mérite, ce monument précieux, dû à la plume d'un écrivain qui, si jeune encore, a déjà rendu tant de services à la religion qui lui donna la foi, et à la patrie bretonne qui lui donna le génie des recherches et du travail? Mais une étude de ce genre nous forcerait de dévier du plan que nous nous sommes fixé dans cet article, où la poésie doit avoir le pas sur la science, même historique, et nous ne pouvons que saluer ici, d'un sympathique hommage, l'œuvre imposante de notre compatriote, pour nous hâter de revenir à nos poètes et à ceux de nos écrivains qui ont étudié la Bretagne dans ses bardes populaires.

Depuis quinze années, l'érudition, l'archéologie et les études patientes des hommes d'investigation ont, par suite de la tournure imprimée à cette

branche de connaissances par les travaux de M. de Châteaubriand, conspiré avec la poésie pour fouiller dans tous les sens la Bretagne antique et en compléter la révélation. A la tête de ces laborieux travailleurs qui ressuscitent parmi nous le génie des peuples disparus, et parmi lesquels figurent les noms des Fréminville, des Audren de Kerdrel, des de Courcy, des Laborderie, du savant et regrettable Legonidec, il faut placer aujourd'hui M. Théodore Hersart de la Villemarqué, que nos grands érudits du XVIIe siècle eûssent surnommé l'homme de *la science gaie* (1), et que nous appellerons l'homme de la science nationale dans notre Bretagne. Pour arriver au but scientifique qu'il se proposait, c'est-à-dire à la classification bien authentique des diverses familles de guerz, de sônes, de ballades celtiques, de poésies écrites ou chantées, à la fixation précise de leurs dates, à la connaissance certaine des circonstances qui les inspirèrent, au complément de leurs textes, à l'appréciation de leurs influences générales, fatigues, veilles, ennuis, rien n'a coûté à M. de la Villemarqué. Les recherches de cet antiquaire qui sait allier, dans une rare mesure, le savoir et la conscience, la passion de ce qui est beau à l'amour de ce qui est vrai, ont eu, suivant nous, le

(1) Qualification souvent employée par le savant Huet, évêque d'Avranches, dans son essai sur l'*Origine des Romans*.

double avantage de produire de grands résultats qui reposent sur la base d'une certitude presqu'incontestable. L'ardeur avec laquelle il a rassemblé les matériaux de l'histoire des lettres gallo-bretonnes, nous reporte au temps de ces écoles philologiques allemande, hollandaise et française du XVI[e] et XVII[e] siècle, qui parvinrent, par des prodiges de zèle et de patience, à retirer, du fond des catacombes de la barbarie, les richesses de l'antiquité grecque et latine. — Au commencement de ce siècle, Châteaubriand a parcouru tout l'ancien monde pour ne rien négliger de ce qui pouvait contribuer à la perfection de l'épopée des *Martyrs*. M. de la Villemarqué a fait pour la Bretagne quelque chose de ce que notre illustre maître a fait pour la littérature nationale. Il a bivouaqué pendant des années, non pas sous la tente du soldat, mais sous le chaume de la hutte bretonne, se mêlant aux travaux, aux veillées, aux fileries, aux pardons; questionnant les mendiants les tailleurs, les chiffonniers, les nourrices, les vieillards, les matrones; écrivant la ballade sous la dictée du pâtre de la vallée, notant les airs de la complainte patriotique, au fur et à mesure quelle tombait des lèvres du chanteur de la montagne; d'autres fois employant les mille ressources de la ruse pour faire parler et chanter les vieux bardes des collines d'Arez, préposés comme

d'anciens druides à la garde des oracles sacrés, et qu'on trouve défiants et jaloux, tant ils craignent de trahir les secrets de leur nationalité puissante, en livrant à l'avidité de l'étranger les richesses poétiques de la terre natale.

L'*Essai* de M. de la Villemarqué sur l'*Histoire de la Langue bretonne*, mis en tête de la nouvelle édition du *dictionnaire breton de Legonidec*, ouvrage que nous devons au patriotique dévouement de l'honorable M. Prud'homme de Saint-Brieuc (1), son *Essai sur la poésie populaire en Bretagne*, servant d'introduction au recueil si précieux du *Barzas-Breiz*, sont des travaux dignes, à plusieurs égards, d'entrer en comparaison avec ceux de Fauriel sur les *Chants populaires de la Grèce* et avec les monuments élevés à la gloire de la poésie Saxonne et des bardes anglo-normands par Augustin Thierry et le savant abbé de la Rue. Le passage du génie gaulois au génie breton, dont la fusion s'opère par l'action du Christianisme, est parfaitement expliqué dans l'introduction du *Barzas-Breiz* qui donne d'ailleurs une idée bien complète de la mythologie bretonne et des agents surnaturels de notre

(1) M. Prud'homme a commencé la réimpression de tous nos anciens auteurs de Bretagne, historiens et chroniqueurs, entreprise toute nationale, et dont on ne peut trop souhaiter la continuation et le succès.

poésie, les nains, les poulpicans et les fées. Le caractère propre à chacune des époques historiques, mis en relief par les études critiques de l'écrivain, apparaît plus nettement encore dans le recueil des pièces originales qui les suivent et qui sont accompagnées de notes et d'éclaircissements. Chaque siècle figure dans la collection du *Barzas-Breiz*, avec ses diverses expressions. Ici, mieux que dans les productions de M. Souvestre, l'observateur peut embrasser du même coup-d'œil la Bretagne moderne et celle des anciens jours. Il y a des chants nationaux pour toutes nos gloires, pour les souvenirs héroïques, pour les souvenirs chevaleresques, pour les prouesses des guerriers de notre âge, et le nom des Cadoudal peut s'y prononcer sans dissonnance, à côté des noms d'Arthur de Noménoé, de Bertrand Duguesclin et de Latour-d'Auvergne.

La valeur immense de cette collection suffit sans aucun doute pour en expliquer le succès. Un autre titre néanmoins n'a pu manquer de contribuer aussi à sa popularité ; car tout le monde sait, en Bretagne, qu'un pieux souvenir est mêlé à l'origine du *Barzas-Breiz*. Ce fut aux vertus de sa mère que M. de la Villemarqué dut une partie des pièces qui composent son recueil national. La maison de cette femme, dont la grâce égalait la bienfaisance, était le rendez-vous des

indigents de la contrée, qui, en échange de l'aumône chrétienne, lui rendaient, comme une bénédiction, tantôt le récit des légendes les plus touchantes de la chaumière kernewote, tantôt les refrains si doux de la canzône des souvenirs. Ainsi, cette mère donnait à son fils des leçons de charité, qui étaient en même temps des leçons de poésie. On raconte que lorsque la bonne sainte Elisabeth, reine de Hongrie, distribuait des gâteaux aux orphelins indigents, la reine des Anges, par un charme céleste, y mêlait des roses. Cette pieuse tradition n'inspirait-elle pas le pauvre mendiant de la Cornouaille, quand il ne consentait à recevoir la corbeille de pains que lui offrait la main d'une femme, qu'à condition de la lui rendre pleine de ces fleurs du pays, qui sont aujourd'hui l'un des trésors et l'une des gloires de notre Bretagne?

M. de la Villemarqué, qui nous a fait connaître plusieurs des mines d'or de notre chère province, eut l'honneur d'instruire aussi M. de Châteaubriand. Sans lui, l'illustre vétéran des lettres bretonnes eût peut-être été privé du plaisir de comprendre l'idée primitivement attachée au lieu que ses restes devaient habiter un jour; il n'eût peut-être jamais appris ce que signifiait ce *Bé* funéraire qui déjà portait le nom de la tombe, avant de devenir le reliquaire

de la gloire. Merci à M. de la Villemarqué, et que cet hommage ne lui paraisse pas suspect, parce qu'il tombe de la plume d'un vieux camarade qui autrefois joûtait avec lui, sous les frais ombrages de Sainte-Anne-d'Auray, la bretonne, à quelques pas des champs de bataille où Charles de Blois reçut la mort, Bertrand Duguesclin des fers, et la légion de Sombreuil une palme qui a l'illustration du martyre!

— Nous ne quitterons pas le Finistère, sans nous arrêter un moment sur l'un des fruits les plus brillants de cette belle et antique alliance que la foi et la poésie ont contractée dans notre Bretagne. M. de la Villemarqué nous a rendu les textes et la langue primitive de ces muses nationales, dont les chants avaient traversé des siècles, sans frapper autre chose que l'écho des grottes marines et des montagnes. Un autre enfant du Finistère, M. Hippolyte Violeau, est venu prouver, bien que dans un dialecte différent, que la source des pieuses inspirations doit couler longtemps encore dans cette contrée où chantèrent autrefois les vieux bardes du *Barzas-Breiz*. — Dans les deux recueils des *Loisirs* et dans le *Livre des Mères*, la couleur bretonne se reconnait à des nuances tranchées; mais cette corde n'y vibre pas seule, et le ton général de la poésie de M. Violeau est beaucoup plus grave et plus élevé que celui des *Bretons et de*

Marie. Sous l'impulsion d'une pensée que la maladie du siècle n'a pas éteinte, et d'un sentiment fortifié par la pratique du Christianisme et l'expérience du malheur, elle se dilate et respire à l'aise dans des cadres qui ont plus d'air et d'horizon. Le souffle de la muse du *Génie du Christianisme* est ici plus sensible que chez les autres poètes bretons dont nous avons esquissé le portrait. Aussi bien ce cantique est sorti, comme celui de notre illustre aïeul, du sein de ces épreuves qui, sous le règne de la croix, ne doivent pas cesser d'inspirer les hommes. Mais la souffrance n'a pas livré l'âme du poète des *Loisirs* à ces flots de vagues inquiétudes qui ont désolé les jours de *René*; elle n'a servi qu'à l'épurer, qu'à la faire resplendir. Elle y a laissé cette joie sereine, indice à la fois de la sensibilité de l'organisation que la douleur a touchée, et de l'énergie du caractère qui sait triompher des chagrins; tout cela couronné par une invariable foi dans la justice de la Providence, qui apprécie ses vrais serviteurs par l'épreuve des larmes, comme le chimiste l'or véritable par l'épreuve du feu.

Si nous avions à rechercher quelle est celle des créations poétiques de M. de Châteaubriand, qui a le plus influé sur la vocation littéraire de M. Violeau, ce ne serait pas *René* que nous consulterions, ce serait plutôt cette ravissante

figure d'*Atala*, pâle, résignée, sublime, et qui dut impressionner vivement le jeune prédestiné de la poésie, sorti, comme Reboul, des rangs du travail et de l'indigence, pour s'élever comme lui et plus haut encore, par le chemin du talent et de la vérité. Atala, croyons-nous, a révélé la poésie à l'auteur du *Livre des Mères*; Béranger, croyons-nous encore, dut être l'un de ses maîtres de versification. En effet, nous remarquons en lui, comme dans le créateur de tant de refrains patriotiques et populaires, la finesse du trait, alliée à cet esprit de rare discernement qui plie à la règle même ce qui est le plus indisciplinable chez les hommes d'imagination, la fantaisie.

De belles facultés de compréhension, assises sur la base d'une croyance à toute épreuve, dans les choses du cœur, une profondeur de sentiment, une délicatesse de touche qui tient de l'auteur de l'*Imitation,* l'élégance et la correction dans la forme, la grâce dans l'expression, tels sont quelques-uns des points, qui, avec de l'assurance et de l'habileté dans l'emploi des éléments constitutifs de la facture, caractérisent le talent de M. Violeau. Lisez dans les *Premiers loisirs* les *Adieux à mon ami P. J.*, la *Fileuse,* les *Deux fleurs*, le *Secret du cœur*; lisez dans les *Nouveaux loisirs* la pièce à *ma Ville natale*, le *Trésor du pauvre,* la *Croix d'ébène*, le *Frais bouquet de Mariage* offert

à *Mlles Cécile et Julie R.*, le *Berceau vide*, l'*Exilé de là-bas*, et dites si ces compositions, aussi remarquables par la fraîcheur de la pensée que par le relief des couleurs, ne sont pas faites pour assurer à M. Violeau une place distinguée dans l'école de renaissance poétique du XIXe siècle, dont il reproduit les qualités éminentes, sans en imiter jamais les dérèglements et les écarts.

Le *Sommeil d'une mère* est un petit tableau ravissant de pureté et d'expression. Comme on se sent ému par la tendresse inquiète des deux enfants qui veillent leur pauvre mère, étendent leurs petites mains au-dessus de sa tête, parlent tout bas, respirent à peine, et, par une prière adressée à la reine des Anges, sollicitent les songes de bonheur et rendent un sourire de joie et de santé à celle qui s'est endormie dans les larmes ! Nous rapprocherons de cette composition la *Prière au Petit Jésus*. Quoique tous les vers n'en soient peut-être pas irréprochables aux yeux de l'art, ce maître par fois trop sévère, il semble que l'innocence qui murmure cette fraîche invocation, ait entendu la voix qui disait : *Sinite parvulos venire ad me.* — J'éprouve pour ces deux jolies pièces une prédilection particulière ; pourtant je ne les ai jamais lues ; — ce fut la bouche

de mes enfants qui me les fit connaître pour la première fois (1).

La *Fiancée du matelot* dans les *Premiers loisirs*, et la *Barque infernale* dans les seconds, sont deux ballades qui feraient honneur au poète des *Orientales* ou à celui des *Etudes françaises et étrangères*, M. Emile Deschamps, et qui ont pour nous un mérite de plus, celui d'être bretonnes.

En général nous avons cru remarquer que la strophe, dont les cadences variées et les mesures libres impriment un tour plus vif à l'expression du sentiment, est aussi la forme où se révèle avec le plus d'effet le talent si grâcieux de notre jeune compatriote. Lorsqu'il touche au domaine philosophique, comme dans la pièce *A un jeune incrédule*, par exemple, son vers manque un peu d'attitude et de puissance et laisse désirer des perfectionnements.

En revanche l'Alexandrin le sert merveilleusement dans les sujets intimes, au milieu des-

(1) Au moment où nous transcrivions ces lignes, écrites déjà depuis quelques semaines, la mort fermait brusquement, à côté de nous, les livres roses du plus jeune, du plus charmant de ces petits anges, qui chantait avec une grâce si naïve : *O Jésus, petit Jésus, hélas!* Et nous aussi nous venons d'entendre la voix qui dit toujours : *Sinite parvulos venire ad me*! Que cette parole du Sauveur, jointe à la dernière strophe du *Petit Jésus*, soit l'ineffaçable inscription du berceau funèbre de notre enfant et la bénédiction de ceux qui le pleurent !

quels s'encadrent les tableaux des paysages et des mœurs de la Bretagne. Il suffit pour le prouver de citer le *Corriquet*, pittoresque et poétique histoire d'un fermier de Lanmeur, magnétisé par un charmant lutin, dont il reçoit de l'or avec lequel il ne peut racheter le bonheur qu'il a perdu par le contrat de vente de son âme; *Un jour à Dirinon*, épisode charmant d'un *pardon de Saint-Divy*; *une tombe à la Mana*, dont le sujet paraît se rattacher à celui de la *Maison du Cap*, nouvelle bretonne qui nous a fait apprécier comme écrivain l'homme dans lequel les *Loisirs* nous ont fait souvent admirer un véritable poète; mais surtout *le Chien des Ruines*, que nous avons mis en réserve, comme le chef-d'œuvre poétique de ces deux volumes. Rien de plus déchirant, rien de mieux rendu dans sa douloureuse réalité que la peinture de cette cabane bretonne de *Kerhuon* d'où disparaissent, l'un après l'autre, tous les habitants, le jeune époux, la jeune mère, l'enfant orphelin, le vieux pêcheur; puis enfin le chien fidèle qui vient expirer au seuil de la chaumière de ses maîtres, comme pour partager la tombe de ceux dont il a partagé les travaux et le malheur. Les évènements se pressent dans ce petit drame qui touche profondément, parce qu'il place, en regard de chaque douleur nouvelle, un nouvel effort de résignation et de vertu. Pas un détail de trop dans le recit où

l'on trouve les scènes bucoliques de la vie de la pèche, les douces pratiques de la foi des simples, l'amour, la religion, la maternité, la faiblesse, les larmes. — Quel regard de compassion l'on attache sur ce vieillard qui a tout perdu sur la terre! L'indigence l'a forcé de vendre jusqu'au lit de mort de son fils et de sa fille; un coup de mer vient de lui ravir sa dernière ressource, ses filets et sa barque; il ne lui reste, de tout ce qu'il aima, que son petit-fils, sevré par la mort de sa mère, et l'ami de son deuil, un chien qui a sauvé l'enfant du naufrage. Mais la faim est venue après la tempête; il faut nourrir l'orphelin que les vagues ont épargné; un dernier sacrifice lui est imposé; le vieillard va briser son cœur, mais son enfant ne mourra pas :

Fidèle est à ses pieds couché sur la poussière,
Il lui lèche les mains, il le suit du regard ;
Un sacrifice encor est offert au vieillard.
Il faut vendre le chien !... Cette pensée affreuse
Révolte vainement son âme généreuse :
Il a sauvé l'enfant, il est son dernier bien!
Son seul ami — qu'importe? — Il faut vendre le chien!

. . . .

Fidèle voit la corde, il regarde son maître,
Il le caresse, il pleure, il le comprend peut-être,
Et le maître l'attache et lui dit en partant :
Ne me caresse plus ; — je t'aime déjà tant!

On nous pardonne de nous être oublié avec *le Chien des Ruines*, perle inestimable ajoutée

au trésor déjà si riche de la poésie bretonne. Que ne pouvons-nous aussi nous arrêter quelque jour près de ce qui reste de la cabane du pauvre *Alain*, le bon vieillard breton, accompagné de l'oiseau des mers et des pieux amis qui lui sont restés fidèles ? Après la douce majesté de la vertu chrétienne, que le sacrement de la souffrance a rendue auguste, est-il ici-bas rien de plus touchant que l'ange de la poésie chantant le cantique du souvenir parmi les ruines de la maison du malheur ? — Il y a longtemps que nous écrivons, et notre sujet est loin d'être épuisé, puisque nous n'avons rien dit encore du *Livre des Mères*. Il est vrai que nos paroles ne pourraient rien ajouter à l'éloge d'une composition qui valut à son auteur la double couronne des palmes académiques et des sympathies maternelles auxquelles sa poésie était dédiée.

Si maintenant, avançant vers le sud-est de la Bretagne, nous traversions la druidique et chevaleresque contrée du Morbihan, nous trouverions dans la presqu'île de Rhuis, non loin du monastère de Saint-Gildas, la demeure natale de l'un de ces nobles enfants du manoir et de la lande, dans l'âme duquel la poésie est née en même temps que le sentiment de la foi et de l'honneur antique qu'il reçut comme un héritage de famille. Connu depuis long-

temps des cercles catholiques de Paris par de brillants articles philosophiques et littéraires qui lui ont fait un nom parmi les hommes voués à l'étude des plus hautes questions de notre époque, M. Jules de Francheville a fait aussi sa partie dans ce chœur moderne des muses bretonnes qui ont réchauffé les vieux souvenirs d'une terre remuée autrefois par l'héroïsme de Jeanne de Montfort et des Trente. Un certain nombre de poëmes et de nouvelles, rendus dans un style qui a du charme et de la couleur, ont révélé chez M. de Francheville un écrivain nourri par la pratique des maîtres de l'art. Cependant on lui a reproché plus d'une fois d'enrichir pour lui seul des portefeuilles qu'il tarde trop à vider au gré de l'impatience de ses amis. C'est donc pour nous une bonne fortune d'annoncer la publication très-prochaine d'un volume, signé Jules de Francheville, et baptisé d'un titre qui, dans la province de Châteaubriand, est un véritable nom de famille : *Foi et Patrie*. Nous détacherons du poëme de *Sainte-Clotilde* les citations suivantes qui peuvent donner une idée de ce religieux et patriotique talent :

Quelque soit son drapeau, digne de notre amour,
La gloire peut chez nous se montrer au grand jour.
Pour invoquer la sainte ou célébrer la femme,
Nous pouvons sur son front déployer l'oriflamme,

Nous pouvons vénérer, des hauteurs de la foi,
Les aigles d'Austerlitz, les fleurs de Fontenoy.

Quoique d'un nom plus pur notre bouche le nomme,
Qui pourrait en douter? — Un saint, c'est un grand homme.
Qui parmi les plus grands a des titres plus beaux?
Car les saints sont encore puissants dans leurs tombeaux ;
Et bien souvent leurs os, portés sur nos murailles,
Comme le corps du Cid ont gagné des batailles.

O peuple merveilleux de la grande cité,
Qui palpite aux vieux noms de gloire et liberté,
Dans ce jour où l'aurore, ainsi qu'une auréole,
De Clotilde viendra décorer la coupole (1).

Souviens-toi de ces temps, beaux jours de ton berceau,
Où Clotilde au combat releva ton drapeau.
Sur son autel, dressé par la reconnaissance,
Célèbre, à ce moment, le jour de ta naissance,
Ce jour noble à jamais, où, fondant ta splendeur,
Une sainte, en priant, t'apporta la grandeur,
Où Clovis, invoquant le ciel, dans sa souffrance,
Créa d'un mot : — Je crois ! — le royaume de France.

Après cette citation, on pensera, comme nous, que celui qui sait écrire de tels vers n'a pas le droit d'être égoïste et de chanter pour lui seul.

Ce travail, exclusivement consacré à l'étude des poètes de la Bretagne contemporaine, nous permet à peine de nommer, chemin faisant, les écrivains qui ont ajouté à son illustration. Nous ne pouvons

(1) On sait qu'à Paris s'élève maintenant une magnifique église sous l'invocation de sainte Clotilde.

donc que saluer, en passant par le pays nantais, la patrie de M. Pitre-Chevalier qui, après ses romans bretons, nous a donné le poëme de notre histoire dont Alain Bouchard, D'Argentré, Lobineau, Dom Maurice, ne nous avaient légué que les chroniques. Au reste, la fonction du critique est ici des plus aisées; car la réputation du jeune auteur est un fait tellement acquis, qu'aujourd'hui parler de la Bretagne, qui est dans tous les souvenirs, c'est parler en d'autres termes de M. Pitre-Chevalier, dont les récits sont dans toutes les mémoires. Si quelqu'un nous demandait la preuve de ce que nous avançons, nous le renverrions sans crainte à toutes les bibliothèques dignes de ce nom. En y mettant les pieds, l'*étranger en Israël* apercevrait en évidence, sur le premier plan, deux splendides volumes, illustrés de la croix et des armoiries bretonnes, au-dessous desquelles rayonne la figure de cette reine Anne qui consomma notre mariage avec la France. Est-il besoin d'ajouter que ces ouvrages se nomment *Bretagne ancienne et moderne* et *Bretagne et Vendée*? — Ces titres disent tout, si l'on y joint le nom de l'auteur du *Génie du Christianisme*, qui en couronne le frontispice, comme il en inspira les pages.

Rentrons un instant dans l'ancienne capitale de notre province, dans la ville du Parlement et

des États-Bretons, où nous avons remarqué, au début de notre excursion, l'aîné de nos poètes catholiques actuels, le chantre d'*Amour et Foi*; nous irons serrer la main de notre compatriote, M. Ducrest de Villeneuve, *homme de talent et de style*, a dit si justement M. Souvestre (1), et qui possède d'incontestables droits à la reconnaissance des amis des lettres et des études historiques.

M. Ducrest de Villeneuve est l'auteur des *Contes utiles*, où il a su mettre, avec succès, plusieurs des points les plus importants des découvertes scientifiques de notre époque, à la portée de la curieuse et riante imagination des enfants.

Dans le roman intitulé le *Château et la Commune*, ouvrage que distinguent deux qualités rarement unies, la poésie et l'érudition, M. de Villeneuve esquisse le tableau de l'établissement d'une commune, placée sous la protection du château et sous l'œil vigilant d'une femme chrétienne dont les poètes se seraient plu à faire un ange, mais que l'auteur rennais a mieux aimé présenter sous une parure plus belle encore, celle de sainte, titre que lui méritaient et les souffrances qu'elle endura par amour de Dieu, et les

(1) *Mémoires d'un sans culotte Bas-Breton*, préface. — Les savantes recherches de M. Ducrest de Villeneuve ont fourni de précieux documents à plusieurs de nos écrivains bretons, tels que MM. Souvestre et Pitre-Chevalier.

œuvres qu'elle accomplit par dévouement aux hommes. Cet ouvrage abonde, du reste, en vues éminemment utiles, et il mérite d'être étudié dans les circonstances actuelles.

L'*Album* breton, dont les dessins sont exécutés par M. Lorette, contient des notices de M. de Villeneuve, qui sont pleines de connaissances précises et variées. — Si l'érudition de l'antiquaire et le talent de l'écrivain s'unissent étroitement dans le *Guide historique et statistique du département d'Ille-et-Vilaine,* l'écrivain, l'antiquaire et le peintre forment une association intime dans le gracieux roman du *Bandoulier*, qui procède par tableaux agréables, écrits avec une rare élégance. A propos des inconvénients inséparables de ce genre de romans, sous forme de lettres ou de tableaux, lesquels ne peuvent manquer de nuire au développement et à l'enchaînement du récit, la critique a émis des observations parfaitement justes dont M. Ducrest a tenu compte dans son roman d'*André de Vitré*, où l'on retrouve toutes les éminentes qualités de l'auteur, si l'on en juge par les fragments qui ont été communiqués à ses amis.

A ses titres de littérateur instruit et plein de goût, M. de Villeneuve en joint un autre qui le recommande plus directement encore à l'estime de la Bretagne, et le rattache spécia-

lement à l'objet de ce travail. Le compatriote de Châteaubriand a fait aussi ses preuves de patriotisme, en consacrant de longs et consciencieux travaux à l'éclaircissement de nos annales. Il a commencé par *l'Histoire de la ville de Rennes*, composée en collaboration avec M. Maillet, l'œuvre qu'il continue aujourd'hui par l'histoire de notre *Parlement rennais*, entreprise dont tous les Bretons, fiers de leur nationalité, apprécieront l'importance, et qu'ils ne pouvaient souhaiter de voir confiée à des mains plus capables d'en assurer dignement l'exécution. Certes, la Bretagne, que les travaux de ses modernes enfants ont rendue si populaire aujourd'hui, ne peut manquer d'applaudir l'érudit et élégant prosateur, au moment où ses nouvelles études éveillent les légitimes espérances de notre contrée dont le génie et l'indomptable caractère se sont personnifiés aussi énergiquement dans la glorieuse histoire de sa magistrature, que dans celle de ses chevaliers et de ses poètes.

Rapprochons-nous de la ville natale de Châteaubriand, et passons par cette pittoresque cité qui, au trésor des souvenirs chevaleresques, écrits sur ses places et ses murailles par l'épée de Bertrand Duguesclin, joint aujourd'hui le privilége de pouvoir offrir à la vénération de l'étranger une relique vivante encore, la der-

nière sœur du Chevalier de Combourg. Voici qu'il s'y présente à nous un poète qui a osé chercher des inspirations jusque dans le sanctuaire réservé de la Théologie et du dogme, et qui expose ainsi son idée dans l'introduction d'un volume intitulé : *la Famille et l'Autel* : « Unir l'art et la foi, la Religion et la Philosophie, » la croyance et le sentiment, la famille et l'au- » tel, l'Église et la patrie, ce qui nous fait grands » comme hommes, à ce qui nous fait sublimes » comme chrétiens, ce qui nous rend beaux » selon la gloire, à ce qui nous rend frères selon » Dieu, montrer l'harmonie qui existe entre » tous les dogmes catholiques et tous les besoins » du cœur.......... tel est le but constant de nos » efforts, tel est le sens de cette poésie.

. . . .

« Du reste, l'auteur de ce livre aime à le répé- » ter, il voudrait marier, dans sa poésie, l'idée » chrétienne au sentiment de la nature et du » paysage ; l'amour, qui donne au père une » couronne, à l'amitié qui y mêle des fleurs ; les » mystères du christianisme, qui ouvrent à l'âme » des perspectives si hautes aux charmes de l'in- » timité domestique qui en a de si douce ; l'au- » réole étoilée de la Vierge-Mère à cette figure » moins céleste de la femme chrétienne qui s'élève » aussi par l'humilité, le sacrifice et la souffrance ;

» les palmes des saints, qui ont conquis le » ciel, au génie des hommes qui n'ont conquis » que la gloire; les douleurs de la patrie aux » douleurs de la famille; le double souvenir » qu'il fête le 21 janvier, en qualité de fils » sur la tombe d'une mère, en qualité de » français sur la tombe du roi martyr; sancti- » fier les uns par les autres, le foyer domesti- » que par les parfums du sanctuaire, l'homme » qui milite dans le temps, par celui qui triom- » phe dans la durée; car il croit que la poésie, » comme la religion, n'est complète que par » cette union de la terre et du ciel, de la na- » ture et de l'âme, de la société et de l'Église. » Il ne nous appartient pas de commenter ce manifeste d'une conviction sincère, dont le seul but est de rappeler aux amis de l'art qu'ils n'ont d'avenir à espérer que sous le labarum de la foi, déployé sur le berceau de notre siècle par le *Génie du Christianisme*. Nous nous permettrons seulement de laisser parler à notre place l'un de nos plus charmants poètes et écrivains M. le Marquis de Foudras.

« Point de trace, dans les poésies de *la Famille et l'Autel*, de cette religiosité que l'on prend si souvent pour de la foi, ni de ces vagues aspirations vers l'inconnu, que nos grands poètes appellent des espérances, et qui réduisent

leurs progrès dans le vrai à avoir mis le doute à la place de l'incrédulité. Il règne dans tout ce livre un calme et une force que je ne puis comparer qu'à ces brises vivifiantes qu'on respire au sommet des montagnes, et qui répandent sur les corps et dans les âmes un bien-être qui fait regretter de ne pouvoir pas monter plus haut encore. »

« Si nous devions indiquer à quelles sources nous pensons que M. de M.. a dû fortifier son génie naturel, nous n'hésiterions pas à dire qu'il nous semble avoir surtout médité Bossuet et Corneille. Il a du premier la hauteur, la clarté, la sérénité, et du second cette simplicité majestueuse et rude qu'on ne rencontre jamais que dans les âmes sincères qui écrivent loin des hommes ce qu'elles ont conçu en présence de Dieu. Tout ce qui n'est que conventions ou banales puérilités n'existe pas dans ces compositions, mais aussi rien n'y manque de ce qui peut satisfaire les intelligences nobles et élevées.... Les pièces capitales de ce volume ont pour but la glorification des grandes solennités catholiques. Dans cette portion, que j'appellerai *l'Autel*, *Noël*, *la Pentecôte*, *la Toussaint et Rome* nous semblent très supérieurs aux autres pièces du même genre. La troisième surtout est, à notre avis, l'un des plus beaux fragments poé-

tiques que nous connaissions. Elle suffirait seule pour assurer à M. de M.. une place honorable parmi les poètes et les penseurs contemporains. » (1).

A propos de ce livre M. de Châteaubriand écrivit à l'auteur une lettre où se trouve cette phrase charmante : « Merci, Monsieur, à tous les » compatriotes qui, comme vous, me transpor» tent en Bretagne, ce pays de ma religion et » de mon cœur, où il me sera si doux de re» poser bientôt parmi les chrétiens, les cheva» liers, et les poètes ! »

Terminons cette incomplète revue des poètes de la Bretagne contemporaine, par celui qui mérite ici la place d'honneur, puisque c'est à lui que nous devons en partie le Tombeau de Châteaubriand.

La consécration de la Tombe du *Grand Bey* n'a fait que rapprocher, par les circonstances, deux hommes rapprochés déjà par un profond sentiment des choses de l'âme et de la nature, et relier par les faits ce qui déjà était uni par des conformités de cœur et de pensée, qu'on pourrait appeler une parenté. — Nous n'établissons ici de rapports qu'entre la manière de sentir ; car il est clair, qu'en tant que génie, René ne comptera jamais qu'un très petit nom-

(1) *Union Catholique*, feuilleton du 11 Janvier 1843.

bre de parents, même en Bretagne. Nous disons seulement que si l'auteur de la *Thébaïde des Grèves* dut à ses fortes études des maîtres grecs et latins d'exprimer en artiste les beautés de la nature, il doit à M. de Châteaubriand de les comprendre en poète chrétien. Sous l'empire de la réforme, commencée au point de vue spiritualiste par Bernardin de Saint-Pierre, et continuée dans le sens du christianisme sans mélange par *le Chantre des Martyrs*, M. de la Morvonnais a fait avancer la poésie dans le sentiment des grâces intimes du paysage. De tous les talents dont s'honore aujourd'hui notre plëiade poétique, le *Wodsworth de la Bretagne* est celui qui a le mieux pénétré les secrets de cette science dont l'objet est de découvrir l'esprit caché sous les apparences sensibles et d'en faire ressortir l'idéalité. Ce n'est plus seulement un voyage aërien à travers les harmonies de la création; c'est un échange de vie perpétuel, une communion véritable entre l'esprit des choses créées et l'esprit de l'homme, qui, ainsi qu'un foyer médiateur, épure, s'assimile les émanations de l'univers, pour les rendre dignes d'être offertes à Dieu, son principe et sa fin. Cette union vitale de l'âme immortelle avec l'essence des variétés physiques, s'opère aux chants mélodieux d'une poésie qui

célèbre, par des cantiques pleins d'une charmante et antique simplicité, l'alliance et comme le mariage de l'homme et de la nature, habitation digne du chef-d'œuvre de la main créatrice, avant que le péché en eût fait un exil.

Le même caractère se prononça de plus en plus dans les compositions postérieures du poète. tels le poëme des *Larmes de Madeleine* et le beau roman du *Manoir des Dunes*. La pénétration philosophique, qui distingue l'ensemble de ses productions, n'enlève rien aux charmes rhytmiques de cette poésie qui touche aux régions du cœur en même temps qu'à celles de la pensée, et qui est simple en même temps qu'élevée et méditative. C'est la nature extérieure, fraîche, aimable, débonnaire, épanouie, telle qu'elle est sortie des mains du créateur. La mer, les falaises, les côtes découpées, la vie aventureuse du pêcheur breton, les caps couronnés de bruyère, au milieu de laquelle se détache, comme un nid d'aigle la hutte grise du douanier de veille, les champs et les mille détails si poétiques des occupations du laboureur, ont fourni à notre peintre des galeries de tableaux et de paysages qui manquaient à la France, avant que l'école bretonne du 19me siècle eût pris pied décidément dans notre littérature. Car jusqu'alors la poésie des champs n'avait guère été que la pastorale sentimentale et niaise que vous savez.

La Thébaïde des grèves a donc contribué à reveiller le chœur de ces muses antiques du labourage, qui ont si rarement chanté, comme il faut, depuis les jours de Virgile. Tantôt M. de la Morvonnais fait entendre le refrain de la Canzône qui tient le milieu entre le cantique et le couplet; tantôt il retrace les émotions de la chaumière sous la forme de nouvelles rustiques et de petits drames intérieurs pleins de mouvement et d'originalité. Le poëme *du Vieux Paysan*, par exemple, est une délicate révélation des joies, des douleurs, des habitudes et de la religion de cette classe, vouée à la plus noble, à la plus ancienne des industries, l'agriculture. Toute la poésie des hameaux respire dans cette bucolique chrétienne. Le relief des détails empruntés à la vie agricole, les pronostics des laboureurs, la chanson des pâtres, le chant des oiseaux suivant les heures, le bourdonnement des abeilles, tout cela est rendu par un vers harmonieux, riche d'images et de facture, qui rappelle en quelques endroits l'incomparable versification des *Géorgiques*, ce chef-d'œuvre de l'art didactique que Joseph Scaliger appelait *absolutissimum opus*. Mais il y règne de plus un vernis particulier, une expansion charmante et douce qui devaient manquer nécessairement au chantre de *Didon*, comme à l'auteur de la *Magicienne* et de la ravissante églogue des *Pê-*

cheurs. Car la méditation des livres saints a développé chez nos poètes le sentiment des réalités de la nature. Le peintre breton fait donc une heureuse fusion des couleurs que la bible dut à l'inspiration divine, et de la science du paysagiste que le poète de Sicile ne dut qu'à ses études de l'art et de la nature, puis il mêle à ce double parfum les senteurs embaumées qui émanent des champs de sarrazin et des bruyères de notre Bretagne.

Nos amis les poètes bretonnants n'ont pas mieux compris que M. de la Morvonnais cet admirable culte des tombeaux, dogme fondamental et sacré de la religion bretonne. Dans le poëme *sur les Morts* de la *Thébaïde des Grèves*, le vers a le retentissement plaintif du glas des défunts, qui, à travers le gémissement des flots et des forêts, porte la voix des souvenirs au cercle des paysans en prière et qui cette nuit là ne connaissent pas le sommeil. Le cœur de René tressaillit à cet écho mélancolique et doux de la terre natale, et, plein d'une religieuse émotion, il remerciait ainsi la piété du concitoyen qui lui préparait une tombe en face de l'ile maternelle, et la lyre du poète qui la fleurissait avec les fraîches image du berceau :

« Je commence par vous demander pardon, » Monsieur, d'être obligé de dicter cette lettre à » Pilorge, mon secrétaire, parceque le long

« voyage que je viens d'achever, quoiqu'il m'ait
» fait du bien, ne m'a pourtant point guéri de
» la goutte que j'ai à la main droite. »

« Je vous remercie mille fois, Monsieur, des pei-
» nes que vous vous êtes données. Tout devait être
» difficile dans ma vie, même mon tombeau. Je
» suis presque affligé de la croix massive de gra-
» nit; j'aurais préféré une petite croix de fer,
» un peu épaisse seulement, pour qu'elle résistât
» mieux à la rouille: mais enfin si la croix de
» pierre n'est pas trop élevée, je ne serai pas
» aperçu de trop loin, et je resterai dans l'ob-
» scurité de ma fosse de sable, ce qui surtout
» est mon but. J'espère aussi que la grille de fer
» n'aura que la hauteur nécessaire pour empê-
» cher les chiens de venir gratter et ronger mes
» os. Je tiens avant tout à la bénédiction du lieu
» sur lequel votre piété et vos espérances chré-
» tiennes ont bien voulu veiller. »

« Le bruit qu'on a fait dans les journaux de
» mes dispositions dernières, est parvenu jusqu'à
» Mme de Châteaubriand; vous jugez, Monsieur,
» combien elle en a été troublée. S'il était donc
» possible qu'il ne fût plus question de ma tombe,
» à laquelle le public ne peut prendre aucun in-
» térêt, et que vous eûssiez la bonté de faire
» achever le monument dans le plus grand si-
» lence, vous me rendriez un vrai service. J'ai

» déjà fait part de mes inquiétudes à M. L... de
» Dinan qui m'a envoyé de fort beaux vers sur
« un sujet qui nécessairement est fort pénible à
» ma femme.

» Vos vers, Monsieur, n'ont point cet incon-
» vénient. J'ai déjà parcouru le volume *Aux amis*
» *inconnus* (1) J'y ai retrouvé la tristesse de nos
» grèves natives et ce charme qui m'a toujours
» rendu si chers les souvenirs et les vents. J'en-
» vie votre sort, Monsieur; je voudrais dans
» votre *Thébaïde*, parmi les rochers, au bord
» des flots, entendre à la fin de ma vie :

Ce chant qui m'endormait à l'aube de mes jours. (2)

» Je n'ai point encore eu l'honneur de voir le
» bienveillant compatriote que vous m'annoncez.

« Agréez, je vous prie, Monsieur, avec l'ex-
» pression de ma reconnaissance, la nouvelle
» assurance de ma considération très distinguée, »

« CHATEAUBRIAND. »

Paris le 4 Septembre 1838.

Nous sommes forcé de nous arrêter ici, et avec quel regret! — lorsqu'en dehors de ceux de nos poètes et de nos prosateurs, qui se sont occupés spécialement de la Bretagne, l'espace ne nous a pas permis de citer même les noms de plusieurs de nos écrivains les plus chers, qui ainsi que M. Daniélo, le savant littérateur auquel M. de Châ-

(1) Epigraphe de la *Thébaïde des Grèves*.

(2) Vers du même recueil, extraits de la pièce intitulée : *Une Soirée de Février*. 25

teaubriand fut redevable d'un si grand nombre de précieuses recherches, M. Duquesnel, l'auteur de l'élégante *Histoire des lettres avant et depuis le Christianisme* et M. Louis de Carné, l'éminent et profond publiciste, ont accru la renommée de notre province et développé notre éducation par tant de judicieux et doctes travaux. Toutefois nous en avons dit assez peut-être pour montrer une fois de plus que le génie de René a réveillé le génie de la Bretagne. Il y a peu de mois, M. Souvestre nous écrivait: « Nous sommes tous les fils de » René; fils déclinants et dégénérés, mais non » pas oublieux de ce que nous devons au chef de » notre famille littéraire. » — L'auteur des *Derniers Bretons* disait vrai. — Cette grande famille de poètes, d'historiens, de critiques, j'ajouterai de prédicateurs et de missionnaires, n'attirerait pas aujourd'hui tant de regards jaloux vers notre patrie, dont la pauvreté aurait ému sur les lèvres de Voltaire un sourire de pitié, si le *Génie du Christianisme*, en illuminant le lever splendide de notre siècle, n'avait porté la fécondité au sein de cette terre d'où il est sorti. Ouvriers de la foi, de la poésie, de la science et des lettres, tous ils sont les fruits de cette paternité immortelle. Châteaubriand les a donnés à la Bretagne; la Bretagne aujourd'hui lui en fait hommage sur le tombeau qu'elle vient de consacrer à l'homme de sa gloire et de ses souvenirs.

Br. de M.

TALIÉSIN ET CHATEAUBRIAND.

La lune couronnait, comme un bouclier d'or,
Les sommets argentés de la tour Solidor ;
Elle éclairait les murs vigilants de la ville,
Le port, la mer, immense au loin ; la petite île,
Avec sa GRANDE TOMBE, où dort, au bruit des vents,
Celui qu'elle attendait depuis quatre mille ans.

Des mouettes passaient, en rasant de leurs ailes
L'Océan solitaire et sauvage comme elles ;
Qui roulait ses flots verts, ses flots avec amour,
Sur la grève de l'île, et pleurait alentour !
Aucune voix sur l'onde, aucune sur la rive,
Que le gémissement de la grève plaintive :
Aucune dans la ville, aucune dans le port,
Sous ses rideaux, sa voile ou sa pierre... tout dort.

Tout-à-coup au sommet des vagues, suspendue,
Apparaît une barque à l'horizon perdue.
Elle descend, remonte, aussi vive qu'un trait,
Entre deux larges flots, un moment, disparaît,
Et de nouveau surgit à la cime des lames
Comme un cheval, au mors, docile au frein des rames.

Un vieillard la conduit, livrant au vent des mers
Ses longs cheveux blanchis au souffle des hivers ;
Elle approche de l'île, elle touche à la rive ;
Il s'élance, il la laisse aller à la dérive,
Et, vers le Grand Tombeau, se frayant un chemin,
Il s'assied sur le bord, une harpe à la main ;
Et là, le front penché, rayonnant et farouche,
Ces mots, comme un torrent, s'échappent de sa bouche :

— O rivages d'Armor, ô pays adorés,
Rochers blanchissants, mer immense,
Iles, landes, forêts, monts déserts et sacrés,
Salut, après mille ans d'absence !

» Peuples bretons, salut ! vous qui forcez la mort,
La mort comme jadis le monde ;
Vous qui vivrez autant, je le prédis encor,
Autant que cette mer profonde (1).

» Salut ! illustre tombe, et vous, grands ossements,
D'un de mes fils, du dernier barde,
Qui reposez bénis, dans les embrassements
Du Sauveur en croix qui vous garde.

» Je te nomme mon fils depuis treize cents ans
Moi le roi des bardes-prophètes ;
J'avais dit : « Je vois naître un barde dont les chants
Rouleront avec les tempêtes. »

» Talisin avait prédit Châteaubriand ;
L'aigle répond quand l'aigle appelle ;
Il le saisit, l'assied sur son dos triomphant,
Le mène au soleil d'un coup d'aile !

» Comme moi, tu n'aimais, aigle des temps nouveaux,
Que les forêts et les ruines,
Les lacs, la grande mer, les sauvages îlots
Et les rochers nus des collines !

» Adorant, comme moi, Dieu, pays, liberté,
Tu portais, comme une couronne,

(1) L'auteur a tiré des poëmes authentiques du barde breton Talisin, druide, converti par saint Gildas et mort dans l'île de Rhuys, plusieurs des pensées qu'il lui met ici à la bouche.

Ce beau nom de chrétien, si fièrement porté
Toujours, par ma race bretonne.

Debout sur les hauteurs, mélancolique et grand,
Chaque nuit, pour toi, c'était fête,
Quand la lune venait, de ses flèches d'argent,
Des bois sombres percer le faîte.

» C'était fête pour toi, quand l'orage éclatait,
Quand les vents emportaient ton aire,
Et quand, du tourbillon, ta grande voix jetait
Ses cris sinistres à la terre ;

» Quand tu jetais ces cris de carnage et d'horreur
Qui glacent tous les cœurs de femmes,
Sans ébranler la foi d'un avenir meilleur
Que rêvent les plus nobles âmes.

» L'avenir, l'avenir ! Tu l'as prédit souvent ;
Comme moi tu sondas l'abîme,
Du haut de ton génie orageux, émouvant,
Dont la foudre éclairait la cime

» L'avenir, l'avenir ! Dans le gouffre béant
Qui l'attire et qui l'épouvante,
Qu'aperçoit ton regard Est-ce un soleil couchant,
Est-ce une aurore rougissante ?

» — Aurore ni soleil ! J'aperçois s'avançant
La jeunesse qui nous remplace ;
Elle marche à l'assaut, nous pressant, nous poussant,
Bientôt elle aura pris la place ! (1)

(1) Cette strophe et la suivante sont des prédictions textuelles de Châteaubriand, que l'auteur a mises en vers.

» Le vieux monde chancèle, on le mène au tombeau,
Au tombeau descend tout royaume !
Quelle main décharnée agite ce flambeau ?
Dieu ! *le fantôme ! le fantôme !* » —

» Tu restas le dernier pour enterrer les morts,
Fidèle de la monarchie,
Et quand tu t'embarquas, se levait sur ces bords
L'astre sanglant de l'anarchie ;

» Et tu vis flamboyer le sabre menaçant
Annoncé par ton œil sublime ;
Tu vis le sabre roi, le sabre remplaçant
La main d'ivoire légitime ;

» Tu vis les grandes eaux envahir l'univers,
Tu ne verras pas la colombe ;
Mais elle doit venir poser son rameau vert,
En chantant, sur la Grande Tombe !

Hersart de la Villemarqué.

A Monsieur Dubreil de Marzan.

Monsieur,

Vous me faites l'honneur de me demander si j'ai connu M. de Châteaubriand, et si l'illustre auteur a daigné quelquefois encourager mes travaux. Vous avez raison de penser, que frappé de l'éclat de sa grande renommée, j'ai recherché à mon début dans la carrière littéraire, la vivifiante chaleur de ses rayons. La tête de M. de Châteaubriand resplendissait de sa plus glorieuse auréole, lorsque l'amour des lettres est entré dans mon cœur. C'était un patriarche pour les jeunes poètes bretons, et moi qui ai toujours eu le culte des grands hommes, et qu'une vive sympathie entraînait vers les choses d'imagination, j'admirai bien vite les beautés nouvelles que M. de Châteaubriand a introduites dans notre littérature. Je ne sais si l'influence des lieux où il a été élevé et que j'ai parcourus dans mon enfance, si le charme de cette solitude de Combourg, si bien décrite dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, agissait sur mon esprit, en me prédisposant en faveur de mon cé-

lèbre compatriote; mais peu d'ouvrages ont eu à cette époque, où ma vie était composée de longues promenades et d'heureux loisirs, plus d'attraits pour moi, que *René* et *Atala.*

Lorsqu'en 1832 M. de Châteaubriand fut jeté brutalement dans un cachot par la fureur politique, cette autre *Furia Francesa* qui n'a pas toujours, comme sa devancière, l'honneur pour guide, et dont j'ai pu apprécier de près en plus d'une occasion, les erreurs, l'injustice et la profonde misère, je me sentis, quoique j'appartinsse à des opinions différentes de celles de M. de Châteaubriand, saisi d'un mouvement d'indignation. Une ode, que j'ai totalement oubliée, et le malheur n'est pas grand, s'échappa de mon âme, et alla, de Rennes où j'étais, trouver M. de Châteaubriand dans sa prison. En ce grave moment il prit la peine de m'adresser une lettre que je vais citer, comme celles que je citerai ensuite, non pas à cause des compliments, dont la bienveillance des hommes de génie est en général assez prodigue, mais parcequ'elles montrent sous un noble jour, dans des circonstances importantes, le grand esprit de M. de Châteaubriand, et qu'elle manifestent de nouveau toute la tendresse qu'il portait à notre chère Bretagne.

Préfecture de Police, le 26 Juin, 1832.

Votre ode, Monsieur, est noble et belle. Je

vous en remercie sincèrement ; soyez tranquille sur mon sort ; je suis Breton donc je ne puis être un traître.

Recevez je vous prie, Monsieur, avec l'expression de ma reconnaissance, l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

Je suis Breton, donc je ne puis être un traître. Ainsi répondait le prisonnier avec une fierté digne de notre vieille devise : *Potius mori quàm fœdari.*

En 1836, j'étais à Paris, où les journaux avaient ouvert leurs colonnes à mon activité. M. Cauchois Lemaire un des honorables et courageux vétérans de la presse, l'ami de Béranger que j'ai connu chez lui, m'avait accueilli dans la rédaction du *Bon Sens,* à laquelle concourait alors Louis Blanc qui devait acquérir tant de célébrité, et qui devint bientôt, quoique très jeune alors, directeur de ce journal, à la retraite de M. Lemaire ; j'insérai dans le *Bon Sens* un article sur la traduction du *Paradis Perdu*, récemment publiée par M. de Châteaubriand et je reçus quelques jours après une lettre de lui, qui me flatta d'autant plus que je ne l'avais pas appelée et qu'elle reconnaissait, avec une rare franchise, des fautes légères échappées dans un long et fatiguant labeur ; je fus pres-

que confus en voyant M. de Châteaubriand s'en accuser.

Paris 29 Août 1836.

Je viens de voir dans le *Bon Sens*, Monsieur, votre indulgent article sur mon dernier ouvrage et je m'empresse de vous en faire mes remerciements les plus sincères. Je n'ai nullement traduit Milton par choix et par goût, mais par la triste raison que j'en donne dans les dernières lignes. *Il est plus noble et plus sûr de revenir à la gloire qu'à la puissance.* A cette époque mes affaires n'étaient pas encore arrangées, votre remarque, Monsieur, relative *au vers épique anglais*, me semble juste ; j'y ferai droit. Je l'ai dit dans ma préface, en un travail si long, si fatigant, si ingrat, il est impossible que l'attention lassée n'ait pas laissé échapper quelques contre sens; mais une traduction mot à mot, comme la mienne, est un ouvrage stéréotypé; aussitôt qu'on aperçoit une faute ou qu'on vous la fait apercevoir, on la corrige sans être obligé de recommencer la composition.

Quant aux *essais,* ce ne sont que des *stromates*, des broderies où je me suis reposé dans mes souvenirs. J'ai suivi la littérature anglaise dans ses grandes divisions, sans viser le moins du monde à l'unité de matière, sans entrer dans le détail de tous les écrivains et de chacun en

particulier. Il suffit qu'on ait pu me lire sans ennui et qu'on m'ait retrouvé tel que j'étais; mes prétentions ne vont pas au delà. Oui, Monsieur, je suis Breton comme vous, Breton jusque dans la moëlle des os. Je ne donnerais pas mon nid de bruyère pour les plus doux *ramosa hospitia.* Je mourrai enfant des vents et des flots.

Agréez de nouveau, Monsieur, je vous prie l'expression de ma reconnaissance et l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

Cette lettre est un monument; je n'ai pas besoin de vous faire remarquer, Monsieur, tout ce qu'elle contient d'élevé et de touchant. Vous avez senti, et tous les cœurs bretons sentiront avec le vôtre, la dignité de cette phrase: « Il est plus noble de recourir à la gloire qu'à la puissance. » Phrase qu'un de nos grands poètes, éprouvé aussi lui par les vicissitudes politiques, M. de Lamartine pourrait mettre en épigraphe au frontispice de la nouvelle édition de ses œuvres littéraires.

La lettre suivante révèle encore l'amour de M. de Châteaubriand pour la Bretagne, cet amour qui ne l'a pas abandonné un seul instant de sa vie, et qu'il vient de dépeindre tout-à-l'heure si éloquemment encore. J'avais envoyé à M. de Châteaubriand un recueil de nouvelles,

et il me fit cette réponse toute pleine d'amabilité; n'y voyez encore une fois, Monsieur, que ce qui est relatif à la Bretagne, et non ce qui m'est personnel. Il n'est guère nécessaire de vous dire que la grandeur de l'éloge, qui du reste engendre et fortifie le talent chez les auteurs, est un des apanages des belles natures.

Paris 17 mai 1837.

Je vais lire avec un vif empressement les *nouvelles* de mon *Aristarque*; j'y ai déjà aperçu des noms bretons; ainsi je me retrouverai encore dans ma patrie. Je vous remercie doublement, Monsieur, comme juge et comme auteur, et je vous félicite de joindre la noblesse du talent à celle du caractère.

CHATEAUBRIAND.

En 1838 j'eus à rendre compte du *Congrès de Vérone*, et à ce qu'il paraît, car je n'ai conservé que la lettre de M. de Châteaubriand, je le fis de manière à éveiller sa susceptibilité royaliste. Il m'écrivit sans que j'eûsse sollicité cet honneur, voici sa lettre:

Paris 17 mai 1838.

J'ai reconnu, Monsieur, dans votre article sur le *Congrès de Vérone* la bienveillance d'un Breton pour un Breton. Je vous en remercie infiniment. Cependant, vous le dirai-je, j'au-

rais désiré qu'en citant le petit chapitre sur Louis XVIII, vous eûssiez bien voulu rappeler le respect que je professe pour la mémoire d'un roi qui a posé le principe de nos libertés politiques. J'ai l'honneur, Monsieur, de vous renouveler mes remerciements les plus sincères et de vous prier d'agréer l'assurance de ma considération très distinguée.

Chateaubriand.

Quelques années plus tard, pendant un de mes fréquents voyages en Bretagne, je me promenais un soir sur les remparts de Saint-Malo, en face du Grand-Bey. Les derniers rayons empourprés du soleil couchant se reflétaient sur la pierre qui attendait la dépouille mortelle de Châteaubriand; et de l'autre côté la lune montait dans le ciel avec toute sa sérénité; les vagues semblaient se calmer sous sa bienfaisante influence. Ce contraste me frappa. Le souffle poétique, qui passe en nous à certains moments, et fait jaillir les vers de nos lèvres oppressées, m'effleura, et je murmurai les strophes suivantes que j'osai envoyer à celui, dont je contemplais le futur tombeau:

SON TOMBEAU.

Sur le rocher, avant que ta vieillesse y tombe,
Châteaubriand, j'ai vu ta tombe
Faire luire sa croix au sein des flots mouvants;

Croix de granit qui doit surmonter d'âge en âge
Tout le tumulte et tout l'orage
Des révolutions aussi bien que des vents !

A gauche, le soleil d'un nuage splendide
Descendait, et la plaine humide
Etincelait sous l'un de ses derniers adieux.
A droite de l'espace à moitié souveraine,
La lune riante et sereine
S'argentait par degrés en montant dans les cieux !

Ce spectacle étalait ta magnifique histoire :
D'un côté, c'étaient, pleins de gloire,
Tes vieux ans, se penchant vers la nuit du tombeau ;
Sur la postérité tranquillement charmée,
C'était ta pure renommée,
Jetant de l'autre un feu plus doux, mais non moins beau !

M. de Chateaubriand m'adressa, en réponse à mon envoi la lettre que vous allez lire, laquelle lettre, en ce qui concerne la religion, eût été infiniment mieux adressée à vous, Monsieur, le chantre de *l'autel,* ou à mon ami Edouard Turquety le chantre *de la Foi.* M. de Châteaubriand avait oublié que je n'étais qu'un profane, voué au monde et au théâtre. Il y a eu ici un peu de confusion dans ses souvenirs.

Paris 20 septembre 1844.

Je reçois, Monsieur, votre lettre datée de la rue de Bréda avec les beaux vers que vous avez bien voulu adresser à ma tombe ; J'y marche à

grands pas, et dans quelques jours j'y reposerai. Le bruit des vagues m'empêchera d'entendre le bruit du monde. C'est à vous, Monsieur mon compatriote, à soutenir de votre voix la cause de la religion que je n'abandonne pas, mais que je laisse, en mourant, à mes dignes successeurs.

Croyez, Monsieur, je vous prie que le nom d'un Breton sera toujours cher et agréable à un homme élevé sur nos bruyères et le long des flots qui baignent notre chère et pauvre Bretagne.

CHATEAUBRIAND.

C'est la dernière fois que j'aie reçu directement des nouvelles de M. de Châteaubriand. Je l'ai vu chez lui, à de longs intervalles et un soir à l'Abbaye aux Bois, chez Mme Récamier, cette constante amie du grand écrivain. Je l'ai toujours trouvé affectueux, excellent, plein de bienveillance pour les jeunes gens, comme notre compatriote aussi, Alexandre Duval, qui me fit à mon arrivée à Paris le plus cordial accueil. Car c'est une chose à remarquer, Monsieur, en l'honneur de notre pays, c'est que la fraternité dont on parle tant et qu'on pratique si peu, ne m'a jamais guère paru exister que parmi les Bretons. La dernière fois que j'ai entendu parler de M. de Châteaubriand, autrement que par la publicité, c'est peu de temps avant sa mort, par

Béranger, notre poète national. Je rencontrai Béranger que je n'avais pas vu depuis les soirées de M. Cauchois Lemaire; il allait visiter M. de Châteaubriand, déjà affaibli; je le conduisis jusqu'au seuil de l'illustre écrivain. Je ne montai pas; je ne voulus pas m'interposer entre eux, il ne convenait qu'à la muse de la patrie de consoler à ses derniers moments le Génie du Christianisme.

Agréez, Monsieur, etc, etc.

HIPPOLYTE LUCAS.

Paris 7 mars 1849.

A L'HOTE DU GRAND BÉ.

UN JEUNE BAS-BRETON.

Parmi les flots nombreux de tes amis en pleurs,
Châteaubriand, autour de ta froide relique,
Enfant de la vieille Armorique,
Ne puis-je aussi venir confondre mes douleurs?

Ne puis-je aussi, penché sur ta tombe chérie,
Accorder en pleurant et ma voix et mon cœur
Aux chants de ce funèbre chœur,
Où sur toi la Bretagne aujourd'hui pleure et prie?

Jeune, hélas! pour oser à tes glas triomphants
Unir de mes regrets le tribut funéraire;
Mais ta main se plaisait naguère
Comme le Dieu Sauveur à bénir les enfants.

Ah! j'attendais de toi le bourdon du voyage,
Des sentiers de la vie, ignorant pèlerin!
Et voilà qu'au seuil du chemin
L'appui du voyageur manque à ma main volage.

Châteaubriand! du moins la croix de ton tombeau
Sera-t-elle du Bé mon étoile à toute heure;
Ma voix naissante qui te pleure
Ne reniera jamais un prélude si beau.

Oui, comme à mon oracle, à ta voix vénérée,
Sur la tombe où tu dors, ma muse à l'avenir
Aimera souvent à venir
Interroger l'esprit de ta cendre inspirée.

. . . .

Car pourquoi donc toujours à la terre étrangère
Consacrer les accents de nos plus doux transports?

Bretons, n'est-il plus sur nos bords
D'amours, de flots brillants ou de brise légère ?

Duguesclin n'est-il plus l'arbitre des combats?
Duguay-Trouin le roi qui règne sur les ondes?
Et l'écho des forêts profondes
Sur René, qui n'est plus, ne soupire-t-il pas ?

II.

En vain autour de moi des frères égarés,
De la muse bretonne abandonnant la lyre
Pour plaire à la tourbe en délire,
Prostitueraient leur voix à des chants abhorrés ;

Châteaubriand ! caché près du Bé tutélaire,
Moi, de l'impiété je braverai les coups
Et n'irai point à deux genoux
Jeter à l'infamie un encens adultère.

De la vertu sans tache, obscur imitateur,
Sans craindre les combats, où le devoir appelle,
A ma France, à mon Dieu fidèle,
Dans un siècle parjure, esclave de l'honneur :

O grand hôte du Bé, j'apprendrai de ta vie
A régler de mes jours le modeste destin,
Ardent à suivre le chemin
Où ta trace immortelle à marcher me convie.

Et quand viendra la mort, à qui tout appartient,
Sonner, avec les ans, la fin de ma carrière,
Chrétien, à mon heure dernière,
J'apprendrai de ta tombe à mourir en chrétien !

CONEL.

Quimperlé, 2 novembre 1848.

UN PÈLERINAGE A COMBOURG EN 1833.

Nous laissâmes à Saint-Pierre la route de Saint-Malo à Rennes, et nous nous acheminâmes vers Combourg, en traversant une mer de lande; c'est une des plus remarquables physionomies de la Bretagne. Imaginez une plaine brune, vaste, triste, qui porte dans l'âme je ne sais quelle grande mélancolie, une campagne désolée comme si l'incendie avait passé sur sa verdure; quelques corbeaux çà et là, comme des taches noires, mêlant leur voix rude et sauvage à cet aspect rude et sauvage, un arbre isolé, pâle, sans vie, comme un voyageur perdu dans le désert: voilà les landes de notre vieille Armorique.

« C'est la lande de Meillac, c'est ici que Duguesclin a battu les Anglais. » (1)

Il faut être né en Bretagne, il faut s'être longtemps pénétré de sa poésie pour sentir tout ce que nous éprouvâmes à cette parole si simple. Avec quelle vivacité le moyen-âge se dressa devant nous! Comme ce désert s'emplit d'hom-

(1) On peut lire le récit de cette affaire dans le vieux et charmant langage de Bertrand Dargentré. p. 339, chap. 39.

mes d'armes et de chevaux chargés de fer! Je vis les bannières de Rolland de la Chesnaye, de Robert de Plesguen, et celle de Duguesclin, l'homme géant de cette contrée sainte. Il y avait un grand charme à fouler cette terre arrosée du sang de ces hommes de foi et de vaillance, à remonter les siècles, et à se trouver ainsi face à face avec l'âge chevaleresque, nous hommes de ce temps d'argent, de chicane et d'intrigues, nous si avides de la poésie du passé, depuis que le présent n'en a plus.

Nous avions à peine quitté le champ de bataille que nous aperçûmes le clocher de Meillac, tellement penché et chancelant que je fus presque étonné de le retrouver debout en revenant le soir de notre pittoresque excursion. Cette église est curieuse; nous avions déjà rencontré à Saint-Pierre quelques traces de gothique; ici le portail et les fenêtres en ogive, la vieillesse empreinte sur toute la physionomie de l'édifice, nous dédommagaient de ces petites maisons blanches et carrées, qu'on élève partout autour des villes, et auxquelles on donne le nom de chapelles; n'était l'absence du bouquet de branches, on pourrait aussi bien les prendre pour des auberges. Nous entrâmes dans cette église, où nous remarquâmes une chaire faite avec une sorte de barrique, placée sur un confessionnal ren-

versé. Le grand autel est assez insolite; il serait difficile de le décrire. Ce qui nous frappa le plus fut un saint Augustin près d'un autel latéral. On ne pourrait imaginer une physionomie plus étonnée et plus niaise. Lui, Saint-Augustin, ce prodige de science et de force! De quelle ineptie artistique il faut être doué pour le figurer ainsi! Nous sortîmes en riant malgré nous de la mystification du grand homme, et, jetant les yeux sur cet humble cimetière, où les plus simples croix de bois sont des monuments bien rares, nous nous arrêtâmes devant un arbre creusé par le temps. C'est un if colossal, dont le tronc pourrait être habité. Son feuillage était d'une belle verdure. Il nous étonna comme un veillard dont les cheveux seraient noirs encore, et nous nous inclinâmes devant ce mélancolique témoin des larmes de plusieurs générations. Puis ayant marché une heure environ, nous aperçûmes à notre gauche deux grandes tours noires crénélées, sur lesquelles se détachaient de magnifiques feuillages, puis devant nous une petite ville aux toits rouges, aux maisons présentant le pignon à la rue, comme dans le moyen-âge. N'eût été le costume mesquin de ce temps, que nous rencontrions à chaque pas, nous aurions pu nous croire encore au siècle de Duguesclin.

Quelque fût le charme de cette contrée, il fallut consacrer quelques instants au dîner, et nous entrâmes dans la meilleure auberge du lieu. La salle était décorée d'un portrait de Lafayette, et de quelques scènes des rues de Paris pendant les trois jours de juillet. Que faisait toute cette histoire de 1830 au milieu de cette petite ville du moyen-âge? Oh! que j'aurais voulu trouver à la place de ces gravures quelques vieux portraits de Duguesclin, d'Arthur, ou d'Anne de Bretagne; quelque tableau bien enfumé, qu'il eût fallu regarder long-temps avant de découvrir les contours d'une antique façade de gothique église, avec grande foule d'hommes et de femmes se pressant sous le portail en ogive, avec des prêtres conduisant le dais à la lueur d'ardentes torches, ou bien encore quelques châteaux forts, bien sombres, avec le fer d'une lance qui brille seul sur ses murailles, dans le silence d'une nuit éclairée par la lune. Enfin j'ouvris la croisée, et considérai long-temps une des faces du château de Combourg, qui se dressait devant nous comme un géant, et j'oubliai bientôt toute la politique de nos jours.

Le château de Combourg est flanqué de quatre tours crénelées. Toute cette masse est noire et de l'aspect le plus imposant. Pour arriver

à la grande porte d'entrée, il faut monter vingt-neuf dégrés; on voit au-dessus du portail deux étroites embrasures qui indiquent que le château était protégé par un pont-levis qui n'existe plus. L'extérieur est parfaitement conservé, et rien n'indique l'abandon de l'intérieur du monument. Nous traversâmes une foule de pièces grandes et hautes, avec leurs immenses foyers et leurs petites fenêtres au bout d'un couloir garni de bancs. Tout était sombre; c'étaient d'excellentes demeures pour deviser d'amour et de batailles; mais les clercs n'y avaient guère de jour pour lire et écrire les chroniques Je m'arrêtai long-temps à la fenêtre ouverte d'une grande salle, d'où ma vue plongeait sur le paysage environnant; à mes pieds brillait « le lac tranquille — que rasait l'hirondelle agile. »

L'hirondelle avait fui ; nous étions en octobre. Plus près encore, entre le château et le lac, sur la gauche, je voyais la petite ville de Combourg, avec ses toits de tuiles et son aspect gothique. Partout à l'horizon, des forêts et à perte de vue, les clochers de la ville de Bécherel. C'etait un très beau paysage d'intérieur.

Les souvenirs se pressaient dans ma mémoire, et je me sentis saisi d'une suave mélancolie. L'air de la romance de Châteaubriand venait malgré moi sur mes lèvres. Je tombai dans une rêverie

vague et pleine d'une poésie indicible. C'est que la soirée augmentait encore le charme de cette scène ; toute cette campagne était dans un repos magnifique. La brise caressait doucement les eaux du lac, et murmurait dans le feuillage des chênes.

Je quittai cette fenêtre, et ayant parcouru encore plusieurs pièces, je fus doucement ému en entendant ces mots : Voici la chambre d'Amélie. — L'âme doit au culte des arts une foule de sentimens d'une délicatesse étrange, qui échappent à toute analyse. Je ne sais trop ce que j'éprouvai ; mais ce fut un melange d'amour et de tristesse, un regret vague qui mouillait mes yeux et faisait battre mon cœur.

La chambre d'Amélie est une des plus belles du château. A l'extrémité, un vaste foyer du moyen âge (un homme peut y entrer sans se courber) ; au-dessus, des restes de sculpture rouge et dorée ; vis-à-vis le foyer, une grande alcôve. — Sur la cloison latérale on aperçoit des peintures que le temps a commencé à détruire. Il est assez difficile d'en distinguer le sujet. Toutefois, il est probable qu'elles datent de l'époque où la noblesse bretonne se croisa pour arracher aux infidèles le tombeau du Sauveur ; car nous remarquâmes plusieurs costumes orientaux très-visibles encore. La *Tour-du-Maure* en tire peut-être son nom. Nous restions tous en silence dans cette chambre comme si nous

eussions été dans une église. Nous la quittâmes avec peine, en nous promettant d'y revenir encore avant de dire adieu au château.

Un étroit escalier nous conduisit dans un cabinet qui ressemble à la cellule d'un séminariste. Il domine une cour où l'herbe croît à plaisir; il est vide, et l'araignée étend sa toile d'une extrémité à l'autre. C'est la chambre de Châteaubriand! (1) — L'imagination qui créa René doit souvent errer dans ce modeste asile, témoin de ses premiers rêves; elle doit s'égarer souvent sur ce vaste perron, autour de ces créneaux orgueilleux. Ah! sans doute, elle éprouve d'ardentes tentations de revenir habiter ce château, ne fût-ce que pour un mois; de respirer encore l'air de cette campagne; de suivre encore le vol de l'hirondelle sur ce lac. M. de Châteaubriand n'a pas décrit positivement cette romantique retraite où s'écoula sa jeunesse; mais on sent profondément tout ce qu'il y a puisé d'inspirations (2). René surtout est fortement imprégné de toutes les harmonies de ce paysage. C'est là qu'il faut lire ce poème si plein de souvenirs mélancoliques et tendres. Cha-

(1) Ces pages ont été écrites bien des années avant la mort de Châteaubriand.

(2) Les Mémoires d'Outre Tombe publiées long-temps après ses lignes, contiennent une admirable description du château de Combourg.

que mot émeut, chaque image frappe nos yeux dans sa plus vivante réalité. Je me rappelle que le convoi du père de René m'impressionna comme un chagrin de la vie.

« Je n'ai revu Combourg que trois fois, dit M. de Châteaubriand ; à la mort de mon père, toute la famille se trouva réunie au château pour se dire adieu. Deux ans plus tard, j'accompagnai ma mère à Combourg. Elle voulait meubler le vieux manoir ; mon frère y devait amener ma ma belle-sœur ; mon frère ne vint point en Bretagne. et bientôt il monta sur l'échafaud avec la jeune femme pour qui ma mère avait préparé le lit nuptial. Enfin, je pris le chemin de Combourg en me rendant au port, lorsque je me décidai à passer en Amérique.

« Après seize années d'absence, prêt à quitter le sol natal pour les ruines de la Grèce, j'allai embrasser, au milieu des landes de ma pauvre Bretagne, ce qui restait de ma famille ; mais je n'eus pas le courage d'entreprendre le pèlerinage des champs paternels. C'est dans les bruyères de Combourg que je suis devenu le peu que je suis ; c'est là que j'ai vu se réunir et se disperser ma famille. De dix enfants que nous avons été, nous ne restons plus que trois. Ma mère est morte de douleur ; les cendres de mon père ont été jetées au vent.

« Si mes ouvrages me survivaient, si je devais laisser mon nom, peut-être un jour, guidé par ces mémoires, le voyageur s'arrêterait un moment aux lieux que j'ai décrits. Il pourrait reconnaître le château ; mais il chercherait en vain le grand mail ou le grand bois ; il a été abattu : le berceau de mes songes a disparu comme ces songes. Demeuré seul debout sur son rocher, l'antique donjon semble regretter les chênes qui l'environnaient et le protégeaient contre les tempêtes. Isolé comme lui, j'ai vu tomber autour de moi la famille qui embellissait mes jours et me prêtait son abri. Grâce au Ciel, ma vie n'est pas bâtie sur la terre aussi solidement que les tours où j'ai passé ma jeunesse. » — Le soir brunissait la campagne ; il fallut quitter ce séjour de poésie et de solitude : nous montâmes sur les tours, et nous y marchâmes, non sans éprouver quelque éblouissement à regarder de cette hauteur par les créneaux qui les défendent. Puis enfin nous redescendîmes, et étant restés encore long-temps sur la pelouse, vis-à-vis la façade, nous jetâmes un dernier coup-d'œil sur le château et sur ces nids d'hirondelles, où le pauvre Quentin Durward s'ennuyait tant, et nous pensâmes avec regret qu'Eugène Dévéria s'était trouvé, la veille, à deux lieues de ce beau modèle, et qu'il ne l'avait pas visité.

Je ne saurais fixer l'époque où le château de

Combourg fut bâti ; mais on lit dans Bertrand d'Argentré :

« L'an 1160 se recommença la guerre entre Conan et Eudon, son père ; lequel Eudon, pour mieux s'appuyer de nouvelle faveur, épousa la fille de Guinomar, vicomte de Léon, qui en faveur de cette alliance avec ses subjets de Léon, abandonna le party du duc de Conan, lequel ils avaient jusques alors soustenu et deffendu : semblablement entra au party d'Eudon Raoul de Foulgères, qui, après la mort de Jean, comte de Dol, son beau-père, se saisit des châteaux de Dol et de Combourg, y mettant dedans des hommes de par luy, et commencèrent de toutes parts, à bon escient, de faire la guerre au duc. »

Ainsi ce château était là, froid témoin de tant de siècles d'orages, de tant de sang et de pleurs répandus pour les folies et les crimes des rois et des grands, pour les folies et les crimes du peuple. Il y a, dans cette longue durée des ouvrages de l'homme, une leçon éloquente qui lui parle encore de la briéveté de sa vie. Il y a quelque chose de triste et de salutaire à penser que, lorsque nous ne serons plus sur cette terre que *ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue*, d'autres que nous regarderont ces tours noires et mélancoliques, et que nous serons le passé pour eux. Il y a des instans où la certitude de la

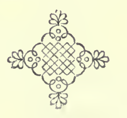
mort se présente à l'imagination comme une chose nouvelle, où elle nous étonne comme si nous avions oublié que nous devons mourir, et ce n'est pas une des moindres singularités de notre nature, que cette insouciance où nous vivons habituellement sur cette étrange action — mourir !

Puis je songeais à l'histoire, à toutes ces phases si fécondes en enseignemens, qui ont fait des esprits avancés de ce temps des spectateurs patiens de toute cette sanglante comédie. J'entendais bien l'humanité murmurer à mes oreilles des mots inconnus, et je me laissais, moi aussi, aller à de magnifiques espérances de société nouvelle, où la liberté serait comprise ; mais bientôt un profond découragement pesait sur mon âme, et je disais : les hommes changeront de chimère, et je flottais dans un grand doute, désespérant de l'avenir du monde,... tant qu'une pensée religieuse ne venait pas consoler mon cœur.

La nuit était descendue, une raie rouge marquait à l'horizon la cime des forêts. Nous traversâmes de nouveau les landes de Meillac, encore plus désolées à cette heure : un silence profond régnait parmi nous. En entrant dans un bois, je me laissai guider par mon cheval, dont le pas lent et monotone me berçait doucement, comme le mouvement d'une barque sur une mer calme. L'aboiement lointain d'un chien, le cri d'un cor-

beau, le broiement des feuilles étaient les seuls bruits de cette magnifique soirée d'automne. Tout ce qu'il y a de tendresse et de regrets dans l'âme vibrait sous l'haleine de cette nature attristée. — C'est dans un de ces momens qu'il faudrait quitter la terre pour le ciel !

AMÉDÉE DUQUESNEL.



ENVOI

A Monsieur Dubreil de Marzan,

Sorrente 15 avril 1849.

De la demeure du Tasse et du tombeau de Virgile, je vous adresse, Monsieur, pour ne point manquer à votre appel, ces quelques vers écrits autrefois devant la tombe de l'auteur *des Martyrs*. Humble hommage qui reviendra du moins agrandi des souvenirs de cette terre épique.

INSCRIPTION.

Au Grand-Bey, septembre 1845.

Dors heureux ! d'un côté c'est la grève natale,
Et de l'autre la mer brumeuse, occidentale :
Dors, René, dans ton île aux cris tumultueux,
Troublés comme tes chants et sonores comme eux.
Et, la nuit, lentement lève ta pierre blanche,
Quand vers toi Velléda, génie en pleurs se penche !

A. Brizeux.

D'ANN HINI A GOUSK ER BE-BRAZ.

(Iez treger.)

Kastelbriand, pa-zav-er vro
A bep tu b'ho meuli mouesio,
Plijit, me ho ped, kavout mad
Ma komzo ivez eur Breiziad.

Gwir eo he vouez a zo dister
Ha dic'halloud da gana kaer,
Hag e rafe, hep mar, kalz gwell
Choum war he zouez ha tevel.

Mes 'n eur melodi a-wecho
E ra kaer braz eur vouez c'haro;
Evel-se eur ger brezounek
'Hello mont e touez mil c'hallek.

Pe blijadur a gav ann den
Pa gemer ho skridou da lenn!
Oh! na peger kaer e komzet
Deuz Kombourc'h, Sant Malo, Plankoet!

Karget e ver a levenez
Pa deut deuz ho pugalerez
Da gounta d'imp ar c'hoariou,
Ann troiou hag ar gwidreou.

Argaloun 've teneraet
Enn eur gana pe 'n eur glevet
Ar zon a skrivjoc'h d'ho c'hoar ger
War ho puez enn ho maner,

A CELUI QUI REPOSE DANS LA GRANDE-TOMBE. (1)

(Dialecte trécorois.)

Châteaubriand, quand il se lève dans le pays
De tout côté des voix pour vous louer,
Daignez, je vous en prie, trouver bon
Qu'un Bas-Breton parle à son tour.

Il est vrai que sa voix est faible
Et incapable de chanter bien,
Et il ferait sans doute, beaucoup mieux
De rester sur son admiration et de se taire.

Mais dans un concert quelque fois
Fait à merveille une voix rude ;
Ainsi un mot breton
Pourra passer entre mille français.

Quel plaisir trouve l'homme
Quand il prend vos écrits pour les lire !
Oh ! comme vous parlez bien
De Combourg, de Saint-Malo, de Plancoët !

On est rempli de joie
Quand vous venez de votre enfance
Nous raconter les jeux,
Les tours et les espiégleries.

Le cœur est attendri
En chantant ou en entendant
La romance que vous écrivites à votre sœur chérie
Sur votre vie dans votre manoir.

(1) *Bé*, ou *Bez* (et par corruption *Bey*), est un mot celtique qui signifie *Tombe* : Le *Grand-Bey* veut donc dire la *Grande Tombe*

La traduction que l'on donne de la Pièce bretonne ci-jointe, est une simple version littérale où l'on a sacrifié les tournures françaises pour rendre autant que possible, les tournures originales de la Langue Celtique.

Mes chetu eur bar braz avel
A zav hag ho kaz gant-han pell :
Mont a rit dre he daol kenta
E touez ar Zaozon da goueza.

Ze 'oa re daost : d'ann Amérik
Ho kasaz goude eul lestrik :
Eno e skrivjoc'h ho puez
'N eur skriva hini ann dud gwez.

Nep a zeurve lenn ar skrid-man
A zesk mad petra eo bevan
Pell deuz he gerend hag he vro,
Ha klask he voed dre ar c'hoajo.

Pa oa torret ar bar-amzer
'Tistrojoc'h kerkent d'ho pro ger,
Ha neuze hoc'h euz d'imp roet
Ho skridou a zo kaer meurbed.

Ho skrid : *Spered ar Gristeniez*
En deuz roet anaoudegez
Da galz deuz ar Relijion
Ha great he c'harout a galon.

Piou ne skuilfe ket a zaelou
O vale gen-e-hoc'h al leac'hiou
Ma eo bet ganet ha marvet
Evid-omp holl Zalver ar bed !

Evid-oun, me 'meuz aliez
Gwelet gant teneridigez
Ouc'h hoc'h heul e Jerusalem,
E Nazareth, e Bethleem ;

War ar C'halvar hag er mene
E leac'h ma oe toullet ar be
Ha ne vo kavet tra enn-hann
E de braz ar varn divezan.

Mais voilà qu'une tempête
Se lève et vous emporte au loin :
Vous allez de son premier coup
Tomber parmi les Anglais.

C'était trop près : en Amérique
Vous transporta ensuite un navire :
Là vous écrivîtes votre vie
En écrivant celle des sauvages.

Celui qui veut bien lire ce livre
Apprend parfaitement ce que c'est que vivre
Loin de sa famille et de son pays,
Et que chercher sa vie dans les forêts.

Quand la tempête se fut apaisée
Vous revîntes dans votre cher pays,
Et alors vous nous donnâtes
Vos écrits qui sont admirables.

Votre livre : *l'Esprit du Christianisme*
A donné connaissance
A plusieurs de la Religion
Et la fait aimer de cœur.

Qui ne verserait pas de pleurs
En promenant avec vous dans les lieux
Où est né et mort
Pour nous tous le Sauveur du monde.

Pour moi j'ai souvent
Pleuré de tendresse
En vous suivant à Jérusalem,
A Nazareth, à Bethléem ;

Au calvaire et sur la montagne
Où fut creusée cette tombe
Dans la quelle on ne trouvera rien
Au grand jour du dernier jugement.

Mes petra 'rann, paour keaz Breiziad !
Kemer a rann re vraz poellad :
Kastelbria nd, re eo d'im-me
Komz euz a skridou vel ho re !

Lezel a rann ho meuleudi
Gant kaeroc'h mouez 'vit ma hini :
Laret a rann hep ken : « n'euz mar
« E vint pell braz hep kaout ho far. »

Kerzet a rit er c'henta penn
Enn arme ar skrivagnerien,
Ha luc'ha 'rit da ren ann-he
Evel ann heol e kreiz ann de.

Ma oac'h ker gwiziek da skriva,
Oac'h ker gwiziek da gentellia :
Da Vonapart, d'ar Rouane
Hoc'h euz laret ar wirione.

C'houi a zeskaz d'he ho dlead,
C'houi 'ziskouezaz d'he ann hent mad,
Ha ze hep kavout doan ebed
D'ho gwelet enep d'hoc'h glazet.

'N eur gentellia 'vel-se ann holl
Oc'h arruet enn ho kuz-heol ;
Enn ho kloar oc'h en em guzet,
E gwir vreton oc'h tremenet.

Heman a varv bepred kristen
Ha war he varo a c'houlenn
Ma vezo enn he vro besiet
E touez he dud, he vignouned.

C'houi hoc'h euz ivez goulennet
Ma vijac'h er *Be-Braz* besiet ;
Eno m'oc'h 'n eur garrek huel
Ma helfomp ho kwelet a bell.

Mäis que fais-je pauvre malheureux Bas-Breton!
Je prend une trop grande charge :
Châteaubriand, c'est trop pour moi
De parler d'écrits comme les vôtres.

Je laisse leur éloge
A de plus éloquentes voix que la mienne :
Je dirai seulement : « sans nul doute
Ils seront bien long-temps sans trouver leurs pareils. »

Vous marchez au premier rang
Dans l'armée des écrivains
Et vous brillez pour les diriger
Comme le soleil au milieu du jour.

Si vous fûtes si savant pour écrire,
Vous le fûtes autant pour instruire
A Bonaparte, aux Rois
Vous avez dit la vérité !

Vous leur avez appris leur devoir,
Vous leur avez montré la bonne route,
Et cela sans avoir crainte aucune
De les voir fachés contre vous.

En instruisant ainsi tout le monde
Vous êtes arrivé à votre couchant ,
Vous vous êtes caché dans votre gloire.
Vous avez trépassé en vrai Breton.

Celui ci meurt toujours en chrétien
Et à sa mort il demande
Qu'il soit dans son pays enterré
Parmi ses parents, ses amis,

Vous avez aussi, vous, demandé
A être dans la *Grande-Tombe* enterré ;
Là vous êtes sur un rocher élevé
D'où nous pourrons vous voir de loin.

Karout hoc'h euz beza geder
Dirak San Malo, ho mamm-ger,
Ha kàment-se 'vit hi diwall
Enep ar Zaozon disleal :

'Vit hi diwall diouz ann taoliou ;
A sko ar mor war he muriou ;
'Vit lakat gae ar verdidi
Da vont 'n he forz gand ho listri.

Dimeuz bek ho karrek huel;
Pe deuz ann Env, 'vit laret gwell,
Evesait ivez holl ar vro
Ha grit evit-hi pedenno.

Ann hini 'n deuz ho kurunet
Ho selaouo pa hen pedfet,
Pedit-han 'ta dre garantez
Da zellout ouz omp a druez.

Em-omp 'vel m'hoc'h euz hen gwelet
Ha m'ho poa dimp hen diouganet
E riskl da welout pep reiz vad
Kollet 'n hon touez hag evit mad.

Troet omp gant re avel foll
Mont a refomp hep mar, da goll,
Ma ne vemp euz ann Env harzet
'Vit ann douar n'hon harzò ket.

Pedit 'ta ne vo ket kollet
Ar vro hoc'h euz kement karet !
Beza ho pezo da vikenn
Bennoz n'ouzoun ped kant mil den.

A. Durand,

Kure e Landreger.

E miz Kezzu, 1848.

Vous avez voulu être sentinelle
Devant Saint-Malo, votre ville natale,
Et cela pour la défendre
Contre les Anglais déloyaux :

Pour la défendre des coups
Que frappe la mer contre ses remparts ;
Pour rendre gais les mariniers
Entrant dans son port avec leurs navires.

Du haut de votre rocher élevé,
Ou du ciel pour mieux dire,
Veillez aussi sur tout le pays
Et faites pour lui des prières.

Celui qui vous a couronné
Vous exaucera quand vous le prierez
Priez-le donc par bonté
De nous regarder en pitié !

Nous sommes ainsi que vous l'avez vu,
Et que vous l'aviez annoncé
En danger de voir tout bon ordre
Perdu parmi nous et pour toujours.

Nous sommes agités par trop de vents furieux,
Nous irons sans doute à notre perte ;
Si nous ne sommes du ciel protégés
Pour la terre, elle ne vous protégera pas.

Priez donc afin qu'elle ne soit point perdue
La Patrie que vous avez tant aimée !
Vous aurez pour jamais
La bénédiction de je ne sais combien de milliers
[d'hommes.]

A. Durand,

Vicaire à Tréguier.

Au mois de Décembre, 1848.

AFFECTIONS POLITIQUES DE CHATEAUBRIAND.

VISITES
AUX PRINCES PROSCRITS.

L'antiquité a vu des villes se disputer l'honneur d'avoir donné le jour à un poète ou à un illustre guerrier. On n'a pu contester à la Bretagne, loin de laquelle Châteaubriand termina sa glorieuse carrière, le privilège de l'avoir nourri depuis le berceau jusqu'après l'adolescence. Nous sommes dans un siècle de publicité ; la vie privée elle même a peu de mystères, et si le château de Combourg avait pu en recéler dans l'enceinte de ses épaisses murailles, les *Mémoires d'outre Tombe* auraient tout divulgué.

La naissance de notre Homère n'a donc pu donner lieu à aucun débat. Mais à coté de l'existence de famille, il y a aujourd'hui une autre existence qui a ses archives dans lesquelles les hommes sont classés. La question de savoir à quelle nuance des partis politiques Châteaubriand appartenait par ses convictions intimes a été dé-

battue plusieurs fois, et nous avons vu la polémique des journaux s'échauffer à ce sujet. Nous concevons, en général, le motif de pareilles disputes, car une opinion individuelle peut être une puissance derrière laquelle on aime à s'abriter; car il y a une immense satisfaction d'amour-propre à se montrer en communauté de principes et d'idées avec un homme de génie.

Châteaubriand a survécu à l'avènement de la Démocratie, qu'une sorte d'intuition prophétique lui avait fait apercevoir depuis longtemps, plantant son drapeau sanglant sur les ruines de nos institutions nationales. Mais il n'a point vécu de la vie politique, depuis que cette ère fatale a ajouté tant de misères à celles dont l'usurpation de 1830 avait été la première source. Quand cet abîme nouveau s'est ouvert, l'aigle a dédaigné d'en mesurer du regard la profondeur, près qu'il était de s'envoler vers les régions d'où le premier anathème est descendu pour foudroyer l'orgueil et la révolte.

L'ancien émigré, le gentilhomme royaliste qui jura haine à Napoléon sur la fosse sanglante de Vincennes et dédaigna sa toute puissante faveur, l'écrivain du *Conservateur*, l'annaliste de la Restauration, le ministre, l'ambassadeur des Bourbons de la branche aînée, le pair démissionnaire, le prisonnier de Louis Philippe, le défenseur de la

mère de Henri de France a pu, avec tous ces faits et tous ces titres, être un vrai libéral, professer, à l'occasion, son horreur du despotisme et s'abandonner, même imprudemment, à la passion de l'indépendance, si naturelle aux hommes qui ont vécu sous différentes lois et reçu des impressions de tous les climats du globe.

A travers les vicissitudes de l'existence du poète, du publiciste et de l'homme d'État, la pensée de Châteaubriand a revêtu des formes si diverses, le prisme de sa brillante imagination a projeté des reflets si variés sur tout ce qui s'est offert à ses méditations, que le poète a pu faire, parfois, méconnaître le philosophe et que le philosophe a pu laisser sous un aspect douteux l'arrière pensée de l'homme politique.

C'est sur quelques boutades d'indépendance, sur quelques signes de découragement observés chez le vieillard dont l'*usurpation* avait rempli l'âme d'amertume, que l'on a essayé d'étayer des conjectures trop intéressées pour être justes. Châteaubriand avait lui-même demandé à être jugé par les *grandes lignes de sa vie*; nous venons d'en rappeler les principaux traits. Combien ne nous a t-il pas laissé d'écrits marqués du sceau de sa conviction! Combien d'actions ne pourrions nous pas citer dans lesquelles l'intérêt est généreusement sacrifié à la foi du principe! L'homme dis-

posé à s'abriter sous tous les drapeaux, ne se place point aux premiers rangs pour recevoir les coups de l'ennemi. Châteaubriand a rendu sa conduite solidaire de ses écrits: quelles armes n'avait-il pas mis entre les mains de ses lecteurs pour le punir de son infidélité à la cause royaliste, s'il eût pu faillir!...

Il est une circonstance mémorable dans la vie de Châteaubriand, comme dans nos annales politiques, qui compléterait victorieusement cette démonstration, si elle n'était pas superflue. Ce n'est, en effet, qu'avec une sorte de confusion que nous continuons sous la forme d'argument, ce qui n'appelle qu'une simple exposition, un récit.

Nous voulons parler du voyage entrepris par l'illustre Breton, à la fin de 1843, pour aller saluer à Londres le jeune prince que la Révolution avait proscrit.

Lorsque les courtisans d'une royale infortune arrivaient à Belgrave-Square de toutes les parties de la France, le noble vétéran de la fidélité avait, dans son âge et ses infirmités, un motif, hélas! trop légitime, pour se dispenser d'aller se mêler à cette foule empressée. On était à la fin de novembre, à cette époque de l'année où les premiers froids rendaient plus vives encore les douleurs nerveuses auxquelles il était depuis long-

temps condamné. Ses parents s'alarmaient des conséquences d'un voyage. . . .

Mais les courtisans des nouvelles Tuileries laissèrent percer une espérance, une joie anticipée qui ne permirent plus au dévouement d'hésiter. Un démenti sans réplique devait être donné aux perfides insinuations des journaux à la solde du nouveau pouvoir, dont l'un avait déjà osé dire : « M. de Châteaubriand a refusé de se « rendre à Londres auprès de M. le duc de Bor- « deaux ; il s'occupe même de rédiger une lettre « adressée à *Henri de France*, pour l'engager à « se retirer tout-à-fait de la scène politique, « aucun avenir ne pouvant attendre le jeune « prince dans cette voie. »

Les apprêts du départ furent donc hâtés.

Bientôt on apprit que M. de Châteaubriand avait été salué par de vives acclamations à Boulogne où on l'avait reconnu au moment où il partait pour l'Angleterre, accompagné de MM. de Fitz-James, de Nugent, de Tocqueville, Sala, de M. de Rauville, son neveu, et de plusieurs autres pèlerins de l'exil. Au bout de quelques heures, Londres revoyait, dans un modeste équipage, celui que l'immense capitale avait autrefois reçu dans toute la pompe qui convenait à un ambassadeur du roi de France.

La presse de l'époque n'a rien négligé pour

satisfaire la curiosité de deux nations également attentives à toutes les circonstances d'un rendez-vous si intimement lié à leurs plus émouvants souvenirs, à leurs espérances les plus chères. Des récits en ont été tracés par des plumes exercées.

Celui qui écrit ces lignes, retenu chez lui par un devoir et condamné à un sacrifice que de bienveillantes paroles du prince ont généreusement compensé, ne peut que citer les témoignages de ses amis.

Un magnifique sujet pour l'historien comme pour le peintre, c'est, sans contredit, cette entrevue du 27 novembre, lorsque le comte de Chambord, au retour des fêtes que l'aristocratie anglaise, plus libre dans l'expression de ses sentiments qu'on ne l'était à Windsor, lui avait offertes avec tant de splendeur, trouva l'illustre Breton l'attendant à son hôtel, au milieu d'une multitude d'autres courtisans de l'exil. On sait que l'émotion fut si vive chez le vieillard que les bras qui venaient de l'entourer avec tendresse devinrent nécessaires pour le soutenir, et que l'entretien qui suivit fut souvent interrompu pour laisser couler des larmes de joie et d'attendrissement.

Le 29 novembre, les nombreux visiteurs, de Belgrave-Square qui avaient présenté la veille

leurs hommages au prince, se réunissaient dans l'appartement de Châteaubriand, et le duc de Fitz-James, parlant au nom de tous, s'exprimait ainsi : « Après avoir salué Henri de France, il nous restait un devoir à remplir; c'était de venir saluer en vous la royauté de l'intelligence. »

Ce discours était à peine achevé que le comte de Chambord averti de ce qui se passait, accourait lui-même, et paraissant à l'improviste au milieu de cette foule émue : « J'ai » appris, Messieurs, dit-il d'une voix forte et » vibrante, que vous étiez réunis chez M. de » Châteaubriand, et j'ai voulu venir ici vous » rendre votre visite. Je suis si heureux de » me trouver au milieu des français !.. J'aime » la France parce que c'est ma patrie, et je » ne songe au trône de mes pères que pour » la servir avec les sentiments et les prin- » cipes que M. de Châteaubriand a si glo- » rieusement proclamés et qui ont dans le » pays tant de bons défenseurs. »

Vive la France ! ajouta le prince, et il se déroba aux élans de l'enthousiasme qu'il venait d'exciter.

Ces mots partis du fond du cœur nous donnent une juste idée de l'objet et de la couleur de ces entretiens longs et intimes qui furent si souvent renouvelés pendant que le

même toit abrita le proscrit et son courageux conseiller.

« Ce jeune prince me confond et me charme, » s'écriait ensuite Châteaubriand. Il devine ce » que je vais lui dire; il a les idées que je » veux lui suggérer; il est animé des senti- » ments que j'aurais pu lui inculquer. Je vais » d'étonnement en étonnement, en découvrant » qu'il sait ce que j'étais venu lui apprendre » et qu'il veut tout ce qu'il doit vouloir. »

C'est en rappelant ces entretiens confidentiels dans un ouvrage qu'il publia quelque temps après, que Châteaubriand disait encore: (1) « *L'héritier des siècles* se plaisait à me donner » l'hospitalité dans les lieux où je l'avais si » longtemps attendu... Henri était mon garde- » malade; voilà les revenants-bons du malheur. » Quand l'orphelin entrait, j'essayais de me » lever, je ne pouvais lui prouver autrement » ma reconnaissance. A mon âge, on n'a plus » que les impuissances de la vie. Henri a rendu » sacrées mes misères. »

Douze ans auparavant, Châteaubriand écrivait à Béranger qui avait essayé de tenter sa fidelité : *Me conseilleriez-vous d'abandonner le naufragé dans la nuit?...* Le moment de se séparer du proscrit était venu, mais l'homme de

(1) *Vie de Rancé.*

génie partait ébloui de la lumière qu'une jeune intelligence avait fait luire à ses yeux étonnés. — C'est un autre monde qui s'est découvert, écrivait-il dans cette lettre de touchant adieu, que chacun de nous sait par cœur. — C'est un autre univers qui apparaît à la France. Je salue avec des larmes de joie l'avenir que vous annoncez....

L'impression que ce voyage laissa dans l'âme de Châteaubriand ne devait rien perdre de sa vivacité jusqu'aux derniers jours de sa vie. En 1845 et dans les années suivantes, j'ai été témoin de son émotion chaque fois que cette entrevue faisait l'objet de la conversation. — Vous n'étiez pas avec nous! me dit-il, un jour que je rappelais avec admiration certaine parole du prince; et l'accent de sa voix, émue par le souvenir, donnait à ses paroles cette signification: Que serait-ce si vous l'aviez entendu lui-même?...

J'eus une nouvelle occasion de remarquer l'énergie du sentiment d'affection qui l'attachait à tous les membres de la famille exilée, lorsque je fus député vers lui pour le prier de porter à la princesse de Lucques, sœur de Henri de France, un cadeau, produit de l'industrie locale et des souscriptions du nord de la Bretagne. « Je dois une visite de noces à Louise

» de France, me dit-il; je serai charmé d'avoir » à lui offrir un beau tissu de notre Bre- » tagne. Il écrivait à ce sujet à son aimable et respectable sœur, Mme la vicomtesse de Marigny, d'abord à la date du 9 septembre 1845: « J'ai reçu ta lettre, chère sœur; il va sans » dire que je joins mon nom à celui de tous » les bretons qui veulent faire un présent à » la princesse. Tu peux donc me regarder » comme un souscripteur et pour la somme » qu'il te plaira fixer... Mais observe bien que » je veux être confondu dans la foule, n'am- » bitionnant aucune distinction que celle de » mon empressement et de mon zèle. »

Le 15 du même mois, une nouvelle lettre était adressée à sa sœur, à Dinan. « Si je suis spéciale- » ment chargé par un certain nombre de Bretons » d'aller porter leur hommage, voilà tout ce qu'il » me faut. J'irai à mes propres frais. Je connais » la jeune Princesse; elle me recevra bien par- » tout où elle sera. J'aimerais mieux qu'elle se » trouvât déjà en Italie. S'il faut en croire les » journaux, elle est déjà à Venise, mais peu im- » porte le lieu... Tu peux m'engager pour 100 fr.; » encore une fois, le chiffre ne signifie rien; il » suffit que l'on sache que j'ai été chargé de por- » ter une souscription bretonne à la fille du duc » de Berry; le choix est tout... Ton canton est

» plus qu'il ne faut pour m'autoriser à me
» rendre auprès de Madame la Princesse de Luc-
» ques *dont le frère d'ailleurs m'a invité à aller*
» *le saluer au printemps prochain.* »

» Je continue mon abonnement à *l'Impartial*
» *de Bretagne*, etc. »

Cette lettre répétait les encouragements qu'il daigna plusieurs fois m'adresser pendant que je travaillai à la rédaction de cette feuille.

Qu'on me pardonne cette digression et surtout de m'être montré sur un coin de l'esquisse légère que je viens de tracer. On aurait tort de m'accuser de présomption ; je n'ai fait que céder au désir que nous éprouvons tous, à des degrés divers, d'attirer sur nous un reflet de la grande illustration contemporaine. Modeste écrivain de la droite, comment n'éprouverais-je pas ce désir ?

Je me souviens que, la veille des mémorables funérailles au Grand-Bé, un homme de haute influence dans l'ancien parti libéral disait devant moi, dans une réunion : je n'aurais qu'un enfant de six ans à conduire à cette cérémonie, je l'y mènerais ; car cette circonstance, gravée dans sa mémoire, pourrait avoir une influence d'honneur et d'émulation sur sa vie.

Cette réflexion peut me faire comprendre et me faire absoudre.

Fs. Thibault de la Guichardière.

A Monsieur le vicomte de Châteaubriand,

EN LUI ENVOYANT MES VERS.

SONNET.

Si j'ose, avec ces vers, arriver jusqu'à vous ;
Si, petit passereau, vers l'aigle je m'élève,
C'est que je sais votre âme, et je connais vos goûts :
Je sais que vous aimez tout jeune homme qui rêve.

Et puis, je vous dirai qu'il existe entre nous
Un lien de pays ; que, dans la même grève,
Nous avons promené (tous deux jeunes et fous)
Nos rêves d'avenir... et le vôtre s'achève.

Vous vous êtes fait grand, obscur je dois rester ;
Le génie est en vous, en moi, la fantaisie,
Et c'est sans doute peu pour me faire écouter.

Oh ! puissiez-vous sourire à cette poésie
Qui n'a d'autre mérite, hélas ! que de venir
D'un pays toujours cher à votre souvenir.

CH. GAUTTIER DUPARC.

Saint-Malo, le 21 Juin 1847.

Lettre de Châteaubriand à sa sœur Mademoiselle Marie-Anne de Châteaubriand, comtesse de Marigny.

Paris le 15 mars 1834.

J'ai porté, chère sœur, ta lettre et la lettre qu'elle renfermait à Louis, il ne comprend pas grand chose à l'affaire; mais il te répond aujourd'hui même. Chaque année je forme le projet d'aller t'embrasser toi et nos parents, d'aller revoir avant de mourir notre pauvre Bretagne, et chaque année vient une bouffée de vent qui me pousse ailleurs. Tu étais souffrante en m'écrivant, et je t'écris extrêmement souffrant moi-même. Tu sais que j'ai pris mes précautions et que la ville de Saint-Malo m'accorde une petite place sur le Grand-Bey pour ma sépulture. La ville a la bonté d'élever mon tombeau à ses frais; tu vois que je ne renonce pas à notre patrie. Chère amie, je désire beaucoup cependant te revoir de mon vivant, et t'embrasser comme je t'aime. Dis mille choses à Caroline et à toute notre famille.

Ton frère,

FRANÇOIS.

PAROLES D'OUTRE TOMBE.

VIII.

LE PÈLERIN.

O Barde ! bien souvent j'ai pleuré sur la terre,
En sondant de nos maux l'immense profondeur!
Tu foulas comme moi le vallon de douleur ;
Tu connus nos plaisirs, notre joie éphémère ;
L'amour, cette énivrante et cruelle chimère :
Dis-moi s'ils t'ont laissé quelqu'ombre de bonheur !

CHATEAUBRIAND.

En vain l'homme s'épuise à chercher dans la vie
Ce qu'on nomme repos, amour, félicité :
Il court les bras tendus, et la terre lui crie :
« Ici tout est douleur, travail, stérilité ! »

Regarde les humains dont la foule s'avance
Vers un but qui la fuit avec rapidité :
Tous passent en jetant ce long cri de souffrance :
« Ici tout est douleur, travail, stérilité ! »

Vois ce deuil, ces tombeaux, vois le champ funéraire
Où dorment leur sommeil les morts qui t'ont quitté :
Les entends-tu crier, à travers leur suaire :
« Pour nous tout fut douleur, travail, stérilité ! »

Vois ces tributs sans nom, ces peuplades errantes,
Dans l'ardent Sahara, par les vents dévasté :
L'ouragan tonne au loin dans ses plages brûlantes :
« Ici tout est douleur, travail, stérilité ! »

Ecoute cette voix profonde, universelle,
Qui roule d'âge en âge avec solennité :
Chaque siècle gémit cette plainte éternelle :
« Je n'ai vu que douleur, travail stérilité ! »

Pour moi, naguère encor pèlerin de la terre,
Je me suis endormi dans mon éternité ;
Et là seul j'ai trouvé ce que ton cœur espère :
Le repos, la patrie et la félicité !

BERTRAND.

MADAME RÉCAMIER.

Le choléra a enlevé, il y a peu de semaines, une femme qui avait été belle entre toutes, et qui, jusqu'à son dernier jour, a été un modèle d'élégance, de grâce et de bonté. Mme d'Hautefeuille l'a dit, et le mot est d'une exactitude parfaite, être aimée, telle fut l'histoire de Mme Récamier, et par un privilège qui n'appartient qu'à elle, elle fut aimée dans sa vieillesse, avec autant de passion qu'elle l'avait été dans la splendeur de la jeunesse et de la beauté.

M. de Châteaubriand lui avait voué une affection sans égale : passer un jour sans voir cette amie qui possédait le don merveilleux d'apaiser toutes les douleurs de son âme, eût été un supplice pour le vieux barde breton. Le doux, le placide Ballanche l'aimait avec une tendresse non moins passionnée, cette femme extraordinaire ; il lui servait de secrétaire, et jamais reine n'eut à ses ordres esclave plus dévoué et plus fidèle. « Ne pas faire ce que veut Mme Récamier, est

chose qui ne saurait entrer dans la tête de Ballanche, me disait un jour M. Lenormant. Elle lui demanderait la chose la plus difficile du monde, que la pensée ne lui viendrait même pas de faire une observation ! »

Quiconque a eu le bonheur de connaître Mme Récamier dans l'intimité, concevra cet empire absolu exercé sur ses amis. Jamais femme ne fut plus simple, plus douce, plus gracieuse, plus tendre, plus sympathique. Sa voix, même dans les derniers temps de sa vie, exerçait une séduction incroyable. Nulle autre femme peut-être ne posséda jamais à un degré aussi éminent, cet art perdu aujourd'hui de démêler les esprits et les caractères, et de mettre en lumière *les bons côtés* de chacun. Le charme qui était en elle, on eût dit qu'elle le voulait communiquer à ceux à qui elle adressait la parole. Sa célébrité européenne n'effarouchait personne. La première fois que je la vis, à Passy, ce qui me frappa surtout en elle, après *la musique de sa voix*, ce fut l'exquise politesse de ses manières, politesse qui prenait évidemment sa source dans un cœur plein de bienveillance et d'élévation. Charmante avec tout le monde, et de la façon la plus naturelle du monde, Mme Récamier, quoiqu'elle n'eût jamais été mère, était pleine de tendresse pour les enfants, et sa puissance de fascination s'exerçait même sur eux.

Je n'oublierai jamais les regards ardents que fixait continuellement sur elle ma petite Marie, alors âgée de cinq ans et demi à peine. M. de Châteaubriand excitait vivement aussi l'attention de cette enfant. Un jour qu'elle le regardait encore plus fixement que de coutume, Mme Récamier, la prenant sur ses genoux, lui dit, en passant la main dans ses cheveux blonds : « Pourquoi donc, Marie, regardez-vous tant ce Monsieur qui est assis là vis-à-vis de vous ? — C'est que, répondit l'enfant, il ressemble beaucoup à une médaille qu'a mon père. »

Or cette médaille représentait en effet M. de Châteaubriand d'après le tableau de Girodet ! — Une larme mouilla les yeux de l'illustre vieillard, et, depuis ce jour, la petite Marie fut encore plus gâtée par Mme Récamier. Elle me parlait de cette enfant trois ou quatre jours avant sa mort, et aussi de sa mère pour laquelle MM. de Châteaubriand, Ballanche et elle s'étaient montrés si bons et si bienveillants. Hélas ! depuis ce bel été passé ensemble à Passy, que de douleurs !

M. Ballanche est parti le premier, et, moins d'un an après, le rocher du grand Bey recevait les dépouilles mortelles de son illustre ami ! Depuis ce jour, le salon de l'Abbaye avait changé d'aspect. Tous les yeux cherchaient en vain au-dessous du tableau de Corinne, par Gérard, la

tête blanche du poète des Martyrs ; et, plus loin, à l'angle de la cheminée, l'auteur absent d'Antigone. « Hélas ! ils m'attendent, ils m'appellent, » disait Mme Récamier, avec une tristesse résignée. « Je vais les rejoindre, » a-t-elle dit à sa nièce, quelques instants avant d'expirer, « et je vous attendrai auprès d'eux ! »

Paroles dignes de ce cœur qui resta toujours fermé à toutes les petitesses des âmes vulgaires et dont ni triomphes, ni gloire, ni succès ne purent jamais affaiblir la profonde sensibilité !

« Je n'essaierai pas, dit l'un de nos poëtes
» les plus aimables, Mme Mélanie Waldor, de
» rapporter le bien fait par elle, il était im-
» mense. Les personnes secourues par Mme Ré-
» camier n'ont jamais pu croire à une aumône:
» elle avait une charité si tendre, si délicate,
» que les noms les plus fiers pouvaient tout lui
» devoir. Elle devinait le malheur, elle allait le
» chercher. Elle montait les plus hauts étages,
» s'asseyait sur des chaises de paille, rendait
» hommage par sa seule présence au talent, à
» la vertu aux prises avec la misère. Ici elle payait
» la pension d'une jeune fille, là elle envoyait
» une provision de bois pour l'hiver, un bon
» fauteuil pour un vieillard, des vêtements pour
» des enfants, et de l'argent pour les termes
» arriérés. Elle aidait ainsi à faire vivre des fa-

» milles dont les noms sont bien connus. Quand,
» à force de donner, l'argent lui manquait, elle
» faisait des quêtes, elle mettait en loterie un
» de ses objets d'art les plus précieux; elle ré-
» unissait les meilleurs artistes dans son salon,
» elle faisait payer les riches pour les entendre,
» et il y avait foule; car on voulait la voir, elle,
» si retirée dans sa vie intime, que la charité
» seule pouvait la décider à donner accès dans son
» salon à des étrangers, à des indifférents. Et
» cette charité était si ingénieuse, qu'on la
» voyait prendre toutes les formes. Elle donnait
» sa vie à l'intelligence, elle ouvrait les horizons
» fermés aux poètes, aux peintres sans fortune.
» Entourée de toute la noblesse du faubourg
» Saint-Germain, on la voyait, lors de ses jours
» de réception, tendre la main à une femme sans
» titre, sans toilette, placée auprès d'une du-
» chesse ou princesse couverte de diamants. On
» se demandait le nom de cette femme; c'était
» toujours un nom consacré par le talent: chez
» Mme Récamier, la littérature et les arts avaient
» le pas sur la fortune........

« On a cru que Mme Récamier avait succombé
» à une violente attaque de choléra, dit encore
» l'auteur de cette intéressante narration: Ou
» l'on s'est trompé, ou Dieu a permis un mi-
» racle. A mesure que la mort glaçait un cœur

» si tendre, une divine transformation marquait
» son visage. Mme Récamier redevenait belle
» comme à vingt ans; son visage, son corps
» ressemblaient à une magnifique statue de
» marbre.

» Les cholériques offrent l'affreux spectacle
» d'une complète décomposition: Mme Récamier,
» quarante-huit heures après sa mort, rayonnait
» de cette beauté surnaturelle que donnent la
» pureté de l'âme et la sincérité de la conscien-
» ce (1).

Nulle femme ne fut jamais plus exposée que Mme Récamier au vertige de l'orgueil. En Angleterre, le peuple, ébloui par sa beauté, détela un jour ses chevaux et traîna sa voiture au milieu d'une foule enthousiaste. Un prince de Prusse fit tout au monde pour l'épouser, et depuis ce temps, tout ce qu'il y a d'illustre au monde a été aux pieds de cette femme née à Lyon d'une famille

(1) M. de Courson nous pardonnera d'avoir intercalé dans son article cette peinture si attachante et si vraie de celle qui, suivant le mot parfaitement juste de notre compatriote, M. de Carné, fit le charme des salons de l'Abbaye-aux-Bois, comme un illustre Breton en fit la gloire. Au reste ce portrait de la célèbre amie de René et de Ballanche dont elle fut deux fois la sœur, par la parenté de l'âme et par la communauté de la patrie, ne pouvait être mieux placé que sur la tombe de Châteaubriand, où il est comme une fleur de souvenir, apportée de cette demeure, devenue elle-même un tombeau, depuis le jour où, en perdant Mme Récamier, elle a vu fuir son ange, après son génie.

fort ordinaire. Eh bien ! jamais personne n'a pu surprendre un moment d'énivrement chez cette femme si extraordinairement privilégiée. Elle fut toujours la bonté et la simplicité même, tellement que les femmes elles-mêmes ne lui en voulurent jamais de ses succès et de sa célébrité.

Sa fin a été digne de sa vie. Chrétienne convaincue et résignée, elle est morte après avoir reçu tous ses sacrements et pleine de confiance dans la miséricorde divine. Le dernier salon Français a été fermé ce jour-là.

Aurélien de Courson.



A M. DE CHATEAUBRIAND,

SUR LA

NOMINATION D'UN ÉVÊQUE PROTESTANT A JERUSALEM.

Pleure Jerusalem !... et toi, pays de France,
Qu'as-tu fait du dépôt qui fut ton espérance?
Le sang de tes martyrs, versé sur ces tombeaux,
N'est-il plus pour ton sein le germe des héros?
N'est-il aucune voix qui porte à ton oreille
Les plaintes que Sion dans sa douleur éveille?
Faut-il que cette croix dont rayonne son front
Ne sèche pas la main qui lui fait cet affront!
Que du sombre Luther la fille abatardie
Elle, qu'avec dégoût l'Europe répudie,
Aille à côté du Christ, par un dernier effort,
Comme un de ses larrons, l'insulter dans sa mort!
Faut-il que le chrétien, par un souhait profane
Se prenne à regretter la pitié musulmane!
Ils ignorent du moins ces tristes imposteurs
Que de ces lieux sacrés ils sont profanateurs;
Ils foulent sans remords les pierres du prétoire,
Et des pharisiens ils n'ont pas la mémoire.
Mais ce prêtre nouveau, qui dans ces murs s'assied,
Espère-t-il courber l'Orient sous son pied?

Jerusalem encor, qui sous ta Foi respire,
Va-t-elle au poids de l'or lui vendre son empire ;
Et la France, toujours humble et l'arme au repos,
Verra-t-elle en silence écarter ses drapeaux?
Oh ! ce n'est pas du sang que le chrétien demande,
Le sépulcre du Christ veut l'amour pour offrande ;
Mais l'amour, mais l'honneur, mais la gloire et la Foi
O France, sont-ils donc plus à d'autres qu'à toi?
Qui de tes droits sacrés t'a donc deshéritée?
A quels impurs marchands ton Dieu t'a-t-il cédée?
Du plaintif Orient les douloureux destins
Doivent-ils se peser sans passer par tes mains?
Ce peuple du désert que son instinct sauvage
Eloigne encore, ô Christ! de ton saint esclavage,
Les enfants de Juda, la race de Sion,
Qui sur la croix aussi souffre sa passion ;
Ces foules d'étrangers qui d'une âme attendrie
Viennent pour s'embrasser dans la même patrie,
Tous comme un vil troupeau, bien acquis désormais,
Passeront sous le fouet d'un renégat anglais ;
Et la France se tait... nulle voix n'ose dire
Que la honte au Français est plus que le martyre.
Et toi, Châteaubriand, illustre pélerin,
Ton indignation s'étouffe dans ton sein ;
Ton génie, aigle ardent au regard prophétique,
Rendra-t-il son insulte au lion britannique!
N'auras-tu pas ce cri de Moïse au Sina
Quand les chants de Baal remplaçaient l'Hosanna?
Parle.... et de l'orient dis-nous la destinée!
A descendre plus bas Dieu l'a-t-il condamnée
Ou le feu qui s'allume au-dedans de nos cœurs
Au sépulcre trahi promet-il des vengeurs?
Sa résurrection est l'œuvre pacifique ;

L'amour doit féconder le sol évangélique ;
Mais si le front armé du soldat d'Albion
Jette au front catholique une dérision ;
Si, fier de marcher seul aux conquêtes du monde,
Il pose à nos soldats une barrière immonde ;
Qui de nous descendants des fils de Godefroy,
Ne sentira son cœur bondir avec sa foi ?
Qui de nous n'a goûté cet orgueil magnanime
D'étendre de la foi la lumière sublime
Et pour te faire aimer s'il fallait notre mort
O Christ ! qui n'envierait un si glorieux sort !

Ach. Du Clésieux.

COUP D'OEIL

sur l'œuvre bretonne

DE SAINT-ILAN,

SUIVI

D'un Jugement porté sur cette entreprise par M. BALLANCHE et M. de CHATEAUBRIAND.

Les vers si remarquables que l'ont vient de lire, n'ont pas besoin des commentaires de l'amitié. Ils rappellent une époque déjà lointaine, où la Bretagne ne voyait encore dans l'auteur de *Exil et Patrie* que l'un de ses jeunes poètes les plus chers et les mieux inspirés. Elle a su depuis que le poète n'était, chez M. Achille du Clésieux, que le précurseur de l'homme. Ainsi que David, préludant sur la lyre des pasteurs à sa royale vocation, il commença par célébrer, avec des chants, cette Providence que le chrétien devait glorifier un jour par un hommage plus éloquent et plus durable, par le poëme en action d'une grande œuvre dont les hommes connaissent déjà les bienfaits, mais dont il n'appartient qu'à Dieu de mesurer et de récompenser le dévouement.

On a vu, aux premières pages de ce livre, qu'en recherchant, avec la piété du pélerin, les traces des premiers pas de M. de Châteaubriand, l'un de ses plus savants disciples et collègues, M. Ampère, s'arrêta, plein d'admiration, devant les belles colonies agricoles, fondées par la religion armoricaine, comme si la Providence de notre Bretagne lui fût apparue après sa gloire. Et certes jamais admiration ne fut plus justement méritée. — Dans un temps de crises et de fléaux si terribles qu'il était permis de douter des forces humaines, on vit une chose qui console encore plus qu'elle n'étonne. Un jour le mystérieux grain de senevé tombe sur un rivage que Dieu voulait fertiliser après les hommes; il germe dans la solitude, grandit, pousse des rameaux, devient un arbre plein de sève, et déjà fournit aux oiseaux du ciel et aux enfants du malheur l'abri qu'il doit offrir plus tard à des générations tout entières. Car l'entreprise dont nous découvrons aujourd'hui l'immense portée, se manifesta dans l'origine par une pensée de simple et ingénieuse charité. Tout porte à croire que M. Achille du Clésieux ne songeait d'abord qu'à ouvrir, sur sa terre de Saint-Ilan, un asile hospitalier à cette classe de misérables orphelins, condamnés dès l'enfance à commencer, dans les maisons pénitentiaires, l'éducation que, plus tard, ils vont

ordinairement achever dans les bagnes. Mais un bienfait en appelle un autre, et, comme c'était peu de les avoir recueillis, si leur protecteur n'avisait encore aux moyens de leur assurer un avenir, il chercha, dans les occupations de la vie agricole, la carrière qui convenait à ses enfants adoptifs. Tels furent les débuts modestes de l'œuvre chrétienne et bretonne, aujourd'hui déjà si florissante et si solidement établie sur la base de l'intelligence, du travail et du dévouement.

Rien de moins compliqué que l'organisation intérieure de l'institut de Saint-Ilan, qui se développe sur le plan d'une hiérarchie aussi simple que parfaite. Elle nous montre au premier degré la colonie des enfants pauvres, arrachés le plus souvent à la destinée du malheur et du vice, et retrouvant, sous un régime tout paternel, les douceurs de la famille qu'ils n'ont pas connues ailleurs, et le goût des habitudes laborieuses qui doit en faire des hommes utiles et vertueux. Elle nous montre au second degré, dans l'*Ecole des Moniteurs*, ceux des jeunes colons que leur bonne conduite et leurs dispositions heureuses mettent à même d'occuper un jour, soit au sein, soit en dehors de l'œuvre, un emploi plus élevé que celui de simples travailleurs. Elle nous montre au troisième degré l'*Ecole des Contre-Maîtres*, qui

est à la fois la tête et le cœur de l'institution ; la tête, parceque c'est d'elle que part la direction intelligente qui imprime l'unité à la marche progressive des diverses colonies, centrales ou partielles, dans la voie des améliorations agricoles ; le cœur, parceque l'énergie vitale de cette admirable création s'y perpétue, s'y rajeunit sans cesse dans le foyer du dévouement chrétien. *L'École des Contre-maîtres* est la maison mère, ouverte à ces activités privilégiées qui ont reçu du ciel la double vocation de la vie religieuse et du travail. On y reconnaît à la fois l'appui et le couronnement de cette combinaison, si bien entendue, qui, à sa base, nous présente l'école théorique et pratique de l'agriculture, et, à son sommet, nous en fait voir le monastère. Là se révèle toute la portée chrétienne et sociale, d'une conception que la charité fit éclore dans le cœur du fidèle enfant de l'Eglise, et que la science a fécondée dans l'intelligence de l'économiste ; là est l'explication des beaux succès obtenus, jusqu'à ce jour, par M. du Clésieux ; là est le secret de son inébranlable foi dans le concours de la Providence qui ne peut manquer de bénédictions pour une œuvre qu'elle a si visiblement inspirée.

A mesure que s'élargissait, aux yeux du fondateur, l'horizon de l'idée qu'il avait conçue, plus clairement il discernait la cause qui, de nos jours

a frappé de stérilité tant d'entreprises généreuses, et trompé la sollicitude des hommes, animés envers les classes pauvres des intentions les plus bienveillantes. C'est que la plupart d'entre eux se sont contentés de demander au seul pouvoir d'une science, souvent chimérique, ce qui ne peut être que le fruit d'une alliance salutaire, contractée entre l'activité humaine et le principe chrétien qui sait si parfaitement en conduire, en distribuer les forces. Ce fait d'expérience universelle amena bien vite notre compatriote à se rendre un compte exact de tout ce que peut accomplir, dans l'intérêt des esprits, de la prospérité publique et de la richesse du territoire, la puissance d'hommes associés entre eux, et faisant le sacrifice de leur volonté propre, pour vivre, sous le régime exceptionnel d'une règle plus parfaite et d'une discipline sociétaire, fondée sur l'obéissance religieuse. Chez les hommes, tels que M. du Clésieux, l'idée se traduit promptement en action, parce-qu'elle se formule presque toujours en eux, avec le caractère de la foi. Sur le champ il se met à l'œuvre. Pour obtenir des auxiliaires, il s'adresse à celui qui dispose des moyens de réalisation, comme des bonnes pensées, et voilà qu'il se trouve à la tête d'un noyau d'ouvriers d'élite, venus, il ne sait comment, des points les plus opposés, et ne connaissant d'abord, les uns des autres, que

l'inspiration providentielle qui les a réunis. Aussitôt il demande à l'Eglise de consacrer cette corporation nouvelle dont l'objet est d'améliorer le sort temporel de l'homme, tout en contribuant à le sanctifier par la vertu expiatrice du travail; il lui demande de fonder, sur la base de l'humilité, de l'obéissance et de la chasteté, l'édifice qui ne tarderait pas à croûler, si Dieu n'en était lui-même la pierre angulaire, *Nisi Dominus œdificaverit domum.* — Si l'abnégation chrétienne est le principe et le fondement de cette œuvre, c'est le sacerdoce catholique qui doit en être le conservateur. Dans ce but, à côté de la *maison des contre-maîtres*, s'élève la *maison des Aumôniers*, destinée à l'éducation d'un clergé, spécialement appliqué aux besoins spirituels des colonies. Ainsi la voix du prêtre, qui bénit, affermira l'ouvrage du Religieux qui se dévoue.

Afin de combiner au sein de son œuvre naissante tous les éléments d'influence légitime et de succès, M. du Clésieux a eu l'heureuse idée de lui donner pour complément une maison, dite de *Patronage*, où seront reçus vingt jeunes gens, appartenant à des familles de propriétaires. Ils y suivront, depuis l'âge de seize ans jusqu'à trente, des cours de haut enseignement agricole et d'écomie charitable et sociale. Quels heureux effets ne doivent pas résulter un jour de l'exécution de

ce plan, tant pour la société de Saint-Ilan elle-même, que pour le progrès de la culture qui en est le but? — Outre l'avantage d'élever, dans l'avenir, la science agricole au niveau de celles qui forment le domaine ordinaire de l'éducation supérieure, il doit avoir pour conséquences inévitables, d'activer et de propager le mouvement de colonisation, en familiarisant l'esprit beaucoup trop immobile des propriétaires avec le goût des entreprises ayant pour objet l'amélioration du sol et des populations qui l'habitent; — de fournir à une foule de jeunes gens, pourvus d'une instruction qui, faute d'un emploi convenable, demeure habituellement stérile pour le bien de leurs semblables, une branche de travaux tellement utiles, que dans les circonstances actuelles, ils peuvent devenir une véritable mission; de rattacher au sol les capitaux qui n'en sortent trop souvent que pour lui rester à jamais étrangers; enfin de réconcilier avec la grande propriété l'esprit des paysans qui, dans beaucoup de contrées, ne lui sont hostiles que parcequ'ils n'en connaissent pas les maîtres.

Ainsi, dans l'asile providentiel de Saint-Ilan, se trouvent échelonnés, suivant les degrés divers des vocations, des besoins, des aptitudes et des conditions, les orphelins recueillis, instruits et formés par la paternité toute chrétienne du dé-

vouement ; les jeunes colons dont la haute direction du monastère fait des citoyens probes et vertueux, en même temps que des agriculteurs habiles ; les religieux, qui en se consacrant par des vœux à l'éducation professionnelle, à l'enseignement méthodique et pratique des industries et métiers se rattachant de près ou de loin à l'agriculture, vont employer à l'enrichissement, et par là même au raffermissement de la société un grand nombre de ces bras qui se tournent contre elle au jour des insurrections ; ils vont continuer, en quelque sorte, les sillons commencés autrefois par la charrue des moines de Fontevrault. Au milieu de cette œuvre, où le sacrifice doit se montrer à la fois parce qu'il a de sublime et parce qu'il a de charmant, apparaissent ensuite les religieuses infirmières chargées d'exercer, auprès de ceux qu'a blessés l'instrument du travail, et la profession du médecin qui guérit, et l'admirable fonction de l'ange qui console. Voici enfin les représentants de la propriété, venus pour prêter à cette grande école la haute influence que donne la fortune, venus pour y chercher des leçons et des exemples, pour y puiser l'esprit du dévouement qui est quelquefois l'instrument de la richesse solide et toujours celui du bonheur, puis qui ne s'en éloignent qu'après avoir assuré leur concours aux travaux

de cette société dont ils deviennent dans le monde le patrons temporels.

Que dès aujourd'hui Saint-Ilan, la colonie mère, verse au loin ses nombreux sujets, en établissant dans chacun des départements de la Bretagne cinq colonies centrales, pourvues d'un *Moniteur* par 24 enfants, d'un *contre-maître* par 21, d'un *aumônier* directeur spirituel, d'un *patron* directeur temporel; que chacune de ces colonies centrales étende le cercle de son action par le rayonnement des colonies partielles sur les divers points de son département, puis qu'on se figure ce qu'au bout seulement d'un quart de siècle, sera devenue la province soumise à cette expérience réparatrice! Ce qui se pratiquerait dans nos contrées se développerait en même temps dans les autres, les essaims, sortis de la rûche principale, l'alimenteraient au lieu de l'épuiser. Ils iraient, par leurs ramifications, tantôt fertiliser les landes incultes auxquelles la nature n'a jamais donné que des bruyères, tantôt réparer la fécondité des lieux que le socialisme a déjà rendus stériles. En travaillant sur une grande échelle à l'accroissement du bien-être général, cette institution, née des besoins mêmes de notre époque, prouverait que la société, conduite aux abîmes par le travail, si impru-

demment proclamé à titre de droit, ne peut-être sauvée que par le travail noblement accompli à titre de devoir moral; elle prouverait encore que, s'il y a quelque chose digne d'entrer en comparaison avec la vertu de l'homme des missions, qui s'exile pour conquérir les âmes, c'est l'abnégation de l'homme du cloître, qui embrasse la carrière du dévouement, pour contribuer à sauver, d'une ruine imminente, cette civilisation européenne que le christianisme aussi a *créée guérissable*, *et sanabiles fecit nationes orbis terrarum.* (1)

Les vues pleines d'avenir, exposées par l'auteur de l'œuvre de Saint-Ilan, seraient déjà bien dignes de fixer l'attention, ne fûssent-elles pour nous qu'une espérance. Mais les promesses deviennent presque une certitude, si l'on envisage ce qu'a déjà fait M. du Clésieux et si l'on est témoin du salutaire ascendant exercé sur les natures les plus rebelles par le contact de la vie religieuse. Le trait suivant, choisi entre mille, peut confirmer la vérité de nos paroles.

Un ecclésiastique, de nos amis, nous racontait dernièrement qu'un pauvre enfant abandonné et déjà marqué peut-être par le sceau d'une flétrissure précoce, lui avait été recom-

(1) Lib. sapient. I — 14.

mandé. Le prêtre s'intéressa vivement à son sort; il lui prodigua des soins particuliers, s'occupa de former son esprit et son cœur, et, après lui avoir fait faire sa première communion, il plaça son protégé dans une position qui le mettait à l'abri de la misère et des dangers. Mais celui-ci, à peine échappé à la surveillance de son bienfaiteur, retomba sous le joug des pernicieuses habitudes contractées au premier âge, et la prison devint une seconde fois le refuge du malheureux adolescent, destiné peut-être à continuer la vie de désordre dont il était le fruit. — Grande fut la douleur du bon prêtre, quand il fut instruit de la conduite tenue par l'enfant qu'il aimait. Mais il espéra que Dieu viendrait en aide à la justice humaine, en touchant, par sa grâce, celui qu'elle s'efforçait de corriger par le châtiment, et il conjura la Vierge Marie d'avoir pitié de lui.

Assez longtemps après le jeune ecclésiastique se trouvait un jour à Saint-Ilan et, dans un duo de causerie intime, s'entretenait avec le fondateur des espérances éveillées de tous côtés par sa pieuse mission. Puis, comme pour placer le mal en présence du remède, il en vint à faire la peinture des périls sans nombre auxquels est exposée cette classe si intéressante

d'orphelins des deux sexes, qui, après avoir été sans parents, pendant les jours de l'enfance, se trouvent sans guides, à l'heure plus critique de la jeunesse, et il rapprocha de ce triste tableau l'histoire du jeune détenu, qu'il ne put rapporter sans éprouver un vif serrement de cœur.

— S'il y a de ce côté de grands sujets de tristesse, lui répondit l'homme de la providence, il y a aussi des sujets d'inexprimable consolation. Nous vivons dans un temps où il ne faut désespérer de rien, pas même des hommes, et, à plus forte raison, des enfants. Chaque jour m'apporte la preuve de ce que peuvent le travail et l'empire de la règle, pour triompher des caractères les plus indomptables. Je puis vous faire voir, à l'appui, l'un de nos élèves qui, sorti d'une maison pénitentiaire, et, entré à la colonie sous les plus mauvaises recommandations, est devenu de toute manière l'exemple de ses camarades et annonce aujourd'hui les dispositions les plus heureuses. — Remarquez, ajouta-t-il, parmi ce groupe d'adolescents, celui qui va nous saluer le premier; — je vous le recommande.

— Quelle fut la joie du prêtre, quand il reconnut, dans le jeune colon aujourd'hui si obéissant et si laborieux, le petit protégé qui

avait autrefois si mal profité de ses leçons! — On peut conclure du petit au grand, et croire à la capacité des maîtres qui opèrent en si peu de temps de telles transformations.

Au reste en instituant une congrégation religieuse au centre de cette œuvre qui doit servir en même temps les intérêts de l'Eglise et ceux de la société, M. du Clésieux n'eut jamais la prétention d'accomplir une chose nouvelle; il ne peut avoir d'autre but final que de reprendre l'action civilisatrice du christianisme, si malheureusement interrompue, sous ce rapport, par l'abolition des ordres monastiques, dont l'interrègne a été marqué chez nous par la naissance de ce fléau social, nommé le paupérisme. Or ce que le christianisme a fait, à l'aide de ses religieux, pour donner la vie à notre civilisation, il peut le faire encore pour la lui rendre. C'est ce qu'a pensé notre compatriote, et il nous semble qu'ici, comme toujours, la raison est encore du côté de la foi.

L'œuvre de Saint-Ilan, qui sollicite le concours et l'appui de tous les hommes, appelés à exercer dans le pays l'influence de la fortune ou des talents, repose sur des garanties sérieuses et a pour elle l'éloquence de l'exemple et du fait accompli. Ses antécédents appartiennent déjà à l'histoire de travaux et de bienfaits, com-

mencée par ces institutions religieuses du moyen-âge, à propos desquelles un grand écrivain disait si justement. « Le paysan apprit dans les
» monastères à retourner la glèbe et à fertiliser
» le sillon. Le baron commença à chercher,
» dans son champ, des trésors plus certains
» que ceux qu'il se procurait par les armes.
» Les moines furent donc réellement les pères de
» l'agriculture, et comme laboureurs et comme
» les premiers maîtres de nos laboureurs. (1) »
— S'il était donné à M. de Châteaubriand de revoir aujourd'hui ses bruyères natales, certes il ne traverserait pas les colonies de *Belle-Joie* et de *La Lande au Noir*, sans y trouver le sujet de quelques pages, dignes d'être ajoutées à toutes celles que lui inspirèrent autrefois les ouvrages accomplis par les disciples de Saint-Benoît, et les compagnons de Robert d'Arbrissel. Au reste l'auteur du *Génie du Christianisme* ne fut point étranger à cette admirable entreprise de Saint-Ilan, qu'il honorait comme un acte de foi et un acte de patriotisme. Si, en l'année 1845, l'âge et les infirmités ne lui permirent pas de renouveler pour elle ce qu'il avait fait douze ans auparavant en faveur de l'abbaye de Solesme, par l'érection de laquelle les bénédictins furent rendus à la France, du moins voulut-il s'y associer

(1) Génie du Christ. liv. VI chap. VII.

par l'hommage spontané d'une sympathie profonde, d'une sympathie de chrétien, de Français et de Breton. M. Achille du Clésieux reçut alors ces lignes simples et touchantes, qui ont pour nous et pour lui le prix d'un double souvenir, puisqu'elles furent recueillies par la plume de Ballanche, après être émanées du cœur de M. de Châteaubriand :

Monsieur,

« Je me suis empressé de faire votre commis-
« sion. M. de Châteaubriand adhère vivement à
« votre projet qu'il trouve excellent. Mais il se
« tient tellement en dehors de toutes choses, qu'il
« voudrait bien que vous vous contentassiez de son
« approbation la plus cordiale et la plus entière.
« Vous pouvez être parfaitement certain que son
« opinion vous est dévouée, que ses vœux les plus
« sincères vous sont acquis, qu'il regarde votre
« institution comme *l'un des moyens les plus fé-*
« *conds pour opérer la régénération de notre patrie.*
« Son cœur est à vous, comme il est à sa chère
« Bretagne, comme il est à la France. Il désire
« que vous ne lui demandiez pas plus. En effet
« c'est bien la meilleure part qu'il vous donne,
« et vous la méritez à tous égards.

« Quant à moi, Monsieur, vous savez que vous

« pouvez disposer de moi en toute circonstance
« et de toute façon.

« Agréez, je vous prie, Monsieur, l'expression
» de mes plus dévouées sympathies,

» BALLANCHE.

» Paris, 1er juillet 1845. »

Ainsi les débuts de la maison de Saint-Ilan furent marqués par deux genres de succès. Pendant, qu'en dehors de la France, elle méritait le concours de personnages aussi distingués que le prince *Galitzin*, dont la mort prématurée eût été de nature à compromettre l'existence de l'entreprise à laquelle il s'était dévoué, si la Providence s'en fût retirée avec lui, dans notre pays cette fondation était appréciée à toute sa valeur par les hommes qui ont le mieux connu les grandes choses et auxquels le livre de nos destinées fut ouvert plus d'une fois. — Il nous est donc bien permis d'apporter, comme un hommage sur le tombeau de Châteaubriand, la bénédiction d'une œuvre, dans laquelle apparaît, à côté de la consécration religieuse qui la rend vénérable, l'éclat d'une nouvelle gloire bretonne qui nous la rend chère. Qui sait si la solution du sombre problême de notre avenir ne viendra pas de cette contrée d'où nous est venu Saint-Ilan, de ce noble pays où les idées ont toute la sève des croyances,

et grandissent à l'abri de la religion des souvenirs? — Quoiqu'il en soit le ciel n'a pas permis, sans motifs, que l'une des plus salutaires institutions des temps modernes prît naissance dans celle de nos provinces qui a le mieux conservé la jeunesse de sa foi, et que, de nos jours au sein de cette Bretagne, dépeinte si long-temps comme la terre des superstitions et des ténèbres, le génie du Christianisme, qui est en même temps celui de la civilisation, fut confirmé par des œuvres fécondes, comme il le fût, il y a quarante ans, par l'éloquente parole du premier de nos écrivains.

Du Breil de Marzan.

1er Août 1849.



« Nos lecteurs partageront le regret que nous éprouvons de ne leur donner ici qu'un simple fragment du beau poème, consacré par M. Stephen Prentis à la mémoire de M. de Châteaubriand, et le poète de la Grande-Bretagne comprendra combien nous avons été touchés de l'amabilité avec laquelle il a bien voulu détacher lui-même quelques fleurs de son bouquet funéraire, pour les joindre à celui que la Bretagne armoricaine dépose aujourd'hui sur le tombeau de l'un de ses plus glorieux enfants. M. Stephen Prentis, qui a conquis ses lettres de naturalisation bretonne, en chantant avec tant de bonheur nos admirables rochers de Penmark, avait une place réservée à la fête littéraire et nationale du *Grand-Bey*, où ses vers doivent être regardés comme un hommage de l'admiration de nos voisins d'Outre-Manche envers l'illustre traducteur de Milton. »

L'Auteur de l'hommage suivant, déposé sur le monument littéraire, si justement élevé au caractère et au génie de M. de Châteaubriand, prie d'observer, qu'il n'aurait jamais eu la présomption de le présenter de lui-même, mais qu'ayant été engagé (à cause, apparemment, de ses « Rochers de Penmarc'h, » de ses « Essais de traduction de Français, et de ses « Stances sur le Printemps, composées à Dinan, ») d'apporter le faible tribut de sa plume à l'ouvrage, intitulé « le Grand-Bey, » il ne pouvait qu'accéder à une demande, qui, sans parler de la manière polie, dont elle lui a été faite, s'accordait si bien avec ses propres sentimens et sa foi poétique.

Pour la traduction en regard (chose de rigueur) elle peut-être appelée *littérale*, à quelques exceptions près, où les tours de la langue française empêchaient une parfaite ponctualité d'expression. On espère, donc, que la bizarrerie inévitable de certaines phrases, occasionnée par le désir de mettre le lecteur aussi au fait du sujet que possible, sera supportée a cause de la fidélité généralement observée. Les vers, comme de raison, devaient doublement perdre dans une telle prose, qui, d'abord, était sure de ne pas répondre à leur rhythme ; mais la vérité était la première considération, devant laquelle les autres ont cédé.

Reste à dire, que le lecteur se sentira peut-être plus disposé à l'indulgence qu'à la sévérité, s'il veut bien se rappeler que le traducteur est une jeune anglaise, (fille de l'Auteur,) qui, malgré toute sa bonne volonté, ne saurait traduire comme bien des françaises l'eussent pu faire à sa place, et aussi que le style, propre à son père, lui a imposé une difficulté de plus.

Dinan. — Septembre 1849.

LE GRAND-BEY,

OR

THE TOMB OF CHATEAUBRIAND.

« .... Le Grand-Bé, où sera mon
« tombeau ; j'avais bien choisi sans
« le savoir : *be*, en breton, signifie
« *tombe.* »

Mémoires d'Outre-Tombe.

. . . .

The tomb is reach'd, the *solitary* tomb.
'Tis better thus : I am alone with death,
To parley with the spirit of the dead. —

The savage features of thy native coast, —
The deep-indented, melancholy bay, —
The island-rock, -- the faro on the Cape, —
The whistling wind, — the screaming of the gull, —
The cloudy and illimitable air, --
The shadow'd and illimitable sea, --
-- Eternal both, -- the everlasting wash
Of waves against this booming precipice
Of coexistent granite, -- of a sooth,
Poetic sleeper ! thou hast chosen well
Thy bed of unawakeable repose
To lie and dream thy very dust away ! --

. . . .

LE GRAND-BEY,

OU

LE TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND.

« .... Le Grand - Bé, où sera
« mon tombeau ; j'avais bien choisi
« sans le savoir : *be*, en breton, signi-
« fie *tombe*. »

Mémoires d'Outre-Tombe.

. . . .

Je suis près de la tombe, près de la tombe *solitaire*, -- ce qui vaut mieux. Je suis seul avec la mort, pour m'entretenir avec l'esprit du mort.

Voilà les traits sauvages, caractéristiques de tes côtes natales, — la baie si profonde, si mélancolique, — l'île de rocher, — le phare du Cap, — le vent qui siffle, — le cri de la mouette, — l'horizon triste et sans bornes, — la mer, couverte d'ombres et sans limites, — éternels tous deux, — le continuel mugissement des vagues, qui baignent ce roc escarpé et retentissant, aussi antique que les flots... oh ! en vérité, Poète qui dors ! tu as bien choisi ton lit de repos, pour t'y étendre et y rêver jusque dans la poussière.

. . . .

A thing of first impressions is the mind,
And thine were stern and sad, with grandeur mixt.
The double dwelling of thy early years,

. . . .

A lili'd lake, provocative of tears,
So mournful was it with its floating flow'rs
And rushes, sighing at the sighing eve,
And skimming swallows, that enhanc'd the calm ; --
A being at thy side, as sad as thou,
By sorrow and by thought untimely touch'd,
That, thro' the changeful seasons of the year,
Would slowly pace, with sympathetic feet,
The alley and the grove, -- the tender turf
Of nightingaley May, the summer shade,
The fallen verdure and the fallen snow ;
Whate'er the shifting aspect of the sky,
From spring to fowly winter, there she was,
The young, the fair, the sensitive, the fond,
The dear companion of thy early grief,
To share with thee the influence of the scene,
And aid the potent « pressure from without ! »
-- Thy own sad sister, *René* ! she, that oft,
With tears, like thine, unsheddable opprest,
Would mark the heavy vapour of the mead,
Distilling at the dawn, and oft with thee
Would gaze upon the solemn setting sun,
And note the triste returning of the dew.

. . . .

Alternate town and country, wave and wood ;
Behold the mental nurture of the boy ! --

* « The pressure from without. »
WORDSWORTH.

L'âme est sensible aux premières impressions. Elles furent pour toi austères, tristes, et mêlées de grandeur. Les deux habitations de tes jeunes années.

. . . .

Un lac couvert de lys blancs, et dont la tristesse inspirait la mélancolie en provoquant les pleurs, ses fleurs flottantes, ses roseaux, qui mêlaient leurs soupirs aux soupirs du soir, l'hirondelle effleurant la surface du lac, et dont le vol agile contrastait avec son calme ; -- un être à tes côtés, aussi triste que toi, et prématurément affecté par la douleur et la réflexion, qui, pendant la variété des saisons de l'année, foulait d'un pas sympathique les allées et les sentiers des bosquets ; -- cet être charmant, qui marchait avec toi tantôt sur le tendre tapis de Mai, mois du rossignol, tantôt sur le riche gazon de l'été, tantôt sur la verdure flétrie, et tantôt sur la neige tombée ; -- quelque fût l'aspect changeant du ciel, depuis le printemps jusqu'à l'hiver, quand vient l'oiseau sauvage, Elle était là, Elle, la jeune, la pure, la sensible, l'affectueuse, la chère compagne de ta douleur précoce, pour partager avec toi l'influence du spectacle de la nature et pour aider * à cette puissante impression qui provient des objets extérieurs, -- Ta sœur, mélancolique *René* ! Elle, qui, comme toi, souvent oppressée de larmes, qu'elle ne pouvait répandre, observait l'épaisse vapeur de la prairie, retombant en pleurs à l'aube du jour, et qui contemplait avec toi le coucher solennel du soleil, et remarquait le triste retour de la rosée.

. . . .

Alternativement la ville et la campagne, la vague et la forêt : voilà la nourriture mentale de ton adolescence.

* « La pression du dehors.

WORDSWORTH.

The mind a thing of first impressions is,
† And Genius oft its path to hasard owes.
« *Poëta nascitur, non fit ;* » but chance
May work what study never could achieve,
And form the poet, as it fashion'd thee,
Byron of prose ! whose burning fancy drew
The love of Indian Atala, and, on
The druid shore of desolate Carnac,
The passion of Velleda !
In the haunt
Of some primeval wilderness o' boughs,
Where yet the swinging ax hath never dealt
Its sounding and reiterated stroke , --

....

'Twas there,
-- (Thy home th' *ajouba* of the Iroquois,
Who left thee to thy solitary mood,) --
That, poring in the tall and feather'd fern,
Thy mind imbib'd the nourishment of thought,
As buds imbibe the dew. Thus, day by day,
-- The ready germs developing with that
Magnificently meditative life, --
Its poësy expanded, but, to save
* The fancy from itself, (so apt to breed
The canker at the core, -- the rotting worm
Of morbid Sensibility,) it lack'd
The wholesome check of *real* woe. It came
-- In blood, and banishment, and bitter need,
In sickness, and in toil for daily bread,

† « True Genius » (says Dr Johnson) « is a mind of large natu-
« ral powers, accidentally determined to some particular direction. »

* » Fancy enervates, whilst it soothes, the heart, »
BEATTIE'S » *Minstrel.* »

L'âme est sensible aux premières impressions ; et † le Génie doit souvent sa direction au hasard. « *Poeta nascitur, non fit :* » mais le hasard peut faire ce que l'étude ne pourrait jamais accomplir, et former le Poète, comme il t'a formé, toi, Byron de la prose ! dont l'imagination brûlante peignit l'amour de l'indienne Atala, et, sur la côte druidique du solitaire Carnac, la passion de Velléda.

Ce fut dans les retraites ténébreuses des antiques forêts, où la hache, balancée dans l'air, n'a jamais porté ses coups retentissants et réitérés.

. . . .

— Ce fut *là*, (près l'ajouba de l'Iroquois, qui te laissait à ton humeur solitaire,) que, rêvant dans la fougère aux longs rameaux de plumes, ton esprit reçut la nourriture de la pensée, comme le bouton reçoit la rosée du ciel. Ainsi, de jour en jour, les germes disposés se développant avec ta vie si magnifiquement méditative, ta poésie s'est étendue ; mais, pour sauver d'elle-même * l'imagination, (si portée, hélas ! à nourrir le ver rongeur de la Sensibilité maladive,) il te fallait le frein salutaire du Malheur *réel*. Il vint...... dans le sang, dans l'exil, dans la détresse amère, dans la souffrance, dans le

† « Le vrai Génie » (dit le Dr Johnson) « est un esprit, doué « de grandes et diverses qualités, que l'accident détermine vers une « direction particulière. »

* « L'imagination affaiblit, pendant même qu'elle adoucit le cœur. »
BEATTIE'S » *Minstrel.* »

And weariness of heart it came, -- and then,
Sublim'd by Trial, Genius took the plume,
And *René* stood before ye, as he is. —

A throne in dust, — a people decimate
With civil murder and with foreign war, —
The social fabric shaken to its base
By wicked fools, that jeer'd at God himself, —
Thy patriotic, voluntary task
(Robbing the night o' slumber) was to rear
A shrine to Jesus, deck'd with classic flow'rs,
That breath'd a graceful piety, and thus
To Virtue win enchanted Vice again.

* The pow'r, whose missing column was a creed,
The pillar saw, and hail'd with solid praise. —

....

And now, the chosen Envoy of the Muse,
Poetic Zeal set out for Palestine,
Accompani'd by Lore ; and Eloquence
Hath told us how in Solyma thy tears
Of fervour bath'd the Holy Sepulcre,
And how at silent morning thou didst stand
At Sparta on the vestige of a wall,
And strive to wake the echoes with a name,
Which woke not even *them*, — Leonidas ! —

† « The *style*, it is the *soul* ; » then surely thine
Was boldly grand, Châteaubriand ! It was.

* Buonaparte. « *La Révolution s'était faite homme.* »

† « *Le style, c'est l'âme*, says M. Villemain, and « *Le style, c'est* » *l'homme,* » says M. Buffon.

travail journalier, dans la lassitude du cœur, il vint, et puis, rendu sublime par l'Épreuve, ton Génie prit la plume, et voilà René tel qu'il est !

Mais un trône est tombé dans la poussière, -- un peuple est décimé par l'assassinat civil et la guerre étrangère, -- le système social est ébranlé jusque dans sa base par de criminels insensés, qui se moquent de Dieu lui-même, -- alors ton œuvre patriotique et volontaire (défendant à tes yeux le sommeil) fut d'élever un autel à Jésus, de l'orner de fleurs classiques, répandant un parfum de piété gracieuse, et de ramener ainsi à la Vertu le Vice enchanté.

* Le Pouvoir du jour, auquel manquait le soutien de la foi, te trouva, et t'accueillit avec les louanges d'une vraie reconnaissance.

. . . .

Puis, l'Envoyé de la Muse, tu partis pour la Palestine, accompagné du Zèle et de la Science ; et l'Éloquence nous a dit comment, à Sion, tu arrosas le Saint-Sépulcre de tes larmes, et comment, à la venue silencieuse de l'aurore, debout sur un vestige de muraille à Sparte, tu essayas de ressusciter un nom que Sparte a dû connaître. Mais les échos même se turent, et nul n'y répéta *Léonidas* !

† « *Le Style, c'est l'Ame.* » La tienne, alors, fut audacieusement grande, *Châteaubriand* ! Elle le fut. Invincible

* Buonaparte . « *La Révolution s'était faite homme.* »

† « *Le style, c'est l'âme.* » dit M. Villemain, et « *Le style, c'est* « *l'homme,* » dit M. Buffon.

The great adherent of a principle,
Legitimateley great, Misfortune found
No wavering in *thee*. When others rul'd
Thy Country was thy King.

....

But lo ! the flowing tide is running fast,
To mahe once more an island of the rock,
Where thousands after thousands shall resort
To pay a vari'd homage at thy tomb,
Far worthier than mine, tho' none, I ween,
More deep than that a stranger offers thee.

The waves are meeting. *René* ! fare thee well !

Stephen Prentis.

adhèrent au grand principe de la légitimité, le Malheur ne découvrit jamais de faiblesse en toi. Quand d'autres gouvernèrent, ton Pays fut ton Roi. --

....

Mais voilà que les flots remontent ! Le rocher devient une île, où des pèlerins sans nombre déposeront sur ta tombe leurs différents hommages, plus dignes de toi que les miens ; mais je pense qu'aucuns ne seront plus profondément respectueux que ceux que t'offre l'étranger.

Les vagues s'entrelacent. Adieu ! *René*, Adieu !

M. K. P.

LES MARTYRS.

Elle est bien vraie cette parole sacrée : *vous n'avez rien que vous n'ayez reçu.* Nous avons tout reçu de Dieu, et aussi, nous pouvons le dire, nous avons tout reçu des hommes ses organes, ses ministres, ses intermédiaires.

Le cœur de l'homme, Dieu l'a donné à former à sa mère; à chaque instant de notre vie, à chaque pulsation de notre cœur, ne surprenons nous pas en nous mêmes les sentiments qu'elle y a excités de son doux sourire, qu'elle y a fait éclore de la chaleur de son regard et de sa parole? Avec bonheur nous la retrouvons en nous, et notre vie est une continuation, comme une extension de sa propre vie.

Toutes les facultés de notre âme devraient, en chœur, chanter un hymne incessant de reconnaissance; nous ne sommes pas redevables seulement à notre mère.

Notre intelligence n'est-elle pas venue à la lumière comme par l'insufflation de quelque

grande intelligence qui l'a façonnée à son image et ressemblance, et notre imagination n'a-t-elle commencé à déployer ses ailes, ne s'est-elle pas aventurée pour une première fois dans ce vaste monde de la poésie et de l'art, soutenue et comme dirigée dans son douteux essor, par quelque noble et grande imagination? *Aquila ad volandum provocans pullos suos.*

Dans le tour de notre esprit, dans nos habitudes intellectuelles, nous retrouvons incessamment les traces profondes de l'influence exercée par l'écrivain qui a eu nos premières sympathies, et l'image jamais effacée, toujours renaissante du premier maître de nos pensées.

Sur les ailes de notre imagination, nous voyons comme le reflet des teintes brillantes de la puissante imagination qui tout d'abord nous a fascinés.

Cette double influence, Châteaubriand, autant, plus qu'aucun écrivain de nos jours ne l'a-t-il pas exercée? ces traces lumineuses et profondes du génie, dans combien d'âme ne les a-t-il pas imprimées?

A certain endroit de ses *Mémoires*, si je ne me trompe, l'Homère du dix-neuvième siècle parle assez plaisamment de sa lignée poétique; il se plaint et il a bien raison, de ses enfants. Plusieurs d'entr'eux ont dissipé et dissipent en folies, en débauches d'imagination, leur brillant héritage.

Je ne suis pas de cette lignée, je ne suis pas de cette famille de poètes dont Châteaubriand est le père, mais j'ai beaucoup reçu aussi moi du grand apologiste, du grand poète. Le premier livre que j'ai goûté, que j'aie compris c'est le *Génie du Christianisme;* mon âme toute neuve fut comme transportée, ravie, par cette merveilleuse lecture, et je ne crois pas que jamais j'aie éprouvé des jouissances intellectuelles comparables à celles que me causèrent certains chapitres lus dans la douce société d'un de mes amis, sous les beaux ombrages de notre petit séminaire.

Le grand, le puissant nom de Châteaubriand, je ne le prononcerai jamais qu'avec un sentiment profond de reconnaissance.

Jusqu'à présent, c'est dans le sanctuaire, dans l'intimité de mes pensées et de mon cœur que je lui ai payé ma dette; on veut que je vienne publiquement déposer mon tribut d'hommage sur son tombeau.

Cette publicité m'effraie; ma plume timide et inexpérimentée n'y est pas faite — et puis je dois parler des *martyrs,* de la grande épopée des *martyrs !* je ne me sens pas à la hauteur de cette mission.

J'ai pris les *Mémoires d'Outre-Tombe,* j'ai voulu consulter le Génie sur son œuvre. Il m'a fait une

réponse bien simple ; il semblerait vraiment, à entendre le poète, qu'il s'agit de quelque livre bien vulgaire ; écoutons : « Au printemps de 1809 pa-
« rurent les *Martyrs*. Le travail était de conscience.
« J'avais consulté des critiques de goût et de sa-
« voir, MM. de Fontanes, Bertin, Boissonnade,
« Malte-Brun, et je m'étais soumis à leurs raisons.
« Cent et cent fois j'avais fait, defait et refait la
« même page. De tous mes écrits, c'est celui où
« la langue est la plus correcte.

« Je ne m'étais pas trompé sur le plan...... et
« plus bas. « Le défaut des *Martyrs* tient au mer-
« veilleux direct que, dans le reste de mes préju-
« gés classiques, j'avais mal à propos employé... »

Embouchez la trompette, écrivailleurs de notre époque, pour annoncer et préconiser fastueusement vos productions monstrueuses et hâtives. Vous n'atteindrez jamais à la hauteur de cette bonhomie qui fait si bon marché d'une conception sublime.

Ce que Châteaubriand veut bien appeler *style correct* dans les *Martyrs*, c'est tout simplement, une des magnificences, un des plus splendides joyaux de la couronne littéraire de notre France. A quelle école appartenait le jeune écrivain ? C'était ce que se demandaient avec anxiété tous les critiques lorsque parut la merveilleuse épopée ; évidemment il secouait le joug, il rompait avec les

autorités, les maîtres du goût ; Il se frayait des voies nouvelles, ou plutôt il continuait à suivre audacieusement celles qu'il s'était ouvertes déjà dans le *Génie du Christianisme.* C'était effrayant ; car cette vigoureuse imagination, devait dans la puissance de son essor en entraîner bien d'autres à sa suite.

Oui, c'était effrayant, et depuis il a été bien démontré que les terreurs n'étaient pas sans motif.

Il aurait fallu que le jeune écrivain s'asservît à se traîner dans l'ornière de la littérature froidement compassée, de la poésie sans inspiration et purement métrique du consulat et de l'empire. S'il avait voulu, de ses doigts qui devaient faire vibrer la harpe des prophètes, tenir languissamment la plume glacée des écrivains imitateurs de cette époque, si son génie avait mieux aimé replier ses ailes, et aller à pied, pour nous servir d'une de ses expressions, on lui aurait permis peut-être de se faire apologiste, et de cadencer quelques phrases en l'honneur du christianisme.

Mais l'auteur des *Martyrs* était envoyé pour continuer la chaîne d'une autre littérature que cette littérature bâtarde.

Cet écrivain à l'imagination si hardie, à l'esprit si indépendant, il était d'une école, et, bien plus que ses contemporains, il était fidèle aux traditions; Il était de l'école de la grande littérature de tous

les siècles, de l'école de la bible, de celle d'Homère de Sophocle, de Platon, de l'école de Virgile, de Ciceron, d'Horace, de Dante, de l'école des grands poètes de l'Italie, de l'école des Pères de l'Église de celle enfin des grands écrivains du siècle de Louis XIV. Le style des *Martyrs* c'est comme un écho des grandes voix qui se marient, se mèlent, se confondent, de tous ces écrivains, de toutes ces littératures.

Le style était inoui, mais l'entreprise l'était-elle moins ? Je ne connais rien qui puisse faire apprécier à sa juste valeur la littérature de cette époque, autant que les critiques mesquines, dont le livre magnifique des *Martyrs* fut l'objet à son apparition. Ne nous préoccupons pas de ces critiques hargneux; le bon sens public en a fait justice, et quelques tracasseries ont été pour Châteaubriand compensées de beaucoup de gloire.

Le premier Consul avait ouvert les temples, mais les hommes de la science et de la littérature n'y affluaient pas. Presque tous s'obstinaient à ne voir dans les hommages publics, rendus au culte, qu'une *capucinade ;* dans la profondeur de leurs pensées et l'élévation de leur esprit, ils arrivaient tout au plus à comprendre, qu'une religion pouvait encore être bonne pour le peuple. Sous l'empire de circonstances semblables, et lorsque dominaient de pareilles dispositions, n'était-il pas inoui

qu'un écrivain vint dire en face à son siècle : tu nies le christianisme, tu le repousses avec dégoût, tu l'accuses d'avoir assombri la vie, d'éteindre l'inspiration poétique, et de flétrir au front des sociétés la couronne des beaux arts, et bien je te donne un solennel démenti, et ce démenti pour l'appuyer, je veux demander des inspirations à cette religion qui se présente à tes yeux fascinés, si décolorée et si déshéritée de toute poésie.

Je veux que tu palpites en lisant un poëme dont tout l'intérêt, tout le mouvement tout le drame jailliront des sources même des traditions chrétiennes. Tu prends le prétexte de la poésie pour t'éloigner du christianisme ; par la poésie tu reviendras à ce christianisme que tu repousses, et tu rompras de dédain avec cette littérature affadie qui n'a pas la vertu de te ranimer, et qui ne trouverait même pas assez de verve pour entonner le chant de tes funérailles. »

Ce démenti, Châteaubriand l'a envoyé à son siècle ; ce poëme il l'a chanté, c'est celui des *Martyrs*.

Faire resplendir au front de la religion chrétienne sa couronne de haute poésie, venger et faire pour ainsi dire sortir de l'ombre cette muse chrétienne, chaste et sublime, qu'avaient invoquée Dante et le Tasse, mais que depuis semblaient avoir oubliée les poètes ; et en même temps faire

éclater la divinité de cette religion sainte, voilà le double et noble but que se proposait et devait se proposer le grand écrivain ; car la poésie du christianisme ne peut-être que la splendeur de sa vérité et de la divinité.

Châteaubriand choisit admirablement le moment de l'action de son poëme. A nulle époque de l'histoire de l'Église il n'y a peut-être autant de mouvement, d'intérêt, de chaleur et d'énergie dans la lutte de toutes les passions contre la religion du Christ, qu'à cette dernière période des temps héroïques du christianisme où le grand écrivain a placé le théâtre de son poëme; à nulle époque aussi l'intervention divine n'est plus sensible et plus palpable, et l'impuissance humaine n'est proclamée plus haut.

Ce Christianisme traqué par toutes les puissances de ce monde, honni, stigmatisé par la philosophie, ridiculisé par la satyre, comme il est bien partout, comme il touche à tout par ses irrésistibles influences ! Il a modifié la langue de la philosophie, à l'insu peut-être de la philosophie elle-même; il a pénétré, et comme adouci de son esprit de mansuétude, la législation de l'empire, et cette religion qui s'avance avec tant de douceur, le despotisme sent bien que c'est le seul ennemi qui lui reste, et qu'il ne sera pas le maître absolu, le Dieu du monde, tant qu'elle règnera sur le cœur, ne serait-ce que d'une timide vierge.

Qu'il est admirable et puissant, le Christianisme, à cette époque, donnant à l'humanité le sentiment de sa dignité, en lui rendant la souveraineté de sa conscience! qu'il s'avance radieux au milieu des corruptions et des turpitudes du siècle, escorté de son armée de martyrs, et quel chant de triomphes, lui entonnent ces enfants, ces vieillards, ces faibles femmes qui de l'échafaud s'élèvent aux cieux, réunis dans un ineffable chœur!

La littérature profane n'est plus qu'un bégaiement, une vaine rhétorique sans inspiration; les sentiments nationaux, les convictions au moins terrestres qui faisaient la vie et l'âme de la littérature des temps anciens, sont mort dans tous les cœurs. Il n'y a plus de parole ayant autorité et puissance, que la parole chrétienne ; la littérature des Pères a déjà préludé à ses chefs-d'œuvre, et tous les martyrs ne sont pas allés à la mort après avoir dit d'un seul mot : *Je ne sacrifierai pas aux Dieux de l'Empire ;* Il y en a qui du pied de l'échafaud ont adressé à l'Empereur et au monde d'immortelles apologies. Les Saint-Ambroise, les Saint-Augustin, les Saint-Jérome, les Saint-Chrysostôme arrivent; Ils ont eu leurs précurseurs.

Le Christianisme ne lutte pas sur tous les points ; au désert il s'est fait une demeure de paix, et dans la Thébaïde les patriarches de la vie reli-

gieuse le réalisent déjà dans toutes ses perfections; à toutes les frontières, l'empire est assiégé, envahi souvent par la grande armée des barbares. Les légions Romaines leur opposent encore un reste de vigueur; elles seront impuissantes bientôt; mais le Christianisme arrive et au sein de la barbarie, il jette déjà la semence de l'avenir et de la civilisation.

D'un côté la philosophie, le despotisme, toutes les mauvaises passions; de l'autre toutes les vertus, toutes les forces divines inoculées par la Grâce à l'humanité, et personnifiées dans les martyrs, les Pères de l'Église, les évêques, les solitaires, les missionnaires de ces premiers siècles, voilà bien les personnages du grand poëme de Châteaubriand voilà les deux camps, les deux bannières qui marchent l'une contre l'autre ; les puissances invisibles se séparent en deux phalanges, et chacune prend parti pour l'un des deux camp. Dieu domine la scène et sans gêner la liberté, tient le fil des évènements humains.

Je ne vois que cela dans les *Martyrs*, et devant ce qui constitue pour moi la réalité du grand poëme, s'effacent les physionomies d'Eudore, de Cymodocée, de Démodocus, etc...

Certes leur histoire est d'un intérêt bien secondaire, elle n'a de valeur pour moi, qu'autant qu'elle se déroule et se déploie à travers les circonstan-

ces culminantes, et les évênements de cette époque, si grands par eux-mêmes et si féconds pour l'avenir.

Le dirai-je, les actes des Martyrs, et les légendes de la vie solitaire, me font mieux comprendre les grandeurs, et la sublime poésie de cet âge héroïque du christianisme, que le poëme de Châteaubriand lui-même, et cependant quelle vie, quelle animation, quels magnifiques tableaux, souvent quelle vérité dans ce poëme dont l'auteur a su si largement se tracer le cadre ! mais ce manteau de poésie classique sied-t-il bien à cette époque qui a son caractère si propre et si tranché ? seule peut-être elle pouvait se peindre et parler d'elle-même. Elle s'est exprimée, elle s'est livrée à la postérité avec la plus sublime simplicité. Pourquoi retoucher un tableau si largement fait et qui ne peut-être vrai qu'une fois et n'est-il pas puéril de vouloir faire sortir des mœurs, des croyances chrétiennes à cette époque comme une sorte de mythologie, qu'il faudra dans toute la longueur du poëme opposer à la mythologie payenne qui certes dans ces temps était bien morte ?

Je l'avouerai ces questions me paraissent sérieuses et s'il s'agissait de juger le poëme des *Martyrs* en lui-même, de l'apprécier comme expression fidèle de cette mémorable époque qui doit y revivre, Châteaubriand, le grand Châteaubriand

n'échapperait pas à des reproches sévères devant la postérité.

La simplicité, l'austérité de ces premiers hommes du christianisme est trop souvent altérée dans son poëme ; les personnages les plus purs, les plus héroïques de cette époque posent avec trop d'art devant le lecteur, ils se drapent dans leurs vertus, et sur toutes ces physionomies il y a une teinte de paganisme qui ne s'efface jamais. Cymodocée reste toujours un peu la prêtresse des Muses, et elle ne représente assurément pas ces vierges sublimes, ces femmes fortes que nous voyons si simples et si grandes dans les *actes des Martyrs.* Le personnage de Cymodocée dans un poëme consacré à la glorification du Christianisme ne devait-il pas être conçu bien scrupuleusement sur le type de ces femmes chrétiennes?

Eudore trouve des accents du plus pur christianisme ; c'est une figure admirablement tracée que celle de ce soldat romain en qui l'éclat des vertus militaires est rehaussé de l'éclat des vertus chrétiennes, jeune homme entraîné d'abord par ses passions, puis vaincu par la grâce, s'abandonnant d'abord aux excès de l'amour sensuel, puis rendu capable par la religion de J.-C. de la chasteté, de la plus angélique pureté dans l'amour. C'est une grande idée d'avoir présenté dans une même vie, dans une même âme, le règne successif

de l'amour payen avec ses fausses joies et ses funestes suites, et de l'amour chrétien avec sa paix, sa sérénité et ses joies qui ne doivent pas finir.

Mais il s'en faut que j'aime dans toutes ses parties la confession, ou si vous voulez le récit d'Eudore pénitent ; les plus merveilleux détails, les plus touchantes histoires, ne feront jamais pardonner à Eudore les voluptés de l'épisode de Velléda; ce n'est pas dans ce style, ce n'est pas avec cette complaisance sensuelle que Saint-Augustin raconte ses égarements.

Ma critique s'arrêtera là ; elle est allée trop loin peut-être. On me dira : vous blâmiez tout-à-l'heure les critiques dont les *Martyrs* avaient été l'objet à leur apparition, et voilà que vous retombez dans les mesquineries reprochées aux contemporains de Châteaubriand.

A cela je répondrai : c'est bien vrai, je crois les âges héroïques du christianisme bien mieux exprimés dans les mémoires des fidèles arrivés jusqu'à nous, que dans le poëme de notre grand écrivain; mais ce poëme, au commencement de notre siècle, pouvait-il être conçu autrement qu'il l'a été par son auteur? les héros de cette épopée pouvaient-ils se présenter aux hommes de ce temps avec une autre physionomie que celle qu'il leur a donnée, les mœurs des premiers chrétiens, dans leur simplicité et leur austérité, pouvaient-elles

être-montrées à cette génération de Rhéteurs et de Sceptiques ?

Châteaubriand s'il écrivait les *Martyrs*, de nos jours, ne serait pas plus harmonieux, mais serait plus vrai ; mais enfin le poëme des *Martyrs* a pour but la réhabilitation du Christianisme ; ce but il l'a magnifiquement atteint, que voulez-vous de plus ? n'est-ce pas depuis le *Génie du Christianisme* et depuis les *Martyrs* qu'il n'est plus de bon ton de couvrir la religion du Christ de sarcasmes ? n'est-ce pas depuis la publication de ces deux chefs-d'œuvre que ses ennemis même s'inclinent devant elle, et au moins pour son passé lui rendent hommage ?

Le *Génie* du *Christianisme* et les *Martyrs* restent les plus beaux fleurons de la couronne de notre grand poète.

A. Le Blanc.

PAROLES DE LA VIE A LA MORT.

A CHATEAUBRIAND.

SONNET.

Dors, austère figure, entre toutes bénie !
O roi de l'infini, prophète, homme-géant,
Qui du Christianisme élevas le génie,
Et dont la gloire plane... au-delà du néant !

Semblables à ces voix d'une longue agonie,
En surmontant les bords de l'abîme béant,
Les vagues berceront, dans leur lente harmonie,
Ton nid d'aigle, — au-dessus de leur vieil océan !

Dors !... du haut du rocher, où, sans tourner la tête,
Tu resteras couché, défiant la tempête,
Comme un phare, ta croix dans l'air tendra ses bras !

Tu rêveras encore aux jours de tes présages,
Et tu verras passer, dans ton vieux lit des âges,
Tous les événements, que tu domineras !

VICTOR LEMONNIER.

Rennes, le 14 juillet, 6 h du m.

SOUVENIRS.

le 18 juillet 1848

Ce mémorable jour est là, dans ma mémoire !
Au prestige d'un nom il fait longtemps rêver ;
A l'immortalité, sur la terre, il fait croire,
Car je vis tout un peuple, ensemble, se lever !

Le soleil lui prêtait les rayons de sa gloire ;
Les flots, avec orgueil, semblaient se soulever,
Pour chanter, dans les airs, comme nous, dans l'histoire,
Leur hymne, pour celui, qu'ils venaient retrouver.

Un laurier, sur la châsse, épanchait son feuillage....
Et je mêlai mes pas au long pélérinage !
Oh ! non.... ce n'étaient point les pompes de la mort :

C'était bien son triomphe, et le char funéraire,
Sur les grêves, traînait l'homme, qui, loin de terre,
Chez l'éternel allait chercher un nouveau port !

le 19 juillet 1848.

Et, le soir, quand la nuit couvrit de son silence
Ces lieux, que l'océan baignait de toutes parts
De ses flots, qui semblaient *lui* servir de défense,
Sous le dôme, où brillait l'étoile aux feux blafards ;

Contraste saisissant sur cette scène immense !...
Je gravis, à pas lents, les dalles des remparts ;
Pensif, je revenais, mesurant la distance,
Sur sa tombe déserte, arrêter mes regards !

Et le feu des fallots errait sur les flots sombres ;
Tout seul, il habitait le royaume des ombres ;
Oui, le vieux barde, au ciel, conversait avec Dieu !

Mon âme s'étonnait à tes aspects sauvages !
Saint-Malo ! — je quittais, tristement, tes rivages,
Et mon cœur éperdu vous jetait son adieu !

VICTOR LEMONNIER.

Rennes le 30 mars 1849.

Les dernières années de Châteaubriand.

MADAME RÉCAMIER.

SOMMAIRE.

Deux amitiés. — Une première visite à la rue d'Enfer. — Intérieur de Châteaubriand en 1834. — Une Prédiction. — L'Abbaye-aux-Bois. — Déclin de Châteaubriand. — Le salon de Mme Récamier. — Son cercle habituel. — Fusion des partis. — Les lectures des *Mémoires d'Outre-Tombe*. — L'auteur et les auditeurs. — La page de Waterloo. — Une larme de Châteaubriand. — Les hommes d'intuition et les hommes d'action. — Pourquoi Châteaubriand ne pouvait publier ses *Mémoires* avant sa mort. — Les fêtes littéraires de l'Abbaye-aux-Bois — *Cymodocée.* — Mlle Rachel, etc. — Mes derniers entretiens avec Châteaubriand. — Son agonie. — Ses dernières paroles. — Sa mort. — Ses pensées sur la société future. — La mort de Mme Récamier. — Son portrait. — Prière et souvenir.

A Monsieur Du Breil De Marzan,

Vous me demandez, cher compatriote, le récit des dernières années de Châteaubriand. C'est réunir deux plaies encore saignantes dans mon âme : c'est me rappeler mes deux amitiés les plus illustres et les plus regrettables, deux amitiés qui n'en faisaient qu'une pour moi comme pour le monde : Châteaubriand et Mme Récamier ! Je ne recule point toutefois devant cette œuvre de piété

triple et sainte. La douleur se console en se nourrissant d'elle-même ; — et mes yeux aiment à se retourner, à travers leurs larmes, — vers ce soleil qui s'est couché dans une gloire si pure, — vers cette étoile qui l'a suivi par de là l'horizon terrestre.

Vous pardonnerez à ma reconnaissance de mêler quelques souvenirs personnels à mes hommages à ces deux grandes mémoires.

Lorsque j'arrivai de la Bretagne à Paris, il y a quinze ans, Châteaubriand reçut ma première visite et devint mon premier ami.

Ce fut dans la rue d'*Enfer* que je le vis d'abord, et que j'eus l'insigne bonheur de conquérir cette amitié, dont les témoignages forment le plus précieux de mes trésors.

Franchissez le Luxembourg, et l'Observatoire, et suivez cette allée triste et déserte qui aboutit à la rue d'Enfer. Horrible nom, n'est-ce pas, pour une rue si glorieuse ? Mais la postérité l'appellera rue de Châteaubriand. Regardez cette porte verte, cette cour où l'herbe pousse entre les pierres, et au fond cette simple maison avec son perron modeste, son unique étage, plus modeste encore, et ses petites fenêtres silencieuses ; c'était il y a quelques années, l'hermitage du grand solitaire.

Par une matinée de Septembre 1834, je franchissais, le cœur palpitant, cette porte et cette

cour ; un concierge vénérable me conduisit jusqu'au perron, au haut duquel je me trouvai dans un étroit vestibule. Là, un domestique me demanda mon nom, alla m'annoncer et me conduisit par un escalier couvert d'une toile peinte, jusqu'à une petite antichambre attenant à la bibliothèque de M. de Châteaubriand. C'est là qu'il me recevait. J'entrai, pénétré de ce respect religieux qui vous saisit à la porte d'une église.

Au fond d'une pièce longue, en forme de rectangle, ouverte au couchant sur un jardin, garnie de l'autre côté d'une bibliothèque en bois de chêne sculpté, et occupée dans toute sa longueur par une énorme table du même bois et du même travail, assez semblable à un billard, j'aperçus M. de Châteaubriand, assis sur son fauteuil, en face de la cheminée. Il était tête nue, en pantoufles et vêtu d'une longue redingote bleu foncé, croisée et boutonnée jusqu'au menton. Des livres et des papiers étaient épars devant lui sur sa table, et d'autres étaient placés sous sa main, entre les tablettes des bas côtés.

M. de Châteaubriand se leva brusquement, vint audevant de moi jusqu'à la moitié du cabinet, me reçut avec une politesse à laquelle je reconnus l'homme de cour et l'ambassadeur, et me conduisit jusqu'au bout de sa table, où j'eus, malgré mon émotion, la précaution de m'asseoir en face de lui.

Le jour, qui entrait librement par les fenêtres, et qui éclairait en plein sa noble et belle figure, me permit de l'analyser dans tous ses détails.

M. de Châteaubriand avait alors 66 ans. Cet âge n'est pas l'extrême vieillesse, mais quand je songeais à tout ce que cet homme avait fait depuis sa naissance, je le trouvais bien jeune pour son âge, et je me demandais de quelle trempe devait être cette nature, non seulement pour avoir résisté à tant d'épreuves mais encore pour en avoir sauvé tant de vigueur et de fécondité.

Sublime et inaltérable privilège du vrai génie, qui plane au-dessus de tous les orages d'ici bas, parceque son essence est divine, et qui ne se fatigue jamais de ses œuvres, parceque sa vie même est de produire et que son trésor est inépuisable !

Après m'avoir parlé du rôle de la jeunesse de notre temps, qu'il regrettait de voir perdre tant de verve en productions futiles, Châteaubriand prit sur la table un ouvrage nouveau, dont il achevait la lecture ; *La Démocratie aux États-Unis*, de M. Alexis de Tocqueville.

— Voilà, dit-il, d'une voix sincère et enthousiaste, que l'auteur eût été trop heureux d'entendre, voilà un livre solide et utile, et un livre de jeune homme cependant ! Mais celui-là n'a pas dépensé sa force et son talent en rêveries creuses et en divagations vaines. Il s'est épris d'une haute

idée, d'un généreux projet ; il leur a consacré son temps, sa fortune, son génie ; et il a composé une œuvre importante et durable, pleine d'intérêt réel, riche de vérités et d'aperçus nouveaux ; une œuvre dont la France doit le remercier et le récompenser, dont je lui ai le premier obligation, puisque je trouve à m'y instruire, moi qui ai vu l'Amérique, et puisque je range sa lecture parmi celles qui m'ont le plus profité !

Il termina en prédisant au livre de M. de Tocqueville les succès de toute sorte qu'il a en effet obtenus depuis, dans tous les partis et près de toutes les classes, au point de mériter à son jeune auteur le grand prix Montyon, l'entrée à deux Académies, au Parlement et enfin au Pouvoir, où il occupe avec honneur une des plus hautes positions.

Cette prophétie me frappa vivement, sa réalisation éclatante ne m'a pas permis de l'oublier, ni de la passer sous silence.

Introduit bientôt après à l'*Abbaye-aux-Bois,* chez Mme Récamier, dont le salon était comme celui de Châteaubriand, je revis le grand homme toutes les semaines; il fut mon conseil littéraire ; il écouta ou lut mes premiers travaux ; et au milieu de ces entretiens intimes que je n'oublierai de ma vie, je puis suivre son génie jusqu'au déclin des jours suprêmes.

Il jeta son dernier rayon dans la *vie de Rancé.* Si cet ouvrage n'était plus un chef-d'œuvre de son talent, c'était encore un modèle de sa foi. Chez lui, l'esprit s'était fondu dans le cœur, le chrétien survivait à l'homme. Il n'avait plus de force que pour aimer Dieu et son prochain, pour serrer la main, pour rendre des services, pour donner des consolations aux amis qui lui restaient, pour partager aux pauvres les débris de sa richesse, et pour aller prier, soir et matin, dans la petite chapelle qui touchait à son alcôve.

Il était passé de la rue d'Enfer à la rue du Bac, 112, — afin d'être plus près de Mme Récamier. Le pélerin, qui avait tant couru le monde, ne faisait plus qu'un voyage quotidien, vers trois heures, de son hôtel à l'Abbaye-aux-Bois. Son corps était encore sain, sa tête inspirée, ses yeux pénétrants, sa parole rare, mais saisissante. C'étaient les jambes qui lui faisaient défaut, comme à Louis XVIII : Elles se raidissaient et se pétrifièrent d'année en année. La mort l'envahissait par le bas. Il était dans la tombe jusqu'au buste. Hors l'Abbaye-aux-Bois, il ne se faisait guère porter qu'à l'Académie, où il alla la dernière fois pour assurer l'élection de M. Ampère, et pour me faire la délicate surprise que vous savez. Il y a six ou sept ans, je le rencontrai encore un jour, et j'eus l'honneur de lui donner le bras sur le Carrousel. Ce fut peut-être sa dernière promenade.

Que vous dirai-je du salon de Mme Récamier ? C'était le dernier salon Français, — tenu par la dernière muse et la dernière fée de notre pays. Tout un siècle de gloire, de dévouement, de politesse, de grâce, de beau langage et de bonnes manières s'est fermé avec ce salon sans égal qu'on ne retrouvera plus jamais ; — a disparu avec cette femme supérieure et charmante, qui résumait en elle, par un privilège unique et suprême, les mœurs de l'ancienne France et les idées de la France nouvelle.

Plus le cercle de Mme Récamier se resserrait, autour de son doux regard éteint de jour en jour par la cécité, plus il était recherché des sommités de tout genre et des représentants de toute nation. Les ambassadeurs, les ministres et les grands personnages étrangers s'y faisaient introduire après leur début en cour, et quelquefois même auparavant. Quand on avait soumis à Mme Récamier ses lettres de créance, on se trouvait dans le monde au niveau de tout. Que d'efforts, de démarches, de bassesses j'ai vu faire au plus orgueilleux, pour franchir le seuil de *l'Abbaye-au-Bois* ! mais à peine s'abaissait-il chaque année, devant cinq ou six nouveaux hôtes. Châteaubriand redoutait les figures inconnues. Elles imposaient la contrainte et le silence à son franc parler, — de plus en plus brusque et grondeur. Mais aussi,

quelle liberté d'opinion entre les habitués! comme on foulait aux pieds les intérêts personnels! Comme on laissait tous les préjugés à la porte! Que le point de vue de la discussion était élevé, son champ large et ses conclusions généreuses! Dieu et l'humanité dominaient tout. Quel malheur que nos hommes d'état d'aujourd'hui n'aient pas fait leur éducation à cette école! M. Guizot y rendait justice au courage d'Armand Carrel; M. de Genoude, à l'indépendance de Benjamin Constant; Mme de Girardin, au radicalisme de David (d'Angers). Tous les partis s'entendraient demain, si l'esprit conciliateur de ce comité pouvait gagner la France entière.... Mais hélas! Je crains que Châteaubriand n'ait emporté cet esprit d'union dans sa tombe.

Quand on faisait une lecture des *Mémoires d'Outre-Tombe* chez Mme Récamier, c'était, parmi les plus célébres et les plus fidèles amis de la maison, à qui recevrait l'invitation précieuse. Il y avait des milliers de prétendants et seulement une vingtaine d'élus. MM. de Noaillès, de Kergorlay, Ballanche, Sainte Beuve, Briffaut, Ampère, Lenormand, etc. deux ou trois critiques éminents, quelques ambassadeurs étrangers, quelques républicains dociles à l'appel de leur précurseur, quelques jeunes gens admis comme moi dans l'illustre sénat de Mmes Augustin Thierry, Gay, de Girardin, d'Hautefeuille, etc.

Châteaubriand s'asseyait à l'écart, sous le tableau de *Corinne*; M. Ampère ou M. Lenormand déroulait le manuscrit, et lisait d'un ton simple et grave.

On écoutait en silence cette libre voix de l'autre monde. L'étonnement, l'admiration, les émotions de toute nature, ne se trahissaient que par des frémissements mystérieux et comprimés, par regards échangés d'un auditeur à l'autre, ou portés sur le grand homme dont on recueillait les confidences posthumes. On cherchait un signe, un reflet, un contre-coup sur la noble et belle figure de l'écrivain, du voyageur, de l'homme d'État, qui voyait repasser devant lui ses jeunes années, ses chefs-d'œuvres, sa gloire et ses malheurs tout le fleuve, si large et si orageux, de sa longue vie.

Il semblait ordinairement impassible ; son attitude était douce et modeste, et son front calme sous ses cheveux blancs. Son œil profond retenait ses étincelles; quelques rares soupirs indiquaient à peine les battements de son cœur.... On eût dit le génie du siècle passant une revue de l'histoire....

Un jour cependant, le sentiment qui a dominé toutes ses actions et tous ses ouvrages, et qui palpite à chaque ligne de ses *Mémoires,* son patriotisme, fit explosion malgré lui.

On lisait l'histoire de son séjour à Gand avec

Louis XVIII, en 1815. C'était à ce moment sòlennel où Napoléon, seul avec la France, allait jouer sa destinée contre l'Europe entière. Châteaubriand, ministre *in partibus* du Roi qui attendait sa restauration, était monté à cheval de bonne heure et se promenait rêveur dans la campagne.... Il savait que l'armée Française et l'armée de la Coalition devaient se rencontrer dans un dernier choc et livrer la partie suprême de Waterloo... Son œil cherchait à dévorer l'espace, et son oreille inquiète interrogeait tous les murmures.... On n'entendait que le bruit vague des poules dans les marécages, les roulement lointains de quelques voitures et le chant des pâtres menant leurs troupeaux aux paturages... Aucun signe, aucun indice des deux grands troupeaux humains qui allaient se dévorer entre eux.

Tout à coup, une sorte de tonnerre gronde à l'horizon... Cette foudre vient de la terre et non du ciel.... Elle s'élève, se développe, se multiplie, et remplit de ses détonations le vaste silence de la plaine.... Châteaubriand reconnait ou plutôt devine le canon de Waterloo !... Il s'arrête, pâle et frémissant, sur son cheval.... Il écoute longtemps, immobile.... Et un combat plus terrible que la bataille des armées, se livre dans son âme... Pour qui fera-t-il des vœux ? Pour la Monarchie qu'il sert, ou pour l'Empire qu'il déteste ? Pour son

maître ou pour son ennemi ? Le serviteur de l'exil voudrait le triomphe de son Roi, mais le français désire le triomphe de la France.... Le français l'emporte !.. Et le ministre de Louis XVIII, levant les mains et les yeux au ciel, demande à Dieu la victoire de Napoléon !...

A cet aveu sûblime, exprimé avec l'éloquence qui n'appartient qu'à Châteaubriand, le lecteur s'interrompt... Le manuscrit lui tombe des mains.... Tout l'auditoire de l'Abbaye éclate en applaudissements... Et jetant un coup d'œil à l'illustre vieillard, nous voyons deux grosses larmes rouler sur ses joues, et sa main presser avec effort son cœur défaillant....

Quand le monde entier applaudira cette page immortelle de patriotisme, les os français de Châteaubriand tressailleront dans sa tombe, à l'ilot du Grand-Bé....

Que sera-ce donc, lorsqu'on lira ses luttes et ses disgrâces pour la liberté sous la Restauration ?

« Je ne sais quel sera le sort de mes *Mémoires*, nous disait Châteaubriand, mais mon âme reposera en paix, s'ils prouvent deux choses : que personne n'a plus aimé que moi la France et la liberté. »

Son âme peut reposer en paix !

Une autre vérité ressortira il faut le dire, toute éclatante, des *Mémoires d'Outre-Tombe*, c'est que les hommes d'instinct supérieur, que nous appe-

lons poètes, et que les anciens nommaient *vates* (devins), peuvent se tromper dans l'application et dans le détail, mais s'abusent rarement sur le principe et sur l'ensemble. Tant qu'ils sont à l'écart, sur la montagne comme Moïse, ils s'entretiennent avec Dieu, lui surprennent les secrets d'en haut, et recueillent pour la terre les lois immuables, les vérités éternelles...

Mais lorsqu'ils descendent dans la plaine, afin de gouverner les peuples, la voix tumultueuse des humains couvre pour eux la voix divine, et ils laissent tomber en éclats les tables sur lesquelles eux-mêmes ont gravé la loi.

Dans notre société, qui est une mêlée d'intérêts si divers et si bruyants, les hommes d'intuition ne peuvent être en même temps les hommes d'action, comme dans les sociétés primitives où l'unité de mouvement répondait à l'unité d'impulsion. Laissez ces hommes dans l'isolement de leur pensée, sur les hauteurs de leur indépendance, et leur regard d'aigle embrassera le passé, le présent et l'avenir ; leur doigt sagace se portera sur la véritable plaie de l'humanité, leur parole inspirée sera la meilleure conseillère des Rois et des Nations.... Mais imposez à ces fiers esprits le joug du pouvoir, donnez leur un portefeuille de ministre, jetez les dans le dédale de l'administration ou de la diplomatie, et ce joug les écrasera comme

des enfants, ce portefeuille deviendra pour eux un bandeau, ils se perdront au premier pas dans ce dédale minutieux. Heureux si, comme Châteaubriand, ils quittent assez tôt la plaine et la conduite des affaires, pour regagner la montagne et reprendre le gouvernement des idées !

Quelles qu'aient pu être les erreurs de Châteaubriand ministre et ambassadeur, elles sont réparées au centuple par les oracles du Châteaubriand des *Débats*, de la *Monarchie selon la charte*, des *Etudes historiques* et des *Mémoires d'Outre-Tombe.*

La postérité en dira-t-elle autant de tous les *Vates* de notre époque ?

On conçoit que Châteaubriand n'ait jamais consenti à publier ses *Mémoires* avant sa mort, quand on y voit démasqués d'une main si sévère tous ces caméléons politiques qui ont changé de couleur à chaque révolution, arborant un nouveau serment sur un nouveau parjure, toutes les fois qu'un maître nouveau pouvait disposer de leur fortune ou de leur gloire.... Les malheureux sont jugés ici d'autant plus irrévocablement, que leur sentence est prononcée par le seul homme peut-être de notre siècle, dont l'honneur ne s'est jamais écarté de l'unité de la ligne droite.

Combien de grands personnages qui brillent encore au premier rang du pouvoir, et pour qui

tel passage des *Mémoires* sera comme l'empreinte d'un fer rouge!

Nous en connaissons un, et des plus illustres, qui, pendant dix-huit années, est allé, chaque semaine, faire sa cour à Châteaubriand, dans l'espoir de conjurer un peu la justice *d'Outre-tombe.*

Outre les lectures des *Mémoires* de Châteaubriand, où la société Européenne était représentée par quelques élus, et que le monde entier écoutait, pour ainsi dire, à la porte, il y avait, à *l'Abbaye*, des réunions plus nombreuses, sans être moins choisies. Souvent, Mademoiselle Rachel donnait les prémices d'un nouveau rôle, et y recevait les bravos dus à son génie d'artiste et à la position qu'elle gardait encore dans les salons les plus honorables.

De temps en temps, aussi, une bonne œuvre faisait appel à la charité et à l'influence de Mme Récamier. Une fête musicale et littéraire s'organisait alors sous ses auspices, avec le concours empressé des plus célèbres talents. On se disputait à tout prix la faveur d'une invitation, et l'argent pleuvait, le lendemain, chez les pauvres, les malades, et les inondés.

Une autre fois, c'était un début de poëte ou de compositeur qui se soumettait à l'illustre tribunal de *l'Abbaye*. Jamais première représentation

d'un chef-d'œuvre sur un théâtre royal ne réunit une pareille élite de spectateurs et de spectatrices. Tous ceux qui aiment et jugent la grande musique se souviennent encore des fragments d'un opéra *de Cymodocée*, qui furent chantés, il y a quatre ou cinq ans, chez M[me] Récamier, par M[me] Eugénie Garcia, MM. Baroilhet, Gardoni, Bussini, le compositeur était M. de Fresne, neveu de l'illustre maitresse de la maison. J'étais l'humble poète, inspiré et conseillé dans mon œuvre par l'auguste indulgence de Châteaubriand. Châteaubriand lui-même avait bien voulu être le président de cette soirée, toute rayonnante des reflets de son génie. Son fidèle valet de chambre, Lereisot, l'avait amené, presque apporté dans les salons, où il applaudissait du cœur et de la main aux jeunes traducteurs de son poëme des *Martyrs*.

Voilà des fêtes que je ne retrouverai plus dans ma vie ! voilà des encouragements que les lettres et les arts chercheront en vain désormais!

Au mois de mai 1848, en partant pour la Bretagne, je laissai notre illustre compatriote dans les nuages de son couchant, mais assez plein de vie encore pour espérer que je le retrouverais à mon retour.

— Annoncez aux Bretons, me dit-il, que j'irai bientôt dormir au milieu d'eux.

Je détournai ce funeste présage....

En rentrant à Paris, le mois suivant, je courus le voir. Il semblait aller mieux. Il était levé, ses amis l'entouraient. Madame Récamier était encore là. Depuis la mort de Madame de Châteaubriand, elle s'était faite l'ange gardien de son vieil ami. Du moment qu'il avait cessé d'aller à *l'Abbaye-au-bois*, elle était venue chaque jour rue du Bac.

Châteaubriand me serra la main, faiblement hélas! — Eh bien, me dit-il en souriant, je vous ai attendu pour partir à mon tour. Je vais enfin faire le voyage de Bretagne.... *Êtes-vous allé à Saint-Malo?*

Ces paroles me glacèrent. Elles signifiaient : — Avez-vous vu la tombe qui m'attend? — Je feignis de ne pas comprendre, et nous parlâmes des événements du jour. Châteaubriand détourna la tête; j'insistai :

— Vous aviez prédit l'expiation de 1830, et la chûte de la Monarchie deshonorée. Vous avez vu l'une et l'autre. Mais vous avez prédit aussi la régénération sociale par l'Evangile. Vous y assisterez.

— Ce sera trop long, répondit-il, et je n'ai plus le temps! vous êtes jeune. Puissiez-vous assister vous-même à cette régénération! Elle sera douloureuse et sanglante comme tous les en-

fantements. Armez-vous de courage et de foi!

Il a encore vu la réalisation de cette prophétie suprême. Il s'est éteint au bruit de la guerre civile.

En apprenant, le 24 juin, que le sang coulait dans Paris, il détourna pour la dernière fois les yeux, et attendit le moment du départ en répétant cette ironie terrible qu'il avait écrite en 1831 :

« — Quand la hiérarchie des rangs, abattue,
» aura laissé passer les envahisseurs de lap ro-
» priété; quand on fera un partage égal de la
» matière et de l'intelligence, quand toutes les
» jouissances de l'esprit auront péri sous l'assom-
» moir de la raison; quand aucune grande en-
» treprise, aucun grand monument, ne pour-
» ra s'élever, à cause du nivellement des for-
» tunes et de l'indigence du fisc; quand les ému-
» lations et les passions même se seront éteintes
» dans la communauté des femmes et des maris;
» quand on n'aura plus que des petits et non des
» enfants...; Alors la société jouira d'une félicité
» incomparable!..: Dieu, merci, je me serai
» sauvé parmi les morts des mauvais jours!... (1) »

Dieu permit que Châteaubriand sût, avant d'expirer, que cette *félicité incomparable* qu'il

(1) Revue Européenne, 1831 Tome II.

fuyait dans la tombe n'était pas encore arrivée pour la France; que notre société triomphait de l'assaut des barbares, et reprenait sa marche vers cette renaissance qu'il lui a promise.

Après dix jours des combats et des angoisses que vous savez, je déposai mon fusil de garde national, et je me rendis à la rue du Bac...

J'arrive, je sonne, j'interroge..

— Il est mort! me répond une voix qui me cloue sur le seuil.

M. Frédéric de Châteaubriand, son neveu, était seul auprès de lui. Une voiture, pleine de sanglots, emportait Madame Récamier à *l'Abbaye...*

On me pria d'entrer... je n'en eus pas le courage....

Ne pouvant le revoir vivant, je ne voulus point le voir mort....

Je n'ai pas besoin de vous dire que Châteaubriand, qui vivait en chrétien convaincu, est mort en chrétien résigné.

M. l'abbé Deguerry, qui l'assistait au nom de Dieu, a révélé ses derniers moments et ses dernières paroles.... Elles exprimaient encore cette inébranlable conviction: que l'évangile seul peut vivifier la démocratie, comme il a vivifié la monarchie.

Hélas; en voyant disparaître de tels hommes,

qui semblent mourir à propos, on est tenté malgré leurs promesses, de désespérer de l'avenir. Mais quand les lumières d'ici-bas s'éteignent, il nous reste à implorer les lumières d'en haut. Espérons donc, encore, puisqu'à travers ses défaillances, Châteaubriand nous a dit parfois d'espérer... Invoquons cet esprit de foi et de charité qui l'animait, et sans lequel la liberté et la fraternité ne seraient que des ironies sur nos murailles; *cet esprit qui tuera seul,* — comme il l'a dit, *l'égoïsme, le ver rongeur des sociétés modernes....*

La vie de Châteaubriand laisse au monde politique un exemple de droiture, de désintéressement et de dignité, qu'il est bon de rappeller sans cesse aux hommes du présent et de l'avenir. Cette vie a traversé sept ou huit révolutions, et l'unité de principe l'a réglée depuis le commencement jusqu'à la fin, depuis la première ligne du *Génie du Christianisme* jusqu'au dernier soupir de son illustre auteur.

La nation française, qui a encore l'instinct du grand et du beau, a senti cette vérité, au milieu de ses propres aberrations. A chaque révolution qu'elle a faite, elle a porté Châteaubriand en triomphe, comme pour lui dire. — Nous savons que vous êtes toujours avec nous!

Vous avez vu, cher compatriote, comment la République de 1848 a fermé ce cortège, empor-

tant le dernier royaliste à la tombe du Grand-Bey:

Et pourtant cet ami du peuple n'a jamais été son courtisan. Ce prophète *inécouté* des révolutions n'en a jamais profité pour lui-même.

Moins d'une année après la mort de Châteaubriand, je suivais un autre cercueil à l'église des Petits-Pères. Comme au convoi de l'auteur de *René*, tous les partis et tous les rangs étaient représentés à celui-ci, par ce qu'ils ont de plus illustre et de plus pur. Ils n'avaient qu'une âme ce jour là, pour la douleur, comme ils n'avaient, depuis tant d'années, qu'un cœur pour l'affection. On voyait, derrière M. Lenormand et M. de Fresne, qui menaient ce deuil général; M. le duc de Noailles avec M. David (d'Angers), MM. de Montalembert et de Falloux avec MM. Cousin et Villemain, MM. Ampère, de Keratry, Briffaut, de Jussien, Jomard, de Loménie; Mmes Tastu, Desbordes-Valmore; Mlle Dupin, la pupille de Ballanche, sans compter ceux dont les noms glorifieraient toute une page, et celles qui versaient tant de larmes derrière les stalles du chœur! L'eglise des Petits-Pères était pleine depuis l'autel jusqu'au portail.

Ce convoi, qu'on eût pris pour celui d'une reine, était le convoi de Madame Récamier...

Depuis quelque temps, je vous l'ai déjà dit, Mme Récamier avait perdu la vue. Une première opéra-

tion avait été faite, sans succès par M. Blandin. Une seconde promettait de réussir, mais l'amie de Châteaubriand, craignant d'abréger ses jours pour lui, non pour elle, se résigna à rester aveugle, afin de le garder jusqu'à sa dernière heure et de lui fermer les yeux.... Une fois Châteaubriand mort, Mme Récamier se livra de nouveau à l'opérateur. M. Tonnelet, de Tours, lui enleva la cataracte et lui rendit quelques rayons de lumière... A quoi bon, hélas! Ces beaux yeux, qui avaient contemplé de si belles choses, s'étaient clos devant les petitesses et les hontes de notre époque. Ils n'avaient plus qu'à se clore définitivement devant les spectacles de l'année de Révolution 1849... C'est ce qu'ils firent le 11 Mai dernier, après une souffrance de quelques heures, qui prit le caractère du choléra épidémique.

Mon Dieu, la longue agonie !.. Telle fut la seule plainte de cet ange de grâce et de résignation.

Toute sa beauté sembla reparaître dans le calme céleste qui suivit son dernier soupir.

Cette circonstance me ferait croire qu'elle n'est point morte du vrai choléra, car le choléra défigure impitoyablement ses victimes.

Mme Récamier, sur son lit funèbre, a été dessinée par M. Achille Dévéria.

A une autre époque, Canova l'avait sculptée dans le marbre de Carrare, et Gérard l'avait peinte

à la sortie du bain, enveloppée d'un cachemire jaune, a demi couchée sur une causeuse, les bras, les mains, les épaules et les pieds nuds. C'est un des chefs-d'œuvre du grand artiste. Après la mort du prince de Prusse, auquel il appartenait, M. Lenormand alla le chercher à Berlin, et Mme Récamier, qui avait alors plus de soixante ans, le replaça courageusement dans son salon.

Le *Musée des Familles* a donné, d'après ces maîtres et sur mes indications scrupuleuses, deux portraits de Mme Récamier, le premier dans son tome VIII, page 24, et le second dans son tome XIII, page 265.

La beauté de l'amie de Mme de Staël et de Châteaubriand était surtout merveilleuse de finesse, de détail, de fraîcheur et de distinction. On reconnaissait en elle, — passez-moi le mot, — une rose de premier ordre et presque exceptionnelle. C'était à la fois un chef-d'œuvre et un signe de la nature.

Elle dédaignait les complications de la tristesse et les ruses de la coquetterie. Ne croyez rien de tous les contes débités à cet égard, par des feuilletonnistes qui n'ont jamais eu l'honneur de l'approcher, et qui étaient reduits à écouter aux portes, — comme Poinsinet le mystifié. Or, ni perles, ni diamants: telle était sa parure dans ses plus beaux jours. Plus tard, la robe blanche devint grise, et le chapeau remplaça le bonnet.

Toute sa beauté, tout son esprit, tout son caractère, toute sa vie peuvent se résumer en deux mots, qui sont la meilleure définition de la perfection terrestre : *sancta simplicitas.*

Je m'arrête ici, car je ne finirais pas.

Allez faire pour moi une prière au Grand-Bey, sur le granit qui couvre Châteaubriand, — et je déposerai pour vous, et pour les Bretons qu'elle aimait, un souvenir sur le marbre qui protège Mme Récamier.

Votre dévoué compatriote,

PITRE - CHEVALIER.

Paris, 24 Novembre 1849.

LA FÊTE

de

LA GRANDE TOMBE

en Bretagne.

Ou rentrée de M. de CHATEAUBRIAND dans sa ville natale.

A MADAME LA VICOMTESSE DE MARIGNY.

Manibus date lilia plenis! (1)

Laudemus viros gloriosos.
Ecclésiast : 4 41.

I.

LE RETOUR.

Hier il traversa silencieusement
Les bocages en fleurs du beau pays normand
Et la Cité d'Arthur et celle de Guillaume
Ensemble ont couronné le char du gentilhomme (2)

(1) On se rappelle que la famille de Châteaubriand porta d'abord *de gueules, semé de pommes de pin d'or,* et, par concession expresse du Roi St-Louis : *de gueules semé de fleurs de lys d'or,* avec la devise : *Mon sang teint les bannières de France.*

(2) Ces deux vers font allusion à *l'adieu à Châteaubriand* qu'on a lu à la page 236 de ce volume; il est dû à la plume de l'auteur des *Neustriennes*, qui a bien voulu nous communiquer une lettre manuscrite de Châteaubriand. Outre le mérite littéraire qui la distingue, la touchante inspiration de M. Al. Le Flaguais, bien qu'elle ne fût pas signée par une main bretonne, avait un droit bien acquis d'entrée dans le recueil du *Grand-Bey* puisqu'elle fut peut-être la plus belle fleur de poésie qui ait été jetée sur le dernier passage de l'auteur *d'Atala*.

Et le cercueil béni du poète, en passant,
Emut dans ses tombeaux la race au sein puissant
Qui sut donner jadis — sublime concurrence ! —
Shakspeare à l'Angleterre et Corneille à la France.

Le voici maintenant en face du rempart
D'où l'aigle voyageur prit son point de départ.
Ses restes ont touché ta rive hospitalière,
Il ont vu resplendir, ô ville chevalière,
Tes créneaux dentelés ! — le voici de retour.
Ils demande une place à l'ombre de la tour
Où jadis il reçut, dans une heure bénie,
De sa mère le jour et de toi le génie !

Car à cent ans de nous, presque au même moment,
Deux îles, célébrant un double avènement,
Baptisèrent, ainsi qu'une mère inquiète,
L'une son conquérant, l'autre son grand poète.
Parmi ses orangers la Corse, en souriant,
Reçut Napoléon et toi, Châteaubriand,
Et l'île des flots bleus, du haut de sa montagne,
Rayonnante, applaudit l'île de la Bretagne !

De notre arbre voici le plus beau rejeton.
Ouvrez, cité bretonne, au pélerin breton !
Car il revient à vous, fatigué du voyage,
Comme l'oiseau le soir à son premier feuillage.
Car il est grand et pur ; il n'a point démenti
Le rocher glorieux dont il était sorti.
Ouvrez au noble enfant dont vous êtes la mère !
Ouvrez au descendant de Milton et d'Homère,

Qui rapporte, fidèle, à vos foyers amis
La gloire et le bourdon qu'il vous avait promis ! (1)

II.

LE POÈTE.

—

Glorieux voyageur, ô toi, qui, dans l'orage,
Après avoir chanté le vieil Abencerage,
Apparus chez les tiens, comme l'arbre de paix,
Entre l'aigle de France et les lys des Capets,
Pieux soldats du peuple et du roi, qui peut-être
Les eût sauvé tous deux — si deux avaient pu l'être, —
Qui réconcilias le culte de l'honneur
Et celui de l'idée, — un jour, quand le Seigneur,
Ayant pris en pitié notre longue souffrance,
Pour relever l'autel exilé de la France,
Choisit Napoléon, le maître des vainqueurs
Te choisit, ô René, pour lui rouvrir les cœurs!

— Ils avaient abreuvé nos victimes d'absynthe,
Ils souffletaient le Christ, riaient de sa loi sainte,
L'église était changée en désert ; tu revins
Et tu nous enchantas de tes rêves divins.
Tu réparas ce temple où toute créature
Par la foi monte au Christ, au ciel par la nature.

(1) Les trente-huit premiers vers de ce poëme furent composés près du cercueil de M de Châteaubriand, que nous eûmes le bonheur de rejoindre à Villedieu, le 17 Juillet 1848, et que nous accompagnâmes jusqu'à Dol.

Sous les gazons de mousse, à la verte couleur,
Tu nous montras le Dieu de l'homme et de la fleur ;
Tu nous peignis la grue errante des Florides,
Balancée au-dessus des lacs aux fraîches rides,
Et des bois d'orangers ; — le pélikan des airs,
Qui, pareil au chrétien, recherche les déserts,
Et, dans ses doux instincts tombe, de préférence,
Au champ des morts où vit la divine espérance.

Tu montras l'harmonie et les accords touchants
Du chêne des Vallons et de l'oiseau des champs,
Alors que le printemps tout en fleurs, pour ses fêtes,
Fait couler ses ruisseaux et chanter ses fauvettes,
Et multiplie, avec des charmes infinis,
Pour les berceaux le chaume et l'arbre pour les nids.
Tu dis le rossignol, chantant sous la charmille,
Entre l'homme qui rêve et l'étoile qui brille ;
Tu nous dis l'hirondelle habitant tour à-tour
Le toit de la cabane et l'herbe de la tour,
Et qui passe — agitant son aile qui tressaille —
Des ruines de Thèbe à celle de Versaille.

Tu dis le *Colombier* (1) et les écueils marins
Où sont les rendez-vous des oiseaux pélerins.
Ceux ci parmi les rocs brillent, comme des phares ;
Ceux-là, sonnant la nuit de sinistres fanfares,
Annoncent les rescifs ; les autres sur les eaux
Pilotes merveilleux, secourent les vaisseaux,

(1) Ile à l'entrée du golfe St-Laurent, sur la côte de Terre-Neuve. Elle est ainsi nommée, parcequ'une innombrable quantité d'oiseaux viennent au printemps déposer leurs œufs dans cette petite île qui a la forme d'un Colombier. (*Voir Gén du Christ. livre V chap. VIII.*)

Et guident, en chantant, dans leur course incertaine,
Le navire au rivage et l'homme à la fontaine.

Théocrite chrétien, tu dis ces premiers temps
Où, Vierge et jeune encor, comme ses habitants,
Au chant de l'alouette, au cri des bartavelles,
La nature annonçait la saison des javelles.

Douce était ton églogue à l'heure où tu menais,
Le vieux Démodocus au toit de Lasthénès
Qui, d'un geste assemblant sa tribu domestique,
Parmi les aloës, sous le noyer rustique,
Près d'Eudore, à genoux sur un frais reposoir,
Disait à haute voix la prière du soir,
Murmurait les doux noms du Christ et de sa mère
Que saluait aussi le vieux prêtre d'Homère.

On aimait l'exilé, promenant son bâton
Des huttes du Sachem au foyer du Breton,
Le poète, charmant, avec sa rêverie,
Le foyer où l'on aime et l'église où l'on prie,
Le chrétien, répondant par un hymne de foi,
Au siècle qui du Christ annonçait le convoi.

Oh ! lorsqu'il exprimait les douces harmonies
De l'homme voyageur et des divins génies,
Lorsqu'il rajeunissait, à l'ombre de l'ormeau,
La source consacrée et la croix du hameau ;
Quand il montrait, au bruit des cloches balancées,
Les nuages des airs chargés de nos pensées,

Quand il nous retraçait les usages touchants
De l'enfant de la mer et de l'homme des champs,
Quand il disait le Dieu qui met près de nos granges
Sa joyeuse hirondelle et près de nous ses anges ;
Le prêtre qui partout porte, au nom du Seigneur,
Le sacrement de force et celui du bonheur,
Qui représente, assis à sa modeste table,
Chez les humbles de cœur, l'humble roi de l'étable,
Baigne les nouveaux-nés dans l'onde du torrent,
Bénit le pain de vie et l'huile du mourant ;
Le soir, qnand il charmait, de chants mélancoliques,
L'asile vénéré de nos saintes reliques,
Où la voix de la mort, par le souffle des vents,
Vous parle mieux au cœur que la voix des vivants,
Quand il faisait jaillir, de la tombe où l'on prie,
Quelques reflets lointains du jour de la patrie,
Notre âge en ce moment connut avec bonheur
En toi, barde inspiré, l'envoyé du Seigneur,
Et, confondant alors sa voix avec la tienne,
Chanta *l'Alleluia* de la France chrétienne !
— L'homme, qui nous guida, de son front glorieux,
Immortel aujourd'hui règne chez nos aïeux.
Ange, il est remonté vers le céleste empire.
— S'il ne nous parle plus — eh ! bien qu'il nous inspire

III.

LES FUNÉRAILLES.

Un radieux soleil montait à l'orient,
Et tout s'est incliné, lorsque Châteaubriand

A passé lentement sous ces hautes murailles
Dont les boulets jadis fouillèrent les entrailles ;
Et le peuple breton sur ses bras a porté
Le chevalier des Rois et de la Liberté.
La nuit il l'a veillé dans sa chapelle ardente,
Comme eût fait la Toscane autour de son vieux Dante,
Et sous le ciel en feu, dès le lever du jour,
Le bourdon se plaignit sourdement dans la tour.

Alors aux délégués, arrivant en cohortes,
La cité de granit ouvrit ses quatre portes.
De tous côtés glissaient, sur la vague des mers,
Les chaloupes à voile et les légers steamers.
C'était sur l'océan comme une mélodie.
— Du côté du couchant et de la Normandie,
Du côté de Saint-Cast qui, parmi ses galets,
Ensevelit un jour des ossements anglais,
Du côté de la pointe où le cap Fréhel dresse
Ses rocs, comme une immense et sombre forteresse,
Du côté des ilots, redoutés du forban
Qui passe avec effroi sous les tours de Vauban,
Du côté des vallons en fleurs, où fuit la Rance,
Les voyageurs, d'un œil d'amour et d'espérance,
Saluaient le rocher d'Aaron, où Saint-Malo
Comme un navire à l'ancre, apparaissant sur l'eau,
A glas sourds et profonds, appelait sous son dôme
La Bretagne et la France au convoi du grand homme.
Femmes, enfants, vieillards, laboureurs, pèlerins
Abordaient, en priant, la ville des marins,
D'où partirent, ainsi que l'aigle de son aire,
Les héros de Madras et de Rio-Janeire,
Pour suivre sur les mers le glorieux sentier,
Tracé par les Colomb et les Jacques-Cartier.

Et tout s'émut, lorsque la vieille cathédrale,
Où René fut jadis lavé par l'eau lustrale,
Accueillit, à côté de son gothique autel,
Celui qui partit faible et revint immortel.

À la grille du chœur, au seuil du sanctuaire
S'élevaient les piliers de l'autel mortuaire.
Une voûte ogivale, au gracieux contour,
D'où montaient vers le ciel deux clochetons à jour,
Ainsi qu'une couronne élégante et bénie,
Abritait sous son arc le cercueil du génie
Qui, gardé devant nous par la croix du Seigneur,
Dormait, comme un vieux roi, sur sa couche d'honneur
Où nos regards voyaient luire, ainsi qu'une flamme,
La gloire qui survit à la fuite de l'âme.

Il était là, le front tourné vers le couchant
Cet homme dont la vie entière fut un chant,
Cet homme qui, parmi tant de grandeurs tombées,
Chanta si noblement l'hymne des Machabées,
Cet homme, moins fidèle à Reims qu'à Saint-Denys,
Qu'il y pleurât des morts hélas ! ou des bannis !
— Ce René, qui porta si haut dans la tempête
Le bras du chevalier et l'âme du poète,
Qui charma, sur le bord des mers et des torrents,
Jusqu'à son dernier jour, l'exil des vieux rois francs,
Qui, d'une main, avec un geste d'espérance,
Annonçait le lever de la nouvelle France,
Et de l'autre, en pleurant, au tombeau de nos rois
Allumait une lampe et plantait une croix,
Dans son œuvre accomplie il reposait lui-même,
Orné d'un magnifique et royal diadème,

Pélerin, au milieu des Bretons à genoux,
Majestueux et pur, il dormait devant nous :
Il dormait à côté de sa loyale épée,
A côté de sa croix et de son épopée,
Et le peuple disait, dans son grave maintien :
J'admire le génie et j'aime le chrétien !

A travers les piliers, tendus de voiles sombres,
Les feux de l'arc-en-ciel jouaient avec les ombres.
L'autel, illuminé de jours mystérieux,
Etincelait au fond. — Sur le mort glorieux,
Tantôt de beaux rayons descendaient en losanges,
Comme un reflet lointain de la fête des anges,
Et tantôt, mariant, à travers les cyprès,
Les couleurs de la vie aux teintes des regrets,
Ils semblaient réunir, avec mille doux charmes,
Les clartés de la vie à la beauté des larmes.
Le prêtre à haute voix lisait les saints discours :

« L'homme né de la femme, ici vit peu de jours,
Il s'abreuve de pleurs et passe, quand il tombe,
Du désert de la vie au désert de la tombe.
Il se dépouille alors des signes de l'orgueil
Qui parent la misère ou cachent un cercueil,
Qu'il soit sorti des camps ou descendu du trône,
Il dépose en entrant sa g oire ou sa couronne
Et n'emporte avec lui, des lieux qu'il a quittés,
Que ses vertus, Seigneur, ou ses iniquités !
Oh ! ne poursuivez pas une feuille flétrie ?
Ne brisez pas la fleur que vous avez nourrie ?
Epargnez vos épis, ô divin moissonneur !
Chrétiens, heureux celui qui meurt dans le Seigneur ! »

Et le chœur se taisait, — la musique guerrière
Répondait sous la nef aux chants de la prière,
Et les tambours drapés roulaient, et les soldats,
Venus pour escorter l'ami du vieux Chactas,
Au nom de la patrie, offraient, genoux en terre,
Au serviteur des rois un adieu militaire,
Et l'on eût dit qu'alors, sur le lit de repos,
Un frisson d'harmonie agitait les drapeaux.

Et l'Eglise; entr'ouvrant de nouveau le grand livre,
Ecrit avec le sang divin qui nous fait vivre,
A chanté sur le mort : « Comme un songe qui fuit,
Mes jours se sont éteints dans l'ombre de la nuit.
Le souffle des tombeaux a glacé mon haleine,
Comme le vent d'hiver les herbes de la plaine.
Frères, ayez pitié de moi, car j'ai péché!
Car la main du Seigneur en passant m'a touché.
Car je languis encor, sans rayons, sans verdure,
Entre le temps qui passe et le monde qui dure.
Mais je sais que mon Christ est vivant; — que mes yeux
Le salueront encore à la clarté des cieux,
Qu'un jour, ainsi l'ont dit David et la Sibylle,
Je briserai du pied mon cercueil immobile,
Pour entrer tout entier dans mon éternité! »

Alors, devant nos yeux, avec sérénité,
Dans un religieux et sublime silence,
Vers le maître qui tient l'éternelle balance,
Auguste, calme, fier, le prêtre du saint lieu
Eleva dans les airs le pain devenu Dieu :
La foule s'inclina, muette, recueillie,
Puis un chant de regret et de mélancolie

Coule, avec des soupirs, sur le peuple interdit.
— C'était René pleurant sa Bretagne ; on eût dit
Que du cercueil partait la plaintive romance.
— Au refrain de *Combien j'ai douce souvenance*,
Nous crûmes voir une âme incertaine au milieu
De l'exil d'ici-bas et des fleurs du saint lieu,
Des chants qui l'appelaient à l'éternel mystère,
Et des voix soupirant ses amours de la terre.
— Puis l'ange de la mort, avec recueillement,
Inclina son beau front mélancoliquement.

IV

LE CONVOI.

—

La messe terminée, autour du sarcophage
Le prêtre fit pleuvoir les fleurs du saint rivage.
Sur ce noble cercueil, orné comme un pavois,
Il versa de ses mains l'eau bénite trois fois ;
Et l'airain, de nouveau murmurant sous le dôme,
Annonça le départ suprême du grand homme,
Et semblable à la mer que soulèvent les vents,
Le peuple à cette voix émut ses flots vivants ;
Et l'assemblée, unie à la garde civique,
Voulut faire au poète un convoi magnifique.

Et tout fut simplement ordonné. — Le cercueil,
Au fond d'un char traîné par six chevaux en deuil,
Sous son couronnement de croix et de feuillage,
Montrant à tous les yeux, dans ce dernier voyage,

Ce qui donne la gloire et ce qui la bénit,
Parcourut lentement la cité de granit.
Les murs étaient drapés de funèbres tentures :
La foule, des balcons aux plus hautes toitures,
Fourmillante, jetait, de la cime des tours,
Ses voix qui saluaient l'homme des anciens jours.
Mille fleurs par les airs, aux brises dispersées,
Voltigeaient sur la bière et pleuvaient des croisées,
Et redisaient au mort ce langage charmant
Que le barde autrefois parlait si tendrement,
Alors qu'il unissait, par sa divine flamme,
L'accent de la nature aux cantiques de l'âme.

Il traversa les quais où, parmi les rayons,
Des vaisseaux pavoisés flottaient les pavillons,
Et, suivi de sa ville, il entra sur les grèves
De ses premiers amours et de ses derniers rêves.

Le signe, qui toujours à ses regards a lui,
La croix, divin soleil qui marcha devant lui,
Etoile de sa gloire, à l'heure funéraire,
Le précédait encore en cet *itinéraire*.
Elle lui souriait et semblait dire : « O toi,
» Qui m'as à ton pays rendue avant ton roi,
» Aujourd'hui je te mène à la sainte montagne ! »
— Trois cents prêtres, venus de toute la Bretagne,
Jeunes ou pleins de jours, dignes représentants
De notre Christ, vainqueur de l'enfer et des temps,
Comme pour consacrer, en cette heure bénie,
Les sables de la mort, foulés par le génie,
S'avançaient sur deux rangs, revêtus du surplis
Que la brise des mers roulait en légers plis, —

Autour du char, orné de splendides bannières
Qui déployaient au vent leurs ailes printannières,
Aux murmures profonds du cor et du tambour,
On voyait défiler les enfants de Combourg,
Les bataillons ruraux et la garde marine,
Les vétérans, la croix pendue à la poitrine,
Le conscrit à côté du vieux chef au déclin,
Les fils de la cité de Bertrand Duguesclin,
Prêts à descendre encor, comme lui, dans l'arène,
Les légions de Dol, de Fougères, de Rennes,
Les enfants de la Rance et ceux de l'Arguenon,
Fleuve obscur près duquel, jeune encore et sans nom,
René dans l'abbaye ouvrait déjà son âme
Aux chants des pélerins qui priaient Notre-Dame,
Et sur les beaux gazons du château de Monchoix,
Se mêlait à la danse avec les villageois.

Les hommes que l'on vit, sur des chemins contraires,
Divisés par les camps et, par la gloire, frères,
Représentaient, auprès du serviteur des rois,
L'héroïsme moderne et l'honneur d'autrefois.

Les Bretons de la lande où la brise odorante
Mêle ses doux parfums à la cendre des *Trente*,
Les paysans, vêtus du large bragou-bras,
Et dont rien n'a vieilli, ni le cœur, ni le bras,
Le fier Morbihannais dont la rude paupière
Partout cherche Carnac et ses autels de pierre,
Le Léonard rêveur, éveillé chaque jour
Aux chants de la bruyère et des clochers à jour,
Le Breton de la Loire et des dolmens de Vannes
Suivaient, avec respect, le chantre des savanes

Et portaient devant lui, comme les pèlerins,
La dague au poing, au cou le chapelet à grains.

Les remparts, déchirés par les flots et les âges,
Resplendissaient là-bas de fleurs et de visages,
De légers pavillons, dans les airs balancés,
D'emblêmes radieux. — La foule, aux fronts pressés,
Suspendue, étagée, ainsi qu'une guirlande,
Des tours de Qui-qu'en-grogne aux murs de la Hol-
[lande (1)]
Parmi les bastions et les trous meurtriers
Où dort le bataillon des obus, des pierriers
Qui parfois jette aux mers sa musique sauvage,
— D'un regard ébloui, mesurait le rivage
Hérissé de fusils, de casques, de képis,
De piques et de fer, ainsi qu'un champ d'épis.
Et le soleil lustrait les noires dalmatiques
Des prêtres qui chantaient au loin les saints cantiques
De la paix et des morts, et quiconque, au milieu
Des hommes de l'épée et de ceux du saint lieu,
Vit passer ce cercueil, comprit, l'œil plein de larmes,
Cet admirable chœur de l'Eglise et des armes.

Donc celui qui joignit, par des accords si beaux,
La fleur de la ruine et la croix des tombeaux,
Sans faste, s'avançant sous un ciel sans colère,
Connaissait aujourd'hui la gloire populaire.
Le drapeau tricolore immense, étincelant,
Ombrageait de ses plis l'homme du drapeau blanc ;

(1) Nom de la plate forme ouest des remparts de Saint-Malo, ainsi appelée parce qu'elle fut construite à l'époque de la guerre de Hollande, sous Louis XIV.

Car le peuple, sans foi devant un diadême,
Le peuple hélas! plus sourd que l'océan lui-même,
Ainsi que lui s'apaise et, quand il est vainqueur,
Devant une infortune il retrouve son cœur.
Il honore la main qui, sans idolâtrie,
Appuya l'exilé souffrant pour sa patrie ;
A l'aspect d'une tombe, il reconnait le prix
Du sang de ses soldats, des pleurs de ses proscrits.
S'il repousse (1) empereur et princes légitimes,
S'il les craint couronnés, il les aime victimes,
Car il sait que celui qui nous conquit nos droits,
Jésus, l'homme du peuple, était du sang des rois !

Qu l spectacle, — Au concert des voix et des armures
L'océan répondait par ses vagues murmures ;
Les cloches de la tour, les canons des vaisseaux
Mêlaient les bruits de l'homme au bruit des grandes eaux
Et sous les écueils noirs et les roches lustrées
L'harmonieux écho des vents et des marées
Entre le ciel et nous, répétait nos accords,
Comme le chœur lointain de la mer et des morts.

V

DERNIÈRES PAROLES.

Puis le chantre d'Eudore est venu prendre terre.
Il trouvait sur son île, autrefois solitaire,

(1) Cette expression ne doit pas être prise dans une acception générale; car les révolutions violentes sont presque toujours l'ouvrage des minorités. Les circonstances et les entraînements irréfléchis ont beaucoup plus de part au renversement des royautés les plus solides, que le cœur et la volonté bien avérée des nations, qui rarement agissent de sang froid quand elles se frappent elles-mêmes, en exilant ainsi leurs souvenirs.

Nos lettres, nos vertus, Ampère, du Clésieux ;
Et la France crut voir, à la clarté des cieux,
Groupés, dans une intime et sainte concordance,
Les hommes de sa gloire et de sa providence,
Qui, là sous un rayon du ciel, en souriant
Semblaient dire pour tous : « Paix à Châteaubriand,
» A celui qui porta si pures les livrées
» De l'honneur d'ici-bas et des choses sacrées,
» Et rendit, jusqu'au jour de l'éternel adieu,
» Ce qu'il devait au peuple, à César, comme à Dieu !
» Qu'il soit le protecteur de la terre qui l'aime,
» Paix à Châteaubriand ! »

Dans sa couche suprême
Quand on eut déposé le grand homme endormi,
Le prêtre, ce premier et ce dernier ami,
Cet ange de la vie et de nos destinées,
Qui porte sur le front la vertu des années,
Laissa tomber ces mots : « Au bord de l'océan,
» Repose dans la mort qui n'est pas le néant !
» Repose en ce tombeau qui n'est que le passage
» Du toit de l'ignorance à la maison du sage !
» Nous venons rendre, après le travail accompli,
» Le corps à la poussière et non pas à l'oubli.
» Qui meurt ne finit pas. — Sur la haute montagne,
» Où le printemps sourit aux morts de la Bretagne,
» Le souvenir habite à côté du trépas,
» La prière chrétienne y soupire tout bas,
» Et ton âme, pour nous, mêle, après sa victoire,
» Le rayon de l'étoile à celui de la gloire !

» Ici ta croix rayonne, ainsi que l'arc-en-ciel.
» — Que les docteurs, les rois, les poètes du ciel

» Te portent radieux, ô toi que nous aimâmes,
» Dans le sein d'Abraham, à la fête des âmes !
» Par delà le tombeau que les tiens t'ont donné,
» Puisses-tu maintenant ajouter, ô René,
» Dans le séjour de vie et des pures louanges,
» A ton nom glorieux un nom saint chez les anges !
» Que la tempête humaine et les vagues du nord
» S'apaisent, en touchant l'asile de la mort,
» Et que le pélerin, trouvant en cette enceinte,
» Ce qui la rend illustre et ce qui la rend sainte,
» Comme le père Aubry, dans son boeage épais,
» Ecoute les soupirs du ruisseau de la paix ! »

Il dit, puis il voila des ombres souterraines
Ce front qui répandit tant de lueurs sereines,
Et le ciel colora d'un rayon plus vermeil
La main qui remuait la terre du sommeil,
Et toute l'assistance, avec l'ancien des hommes
Joignit au chant des mers la musique des psaumes,
Et le peuple se tut ; — Il avait mesuré
Ce que l'homme fait grand, ce que Dieu fait sacré ;
Comme deux majestés, il avait vu paraître
La beauté du poète et la gloire du prêtre,
Le premier, qui fleurit la terre sous ses pas,
Le second, qui console et qui sauve ici-bas,
D'une même parole éternelle et bénie,
Le faible et le puissant, le pauvre et le génie !

La poésie a pris la parole à son tour :

« Tu n'arrives pas seul à ton dernier séjour,
» Cher voyageur ! — Autour de toi sur la montagne,

» Voici tes vieux amis de France et de Bretagne !
» Ils sont venus ensemble enbaumer et fleurir
» La seule chose en toi, René, qui pût mourir !
» Consacrer à jamais, ô glorieux fantôme,
» Prêtres l'homme de foi, poètes le grand homme,
» Et rendre, pour lui faire un sublime entretien,
» L'océan au génie et la croix au chrétien ! »

Quand la vague du soir eut reconquis ses grèves,
Quand la nuit, apportant ses astres et ses rêves,
Etoila le tombeau, lorsque l'immensité
Des mers entoura de nouveau la cité,
L'ange de l'océan, pour couronner la fête,
Dans la solennité d'une nuit de tempête,
Chanta la *Grande-Tombe*, et, montant des ilots,
Une flamme splendide illumina les flots.

VI

ADIEUX.

Sedet æternum que sedebit.

Qu'il dorme, auprès de nous, après le jour prospère,
Dans l'île malouine où l'a conduit Ampère !
Où coulèrent nos chants et nos regrets en pleurs,
Que la nature amie arrive avec ses fleurs,
Et répande, le soir, de son aile vermeille,
Les songes étoilés sur ce front qui sommeille !
Qu'il vive aux régions que son rêve peupla
Des fantômes charmants d'Eudore et d'Atala !

Ces pointes de granit où la vague bretonne
Durant les nuits d'hiver, hurle, écume, moutonne,
Ces rochers monstrueux que ton œil regarda
Quand tu faisais parler ta grande Velléda,
Ces trous où l'oiseau crie, et semble, au haut des crêtes,
L'horloge de la mer, des vents et des tempêtes,
Ces brisants, ces rescifs, ces flots, ils sont à toi !
La mer, qui salua son poète et son roi,
Te montrera brillante, au sein d'une avalanche,
La robe d'*Amélie* et de *Mila* la blanche ;
Elle t'amènera tous les jours des amis ;
Les hôtes du désert, la voix d'Outougamiz
La nuit enchanteront ta demeure, et la brise,
Murmurant tes soupirs sur la vague qui brise,
Exhalera le soir, en passant au Grand-Bey,
Les parfums du Jourdain et du Meschacébé.

Ta tombe est un autel ! Dans les douleurs publiques,
Oui nous retrouverons la foi sur tes reliques,
Et si, dans l'avenir, la mer aux grandes eaux
Devait revoir encor les joûtes des vaisseaux,
Et si le bronze tonne et si la bombe éclate
Et rougit tes écueils de sa flamme écarlate,
Tu nous protègeras ; le boulet foudroyant
Respectera l'asile où dort Châteaubriand,
Car s'il n'a plus, monté vers le céleste empire,
Le regard qui commande, — il a ce qui l'inspire,
Il a les souvenirs qui pour lui parleront,
Il a sa croix ! —

Et toi, rocher de Saint-Aaron,

O cité, qui n'as rien, dans ton observatoire,
De plus beau que tes mers, — si ce n'est ton histoire ;

Toi qui viens de donner au plus grand de tes morts,
Sous un ciel sans nuage, un tombeau sans remords,
Toi qui viens de nommer une grande journée,
En couronnant celui qui t'avait couronnée,
Oh ! crois à l'avenir que promettent les cieux
A qui sait honorer les os de ses aïeux !
Comme en tes jours anciens, comme aux jours où nous [sommes,]
Toujours il te naîtra des enfants et des hommes
Pour conserver ce nom, que portèrent si loin
René Châteaubriand et René Duguay-Trouin !

René Châteaubriand ! — Ah! lorsque les marées
Auront miné là-bas ces roches échancrées,
Lorsque du soir pour nous luira l'astre vermeil,
Lorsque, comme les tiens, nos yeux *auront sommeil,*
Quand les nuits de tempête et l'océan des âges
Auront blanchi ta croix, comme le front des sages,
Lorsqu'on n'entendra plus en ces lieux d'autres bruits
Que ceux des flots brisant sur des remparts détruits,
Quand René dans son île, au bord de l'onde amère,
Aura vieilli pour tous, comme vieillit Homère,
Pour retrouver ici les grandeurs d'autrefois,
Tes fils de l'avenir feront chanter ta voix.
Ils viendront écouter cette mer qui soupire
Entre ton île et celle ou repose Shakspeare,
Et salueront ta tombe où paraîtra toujours
L'antique majesté de la gloire et des jours !

Toujours le marinier, que conduit sa boussole,
Toujours le cœur, cherchant un mot qui le console,

Toujours, dans un beau rêve, arrêtés devant toi,
L'esprit de la lumière et l'homme de la foi,
Toujours le voyageur, aspirant sa patrie,
Toujours l'homme qui pense et la femme qui prie
Y viendront écouter, aux pieds des vieilles tours,
L'ange qui chantera *les dernières amours !*

Du Breil de Marzan.

Septembre 1848.



TABLE DES MATIÈRES

ERRATA.

Page. Ligne.

III 22 : *Préface.* — L'Académie de Lyon a proposé, a première, *lisez* : la première.

56, titre et date : 3 mai 1847, *lisez* 1837.

79, 1re : Le 21 août 1774, *lisez* : 1794.

133, 11 : Ces grèves laissées libre un instant, *lisez* : laissées libres.

134, 25 : Ut longo vivas tempore, *lisez* : Ut sis longævus super terram.

155, 14 : La Bretagne des Parlements et des Etats; dont, à l'heure, *lisez* : La Bretagne des Parlements et des Etats, dont, à l'heure, etc.

155, 19 : De Rennes et de Fougères; d'où sortirent, *lisez :* De Rennes et de Fougères d'où sortirent, etc.

160, 19 : Epouse de Guydon des Rieux, *lisez* : De Guydon de Rieux.

161, 11 : Aux pieds desquels serpentent la jolie rivière, *lisez* : serpente.

161, dernière : Au Cicerone, *lisez* : Aux Cicerone.

162, 4 : Le Grand Rocher, *lisez* : La Porte au Rocher.

171, 16 : O terre de Cédare, *lisez* : Cédar.

175, vers 4 : Un autre monde en ta patrie, *lisez* : est ta patrie.

180, vers 18 : Et la mousse et l'herbe et la rose, *lisez* : et les roses.

194 1re : De nouvelles sources la poésie de son temps, *lisez* : à la poésie.

198 12 : Carsbadl, *lisez* : Carlsbad.

222 vers 13 et 14 : Le génie immortel, l'illustre précurseur. Du jour, *lisez* : le génie immortel, l'illustre précurseur — Du jour, etc.

291 8 : N'y revient que bien rarement pendant sa vie, *lisez* : n'y revint.

292 24 : Je crains bien que vous n'ayez point là, comme Béranger, *lisez* : peint

303 vers 11 : Un nouveau peuple de gloire, *lisez* : de géants.

315 9 : Une atmosphère religieuse tiède pénérante, *lisez* : pénétrante.

316 17 : Ce qui n'est pas soi-même que l'idéal, *lisez* : ce qui n'est par soi-même que l'idéal etc.

319 13 : Tandis que le second, *lisez* : tandis que l'autre.

347 2 : D'une pensée que la maladie du siècle n'a pas éteinte, *lisez* : atteinte.

349 6 : De renaissance poétique, *lisez* : de la renaissance poétique.

350 3 : de la note : Les livres roses, *lisez* : les lèvres.

351 5 : Par un charmant lutin, *lisez* : méchant.

352 28 : On nous pardonne, *lisez* : On nous pardonnera.

353 5 et 6 : Et des pieux amis qui lui sont restés fidèles, *lisez* : et du pieux ami qui lui est resté fidèle.

372 vers 17 : Talisin, *lisez* : Taliésin.

373 vers 1er : Ce beau nom de chrétien, *lisez* : ce beau nom.

378 10 : Il est plus noble et plus sûr de revenir à la gloire, *lisez* : de recourir.

399 vers 3e : Dans ton île aux cris tumultueux, *lisez* : aux flots tumultueux.

449 10 et 11 : Fut confirmé, *lisez* : fût confirmé — comme il le fût, *lisez* : comme il le fut.

462 4 : Nous avons tout reçu des hommes ses organes etc. *lisez* : des hommes, ses organes etc.

498 18 : De Jussien, *lisez* : de Jussien.

512 vers 9 : Et l'Eglise ; entr'ouvrant de nouveau, *lisez* : et l'Eglise, entr'ouvrant.

